

— *Hemsterhusiana*, 15 —

*Lettres de Diotîme à François Hemsterhuÿs*

*tome II: 1782-1784*



*Adélaïde Amélie princesse de Gallitzin*

*Lettres de Diotime à  
François Hemsterhuis*

*tome II: 1782-1784*

*éditées par Jacob van Sluis*

*avec la collaboration de*

*Gerrit van der Meer*

*& Louis Hoffman*



Berltsum ~ Van Sluis

2015

*Hemsterhusiana, volume 15*

Collection dirigée par Jacob van Sluis

Dans ce volume:

Universitäts- und Landesbibliothek Münster – *Gallitzin-Nachlaß*  
*Band 2 & Band 3*

ISBN 978-90-816852-8-3

© Jacob van Sluis

<http://irs.ub.rug.nl/hemsterhuis>

Apple Mac mini

NeoOffice

*Apple Chancery* • Junicode • Verdana

28 XII 2014

## *Introduction*

A partir de 1775 jusqu'à sa mort François Hemsterhuis (1721-1790) était en correspondance très régulière avec Adelheid Amalia, née comtesse de Schmettau (1748-1806), mariée avec l'envoyé officiel de la Russie à La Haye, le prince Dmitri Alekseevic Gallitzin. Elle habitait d'abord à La Haye, et puis elle occupait une maison de campagne assez sobre à côté de Scheveningen, appelée Niethuis. Pendant cette période la correspondance était accompagnée de visites, parfois la même journée que les lettres furent envoyées. Après le déménagement de la princesse à Munster en août 1779 leurs lettres augmentaient en volume, et le contact continuait d'être aussi intensif qu'avant, avec environ deux lettres par semaine.

La plupart de cette correspondance est conservée à la bibliothèque universitaire de Munster (Universitäts- und Landesbibliothek, ULB) dans la collection Gallitzin (Gallitzin-Nachlass). Entretemps les lettres de Hemsterhuis écrites à la princesse ont été transcrites et éditées en dix volumes, avec comme titre : *Ma toute chère Diotime* après quoi nous – Gerrit van der Meer, Louis Hoffman et Jacob van Sluis – avons pris en mains immédiatement la publication de la partie de la correspondance écrite par la princesse, et celle-ci en trois volumes avec comme titre : *Mon cher Socrate*, étant donné que les deux correspondants s'adressaient mutuellement par les noms de Socrate et Diotime, empruntés à l'antiquité grecque.

Les lettres que reçut la princesse de Hemsterhuis ont été transmises bien classées. Cela était d'autant plus facile étant donné que Hemsterhuis à partir de 1783 numérotait ses lettres. En ce faisant il se montrait de profession le commis qu'il avait été auprès du Conseil d'Etat, le commis qui sait comment administrer la correspondance. Or les lettres écrites par la princesse et qu'il recevait d'elle nous donnent une autre image. Ces lettres-là sont classées de façon plus négligée. Elle ne datait pas toujours ses lettres et ne les munissait pas d'un numérotage suivi. Les lettres ont été reliées en cinq volumes, consignés avec nonchalance quant à l'ordre chronologique : Gallitzin Nachlass, Band 1-5 (collection Gallitzin, volumes 1 à 5). A côté de ces cinq volumes il existe encore une collection de plus de 100 lettres non reliées : Gallitzin Nachlass, Kapsel 17 (collection Gallitzin, boîte 17). De cette collection peu cohérente 40 lettres

disposent d'une date, parfois complète, mais très souvent sans mention de l'année. Ces lettres-là semblent à première vue classées chronologiquement, or en les examinant de façon plus approfondie le classement existant soulève toutes sortes de questions chronologiques. Il fut donc impossible de joindre les lettres peu cohérentes de la boîte 17 entre les lettres des volumes 1 à 5. Tout essai à cet effet serait une interprétation plus ou moins spéculative avec comme grand désavantage que l'information de l'ordre transmis de la boîte 17 – pour autant que celui-ci soit d'importance – se perdrait pour l'usager. Nous avons inséré ces lettres de la boîte 17 dans l'ordre transmis comme une série séparée dans le premier des trois volumes des lettres de la princesse.

Après le décès de Hemsterhuis la princesse s'est rendue à La Haye pour prendre soin de l'héritage. Les lettres que la princesse avait envoyé à Hemsterhuis lui furent transmises dans la dernière année de sa vie et renvoyées à Munster. Plus tard, probablement déjà au début du dix-neuvième siècle, elles ont été reliées ; il est possible que son médecin ordinaire Franz Ferdinand von Druffel (1763-1857) y a apporté la disposition finale et a pris soin de la reliure. On ne sait pas pourquoi les lettres de la boîte 17 ont été transmises séparément – et pourquoi elles n'ont pas non plus été reliées. La collection totale n'est pas complète, car les lettres de la princesse des années 1787 et 1788 n'ont pas été transmises.

Quoi qu'il en soit, les lettres de la princesse à Hemsterhuis ont été transmises avec plus de négligence que celles de Hemsterhuis à la princesse. Cela étonne d'une certaine façon. Car Hemsterhuis semble avoir moins bien classé et administré les lettres reçues par lui que nous aurions pu l'attendre de sa part en tant que commis. La princesse n'a pu ou voulu y apporter une disposition plus détaillée. Cependant les lettres furent suffisamment importantes pour elle pour les conserver.

Si on les compare aux lettres de Hemsterhuis, celles de la princesse sont écrites particulièrement nonchalantes. Son écriture varie beaucoup, parfois propre, mais bien plus souvent écrite avec négligence et en hâte. En plus elle utilise fréquemment des services de secrétaires : Fürstenberg, Sprickmann et ses enfants. Sa propre écriture est souvent assez difficile à déchiffrer. Des mots tels par exemple « cet » et « est » se ressemblent beaucoup ; la même chose est vraie pour les voyelles a/e/o écrites en hâte. La princesse utilisait des abréviations

comme q = que, gl = général, gd = grand. Elle écrivait les mots « homme » et « comme » fréquemment comme « hoe/home » et comme « coe/come », parfois avec et parfois sans un trait d'abréviation traditionnel pour le caractère ou les caractères-m. Son usage de la grammaire de la langue Française n'est pas toujours correct et la construction des phrases peut être embrouillée parce qu'elle écrivait de façon impulsive. En bref, la transcription offerte ici s'est produite après que son intention put se clarifier du texte. Le lecteur doit s'attendre à notre interprétation de par exemple la ponctuation et la construction des phrases et donc à d'autres solutions possibles.

Tout comme avec les lettres de Hemsterhuis nous avons pris dans cette publication en considération les règles suivantes:

- Chaque lettre est précédée d'un entre-titre muni d'un code unique. Ce code se compose d'un chiffre romain et d'un numéro d'ordre. L'entre-titre fait mention en outre de l'écrivain – généralement Diotime, i.e. la princesse – la date et finalement (après le signe =- et un peu moins marqué) le lieu où on l'a trouvé. Ce lieu est toujours la collection Gallitzin avec renvoi au numéro du volume (*Band*, abrégé Bd) avec les pages ou boîte (*Kapsel*, abrégé Kp) avec numéro.
- Maintien de la langue et de l'orthographe originale, même s'ils n'étaient pas toujours appliqués de façon conséquente.
- Le signe & est devenu *et*.
- La ponctuation a été adaptée au français moderne. Nous avons dû, selon notre propre interprétation, compléter nous-mêmes fréquemment la ponctuation.
- Dans l'application des accents on l'a suivi en général. La princesse les a omis souvent (*ame*, *premiere*), mais elle n'y était pas conséquente (*meme*, *même*). Nous avons appliqué conséquemment des accents là où une confusion pourrait naître dans les cas de « à/a » et « ou/où ». Etant donné que notre transcription a été réalisée à partir d'un microfilm, et que la vérification avec les documents originaux n'était pas toujours faisable, le lecteur doit s'attendre à trouver des défauts assez fréquents dans l'usages des accents.

- Les noms propres abrégés ont été complétés en superscript, pour autant qu'ils étaient connus. On a opté pour cette méthode au lieu d'appliquer les crochets [...], afin de faciliter la recherche digitale. Les quelques additions éditoriales, qui n'ont pas d'importance pour la recherche digitale, ont été placées entre crochets. Nous avons partiellement complété les abréviations et les mots écrits de façon incomplète. Dans le cas des mots souvent utilisés la princesse pratiquait fréquemment une forme raccourcie : coe vs. comme, hoe vs. homme, q vs. que, vs vs. vous, po vs. pour.
- Les mots ou passages non lisibles et dont la transcription dans les originaux était incertaine, ont été placés entre accolade {...}.
- Comme Hemsterhuis la princesse se servit d'une écriture en chiffres pour rapporter en code à la princesse des informations délicates, concernant la politique ou des personnages. Dans les lettres ces textes décodés ont été donnés en italiques, les messages en original (en chiffres) figurent en notes en bas de la page. En se servant de la clef connue, dont Hemsterhuis se servit également, il ne nous a pas toujours été possible de solutionner correctement en cas de la princesse tous les textes en code chiffré.
- Les soulignements et les mots en petites capitales sont conformes à l'usage dans les lettres.
- Parfois il y a sur les originaux des annotations, souvent d'une main inconnu; elles sont rendues ici dans des caractères différents, sans empattement.
- Comme remarqué déjà, dans cette édition on a suivi l'ordre des documents dans leurs archives. Dans quelques cas on a déplacé à l'intérieur de certains volumes une lettre pour des raisons de chronologie apparentes.

La version-web de cette transcription a été conçu de façon que ces textes peuvent aussi être commandés en forme de livre par [www.lulu.com](http://www.lulu.com). Cette version-livre sera adaptée, comme la version-web, dès qu'il se présentent des corrections ou des suppléments substantielles. A cette fin la version actuelle est donnée à verso de la page de titre.

Nos remerciements Messieurs Jürgen Lenzing et Reinhold Feldmann M.A., conservateurs de la Universitäts- und Landesbibliothek Münster, de toute leur coopération à la mise à disposition et la numérisation des lettres originales. La



---

bibliothèque de la Rijksuniversiteit Groningue, mon employeur, a facilité ce projet, spécialement sous forme de la disponibilité d'un site sur internet.

### *Post-scriptum*

Peu de temps avant de terminer la transcription de ces lettres provenant de la collection Gallitzin Kapsel 17 et Band 1-5 telles éditées dans le présent ouvrage j'ai découvert davantage de lettres de la princesse Gallitzin à Hemsterhuis :

- ULB Munster, Gallitzin-Nachlass, Kapsel 25: 60 lettres, 1777-1783;
- ULB Munster, Gallitzin-Nachlass, Kapsel 26: 66 lettres, 1787;
- ULB Munster, Gallitzin-Nachlass, Kapsel 27: 36 lettres, sans date;
- Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abteilung Westfalen (jadis Staatsarchiv) Munster, Bucholz-Nachlass 1155: 13 lettres, la plupart sans date.<sup>1</sup>

Nous n'avons pu faire des transcriptions de ces lettres et n'avons à cette date pas de projets concrets pour le faire.

*Jacob van Sluis*

---

1 La transcription d'une lettre de décembre 1775 dans: Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), no. 2 Annexe, p. 52-53 (fragment).

## *Inleiding*

Van 1775 tot aan zijn overlijden op 7 juli 1790 onderhield Frans Hemsterhuis (1721-1790) een regelmatige briefwisseling met Adelheid Amalia geboren gravin von Schmettau (1748-1806), gehuwd met de Russische gyzant te Den Haag, prins Dmitri Alekseevič Gallitzin. Aanvankelijk woonde de prinses in Den Haag en in een sober buiten Niethuis te Scheveningen; in deze periode werd de briefwisseling gecombineerd met bezoeken, soms nog op dezelfde dag als de verzonden brief. Na de verhuizing van de prinses naar Münster in augustus 1779 werden hun brieven langer. Met de regelmaat van ongeveer twee brieven per week bleef het contact bestaan, even intens als voorheen.

Deze correspondentie wordt voor het merendeel bewaard in de Universitäts- und Landesbibliothek (ULB) te Münster, binnen de collectie Gallitzin Nachlaß. De brieven van Hemsterhuis aan de prinses geschreven zijn inmiddels getranscribeerd en uitgegeven in tien delen, onder de titel: *Ma toute chère Diotime*. Vervolgens zijn wij – Gerrit van der Meer, Louis Hoffman en Jacob van Sluis – onmiddellijk verder gegaan met de uitgave van het door de prinses geschreven deel van de correspondentie. Dit resulteert in drie delen: *Mon cher Socrate*. Want de beide briefschrijvers spraken elkaar aan met de aan de Griekse oudheid ontleende namen Socrate en Diotime.

De brieven die de prinses van Hemsterhuis ontving zijn goed geordend overgeleverd. Dit werd vergemakkelijkt doordat Hemsterhuis vanaf 1783 zijn brieven van een nummer voorzag. Hiermee toonde hij zich de klerk, zoals hij die beroepshalve geweest was bij de Raad van State, die weet hoe correspondentie dient te worden geadministreerd. Maar de brieven geschreven door de prinses en door hem ontvangen tonen een ander beeld. Deze brieven zijn veel slordiger geordend. De prinses dateerde haar brieven lang niet altijd en voorzag ze ook niet van een doorlopend nummer. Deze brieven zijn gebonden in vijf banden, met slordigheden in het vastleggen van de chronologische volgorde: Gallitzin Nachlaß, Band 1-5. Naast deze vijf banden is er nog een verzameling van ruim 100 brieven, die niet zijn samengebonden: Gallitzin Nachlaß, Kapsel 17. Van deze losse verzameling hebben 40 een datering, soms exact, maar heel vaak zonder vermelding van het jaar. Deze brieven lijken op het eerste gezicht chronologisch geordend, maar bij nader onderzoek roept de bestaande ordening

allerlei chronologische vragen op. Het was dus onmogelijk om de losse brieven uit Kapsel 17 te voegen tussen de brieven van Band 1-5. Elke poging zou een min of meer speculatieve duiding zijn, met als grote nadeel dat de informatie van de overgeleverde volgorde in Kapsel 17 – voor zover die relevant is – voor de gebruiker verloren zou gaan. We hebben deze brieven uit Kapsel 17 in hun overgeleverde volgorde als een aparte serie in de eerste van de drie banden met de brieven van de prinses opgenomen.

Na het overlijden van Hemsterhuis is de prinses naar Den Haag gereisd om zich over de nalatenschap te ontfermen. De brieven die de prinses aan Hemsterhuis had gezonden waren in zijn laatste levensjaar al aan haar overgedragen en naar Münster verzonden. Later, vermoedelijk in het begin van de negentiende eeuw, zijn ze ingebonden; mogelijk heeft haar lijfarts Franz Ferdinand von Druffel (1763-1857) de uiteindelijke ordening aangebracht en voor het inbinden gezorgd. Waarom de brieven van Kapsel 17 apart zijn overgeleverd – en waarom ze niet zijn gebonden – is onbekend. De gehele verzameling is niet compleet, want de brieven van de prinses over de jaren 1787 en 1788 zijn niet overgeleverd.

Hoe dan ook, de brieven van de prinses aan Hemsterhuis zijn veel slordiger overgeleverd dan de brieven van Hemsterhuis aan de prinses. In zeker opzicht verbaast dat. Want Hemsterhuis heeft blijkbaar de door hem ontvangen brieven minder goed geordend en geadministreerd dan we van hem als klerk hadden kunnen verwachten. De prinses heeft geen nadere ordening kunnen of willen aanbrengen. Wel waren de brieven voor haar belangrijk genoeg om ze te bewaren.

In vergelijking met de brieven van Hemsterhuis zijn de brieven van de prinses bijzonder slordig geschreven. Haar handschrift wisselt sterk, soms netjes, maar veel vaker slordig en in haast geschreven. Ze maakt bovendien veelvuldig gebruik van diensten van secretarissen: Fürstenberg, Sprickmann en haar kinderen. Haar eigen handschrift is vaak bijzonder moeilijk leesbaar. Woorden als bijvoorbeeld “cet” en “est” lijken sterk op elkaar; hetzelfde geldt voor de in haast geschreven klinkers a/e/o. De prinses bediende zich van afkortingen, zoals q= que, gl=general, gd=grand. De woorden “homme” en “comme” schreef ze veelvuldig als “hoe/home” en als “coe/come”, soms met en soms zonder een traditionele afkortingsstreep voor de letter of de letters-m. Haar gebruik van de Franse taal is

grammaticaal niet altijd correct en de zinsopbouw kan verwarrend zijn, omdat ze impulsief schreef. Kortom, de hier geboden transcriptie is ontstaan nadat we uit de tekst haar bedoeling moesten destilleren. De lezer moet bedacht zijn op onze interpretatie van bijvoorbeeld de interpunctie en de zinsbouw en dus op mogelijke alternatieven.

Net zoals bij de brieven van Hemsterhuis zijn hier bij de editie de volgende regels in acht genomen:

- Elke brief wordt voorafgegaan door een tussentitel, met een unieke code. Deze code bestaat uit een Romeins cijfer en een volgnummer. De tussentitel vermeld voorts de schrijver – doorgaans Diotime, i.e. de prinses – de datum en tenslotte (na het ==-teken en wat minder opvallend) de vindplaats. Deze vindplaats is steeds de Gallitzin-Nachlaß, met verwijzing naar het nummer van de Band met pagina's (afgekort Bd) of Kapsel met nummer (Kp).
- Oorspronkelijke taal en spelling zijn gehandhaafd, ook wanneer deze niet consequent was.
- Het &-teken is tot *et* uitgeschreven.
- De interpunctie is aangepast naar modern gebruik. We hebben de interpunctie veelvuldig zelf moeten aanvullen, naar eigen interpretatie.
- Het gebruik van accenten is voor het merendeel gevolgd. Naar moderne maatstaven gezien liet de prinses vaak accenten weg (*ame*, *premiere*), maar daarin was zij niet consequent (*meme* naast *même*). Wij hebben wel consequent accenten geplaatst waar verwarring kon ontstaan bij à/a en ou/ò.

Omdat de transcriptie tot stand is gekomen met behulp van een microfilm en we niet in staat waren om alle details naar het origineel te controleren, dient de lezer inzake het gebruik van accenten rekening te houden met een betrekkelijk hoge foutmarge.

- Onvolledige namen zijn, indien bekend, aangevuld met letters in superscript. Voor het aanvullen is gekozen voor het gebruik van superscript, in plaats van het gebruik van vierkante teksthaken [...]; dit omdat het zo voor de gebruiker eenvoudiger wordt gemaakt om de brieven digitaal te doorzoeken. Afkortingen en onvolledig geschreven woorden zijn deels aangevuld. Bij veelgebruikte woorden gebruikte de prinses vaak een

verkorte vorm: coe → comme, hoe → homme, q → que, vs → vous, po → pour.

- Enkele editorische aanvullingen, die niet van belang zijn voor het digitaal doorzoeken, zijn wel aangegeven met vierkante teksthaken: [...].
- Tussen accolades {...} staan woorden of passages die in het origineel moeilijk leesbaar zijn en waarvan de transcriptie onzeker is.
- Net als Hemsterhuis gebruikte de prinses een cijferschrift om politiek of persoonlijk gevoelige informatie gecodeerd aan de prinses te melden. In de brieven zelf is de gedecodeerde tekst in cursief aangegeven, met de oorspronkelijk berichten in code opgenomen in de voetnoten. Met de bekende sleutel, zoals Hemsterhuis die ook gebruikte, lukte het niet altijd om bij de prinses alle teksten in cijferschrift goed op te lossen.
- Onderstrepingen en woorden in klein kapitaal zijn conform het gebruik in de brieven.
- Aantekeningen in de originele brieven door een ander geschreven, vaak in een onbekend handschrift, zijn weergegeven met een afwijkende, schreefloze letter.
- Bij deze uitgave is, zoals reeds opgemerkt, de volgorde nagevolgd van de bewaarplaatsen en hun collecties. In enkele gevallen is binnen een deel een brief overgebracht naar de juiste plaats in de chronologische volgorde, wanneer het duidelijk is, dat de originele brief niet juiste in de fysieke collectie is ingevoegd.

De webversie van de transcriptie is zo vorm gegeven, dat de teksten ook in boekvorm kunnen worden besteld via [www.lulu.com](http://www.lulu.com). De boekversies bij Lulu worden aangepast, net als de webversie, wanneer er sprake is van substantiële correcties en aanvullingen. Om deze reden wordt op de versozijde van de titelpagina steeds de actuele versie vermeld.

Wij danken de heren Jürgen Lenzing en Reinhold Feldmann M.A., conservatoren van de Universitäts- und Landesbibliothek Münster, verleende de volle medewerking bij voor het beschikbaar stellen en het digitaliseren van de originele brieven. De Universiteitsbibliotheek van de Rijksuniversiteit Groningen als mijn werkgever was bereid dit project te faciliteren, in het bijzonder in de vorm van een website.

### *Postscriptum*

Kort voor de afronding van de transcriptie van deze brieven uit Kapsel 17 en uit Band 1-5, zoals hier uitgegeven, vond ik meer brieven van prinses Gallitzin aan Hemsterhuis:

- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 25: 60 brieven, 1777-1783;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 26: 66 brieven, 1787;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 27: 36 brieven, ongedateerd;
- Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abteilung Westfalen (voorheen Staatsarchiv) Münster, Bucholz Nachlaß 1155: 13 brieven, meest ongedateerd.<sup>2</sup>

We hebben van deze brieven niet meer transcripties kunnen maken en we hebben daarvoor ook geen concrete plannen.

*Jacob van Sluis*

---

2 De transcriptie van een brief uit december 1775 in: Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 2 Annexe, p. 52-53 (fragment).

*Lettre II.1 – Diotime, 1 janvier 1782 = Bd 2.13-16*

Le 1er de janvier

Mon cher Socrate, depuis 6 semaines je n'ai lu ni écrit que les 2 lettres que je vous adresse. Car la singulière et opiniâtre maladie de mes yeux ne me quitte pas, et vous jugez comment je sens une incommodité qui me met si fort en arrière avec mes enfans. Cependant je la supporterois avec patience s'il ne s'y joignoit le mal plus insupportable de ma situation avec le Prince. Daignez me donner une réponse décidée la dessus, afin que je prenne mon parti en conséquence. Pour le mien, il est très décidée: je suis résolue à fixer mon sort de manière ou d'autre, car il n'est pas naturel qu'après {avoir | emculie} ma jeunesse sous les sollicitudes et les soucis, je m'expose avec une santé ruinée à passer mes vieux jours (si je les atteints) comme une fugitive abandonnée.

Si le Prince ne veut rien m'accorder, pas même accepter mon renoncement aux titres que je tiens (et que de tout droit je puis faire valoir et ferai valoir si je suis réduite à cette triste extrémité) à condition qu'il m'assure du moins un {seul} pendant ma vie, je ne me déposséderai pour rien au monde de mes droits, et me le conseillerez-vous vous-même? Si le Prince préfère une telle situation à celle d'avoir des amis sûrs | en ses enfans et moi (et quoiqu'il sente et dise ne pouvoir vivre avec moi quoique je sente moi-même que notre bonheur réciproque nous le défende, je pense pourtant qu'une estime, un attachement réciproque et l'intelligence publique et particulière entre nous devrait lui paraître préférable, tant pour notre honneur que pour celui de nos enfans à une situation à laquelle il n'y a à gagner pour lui qu'un éclat fâcheux). Enfin, mon cher Socrate, je vous demande en grâce une réponse, parceque j'en dois une au Mr. de Serent qui, s'étant mis pour moi dans l'embarras, me presse de lui donner avis sur la réception des capitaux {engendres}. |

Adieu, que le ciel vous benisse et le Prince aussi; qu'il lui inspire de sentimens de paix, d'intelligence et d'amitié, ce sont tous mes vœux ardents. Mais il ne me verra ni n'entendra parler de moi que cette paix ne soit établie, car je ne saurois me résoudre à aucun rapport qui ne soit digne de lui et de moi. J'y préférerois de gagner mon pain en tricotant. Voilà une vérité inébranlablement gravée dans mon âme.

*Lettre II.2 – Fürstenberg, 2 janvier 1782 = Bd 2.5-12*

Munster, ce 1er de l'an 1782

Monsieur,

Une fluxion à l'oeil ne permettant pas à Mde la Princesse repondre à votre derniere en date du 25 dec., elle m'a chargé, Monsieur, de l'essentiel de sa reponse, se reservant de vous en ecrire lorsque cette incommodité lui sera passé.

Vous desirez, Monsieur, d'être mis au fait des raisons que la Princesse a, de preferer de donner la quittance sous la forme qu'elle va donner à celle que le Prince veut. Le Prince veut qu'elle reconnoisse d'avoir reçu cette somme sur sa dot, et la Princesse pretend et est entierement fondée à la recevoir sur {l'épargne} provenant de la vente de la terre de Lavigni. Son {droits} sur ces argens est independant de sa dot; il ne tient pas lieu de ce qui lui est dû pour sa dot, ce sont deux titres differents. Et il semble qu'en reconnoissant qu'elle reçoit ces argens sur sa dot, elle renonce au droit qu'elle a sur ces argens, independamment de la dot.

Par consequent | tous ce qu'elle accepteroit de ces argens sur la dot seroit autant de perdu. Ceci me paroît clair. Quand même le Prince pretendroit d'avoir cédé Lavigni à la Princesse sur ce qui lui est dû pour sa dot. Car il est encor clair qu'il ne l'a pas cédé à la Princesse sur sa dot, parceque si cela etoit, il en auroit été fait mention dans l'acte par le quel le Prince a assuré à la Princesse ces argens.

Mais comme le Prince paroît à present vouloir former cette {preters...} il est essentiel, Monsieur, d'employer tout le pouvoir que vous avez sur lui, pour qu'il ne tergiverse plus de donner l'ordre de payer en son temps le reste de ces argens à M. et Me de Serent. |

Je vous demande bien pardon du griffonnage et du desordre de ma lettre. C'est pour ne pas manquer la poste. Je forme des souhaits les plus sincères pour vous, et vous sens complete heureux, Monsieur. Si vous l'êtes autant que je le souhaite de coeur, etant avec une vraie admiration pour vous, Monsieur, votre humble et très obéissant serv.

F. Furstenberg

L.S.

J'ai l'honneur de vous accuser la reception de votre reponse en date du 8.



La Princesse fait fonds, Monsieur, sur votre amitié pour elle et sur votre habileté; elle en espère dans peu la bonne issue de cette desagréable affaire.

Mais nous avons fait une reflexion: lors que vous demandates au Prince, que dans certaines circonstances une quittance simple lui « conviendrait mieux », n'avoit-il pas pu en conclure, que vous pretendiez le servir par preference à la Princesse, et qu'un jour le Prince tachat de sa prévaloir de cela d'une maniere desavantageuse pour vous: ne seroit-il pas plus sûr de ne pas se servir de raisons dont le Prince pourroit faire un jour usage contre vous.

J'ai l'honneur d'être comme dans ma lettre.

Je crains une rupture en Allemagne, d'autant plus dangereuse pour le Roi de Prusse, si l'Empereur reussit à gagner La Haye. Et je faix des voeux pour notre bonne voisine que les facultés se mettent d'accord et ne produisent plus des rêves fievreuses. Car comme il y a de l'energie dans votre peuple, le tout n'est pas perdu. |



*Lettre II.3 – Fürstenberg, 4 janvier 1782 = Bd 2.17-18*

Munster, 1782 ce 4me janv.

Monsieur,

J'ai trouvé à mon retour de Paderborn la lettre dont vous m'avez honoré en date du 31. Je vois par votre reponse que je ne me suis pas assez clairement enoncé dans ma precedente, lorsque j'ai dit que je voudrois voir cette Grande Idée sur le papier comme elle est dans la tête de la Princesse. Ce n'est pas qu'on n'ecrive beaucoup; malheureusement au point que son bras n'en peut plus et que je l'avertis toujours qu'elle aura une main estropiéé comme je l'ai eu l'année 1762, dont je n'ai pu guerir entierement. Mais ce ne sont que des cahiers qui ne peuvent servir qu'à elle-même et au leçons qu'elle donne. Je suis convaincu que comme la beauté de ce total consiste en grande partie dans les rapports, les chainons ne se perdront pas. |

L'idée, que le tact est l'Esprit de la raison est extremement riche et juste, elle vaut plusieurs definitions exactes.

La paix a presque l'air d'une paix faite pour longtems, si la maniere dont la Republique est abandonnée ne laissoit prévoir des liaisons de sa part, qui pourroit faire recommencer la partie plutot. Malgré la triste situation ou vous êtes, je ne puis pas encor renoncer à l'espoir de voir l'ordre renaître de ce chaos, de vous revoir plus d'énergie, et des hommes à leurs places. Même l'indignation, que doit causer intervention des puissances étrangères dans vos affaires domestiques, doit y contribuer.

Je vous souhaite santé, tête libre et toute la satisfaction, qu'un citoyen philosophe peut goûter dans ces momens.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus distingués, Monsieur, votre tres humble et tres obéissant serv.

F. Furstenberg



***Lettre II.4 – Fürstenberg, 8 janvier 1782 = Bd 2.19-20***

Munster 1782, ce 8me janvier

Monsieur,

Comme la fluxion que la Princesse a aux yeux n'est pas tout-à-fait passée, il lui est absolument defendu de lire ou d'écrire, et elle m'a chargé, Monsieur, de vous accuser la reception de vos deux dernieres lettres, qu'elle a reçu le 6. en même tems. Au reste, sa santé est sans comparaison meilleure depuis quelque tems que les années precedentes, et ses enfans gagnent tous les jours d'avantage, surtout Mitri commence à se developper.

Nous sommes ici sans aucunes nouvelles internes. Notre situation peut être démontrée à priori: c'est un espèce de calme. Ce qu'il y a de mieux s'occupe à des speculations vagues sur ce qui se passe chez vous, et il n'est guère possible d'en former des determinées. Il y a des combinaisons si compliquées, qu'elle {prennat} la nature des Problèmes Meteorologiques. |

Je vous demande pardon, Monsieur, de vous oser charger de la lettre ci-jointe. C'est pour remercier ce general de m'avoir envoie son dernier ouvrage: Treatise

on the general Principles of War, by Major-General Lloyd, London 1781. Cet ouvrage est interessant par les vues qu'il contient. Ce ne sont que des resultats generaux, mais il me paroît qu'il pourroit être digne de votre attention. J'ose vous prier, Monsieur, d'avoir soin de cette lettre, par ce que le general n'a pas ajouté de lettre à son livre, ainsi je ne scais pas où il est. Il y a quelque apparence qu'il est Bruxelles, ou du moins que là on scaura où il est à present, car je ne voudrois pas que ma lettre fut perdue.

Je vous prie, Monsieur, d'être persuadé des sentimens les plus particuliers, et les plus extraordinaires, Monsieur, votre ts humble et tres obéissant servir

F. Furstenberg



*Lettre II.5 – Fürstenberg, 11 janvier 1782 = Bd 2.21-24*

Munster, 1782 ce 11me janvier

Monsieur,

L'incommodité qu'à la Princesse aux yeux, me procure encor l'honneur d'être son secretaire. Cependant, j'espère que dans peu de jours cette incommodité cessera. Au reste, sa santé se soutient assez pour le present.

Dans une de ses precedentes, elle doit vous avoir fait part d'une idée mathematique qui l'occupoit. C'etoit la Theorie des Paralleles. Vous scavez, Monsieur, les exceptions qu'on a fait depuis deux mille ans contre la theorie des paralleles d'Euclide. Je m'imagine que depuis ce tems jusqu'à nos jours il n'a pas existé de geometre d'une certaine force qui du moins quelques fois pendant sa vie n'ait songé en creuser plus profondement, pour poser cet angle du fondement sur le vif. Depuis Proclus on a publié trente essais à ce sujet, parmi lesquels il y en a un de Clavius, de {Faquel}, de Robert Simson, de Kästner, de Karsten, mais jusqu'ici aucun de ces grands | geometres n'a donné une theorie satisfaisante. Enfin la Princesse, guidée par son Demon, qui l'avoit positivement assuré qu'elle y reussiroit, a reussie à tirer cette theorie entierement au net; il est certain qu'elle [est] aussi rigide et aussi evidente que celle de la congruité des  $\Delta$ les. Dès que ses

yeux seront tout à fait bien, je la prierai de la mettre au net et de m'en donner copie. Cette decouverte fera une grande sensation parmi les geometres philosophe, car c'étoit une espee de tâche pour les mathematiques, que cet axiome d'Euclide, et que dans vingt siecles on n'avoit pas pu mettre en evidence.

Ces jours ci j'ai fait une reflexion sur Mitri, qui me prouva jusqu'à un quel point il est vrai que l'éducation peut créer des hommes. Mais la Princesse craint toujours, et elle voit avec douleur, que la | nature a peu favorisé cet enfant. S'il reussit, comme j'espere, ce sera un prodige d'éducation.

Je vous demande pardon de cet absurde griffonage. Je n'ai ni le tems de copier ni en le loisir de {revoir} un peu ma lettre. Je suis avec les sentimens les plus distingués, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant serv.

F. Furstenberg



***Lettre II.6 – Fürstenberg, 15 janvier 1782 = Bd 2.25-28***

Munster, ce 15me janvier 1782

Monsieur,

Comme l'incommodité aux yeux n'est pas encor entierement passée à Mme la Princesse, elle m'a encor chargé, Monsieur, de vous accuser la reception de votre derniere du 10 ou de l'11. Elle ne lit pas et elle n'ecrit pas, mais elle continue les leçons d'astronomie. Les enfans y prennent grand plaisir, et on se crève les yeux à vouloir observer Saturne à travers un petit telescope de Ramsdem. Ces observations lui rappellent toujours son grand telescope de Dollond, qui a été envoyé à Londres pour être réparé, et elle m'a expressement chargé, Monsieur, de vous en demander des nouvelles. |

On debite que la sentinelle devant la porte de la sortie de l'apartement de l'Electeur vers le jardin, a été blessé au bras par un quidam, le quel avec un compagnon y avoit absolument voulu entrer. Je ne comprends rien à cette histoire, si ce furent des voleurs, si c'est un jeu de la sentinelle, gg. En cas que peut-être on y vit quelque chose chez vous (ce qui est possible), nous en serions très curieux.

Je suis, Monsieur, avec les sentimens les plus distingués que je vous ai voués,  
Monsieur, votre tres humble et tres obeissant serviteur,

F. Furstenberg



*Lettre II.7 – Fürstenberg, 18 janvier 1782 = Bd 2.31-34*

Munster, ce 18me janvier 1782

Monsieur,

J'ai lu à la Princesse votre lettre à elle et à moi. Quant à son affaire, elle s'en repose sur votre habileté, Monsieur, et sur votre zèle pour elle dont elle est persuadée. Le mal qu'elle a aux yeux diminue considerablement, cependant elle n'ose pas encore lire.

Vous paroissez, Monsieur, avoir imputé à ma lettre de l'11 une espèce de contradiction avec la precedente; vous y avez vu plutôt un but que la simple verité. Mais je vous prie, Monsieur, d'être persuadé, que dans cette lettre aussi bien que dans les autres, je vous ai toujours ecrit avec cette pure et simple verité dont je me suis fait loi. Je devois rectifier ma precedente, parce que Mitri donna une preuve de ce manque d'energie et d'activité naturelle, que vous avez si souvent remarqué, et qui avoit dès sa premiere enfance causé tant de peine | à sa mère. Mais une preuve, laquelle fit verser tant de larmes à sa mère, que ses yeux et sa santé s'en ressentirent plusieurs jours. Je dus rectifier celle du 8. La perfection artificielle m'avoit trop ebloui, je n'avois pas passé au Naturam expellat furcâ. Au fond je suis toujours persuadé que cette education operera un miracle, et pourtant il sera utile de se rappeler sur quel sujet l'education a operé, et sous ce point de vue je serai fort aise que vous tiriez parti de ma reflexion, parce que Mitri peut remplir entierement notre attente, et il peut aussi ne la remplir qu'en partie. (L'intellect est très bon). Mais si ma reflexion n'avoit pas été toute vraie, aucun but ne me l'auroit fait ecire.

Ce que Lloyd dit sur l'art de la Guerre dans les dernieres parties de son ouvrage, Maurice l'auroit approuvé, je suis persuadé qu'il l'avoit pensé. Mais la

plupart des reflexions | n'étoient pas dans son genre de Guerre. Il seroit curieux de scavoïr, si Lloyd a eu quelque connexions avec l'Empereur à Bruxelles, ou s'il en a avec ce Ministère. Son livre n'est qu'une ebauche de ses idées, il m'en [a] beaucoup plus dit qu'il n'a écrit.

Je me flatte que vos affaires prendront une bonne tournure, que vous vous mettiez en état d'agir avec vigueur, et qu'on ne puisse deviner, en attendant, quel parti vous prenait, c'est un grand bien: un bien que vous devez en partie aux contradictions, à la foiblesse, aux passions à la forme du gouvernement. Mais outre cela je m'imagine, que des hommes de tête et d'un grand credit, qui pourroient décider, peuvent dans une telle position fomenter l'indécision, gagner de l'influence dans les partis, et décider lorsqu'on sera en état d'agir avec vigueur. |

J'ai dans l'esprit, que vous vous racommoderez et allierez aux Anglois et au Nord. Il me paroît que le sort de votre Republique interesse l'humanité. Je n'ai jamais été si avide de gazettes et de nouvelles. J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus particuliers et les plus distingués, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

F. Furstenberg



*Lettre II.8 – Fürstenberg, 25 janvier 1782 = Bd 2.29-30, 39-40*

Munster, ce 25me janvier 1782

Monsieur,

J'ai très bien reçu la lettre que vous m'avez l'honneur de m'écrire en date du 22. Et j'ai remis l'incluse à la Princesse. Elle avoit encor beaucoup de peine à lire, et comme je ne l'ai pas pu voir ce matin, je ne scai si elle pourra écrire, ou si relativement à ses affaires elle s'en remettra à sa dernière, et quand au reste jusqu'à ce qu'elle soit en état d'écrire. Son état actuel l'ennuye horriblement.

Pour ce qui regarde le mesentendu sur mes lettre de l'11 et du 18, je vous avoue, Monsieur, qu'il me paroît encor qu'une lettre postérieure, qui determine

ce qu'il y a de vague dans la precedente, n'a naturellement pour but que de determiner ce qu'il y a de vague. Comme la Princesse redouble d'attention et de soins pour rendre le succès de son Education complete, je suis persuadé que nous en pourrons tout esperer. En attendant cela a produit sur moi le même effet que sur vous. |

La santé de la Princesse en a souffert pendant plusieurs jours, la quelle, à cela et au mal des yeux près, se soutient.

Vous me dites, Monsieur, que si [nous] pouvions nous voir six jours, je desire bien de profiter de vos lumieres. Je m'imagine toujours que les affaires devoient tourner comme je l'ai marqué dans une de mes precedentes; du moins me paroît-il clair à moi, que c'est le seul jeu, si on veut aller à un système qui ait quelque solidité.

Dans notre petite Ithaque quelques parties se soutiennent assez bien, dans d'autres on se plaint. Aux Etats, notre partie est aussi uni que jamais, uni par estime et par l'amour du bien, et tant qu'une etincelle de ce feu celeste se conserve et l'instruction continue à faire des progrès, il n'est pas possible de desesperer.

Je suis avec les sentimens les plus particuliers et les plus distingués, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

F. Furstenberg



***Lettre II.9 – Diotime, 1 février 1782 = Bd 2.35-38, 41-48***

Munster, le 1er de fevrier [1782]

Mon cher Socrate. Si vous aviez bien consideré l'ensemble, et de ma situation, et des demarches faites, il est impossible que vous puissiez me conseiller de ceder.

Songez donc, mon très cher Socrate, songez à la miserable figure que je jouirois lorsqu'après m'être resoluë à la lettre vigoureuse, et decidée que le Corps a lu, et où je proteste, fondé sur d'aussi clairs et bonnes raisons, que rien au monde ne me fera quitter l'un des 2 parties, c.à.d. ou point de quittances et l'argent, ou

quittance contre une assurance pour mon sort future. Si, dis-je, après un ton si libre et si haut, la montagne en courroux accouchant d'une source, j'allois le courier d'après consentir à tout, sans avoir rien obtenue. Mon cher Socrate, j'aimerois cent fois mieux mendier mon pain que de dementir tellement et mon caractère et un écrit de ma propre main. D'ailleurs, quand cela ne m'abuseroit pas autant qu'en effet, jugez donc quel ascendant lui donneroit | sur moi une conduite si foible et si lache. Vous savez qu'il n'en est venu que peu à peu jusqu'au point où nous en sommes auj. D'abord il ne faussa sa parole écrit qu'en {usurant} le deficit des 100.000 livre qu'il m'avoit promis pour la terre. Vous me {conseilliez} d'y consentir. Je le fis, quoique je vous observois tout de suite que je craignois le suites de cette complaisance. En effet, notre foiblesse l'encouragea bientôt à me retirer encore les 16.000 £ du provenu. J'insistois lorsque vous m'écrivites en me conseillant d'y {tauper} pour le moment, vous chargeant de me le faire payer dans la suite. Et enfin, le voilà parvenu au point où j'avois craint et prévu qu'il viendrait. Il m'a vu foiblir, a vu foiblir mes amis. Il est naturel qu'un homme come lui leve la tête dès qu'on ne la lui baisse pas forcément, et je n'aurois surement pas risqué ma dernière lettre si decisive, si je | n'avois été déterminée à la soutenir avec fermeté, et si je n'avois compté sur votre vigueur come j'y compte encore. Vous m'avez dit et écrit 100 fois, mon cher Socrate, et j'en suis persuadé par la nature des choses, que vous ne vous souciez d'être ou de paroître bien avec le Corps qu'autant que notre interet l'exige.

Voilà sur quoi j'ai compté, et c'est en consequence de cela que je vous écris la ci-jointe de montre où je parois n'avoir encore reçu aucune reponse de vous sur l'article du Corps. Afin de vous laisser le maitre de frapper le dernier coup avant qu'il puisse s'ymaginer que je sache que le 1re n'a point réussi. Relisez donc attentivement ma dernière lettre de montre, et celle qui l'accompagnait. Elles contiennent les mêmes verités. L'alternative que j'y ai enoncée est clair: ou le Prince a intention | de me reduire à dependre de lui, moi et mes enfans, et nous destine le sort que je dois attendre d'un tel home, ou il ne doit pas balancer, à assurer mon sort future. Et dans le 1re cas je suis déterminé à tout risquer pour m'emparer des 200.000 livres dont je possède les titres clairs et nets, savoir 100.000 de ma dot et les 100.000 de Lavigni, signés de sa main comme m'appartenant. Pour obtenir le second cas, ce que je prefererois de beaucoup, je



consentirois volontiers à changer s'il le faut quelques articles de ma convention projeté, come par exemple je me bornerois s'il veut m'assurer pour la vie les 8000 fls que j'ai actuellement, laissant sa disposition ce qu'il voudra ajouter un jour | à l'entretien de son fils. 2do je renoncerois à l'article d'augmentation de mes revenus dans le cas où les siens s'accroîtroit. Je renoncerois même (mais cela le plus mal volontier) aux 12.000 livres qui me sont dus de mes diamants. Mais voilà aussi tous ce que je puis. Quant à vous, mon cher Socrate, voici votre role si le sort de la mère et des enfans vous touche.

Come vous sentez la verité et la justice de mes propositions, vous ne devez pas balancer à declarer au Prince que d'un vif interet pour toute la famille, mais surtout pour moi et mes enfans, | vous ne sauriez lui cacher que come s'il n'accepte pas des propositions si equitables, ses desseins (come je l'ai mis clairement au jour dans ma derniere) à l'egard de mon sort, vous paroissent clair. Vous seriez le 1er à me deconseiller de me departir de ces conditions si justes; que dans ce cas bien loin de laisser echapper les titres m'assurez un sort, j'ai le droit et la raison de m'emparer de ce que je tiens, que pour l'eclat qui pourroit s'en suivre vous l'assurez que lui seul en portroit le deshonneur que mes amis puissants et vous à la tête sauriez me justifier pleinement aux yeux du public, où ma conduite m'avoit deja accredité, et qu'enfin s'il ne vouloit entendre à aucun accomodement dont les conditions | portroit mon sort assuré par sa propre main, soit qu'il signa mon projet ou qu'il y voulut quelques changemens (que vous vous engagiez à me faire accepter s'ils n'etoit pas trop defavorable à mon sort en gros), que s'il n'y consentoit pas, vous etiez son très humble serviteur et lui declariez de ne plus compter sur vous que come un home qui emploiroit tout son credit et sa consideration à proteger et conserver intacte l'honneur de sa feme et de ses enfans, et que vous ne seriez à cet egard que le compagnon d'autres gens distingués dont les voies reunis ne lui seroit pas favorables.

Voila, mon ami, le seul ton convenable et propre à reussir. Compté | la dessus s'il dit que je pense trop noblement pour ne pas le mepriser après une telle signature. Dites lui ce qui est vrai, qu'il n'y a de meprisable que son manque de {puissance} et non un acte qui le regarde. Insisté surtout sur la declaration qu'il a fait de ne pouvoir vivre avec moi, sur laquelle vous dites qu'il s'est inscrit en faux ce que vous n'auriez pas dû ni ne devez souffrir, puisque le pretexte de

vouloir un jour que je vive avec lui, sachant bien que je ne l'accepterai pas, {pourroit} pas devenir dangereuse au lieu de qu'il faut lui presenter toujours comme motif principal que tant come tout 2 de ce point et agissant | d'accord c'est le seul moyen de vivre separé, heureux sans que le public se doute de nos mesintelligences foncieres.

Mes yeux ne vont pas mieux; les seules lignes que j'ai escrit ou lues depuis 6 semaines sont les 2 lettres d'affaire que je vs ai adressé et qui retardent chaque fois ma guerison en empirant mon mal. Au nom de Dieu, delivré moi de ce fardeau qui me mine à petit feu. La vigeur en est le seul remede. Adieu, mon cher Socrate.

A propos, nous voulons faire reïmprimer ici L'Homme et ses Rapports, si vous n'avez rien | contre; mais je voudrois y faire joindre les 2 additions ou eclaircissemens manuscrites. Ayez la complaisance de les revoir, d'en corriger ce que vous y voudrez corriger, et de me marquer aussi vite que possible dans quel ordre et sous quelles rubriques elles doivent être imprimés à la queue de l'Homme et ses Rapports. Envoyez moi aussi s.v.p. toutes les planches de cuivre de vos vignettes que vous avez et en même tems s.v.p. une petite provision de papier à écrire. Le vin que vous avez reçu est de Mr. de Furstenberg, qui comme je vous l'ai escrit | il y a quelque tems, a voulu m'enlever le plaisir vs en offrir, puisqu'il avoit une occation d'en avoir du meilleur que moi. Mais vous allez recevoir de la part de D. des jambons, que j'aimerois mieux vous faire manger chez moi cependant. Pardonnez le desordre de ce pappier coupé, je n'avois pas | vu en entament cette feuille que en avril coupé une recette.

Achevez donc le Simon je vous en conjure. C'est une de mes pieces favorites. Adieu, cherissime Socrate, Dieu vous benisse.

Quand l'affaire sera terminé renvoyez moi mes lettres de montre. N.B. Ne laissez jamais plus mes lettres entre les mains du Corps. Quant à mes enfans, je ne crains point l'eclat à cause d'eux. Leur père et sa consideration n'influeront jamais sur la leur. Et si j'ai mes 200.000 £, ils pourront se passer de son secours avec une education.

*Lettre II.10 – Fürstenberg, 5 février 1782 = Bd 2.49-50, 55-56*

Munster, ce 5me fevrier 1782

Monsieur,

A mon retour de Paderborn la 3me la Princesse me remit vos lettres en date du 28 et du 29. Quoiqu'elle y eut repondu, nous nous mimes à les relire et à peser toutes les circonstances et vos reflexions.

Je me suis cassé la tête pour chercher quelque moyen terme qui put se combiner avec les interets les plus essentiels de la Princesse. Mais je n'en trouve pas. La Princesse offre une quittance simple, on refuse de l'accepter. Elle offre un autre projet où elle fait des sacrifices, la Princesse trouve que cela blesseroit sa delicatesse. Donc il faut accepter la premiere, laquelle est toute simple et conforme à la nature de la chose. Entre ces deux partis je n'en vois pas de troisieme, excepté 'de renoncer à une pretension aussi liquide « ou, ce qui est la même chose, de la recevoir sur la dot ». Il n'est pas possible de conseiller ce dernier parti. | Les termes dans les quels le Prince a mis ou pourroit vouloir mettre les choses, son très facheux, infiniment desagreables, mais cependant pour l'empacher de venir à quelque eclat, ou d'y obliger. Le seul moyen est de lui en faire bien sentir les consequences, à quoi je suis sûr, Monsieur, que vous ne manquerez pas. Il me paroit qu'on ne le determinera qu'en le pressant avec vigueur. Cette affaire me peine infiniment, (mais je sens, Monsieur, qu'il [est] bien utile de vous le dire).

Je suis avec les sentimens les plus distingués et les plus particuliers, que je vous ai voués, Monsieur, votre très humble et très obeïssant serviteur,

F. Furstenberg



*Lettre II.11 – Fürstenberg, 12 février 1782 = Bd 2.51-54*

Munster 1782, ce 12me fevrier

Monsieur,

La Princesse s'étant trouvé indisposée cette nuit, ses yeux s'en ressentent un peu. C'est ce qui l'empêche, Monsieur, de vous repondre ellememe. Il seroit

superflu, Monsieur, de vous dire combien elle sent l'ennuy que cette desagreable affaire doit vous causer, et les peines et les preuves de [= que] vous lui donnez de votre amitié.

La quittance que le Prince propose paroît finir toute l'affaire. Cependant, après tant les variations il est naturel que la Princesse ait quelques defiances sur l'intention que le Prince a en insistant sur une quittance en cette forme plutot que sur une quittance simple.

S'il n'est question que de se faire honneur de son procedé envers la Princesse, vous sçavez, Monsieur, combien la Princesse y est portée par son caractere, pour l'interet commun et pour celui de ses enfans. Lorsqu'il soit necessaire ou utile d'en faire mention dans la quittance, | elle lui temoignera sa reconnoissance dans sa lettre.

Cette reflexion en amène une autre. « Ne se pourroit-il pas que l'intention dans la quelle le Prince demande ce billet fut la même qu'il a manifesté dans toutes les variations dans cette affaire »?

Les donations entre epoux n'ont en Allemagne d'autre sureté que celle que la Probité et l'honneur des contractans leur donnent. Car dans les Tribunaux on risque toujours de tomber entre les mains de juges qui decident les uns selon le Droit Romain, les autres selon le droit germanique. Si le meme cas est en Russie, le Prince pourroit avoir intention de se prevaloir d'une telle quittance pour preparer un jour à la Princesse les plus grandes difficultés pour la restitution de sa dot. Comme c'est la seule utilité apparente des expressions contenues dans la quittance, elle paroît en être le but et l'intention du Prince.

Si ce n'est pas là son intention, la Princesse propose un moyen plus court: c'est de remettre en vos mains et de faire casser | l'acte que le Prince lui a donné pour les argens provenant de la vente de la terre de Lavigni, et de donner en attendant des quittances simples.

La Princesse vous prie, Monsieur, de ruminer ces reflexions, de vouloir lui dire votre avis ou s'il vous vient, quelqu'autre expedient dans l'Esprit. En attendant cela elle a différé sa reponse, car elle croiroit beaucoup plus y perdre en perdant sa dot sous l'apparence d'une generosité de la part du Prince que de toute autre façon. Elle auroit l'air d'avoir été la dupe de sa propre negociation.

Je vous demande pardon, Monsieur, de cet affreux griffonnage; la crainte de manquer la poste me precipite.

Etant avec les sentimens les plus distingués et les plus particuliers, Monsieur, votre très humble et tres obeissant serv.

F. Furstenberg



*Lettre II.12 – Fürstenberg, 12 février 1782 = Bd 2.57-58, 63-64*

[Mu. 12. Febr. 1782?]

J'espère que les changemens de parti, les reunion, tous ces differens reviremens, sont l'effet d'une connoissance plus generale du vrai interet de la Republique. Et il est très apparent que cette année d'une position si critique aura fait penser, raisonner, et aura considerablement augmenté la masse des connoisseurs ces pratiques. Et alors il me paroît toujours, que cette secousse est un bien pour la Republique. Mais si vos resolutions etoient dictées dans ce moment par la {Lesine}, par l'influence, la corruption, ou la pusillanimité.

L'influence de la Republique doit devenir plus grande que jamais, pourvu, qu'on ait le courage de ne pas se cacher le danger de la situation, et de sentir ses ressources, et son energie.



*Lettre II.13 – Diotime, 14 février 1782 = Bd 2.59-62, 65-68*

Munster, le 14 fevrier 1782

Mon cher Socrate, je n'étois pas en etat de vous repondre la poste derniere, parceque mes yeux qui varient avec le tems etoient pire que jamais.

Pour ce qui est du temperament que le Prince propose, j'avoue que je ne conçois pas qu'il puisse y en avoir un entre avouer le cadeau qu'il m'a fait, par escrit, ou le desavouer. S'il a pris la resolution de l'avouer je ne vois rien de si simple que de me faire passer l'argent, contre quoi je lui rendrai son escrit, et

meme sans qu'il ait complété les 100.000 £ au quel complement je veux bien renoncer, et lui rendre son billet dès qu'il aura fait passer au Mgr. de Serent les 39.000 et tant de livres qui doivent me revenir au printems prochain, et à moi l'assurance qu'il a donné ses ordres pour cela à fin que je puisse | être sure que je n'aurai pas à faire au Mg de Serent la meme revocation que le Prince m'a fait. Voilà pour le cas où le prince voudroit se resoudre à faire honneur à sa signature.

Dans le second cas, c.à.d. s'il persiste à desavouer, je ne connois pas encore assez les loix de la Russie pour savoir si ma quittance come il la veut modifiée actuellement ne pourroit pas lui servir egalement, pour dire que c'est à titre de dot qu'il m'a fait cette cession. Ce qui m'a deplu dans son billet c'est cette expression puisque ma femme ne veut pas avouer que c'est à titre de sa dot que je lui ai cédé etc. C'est come si je savois très bien depuis longtems le sens dans lequel le Prince m'a fait son billet | et que j'eusse voulu profiter d'un oubli qu'il auroit eu de mettre le titre de dot dans son billet pour le tricher et lui escroquer cette terre sous un autre titre. Or je jure devant Dieu qu'à l'occation du premier payement, je vis pour la 1ere fois que le Prince substitua ce titre à celui de cadeau dans le model de quittance, qu'il m'envoya, et d'ailleurs je vous demande, mon cher Socrate, le Prince auroit-il jamais pu parler come il l'a fait si souvent de sa generosité et de ses bons procedés à cette occation s'il avoit cru que j'entendois recevoir come cadeau ma dot? Moi-même aurois-je parlé si souvent cette preuve de satisfaction et de bienveillance qu'il me donnoit come d'une generosité d'un cadeau? Pourquoi ce mot de dot, qui importoit si fort pour eclaircir l'affaire, ne se | trouve-t-elle ni dans le billet ni dans aucune de ses lettres à moi? Se trouve-t-il dans celles qu'il vous a escrit l'année derniere ici? Tout aussi peu. Enfin dans le billet du prince il declare que la terre de Lavigni m'appartient, sans que personne puisse former aucune pretention là-dessu, sans ajouter ni de qui je la tiens ni à qu'il {litre}. C'etoit aussi selon toutes les loix le moyen le plus sure de me l'assurer, et je risquerois beaucoup moins du coté de la sureté en quittançant sur ma dot, et gardant un titre de propriété aussi durement enoncé, que je ne risquerois en signant que je la tiens du Prince. Si le Prince vouloit me jouer, s'il est de bonne foi avec moi, s'il ne pretend faire aucune usage de ma quittance contre mes interets, il ne peut lui importer que je fasse une quittance modifié come il le marque que par une espece de vanité dont je ne saurois le soupçonner,

et d'ailleurs je suis prêt come je l'ai toujours fait à lui faire de bouche et par escrit honneur de ses bons procedés, pourvu que ce | ne soit pas en forme de quittance. Voilà ce que j'avois à dire sur ce que le Prince appelle un temperament, car encore une fois, si cette quittance ne doit servir à aucun usage contre moi, elle est inutile, et son billet déchiré est une quittance beaucoup plus importante pour lui, d'autant plus que par là je renoncerais à environ 36.000 £, qui devoit compléter la some; et s'il ne veut que des preuves de ses bons procedés envers moi, je pourrais lui en mettre entre les mains d'une autre nature que sous la forme de quittance.

Mais si elle doit servir contre moi, ce seroit de toutes les manieres d'être la dupe. Celle que j'aimerois le moins, ce seroit se laisser battre sans oser faire la grimace menée, | et si le prince en prenant le parti le plus honorable veut acquerir des droits sur ma reconnoissance, je veux que ces droits soient réels, hors de doutes et d'ambiguité come le sera ma reconnoissance. Basta sur cet article.

Marcoff que j'avois cru qu'il ne viendroit plus puisqu'il ne paroît pas qu'on en ait un pressant besoin à La Haye, vient de m'écrire qu'il compte me voir ici à Munster à la fin de ce mois ci. J'espere que le Prince est hors d'inquietude sur les suites qu'il apprehendoit de son sejour; j'ai lieu de croire que Marcoff est un galant home.

Envoyez nous donc vos planches, mon cher Socrate, nous n'attendons | que cela pour faire imprimer nos traductions. La traduct. sur les Desirs, qui a paru dans le Mercure depuis peu<sup>3</sup> et que je me suis fait lire hier à coté de l'original, est bonne à quelques petites fautes près, com par exemple que le traducteur nome parti d'organes ce que vous appelez moyens; page 36 l. 15, où vous dites mais son but changea de nature – il dit: que le but de ses rapports changea de nature, ce qui me paroît un peu absurde; enfin il y a une quantité de petites fautes, mais la plus grande partie est très bien rendue.

Adieu, mon cher Socrate, envoyé moi bientôt de quoi mettre vos enfans un peu honnettement vêtu dans le monde, et tâchez de m'obtenir du Prince quelque resolution definitive, car ces {chiens} de demelé d'interets me tiennent sur les charbons, | surtout lorsque je pense à Serent.

---

3 Par Herder, dans *Der teutsche Merkur vom Jahr 1781*, IV, Windmond 1781, p. 99-122.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fco Wesel



*Lettre II.14 – Fürstenberg, 14 février 1782 = Bd 2.69-70, 75-76*

Munster 1782, ce 14me fevr.

Monsieur,

Je n'ai reçu que tard ce matin la lettre que vous m'avez fait l'honneur, Monsieur, de m'écrire en date du 12 de ce C., et je l'ai tout de suite envoyé à la Princesse, parceque je ne pouvoit pas sortir dans ce moment, et je l'ai vu ensuite.

Je ne suis pas etonné que les variations qu'elle a essayé dans cette affaire la rendent fort soigneux, afin d'éviter pour la suite toute collision semblable: il ne peut pas vous échapper quelles seroient les consequences d'une quittance dont on se prevaudroit à son desavantage. Alors il n'y auroit plus de remede.

Je m'imagine que dans moins d'un mois on verra plus clair dans le système de votre Republique, peut-être l'arrivée de Mr. Marcoff y contribuera-t-elle, y passera ici apparamment vers la fin de ce mois. | En attendant je me rejouis sincerement de la vigueur que votre marine a conservé, et je m'imagine que le tems qu'on a eu pour fermenter et la situation des affaires produiront autant d'union qu'il en faut pour agir avec vigueur, et fera employer et mettre en credit ceux que la nature aura destiné chez vous aux grandes affaires. Les hommes les recherchent rarement, mais c'est ordinairement la necessité qui les fait sortir de l'obscurité.

La Duchesse de Wurtemberg est à Cassel, avec sa fille destinée à la Maison d'Autriche, sans qu'on sache encore bien positivement à qui.

Je suis, avec les sentimens les plus distingués et les plus particuliers, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

F. Furstenberg





*Lettre II.15 – Diotime, 22 février 1782 = Bd 2.71-74*

le 22 fevr.

Mon cher Socrate, assurément si vous portez le Prince à donner par écrit sa parole d'honneur, qu'il ne fera jamais usage de ma quittance pour dire qu'il a sousentendu par ce cadeau ma dot, j'accepterai tout de suite le temperament proposé. Autrement il n'y faut pas penser, car s'il me refuse des assurances à cet égard, ses intentions sont claires. Et si j'avois envie de sacrifier les droits qu'il m'a donnés, je le ferois bien plutôt librement à sa prière qu'en dupe comme je le serois ici.

Voilà ma résolution invariable, | et je n'entrevois pas en quoi nous serions avancé par l'avancement que vous appelé le meilleur? Ce nous auroit bien au contraire reculé de beaucoup. Si cette négociation vous ennuie, mon cher Socrate, dites le moi naturellement, je vous en délivrerai bien vite dans ce cas, car je ferois beaucoup plus pour vous décharger d'une peine qui vous surchargerait pour moi, que je ne ferois par d'autres intentions. ou par crainte.

Vous dites dans votre avant dernière que si j'accepte le temperament proposé, vous espérez modifier un accommodement parfait entre | le Prince et moi. Je le crois bien, mon cher, car si le Prince est parvenu à me duper à son gré, et à garder son argent, qu'auroit-il à désirer de plus? Il me semble que la difficulté du accommodement devrait même par dignité et par droit devrait être en cas pareil de mon côté plutôt que du sien. Agir comme si le contraire étoit vrai seroit absolument ridicule, et j'y consentirois beaucoup moins encore que perdre ma fortune.

Adieu, mon cher Socrate, mes yeux ne vont pas mieux. Du reste ma santé est assez bonne.

Dieu vous comble de toutes ses bénédictions.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fco Wesel



*Lettre II.16 – Diotime, 26 février 1782 = Bd 2.79-82*

Munster, le 26 de fev. 1782

Mon cher Socrate, votre surprise de ce que nous n'avons pas approuvé le temperament proposé par le Prince ne peut deriver que de l'erreur où vous paroissez être sur les loix matrimoniales de la Russie, relativement aux donations sans quoi elle m'étonneroit beaucoup plus que les procedés du Prince, qui n'agit que conformément à son caractère connu. Car vous devez bien sentir que de toutes les manieres d'être dépouillée, une maniere où je paroitrais encore par dessus le marché d'avoir lui en être obligée, seroit pour moi la plus desavantageuse et la plus ridicule. J'aimerois cent fois autant signer tout de suite sur ma dot, car Mr. Marcoff, dont le sejour ici n'a fait que de me confirmer tous ce que je vous ai escrit dès sa nomination d'avantageux sur son caractère et son vrai attachement à mes interets et à ma personne, et auquel je me suis ouverte (come nous en etions convenu au cas que je le trouverois tel) sans reserve sur nos affaires courantes, | et tous ce qui me regarde m'a fortement assuré que les loix Russes etoient si contraires aux donations entre mari et feme, que le soi disant don du prince ne seroit sure et variable pour moi, qu'autant que je n'en donne aucune quittance quelconque.

Voici au reste de quoi nous somes convenus Mr. Marcoff et moi; il ne paroitra vis à vis du Prince instruit du rien hors du Don que le Prince m'a fait. En consequence je l'ai chargé d'une lettre pour le Prince que je joins ici, et que vous lirez avant qu'il la lui remette, afin que vous soyez entierement au fait. Vous y verrez sous quel pretexte et jusqu'à quel point je lui présente Marcoff come une Meduse de sorte que celui-ci puisse selon l'occation entrer en jeu, | sans que le Prince ait sujet de se plaindre de moi, puisqu'il n'y paroît que come {scient} d'un genereux procedé du Prince à mon egard, et come consulté sur la maniere la plus parfaite de m'assurer sa generosité selon les loix de son pais. Or come Mr. Marcoff a outre cela des moyens très réels de le tenir en respect, et de lui faire peur du coté de La Cour, je me flatte que son zèle, combiné avec le vôtre et vos sages conseils me procureront quelque reussite. Du reste j'ai promis hardiment de votre part à Mr. Marcoff, qui desire ardemment votre amitié, vos conseils dans le vif desir qu'il a d'employer une grande partie de son loisir à s'instruire encore

davantage, quoiqu'il le soit assurément, surtout dans la partie historique et politique, | et vos lumieres dans les objets de sa mission, toutes les fois que vous pourrez les lui accorder. Il se prepare (sur ce que je lui ai fait connoitre de vous) à vivre avec vous dans la confiance et la franchise que vous meritez d'inspirer. J'ai dû vous prevenir sur son vrai caractère de crainte que son exterieur qui tient naturellement beaucoup du vernis et de la modification dont l'usage perpetuel du gr. monde de la cour et du cabinet politique ne manquent jamais d'envelopper un homme, et qui sont souvent de longs obstacles à la confiance. Lorsque le hazard ou un tiers ne se jette entre deux pour déchirer, le crêpe ne vous tienne éloigné l'un de l'autre. Ce qu'il vous plait appeler, mes ouvrages {reposit}, Dieu scait jusqu'à quand! Le St. Esprit s'enfuit devant les tracasseries, et une aveugle perd l'envie d'ecrire.

Adieu, mon cher Socrate, le Grand Homme vous salue. Mr. Marcoff lira en chemin votre Aristée.



*Lettre II.17 – Diotime, 5 mars 1782 = Bd 2.85-90*

Munster, le 5 de mars 82

Mon cher Socrate, avec des yeux malade encore j'ai eu 4 lettre à ecrire, ainsi vous trouverez surement bon que j'abrege celle que j'aurois le plus de vrai plaisir à faire longue.

Marcoff vous comuniquera la ci-jointe, dans laquelle vous verrez l'heureux succes de son apparition. Cependant louez en le Corps moderément, afin qu'il ne s' imagine pas avoir fait plus que son devoir. Je lui ai ecrit sur ce ton, c.à.d. lui temoignant poliment ma satisfaction de ce que l'affaire s'est terminée à notre satisfaction reciproque. Je n'ai pas repondu à l'affaire singuliere de L.R. parceque j'attendois des lumieres ulterieures de votre part, ne sachant autrement qu'en dire. Faites, | je vous en prie, remettre l'incluse bien secretement\*) à la patronne de {peunal}. Lorsque je saurai quelque chose de positif vous le saurez aussi.

Je suis fort aise que vous parliez derechef de votre voyage à Munster, mais il faut que je vous prie instamment, mon cher Socrate, (si c'est serieusement votre

intention) de l'exécuter tout de suite sans délai, car outre qu'il est essentiel à mes enfans que je sois dans la belle saison avec eux à la Campagne où je ne puis absolument vous loger, j'y suis encore forcé parcequ'au mois de May on doit renverser toute la muraille de face, qui plie et menace ruine de ma maison; et elle plie tellement que ceux qui l'ont visité m'ont assuré que cela ne sauroit | être remis plus loin sans le plus gd danger.

Adieu cher Socrate, je voulois vous envoyer les Desirs traduits auj, mais je l'ai remi dans l'esperance qu'en reponse à celle-ci vous me marquerez que vous partez pour la venir chercher. Autrement je perd tout espoir de vous voir d'une maniere qui en vaille la peine. Adieu, je vous embrasse du fond de mon coeur. Mr. de Furstenberg est transporté de joie de me voir délivrer de l'ennuieuse affaire et vous n'en paraissez pas triste.

Mes lunettes n'atteignent pas Venus, c.à.d. pas d'assez près pour la voir sous la forme de croissant.

\*) Personne ne doit être présent lorsque Prince remettra l'incluse à la Princesse.



### *Lettre II.18 – Diotime, ... mars 1782 = Bd 2.91-94*

Munster, le ... de mars 82

Mon cher Socrate. J'ai été un peu affligée en lisant dans votre dernière qu'à sa requisition vous avez remis au Prince ma longue lettre, tandis qu'en vous l'écrivant je vous ai prié si positivement de la lui lire vous-même, sans la lui laisser entre les mains. Il falloit donc ou la lui porter vous-même pour la reprendre aussitôt après qu'il l'eut relue, ou mieux encore (puisqu'il vous annonçoit l'affaire come finie) la brûler et lui écrire ensuite qu'elle étoit brûlée. Vous jugez bien qu'il est impossible qu'il l'ait demandé en bonne intention. Ou il veut la garder et s'en autoriser un jour en place de quittance, ce à quoi peut aussi servir une copie fait avec l'instrument à copier anglois, quel procédé, ou il a voulu la lire (à sa maniere et avec ses comentaires) à quelques uns de ses confidens ou confidentes,

car ne doutez pas | qu'il n'en ait et qu'il ne se venge en secret du plan que nous lui avons fait manquer en partie, et d'autant plus qu'il réussit rarement à me noircir auprès de ceux qui me connoissent. Il s'en venge sur ceux qui ne me connoisse guere et avec lequel il se croit sure que je ne pourrois avoir d'explication. Quoiqu'il en soit, je vous conjure de me renvoyer sans différer cette lettre, afin que je me rappelle (je n'en ai point gardé de copie) tous ce qu'elle contient, et que je puisse calculer à peu près à quel usage le Prince peut en user ou abuser.

Pour mes diaments, je desire fort qu'ils soyent vendus bientôt, devant payer ma maison au mois de may ou juin au plus tard. | Et come j'ai annoncé le capital futur, come la somme de discorde à Serent, je ne puis ni n'en veux rien détourner. Je vous prie de faire milles remerciments de ma part à Mr. Marcoff pour sa lettre, à laquelle je repondrai le courier prochain. Dites lui de la part de Mr. de Furstenberg, qu'il lui sait tant de gré d'avoir terminé mon affaire, qu'il seroit prêt à souffrir pour lui une audience turque.

Adieu, mon cher Socrate, ma lettre, ma lettre je vous en supplie. Mes meaux d'yeux avoit presque disparu pendant 5 à 6 jours. Depuis avant-hier ils ont reparus.

Si le Prince refusoit de vous rendre ma lettre, il faudra prendre le ton convenable pour vs la faire rendre.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fco tout



*Lettre II.19 – Diotime, sans date = Bd 2.97-98*

Voici une lettre de Mr. Marcoff, que je vous prie de me renvoyer et qui vous prouverez que mes inquietudes au sujet de la machine angloise n'étoit pas sans fondement.



*Lettre II.20 – Marcoff, ... mars 1782 = Bd 2.77-78, 83-84*

Anfang März 1782

Voici une lettre, Monsieur, que Madame la Princesse Galizin m'a chargé de vous remettre. J'aurais voulu pouvoir vous la porter moi-même, rien n'aurait mieux répondu à l'empressement que j'ai de faire votre connoissance. Mais ne faisant que de larguer, et me sentant extrêmement fatigué, vous permettez que je prenne une heure de repos.

J'attendrai vos ordres pour le retour du porteur de celle-ci. L'incluse pour le Prince doit lui être remise de ma main. Elle roule sur une matière qui ne vous est que trop connue, et sur laquelle la Princesse s'est également ouverte à moi. Elle a voulu qu'avant de la remettre à son mari je me consulte avec vous sur la manière dont je pourroit entrer en jeu.

Vous voyez que le tems presse. La lettre est annoncée au Prince comme étant au fond de ma malle. Il faut qu'elle lui parvienne absolument dans la journée. Je serois bon aise d'avoir l'honneur de vous entretenir avant diné, soit en me rendant chez vous, soit en vous recevant chez moi. Lequel des deux vous plaira, cela m'est parfaitement égal. Ce qui ne me l'est point du tout, c'est de pouvoir vous assurer au plutôt des sentimens de la plus haute estime et de la consideration la plus distinguée avec lesquelles je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, à l'hotel de {Zeerenne}.

Marcoff

P.S. Tout bien considéré, Monsieur, nous serons beaucoup plus libre si vous me permettez de me rendre chez vous.

*Lettre II.21 – Prince Gallitzin, sans date = Bd 2.95-96, 99-100*

[1782] [Fürst Gallitzin]

C'est la toute première lettre que ma femme vous a écrite au sujet de l'affaire en question, que je vous demande, Monsieur. Vous m'obligerez de me l'envoyer jusqu'à demain.

*Lettre II.22 – Diotime, 14 mars 1782 = Bd 2.101-102*

Munster, le 14 mars 1782

Mon cher Socrate. Je viens d'écrire au Prince une lettre de 14 pages, et j'ai la sciatique, ainsi je n'en puis plus; et vous me pardonnerez mon laconisme. Tâchez de voir la lettre que j'ai écrit au Prince et renvoyez moi je vous en supplie la longue lettre que vous lui avez prêtée et qui m'inquiette. Je suis fâché de devoir renoncer au plaisir de vous voir, mais je devois m'y attendre puisque le Prince me l'avoit prédit cet automne.

Je ne suis pas entierement de votre avis au sujet des mathematiques, mais c'est un sujet que je ne puis traiter avec la sciatique. Je me le reserve en attendant.

Dites à Mr. Marcoff que je lui | repondrai le courier prochain, si je suis quitte de mes souffrances, et dites lui ce que j'ai repondu au Prince à son sujet sur quelques inquietudes que celui-ci m'a derechef temoigne au sujet de son poste. Je suis en effet convaincu que Mr. Marcoff est incapable de profiter des mecontentemens de la Cour pour le deplacer, ne fut-ce que par la consideration et l'amitié constante qu'il m'a temoigné sans interruption.

Adieu, portez vous mieux que moi; mon non plus ultra n'est rien moins que derangé et je sçais très bien m'en servir. Mais j'ai manqué en n'observant Venus que son coucher.



*Lettre II.23 – Diotime, 2 avril 1782 = Bd 2.103-106*

Munster, le 2 d'avril

Mon cher Socrate. Je crois que la providence vous envoie des evenemens externes et internes pour essayer s'il est possible de tirer votre nation de sa lethargie, que vous me permettrez de ne pas nommer grandeur philosophique. Il faut avouer et vous rendre la justice que votre concience s'est un peu troublée, vous demandant avec un air incertain si cette expression etoit juste. J'ai tremblé pour ce pauvre enfant victime de l'etourderie et de la fausse importance françoise, ou | plutot j'ai tremblé pour le père. Il me semble que ces secretairs meriteroit

bien d'être chassés pour n'avoir pas fait avertir sur le champ le Duc. S'ils ne vouloit faire entrer du secours, voilà Dieu merci. Un Ministère culbuté parmi les Anglois pour les signes de vie et de sentiment qu'ils nous donnent encore de tems en tems. Cela apprend toujours, au moins par la gazette, qu'il existe encore des sociétés où chaque individu a une volonté.

Adieu, | mon cher Socrate, j'ai celle d'être toujours votre D. si vous le voulez bien.

Ce que vous m'écrivez avoit été dit par le Prince, est fort bon, mais vous avez déjà ajouté differante fois: vous pouvez compter que pour le présent. Il vous laissera tranquillement à la vie que vous prefererez. Ce pour le présent veut il dire: desormais, à l'avenir ou bien veut il dire, que c'est pour quelque tems. Pour le tems présent que je ne serai pas troublée. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
franco Wesel



***Lettre II.24 – Diotime, 4 avril 1782 = Bd 2.107-111***

Munster, le 4 d'avril 82

Ce n'est pas sur l'objet qu'on doit avoir en vue en rependant l'usage des mathematiques parmi la jeunesse que nous somes d'avis differant, mon cher Socrate. C'est uniquement sur la conclusion que vous en tirez relativement au gens s'il vous croyez, que le calcul abstrait des nombres ou des signes leur seroit plus avantageux (aux têtes mediocres du moins). Moi je suis d'accord qu'il leur est plus facile, mais non plus avantageux. 1° je crois qu'à tout age et quelque mediocre que soit une tête et un visuel, il est possible de perfectionner la vision; je scais par moi-même que la geometrie a sa plus gd difficulté à un certain age dans la difficulté de distinguer une figure et à proportion de sa complication, tandis que tous les jours je vois mes enfans dessiner sans peine les figures les plus compliquées de la planimetrie et de la stereometrie qui à moi m'ont couté



souvent bien de jours et de nuits à voir seulement; mais je sçais aussi qu'avec un peu | plus ou un peu moins de peine (selon la tête) on se perfectionne dans ces exercisses. L'été passé je m'exerçois à juger des distances à l'oeil. D'abord je me trompai des 2 tiers, puis de la moitié, puis d'un 8ieme, d'un 10me, d'un 20me etc., et cela posé; c.à.d. que la vue se perfectionne, il me parait que la geometrie est beaucoup plus utile à une tête mediocre que le calcul abstrait par 3 raisons. 1° parceque la faculté intuitive est la plus essentielle pour ces homes, parceque les homes qui ne sont pas faits pour instruire les autres par leur speculation doivent être rendus utiles, chacun dans son genre, par leur activité; et dans tout affaire la faculté intuitive y joue un gd role pour sa perfection et l'action, que l'activité a pour but. 2° parceque | ce ne sont pas les idées abstraites, mais les idées concrètes et intuitives qui irritent l'ame et la rendent active, et que c'est là le but qu'on doit avoir principalement chez les gens mediocre, bien et entendu lorsqu'ils ne sont pas puissants, cruels et mefiants. 3° parceque l'usage de la geometrie facilite beaucoup plus l'application d'une idée à l'autre que le calcul abstrait (qualité la plus difficile à obtenir des gens mediocre). J'en connois beaucoup de cette espece, excellants algebristes et arithmeticiens pratique, qui savent fort bien qu'en soustraiant 4 de dix d'un coté et ne soustraiant rien d'une autre dixaine, il reste 6 du coté soustrait et dix de l'autre, mais à qui on ne fera jamais comprendre qu'en soustraiant à un home ses motifs pour agir d'une certaine maniere donnée et les laissant à l'autre, l'un cessera d'agir tandis que l'autre continuera, | et la raison pourquoi le calcul abstrait n'apprend rien la dessus à l'home mediocre c'est qu'il l'habitué simplement à jouer avec les signes sans s'accoutumer à avoir à coté de cette diminution de l'objet des signes; ce à quoi necessite la geometrie. En general je trouve cette habitude d'intuition extremement importante pour tout home. C'est faute d'elle qu'on rencontre rarement cette harmonie qui consiste à mettre ses actions d'accord avec ses principes. Chaque principe nous le trouvons soudés sur des bases fermes et inbranlables, mais son acquisition fait dans les moments du repos de l'ame et deduit souvent de longs raisonnement non-échappé si nous n'avons soin de nous habituer à avoir sans cesse l'intuition de nos motifs devant les yeux. Cette habitude les fixe ou facilite tant leur rapel que dans les moments de l'orage ils se presentent | come d'eux meme avec la force necessaire pour nous donner la

sensation actuelle de leur dissonance avec l'acte qui alloit nous échapper. Faute de cela il arrive ce qui arriveroit à un homme qui ne se seroit démontré qu'une fois la gde prop. et qui n'ayant retenu que par souvenir que chaque raisonnement étoit juste et menoit à la conclusion que le  $\square$  de l'hypoténuse étoit égal aux carrés des 2 autres cotes balancerait très fort de mettre sa tête en gage que cela est vrai tandis que vous, d'Alembert et mille autres moindres que vous, mais à qui l'exercisse continue auroit donné l'intuition de la démonstration, ne balanceront pas.

Adieu, mon cher Socrate, je vous donne ma bénédiction.



*Lettre II.25 – Fürstenberg, 9 avril 1782 = Bd 2.113-116*

Munster, 1782, ce 9<sup>me</sup> avril

Monsieur,

Me la Princesse de Galitzin étant au jour d'huy horriblement occupée, m'a chargé, Monsieur, de vous accuser la réception de votre lettre en date du 5.

Votre situation politique est bien critique, un phénomène bien digne des observations d'un philosophe. Mais le présent Ministère en Angleterre n'aura-il pas la patience de nourrir les bonnes dispositions de la partie la plus éclairée (comme il me paroît de votre nation). Il me paroît, que si les péchés et les sottises des deux nations ont mérité qu'elles se fassent la guerre, qu'elles ne puissent pas se racommoder subitement (à cause de l'embarras où le précédent Ministère anglois et l'acharnement d'un parti, et l'état pitoyable où la Marine de la république se trouvoit au commencement de la guerre l'ont jeté), il me paroît dis-je, que le grand objet des Anglois devoit être de faire sentir à votre nation le desir le plus sincère non seulement d'avoir la paix, mais de renouer l'amitié la plus étroite; et que même si un bout de campagne a lieu, parceque peut-être on n'est plus à même de se dedire, Angleterre devoit tout faire pour augmenter ses dispositions, et donner aux personnes les plus éclairés le tems et les moyens, de {rappeler} ceux qui sont trop animés.

Un Stadthouder qui auroit l'influence nécessaire, ne prendroit-il pas sur lui de servir dans une telle circonstance un état malgré lui-même, de rendre les

operations inefficace s'il ne peut pas les mener d'une maniere, que les succes de la campagne rendent la Republique pour ainsi dire la maitresse des conditions de la paix, qu'elle devienne la mediatrice d'une paix equitable et solide entre | les deux couronnes. Je scai que rien n'est plus facile que de rever {creux}. Mais ce plan ci me paroît si conforme aux vrais interets des trois Puissances, que je ne puis pas le regarder comme impossible. Et j'ai été bien fortifié dans ma pensée par quelques reflexions de votre derniere lettre à la Princesse qui paroissent mener au même point.

Deux assesseurs protestans de la Chambre d'Impôt de Wetzlar ont déclaré qu'ils ne reconnoissoient pas de corps Evangelique dans l'Empire, à moins que l'Empereur ne le leur ordonnoit. Cette idée de deux assesseurs est trop excentrique pour qu'on ne doive pas supposer qu'elle tient à quelque plan caché; et en ce cas là on pourroit vouloir disputer l'existence d'un Corps evangelique, point qui n'a jamais été tout-à-fait accordé. Mais on a toujours agi à peu de près comme s'il étoit avoué. Ce changement en produiroit | un très grand dans le système germanique, quoiqu'en general on ne paroisse pas y faire grande reflexion pour le present.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus vrais et les plus distingués d'attachemens et d'admiration pour vous, Monsieur, votre très humble et très obéissant Serv.

F. Furstenberg



*Lettre II.26 – Diotime, 10 avril 1782 = Bd 2.117-118*

Munster, le 10 d'avril

Vous retrouviez dites vous la D. philosophe dans la derniere lettre, mon cher Socrate. Ce n'est pas flatteur pour les precedentes, mais je dois convenir qu'en general mes lettres et surtout celles de cet hiver meritent bien cette petite humiliation. Mais il faut savoir que ma philosophie, si j'en possède, est tellement enchainée, que rien au monde ne me coute plus que d'y trouver des pieces

detachées, lorsqu'il me prend envie de raisonner par lettre. Sur quelque sujet il se presente une telle foule de raisonnemens et de consequence qu'il me semble ne pouvoir omettre qu'il en derive que fatiguée d'avance, et prevoyant que je n'aurai pas le tems de tout dire je prens le parti de ne rien dire. Mais j'ose bien vous assurer que je n'en ai pas moins travaillé cet hiver, et bien rudement. Et sans l'interruption causé par mes meaux d'yeux j'auerois fait bien davantage. En attendant | j'espère vous faire voir que je n'ai pas été oisive.

Je crois que la nouvelle lotterie d'Hollande va comencer. Je vous prie de m'envoyer ma billet, j'écrirai tout de suite au Prince pour vous la faire rembourser. J'attens l'Alexis avec impatience.

Adieu, mon cher Socrate, vous n'aurez de moi que cela auj malgré votre petite satire.

Mes compl. à Mr. Marcoff.



***Lettre II.27 – Diotime, 12 avril 1782 = Bd 2.119-122***

Munster, le 12 d'avril 82

Mon cher Socrate, votre soi disante betise est plus brillante que mes beaux jours. Ainsi c'est m'humilier que de donner ce nom à mes jours de fête. La lettre que vous m'avez fait parvenir contient entre autre ces propres mots.

J'ai tout lieu aussi d'être très satisfaite de Mr. Perrenot, je suis persuadée que ses leçons feront un bien infini à mes enfans, je voudrois seulement qu'il eut un peu plus de santé, il souffre cruellement de rhumatisme, qui l'empêchent souvent de sortir.

Faites s.v.p. mes compl. à Mr. et Madame.

L'accord de nos sentimens sur la geometrie me fait un plaisir proportionné à la peine que j'éprouve toujours lorsque cet accord n'existe pas entre nous. Mais je me flatte que ce cas ne peut exister que par quelque illusion lorsque 2 personnes ne cherchent que le vrai. Celui qui a le plus de genie peut le voir plus richement sans doute, et cela vous arrive et doit vous arriver toujours vis à vis de moi, mais tous deux du moins doivent tomber d'accord tôt ou tard. |

Mon cher S., la personne dont vous m'envoyez quelques fois des lettres, me fait une peine infinie. En verité, s'il n'existoit que ce monde pour l'homme, Dieu seroit un être absurde.

Ma lettre auj sera un vrai pot pourri, ma tête est en effervescence comme le printemps, tout y est, sans dessus dessous. J'ai fini hier l'Euclide tout entier, planometrie, stereometrie, etc avec mes enfans. Je vais leur donner actuellement encore un peu d'Archimede. Il a des theoremes utiles pour la phisique que nous estudions actuellement en grand, c.à.d. par ses principes plutot que celle à la mode ou la pure experimentale, et puis je les laisserai reposer cet été du coté des mathematique (excepté que nous repetrons et exerceons l'astronomie), pour me livrer à la psychologie, melé d'un peu d'histoire. |

Nous lisons deja depuis tout l'hiver Plutarque. Après chaque vie je leur en fais écrire un petit abregé par coeur.

Mais du reste je ne puis vous parler de mon plan de psychologie moral que lorsqu'un jour nous serons face à face, car ma lettre sans cela deviendroit un traité. L'hiver prochain je comencerais avec eux les sections consequentes.

Adieu, mon cher Socrate. A propos, il se fait le 23 de ce mois une vente à Amsterdam. Dans le catalogue il y a No. 27 Le Roy, Monuments de la Grèce, Paris 1770, 2 tomes 1 vol.,<sup>4</sup> avec très belle fig., en veau proprement. Je brûle d'avoir cet ouvrage si mes facultés me le permettent. Vous vous connoissez aux prix de ces choses, faites nous le plaisir de l'ajouter à l'incluse, que vous aviez la bonté d'expedier sans delai à Oldecop à Amsterdam.

J'ai effacé le No po Mr. de Furstenberg, puisqu'il a donné sa comission à un autre deja. |

Je vous envoie la traduction des Desirs, que vous avez voulu avoir. Les endroits marqués sont ceux qui s'éloignent un peu de l'original. J'avois espéré le lire avec vous ...

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



---

4 J.D. Le Roy, *Les ruines des plus beaux monuments de la Grece, considerées du côté de l'histoire et du côté de l'architecture* (seconde éd., Paris 1770).

*Lettre II.28 – Diotime, 16 avril 1782 = Bd 2.123-124, 129-130*

Munster, le 16 d'avril

Que Mr. de Furstenberg soit mieux dans les bonnes graces du Corps depuis l'affaire en question, c'est ce que {je crois} avec facilité, pourvu, mon cher Socrate, que {vous} n'en fondiez pas la preuve sur le cadeau de la machine à copier, que j'ai payé moi meme argent comptant pour Mr. de Furstenberg avec 150 fl. d'Hollande au Corps, dans un memoire où le Corps n'avoit pas meme oublié le papier d'emballage, qui faisoit je crois 12 sols.

J'ai deja notifié au Prince qu'il devoit ecrire lui-même à V. et auj je lui marque comment.

J'ai lu votre Alexis qui m'enchanté. L'esquis du système je ne puis encore en rien dire puisque je ne comprends pas bien encore si vous comptez fondu absolument le bonheur de votre Age d'or sur cette absence supposée de toute maladies que devoit produire l'espece de mouvement qu'eut la terre avant le choc de la lune. Dans ce cas j'auois à objecter que les maladies ne derivent pas uniquement du changement des saisons. Il est certain que ces changements en font naitre frequenment la soit en arretant la transpiration, soit en dissolvant trop les fluides, mais une course ou un autre exercice violent quelquonque (pour les quels vos gens de l'âge d'or doivent avec leur vigeur avoir eu un grand penetrant) et milles autres causes de cette nature, independant des variations des saisons, peuvent produire les memes effets. La foudre qui depend des matieres electriques a dû tomber alors come auj des vulcans et autres phenomenes effrayants se manifestent. Come auj de sorte que la differance d'avoir ou n'avoir pas, la belle Diane pour compagne ne me paroît avoir pu en produire une (quant aux phenomenes qui engendrent la douleur ou la crainte) que dans la quantité.

Mon cher Socrate, il se peut que je me trompe, et je ne vous dit mon objection que pour recevoir vos instructions. Toutes vos idées me sont si précieuses, que bien loin de tenir à mes objections, c'est un bienfait de votre part que de me faire voir qu'elles sont fausses. Mais aussi votre système ne fait que comencer dans le morceau transcrit que j'ai reçu, et jusque là ce que vous dites pour caracteriser l'espece humaine me paroît quant à la forme, et quant au fond de la plus parfaite beauté. Si mes voeux et mes supplications les plus vives peuvent

quelque chose pour vous, songez que je vous crie sans cesse, Socrate, mon cher Socrate, continuez, travaillez!

Hier j'ai encore eu le plaisir de donner 2 exemplaires de vos ouvrages à quelqu'un qui n'avoit jamais pu se les procurer, et qui me paroît mériter de les lire. C'est un savant nommé Becker, ami de Mr. de Dalberg, qui a remporté le prix de l'Académie de Berlin l'année passée sur la question: est-il utile de laisser au peuple les anciennes erreurs ou de lui en donner des nouvelles, à laquelle il a répondu négativement, dans un discours très philosophique, auquel il ne manque qu'une idée de plus (à mon avis) pour être parfait. Je vous le ferai voir un jour. L'Allemagne se perfectionne prodigieusement du côté de la vraie philosophie. Le larmoyant qui y a régné un moment et qui quadroit si mal avec le nerveux de notre nation, en est non seulement exilé, mais exilé avec dédain, ridiculisé à toute outrance, et il ne fait plus fortune que chez quelque demoiselle de boutique.

Je vous rends grâce des bontés que vous témoignez à Mr. de Landsberg et son gouverneur, au nom de Mr. de Furstenberg et au mien.

A propos de savants, j'ai retrouvé une lettre de Mr. Muller, que je vous annonçoit sans vous l'envoyer, il y a quelque mois. La voici.

J'attends l'argent de Mr. Marcoff avec reconnaissance et besoin. Il m'écrit que le Grand Duc seroit probablement à La Haye à la mi-juin. Si je dois l'y voir il me le faudroit avant mon départ, puisqu'il faut que je paie avant de partir.

Adieu, je vous embrasse avec onction.



***Annexe: Lettre II.29 – J. Muller, 16 janvier 1782 = Bd 2.125-128***

Madame,

Trois ou quatre mois se sont déjà écoulés depuis que M. Forster m'a fait parvenir Aristée et Sophyle, et que M. de Hogendorp m'a remis pour vous les ouvrages de Kant, que je viens de donner au coche. Ce long délai porte la punition avec lui; aussi je vous promets, Madame, que je ne répéterai pas une faute qui me coûte si cher, car il ne se peut que vous n'ayiez conçu une opinion également désavantageuse et de ma reconnaissance et de mon zèle à Vous servir.

J'ai pris la liberté de joindre aux beaux livres de M. de Hogendorp une brochure qui ne les vaut pas, mais que vous voudrez bien agréer, Madame, comme cet ancien roi d'Asie accepta un gobelet plein d'eau d'un loyal campagnard qui n'avoit à lui offrir que cela. Je ne suis pas encore d'accord avec moi-même si j'y joindrai la copie de quelques morceaux que M. de Schlieffen ne croit pas indignes de Vous être offerts; je sai que les Dieux n'agrément que des victimes sans défaut; je doute que ces offrandes seroient de cette nature. Si je les fait, c'est que j'espère que Diotime, tant qu'elle vivra parmi nous autres mortels, voudra bien n'être pas aussi exacte comme on l'est là haut.

Le cours de lecture antique dont je crois Vous avoir parlé, Madame, et à M. de Furstenberg, m'a conduit à Platon. Je l'ai lû, comme Vous le desiriez, sans sauter une ligne, et compte l'achever aujourd'hui. Dieux, quel homme! Et quelle langue! Il faut lire le premier dialogue Alcibiade, il faut lire le Banquet, quand on n'y apprendroit rien, quand ce ne seroit que comme on va au concert. Je ne veux pas parler du nombre, de la chûte et de toutes les beautés grammaticales de ses periodes. Mais ses images sont si bien choisies, les expressions sont si bien adaptées aux choses, que je n'ai guères vû d'auteur qui fut plus propre à reveiller mille idées dormantes dans le fond de l'ame, à en toucher à la foy | toutes les choses pour produire cette harmonie divine de sentiment et de reflexions, qui fait naitre des justes idées sur la nature des choses. Je soutiens que lui seul a su parler de l'immortalité de notre être: il avoit trop de sens pour entreprendre de prouver par ce qui tombe sous nos sens, l'existence et la durée d'un être, qu'ils ne peuvent concevoir. Comment s'y prit il pour le prouver pourtant! Il nous fait sentir que cet être est en nous; il nous montre par là qu'il y en a que nos sens extérieurs ne sauroient imaginer. L'idée d'ame et d'esprit m'a toujours paru la preuve de leur existence. Car, comment seroit elle {venue} à Homère et aux Germains et aux Eskimaues, si nous n'étions pas emanés d'un esprit primitif plus antique que toutes les combinaisons de la matiere. Or du moment que nous nous connoissons, c'est-à-dire que nous savons ce que nous sommes, Dieu, l'immortalité, le plan de l'univers, tous cela resulte de cette unique conviction. Toute la morale n'en est dès lors qu'un corollaire, car il est clair, dès que notre enveloppe materielle ne nous ayant été donnée que comme un instrument, propre à faire entrer dans notre ame, c.à.d. en nous des idées, que nous ne



saurions peut-être acquérir que par le moyen de cette organisation, il faut donner à cet instrument toute la force, aussi-bien que la finesse nécessaire pour parvenir à ce but. De là découlent les préceptes d'éducation que Platon a si admirablement exposés, et que Vous, Madame, faites mieux encore de mettre en pratique.

Je n'oublierai jamais, que Platon a produit en moi une lumière nouvelle, qui place tous les objets de mes études sous un jour nouveau et plus grand. Il sera mon Saint à jamais. Si ce n'étoit par la crainte d'une longueur démesurée, je ne saurois me refuser la satisfaction, Madame, de Vous exposer comment je crois que ces principes devoient être employés dans les affaires d'état. Il est clair, que le bonheur et le malheur d'une nation n'est plus ce que le vulgaire prend pour tel, mais que le meilleur tems est celui qui favorise le mieux le développement de l'âme. Les républiques grecques étoient bien plus heureusement gouvernées, malgré l'irrégularité apparente de leurs démarches, que le pays du grand roi qui étoit toujours en paix comme le royaume des ombres. Quelle nation que ces Grecs, qui du fond de leurs petits cantons ont sù électriser tous les siècles et tous les peuples. Ils ont si bien fait, que quant à moi, je sais bien que je ne serais jamais devenu sans Platon ce que je serai peut-être, que si l'on ne verra pas dans mes ouvrages futurs, les Mérovingiens, les Habsbourg et les {Selgjauck}, mais le genre humain et son éducation; c'est aux Grecs que je devrai le bonheur de n'être pas comme les historiens mes contemporains, dont le lettre tue. Oui, Madame, je vaudrais cent fois mieux qu'avant d'avoir lû Platon; il m'a fait sentir qui je suis, dès lors j'ai tout sù, et je sais ce qu'il faut dire aux autres: ce que je cherche dans les immenses recueils de documens et d'annales, ce n'est que la forme que je dois donner aux éternelles vérités que nous sommes nés pour graver en nous, et ce n'est que les détails qui ont fait connoître en divers tems ce que l'homme est. Je donnerois je ne sais combien pour un entretien avec M. Hemsterhuys: il est notre Platon, mais son siècle ne le comprend pas. Pour moi, je le trouve si clair, qu'en bien des endroits de ses livres je trouve l'hist. de mon esprit et de mon cœur; aussi la lui ferois-je comme à un homme que je connoitrois depuis 20 ans, parce que je sens que nos âmes s'entendent. Le peuple appelleroit cela peut-être du fanatisme, quant à moi je ne sais pas voir que Platon y conduise: il nous dit, étudiez vous en vous-même et dans les autres, qu'y a-t-il en cela

d'extravagant! Aussi son ami Dion n'étoit pas fou, et si Alcibiade avoit suivi les leçons de Socrate, il n'auroit pas fini aussi tristement, ni Athenes.

Me pardonnerés Vous, Madame, l'assommante prolixité de cette lettre? Au milieu de Cassel je vis en solitaire, j'ai désiré de communiquer à quelqu'un l'impression que Platon m'a faite, et je n'ai trouvé que Vous, Madame, | et M. de Schlieffen dont le tems n'est pas toujours à lui.

A présent je commence Aristote. Trois de mes matinées chaque semaine sont destinées à la composition des cahiers dont vous recevés l'annonce, le reste à l'histoire de ma nation que j'espère d'achever dans le courant de l'année. Que les lettres donnent un bonheur, independant des caprices de la fortune et de la faveur. Mais il me manque ici un ami ou une amie qui eût la patience de se laisser raconter deux, trois, 4, 5 fois par semaine les observations que j'ai faites, les idées que j'ai conçues, mes sentimens et mes reflexions. Le genie de l'ame de M. de Schlieffen sort bien au dessus de ce que conçoivent ses contemporains, tous les jours je l'admire et l'aime davantage, aussi je ne suis lié ici qu'avec lui. Mais la cour et le cabinet et la santé demandent tant d'heures, qu'il en reste moins à sa disposition que nous ne voudrions tous deux.

Je vous supplie, Madame, de vouloir me rappeler à M. de Furstenberg et lui exprimer mon attachement respectueux. Vous ne savez pas que Vous venez de lire la lettre d'un revenant: j'ai été fort malade ces quatre ou cinq jours, et comme la fièvre ne causoit du delire, je croyois en effet voir deja les rives du sombre Cocyte. A présent cela va mieux. Si je pouvois esperer, Madame, que nous Vous verrions bientôt, cette idée me rendroit les forces que j'ai perdues.

Je suis avec un respectueux devouement, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur,

J. Muller

A Cassel, ce 16 de janv. 1782

*Lettre II.30 – Diotime, 18 avril 1782 = Bd 2.131-132*

Munster, le 18 d'avril

Mr. de Landsberg, un neveu du digne home que vous avez connu ici, rempli du desir de s'instruire, va passer quelque tems en Hollande. Il me prie de vous le presenter ainsi que son gouverneur, qui est un home de beaucoup de merite. Come je l'ai appris, non par moi-même, ne le connoissant pas, mais par des connoisseurs en verité beaucoup mellieurs que moi, je vous prie, mon cher Socrate, de leur faire politesse. La mellieure sera de leur accorder votre compagnie, si j'en juge par mon gout et leur empressement.

Adieu, je vous embrasse. |

Mais come le Prince vient de m'ecrire qu'il croit décidé qu'il n'ira pas à La Haye, je vous prie de lui comuniquez cet affaire, et de consulter avec lui s'il vaudroit mieux faire demander cette grace par le Prince Gallitzin à Vienne, ou par la Grande Duchesse si je la vois à Cassel. Moi je prefererois la premiere voix, car le Prince, lié et sure come il l'est de son cousin, pourroit sans nomer les marques lui confier sous secret que l'aparance d'un très ge mariage pour ma fille depend de la reussite de cette affaire; et alors le Prince Gallitzin s'y prendroit surement de maniere à n'être pas refusé. Au lieu que si je m'adresse à la Grande Duchesse, je ne sais pas trop quelle tournure donner à cette demande. | J'oubliai d'ajouter que la mère a tellement à coeur ce mariage, qu'elle vouloit me donner une promesse come quoi la famille dans ce cas contribueroit meme à un etablissement avantageux pour Mitri. Enfin, que cela reussisse ou non (ce qui est entre les mains de la providence), le Prince verra toujours par là que l'education que reçoit sa fille n'est pas meme faite pour {p...} à sa fortune dans ce monde come il a paru le craindre, puisque c'est sur la confiance de cette education vue de près qu'on la desire aussi vivement qu'une famille ordinairement a coutume de desirer une riche heritiere.

Je ne doute pas que le prince, sentant tous ce que la reussite de ce plan | auroit d'avantageux, ne fasse les demarches necessaires pour ecarter la seule difficulté invincible (s'il n'obtient ce diplôme) qui s'y oppose. Prié le de ma part de m'informer de ses intentions, conseils et demarches à cet egard, afin que je les

comunique à la mère et qu'elle voye du moins que nous ne manquons pas de volonté.

Votre lettre, mon cher Socrate, relativement à l'Alexis et l'idée qu'elle contient, m'a fait beaucoup de plaisir. J'y penserai, lorsque j'aurai lu le bout de dialogue que vous me faites esperer.

Le Roi m'a manqué à la vente; il a passé au prix de 70 fl, prix auquel je pourrois l'acheter tout neuf, mais c'est trop cher pour mes facultés presentes. |

Renvoiez moi l'incluse par le 1er courier. Adieu, portez vous bien et n'oubliez pas D qui vous embrasse de tout son coeur. Recomandez bien le secret au Prince sur l'affaire en question, ne fut-ce qu'à cause des partis a) ici, et en general l'honneur doit nous y engager de toute maniere.

a) car vous jugez come toutes les familles attendent cet heritier pour leur filles, et tous ce qu'on feroit pour contrecarrer notre reussite à Vienne.

Mandez moi de grace tout de suite si vous avez reçu cette lettre. Je prie le Prince de m'écrire sur ce sujet, par votre canal, c'est-à-dire de m'envoyer sa reponse sous votre couvert.



***Lettre II.31 – Diotime, 29 avril 1782 = Bd 2.137-142***

Munster, le 29 d'avril 1782

Je vous adresse, mon cher Socrate, pour plus de sureté (supposant qu'on n'ouvre pas vos lettres) quelque chose que je serois bien aise de comuniquer au Prince, mais à lui uniquement. Je vous ai dit que pressée depuis longtems par une Dame d'ici (dont Mr. de Furstenberg fait beaucoup de cas) de lui accorder ma connoissance, j'ai cédé à ses desirs l'hiver passée, et à ceux de Mr. de Furstenberg, et n'ai pas lieu de le regretter, ayant en effet trouvée en Elle une personne come j'en ai plus rencontrée dans mon sexe. Deja avant notre connoissance personnelle je voiois à la requisition de la famille souvent son fils, et on me consultoit dans son education depuis notre connoissance. Sa confiance a tellement augmenté, que

son fils et le gouverneur de ce fils, un excellent sujet, sont entierement sous ma direction.

Ce que je devois dire pour vous faire sentir l'avantageux de ce qui me reste à dire si cela reussit. | Cet enfant (de l'age de Mimi) est donc elevé exactement come les miens en tout point. Fils d'un 1er mari (un Comte de Plettenberg, un des 1ers Comtes du St. Empire, beau frere du {fils} du Prince Kaunitz). Cet enfant sera heritier des grands biens qu'a laissé son père, c.à.d. le maitre au moins de 60.000 florins de rente. Il y a des terres magnifiques, tant dans l'evêché de Munster qu'après de Liège et de Spa, etc. Voilà pour le brillant dont je me soucie le moins. Pour le solide, cet enfant elevé p.a.d. avec ma fille et dans les memes principes absolument, quel avantage ne seroit-ce pas pour elle d'entrer dans une famille, où la mère est si aimée et où toute la prevention de l'amitié et de trop ge idée qu'on a de son education la fait desirer si vivement, quoiqu'on sache très bien qu'elle n'aura rien du tout. |

Or, la mère s'est tellement passionnée, et pour moi et pour mes enfans, qu'elle ne rêve nuit et jour qu'à ce mariage. Les enfans se veuillent du bien. Son fils, dit-elle, elevé come il l'est, ne pourra souffrir une autre feme que Mimi, ainsi il y a aparance que l'inclination, d'ailleurs continuellement nourrie par la mère, y sera, et je suppose que si l'enfant continue à être elevé come il l'est, Mimi ne trouvera guere d'home plus fait pour la sentir et la rendre heureuse, et qu'ainsi elle ne s'y opposera pas non plus vraisemblablement. Le seul obstacle à cet heureux projet seroit la naissance de ma fille. Les terres de l'enfant sont toutes fiefs de l'empire. Il tiendra le 1er rang dans les etats de son pays. Or il perd tout cela s'il epouse une femme qui n'est pas chapitrale, | c'est-à-dire qui n'a pas son diplôme de noblesse almande, avec les quartiers requis. Or, l'Empereur en accorde de tels à des etrangers, voilà pourquoi la mere m'a tourmenté tout l'hiver, et vient de me le repeter dans l'incluse que je reçus hier d'elle de la campagne où elle est depuis 15 jours. Pour engager le Prince à saisir le moment favorable où l'empereur ne refuse rien à la Russie, pour obtenir ce diplôme, j'ai tardé à en parler au Prince, non que je ne sentisse tout l'avantage de ce plan, mais parceque comptant toujours sur la venue du Grand Duc à La Haye, je croiois pouvoir en parler moi-même au Prince, ce que j'aurois preferé à l'écriture,

parceque ce sont de ces plans où faire transpirer quelque chose pourroit tout gâter. |

P.S. Dites moi, je vous prie, tous ce que le Prince dira au sujet de cette affaire. J'ai principalement representé (mais pourtant sans exagerer d'un mot) le coté brillant, c.à.d. celui de la fortune par rapport à lui, mais vous sentez que j'y vois pour 1er objet l'avantage d'être allié, c.à.d. de savoir ma fille dans une famille {un ... sans} où on saura tellement la sentir, et dans un pays où elle pourra avoir tant d'influence pour deployer ses qualités et faire usage de son education. C'est à vous, mon cher, à faire sentir cela au Prince de ma part; cela lui paroitra pure vanité, car helas il ne sent guere l'education de ses enfans. Mais voici une heureux {mesure} de lui bien faire sentir ce qui ce que d'autres en pensent et cet evenement est heureux pour cet usage, quand meme il ne reussiroit pas. |



*Lettre II.32 – Diotime, 7 mai 1782 = Bd 2.143-146*

Le 7 de may

J'ai reçu vos 2 petites lettres, mon cher Socrate, l'une le jour du courier, l'autre le lendemain. Je n'ai pas douté un moment que le Corps ne fut aussi aise que moi, quoique par des vues differantes. Quand il s'agit de fortune, je ne crains pas qu'on refuse mes propositions.

Ayez la bonté, mon cher Socrate, ou de m'envoyer le billet de lotterie que je vous ai demandé, ou de me marquer que vs ne le pouvez, afin que je le demande à Marcoff ou à quelqu'autre. Il est p. Mr. de Furstenberg et moi en comun, et nous l'attendons. J'ai ecrit au Prince de vous demander combien je vous dois pour une comission que vous aviez fait pour moi. Je ne lui ai pas dit qu'il s'agisse du billet de lotterie, parceque je ne me soucie pas qu'il le sache au cas | que je vinsse à être favorisé par la fortune.

Vous m'avez joué un mauvais tour, mon cher Socrate, en refusant de repondre au {comissionaire} de Furstenberg et de Mr. Sprickmann, auquel pleine de

confiance en votre bonté j'avois adressé une note pour vous, qui contenoit la priere de lui envoyer les No de vente des livres que j'avois mis pas mégarde dans ma lettre à vous, tandis que j'avois parmi les No dont j'avois donné la liste à ses messr (qui {l'envoyent} à leur comissionnaire) 2 ou 3 Nrs qui vous etois destiné. C'etoit des No. d'ouvrages militaires ou antiques, que je vous avois prié d'examiner pour moi. Le Comiss. repondit qu'il n'avoit pu executer cette partie de mes comissions, qu'il dependoit de vous, parceque vous aviez repondu que vous n'aviez rien à faire avec cela, | et ces No. etoit ceux des livres les plus interessants pour moi. Je juge par ceux que j'ai tiré de cette vente que les livres y ont passé à très ge marché. J'ai lu entr'autre l'Ecole de Dessein de Lairesse, fort bien conditionné, 50 sols, 2 in folio, de tous les ge traités qui se sont faits jusqu'à Charlemagne pour 25 ou 30 sols a.d.r.

Le Prince m'ecrit tantôt que je dois aller voir la Grande Duchesse à Cassel, tantôt à La Haye. Je me trouve donc suspendu entre ces 2 attractions come Mahomed dans sa tombe sans savoir laquelle vaincra.

Je voudrois, mon cher, que tous mes diaments fussent rendus et mes comptes réglés. Avec vous ces dettes me chiffonnent | l'esprit, et vous serez quitte de toutes mes importunités à la fois si vous voulez me debarasser de celleci.

J'attends toujours impatienment la caisse eternelle qui n'arrive pas à cause du bout d'Alexis et de votre système sur la lune qu'il contient.

Adieu, mon cher Socrate, je me recomande à vos bonnes graces, moi et tous ce qui m'est cher.



***Lettre II.33 – Diotime, 10 mai 1782 = Bd 2.147-150***

Munster, le 10 may

Je n'etois nullement en peine, mon cher Socrate, sur l'aprobation du Corps. En fait de fortune on a rarement des difficultés avec les gens du Monde. Par sa lettre ci-incluse il me conseille d'ecrire au P.G. à V. Moi je suis d'avis qu'il le fasse lui-même. Je ne connois presque pas le P.G., lui il est intimement lié avec lui. Il est plus naturel si le Prince veut obtenir qu'il agisse avec chaleur, qu'il en temoigne

au P.G. de Vienne, et qu'il lui dise qu'il desire fortement reussir. Je m'informerai au {MI} de la forme sous la quelle il faut demander le Dip. et dès que je le saurai j'en avertirai le Prince.

Je vous avois prié, mon cher Socrate, de me dire exactement la conversation que vous auriez avec le Corps, non parceque je doutois de son aprobation, mais parceque je croiois que vous trouveriez l'occcation | qui me paroissoit se presenter là, de parler au Prince sur l'avantage de l'education de ses enfans, qui leur attiroit ce qu'il n'auroit surement pu attendre de milles petits avantages exterieurs que le Corps semble lui preferer, etc. etc., et j'aurois voulu savoir si cet evenement l'a fait changer d'avis là-dessu.

J'ai reçu fort exactement votre petite lettre par Lingen, le lendemain du courier ordinaire.

Je vous prie de dire à Mr. Marcoff que je le prie de me dire exactement si sans lui donner aucune incomodité il peut me procurer 15 à 1600 fl pour le 1er de juillet. Mais je le supplie de me faire avoir là dessus une reponse precise, parcequ'obligé de les payer à ce terme, il me faudra prendre d'autre | mesures, soit en vendant mes diaments come on peut, soit d'une autre façon, si cette ressource me manquoit. Mais de grace, faites qu'il ne se gene pas du tout pour cela, car dans tous les cas je préfère perdre une centaine de fl sur mes diaments, et puisque Johnson a voulu les acheter à un prix raisonnable, il me semble qu'en les faisant demonter pour qu'on ne les reconnut pas pour les miens, la chose seroit faisable. Ou bien, on pourroit les vendre au prix du {Carrat} à Amsterdam. Je serai extrêmement soulagé etant quitte de cette besogne, et en sachant Mr. Marcoff debarassé, je suis honteux de lui causer cet embarras, sans regretter pourtant de lui avoir cette obligation. Faites lui mille compl. de ma part.

Adieu, mon cher Socrate, je vous embrasse.

Je demande l'incluse de retour. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
franco Wesel



*Lettre II.34 – Diotime, 15 mai 1782 = Bd 2.151-152*

Munster, le 15 de may

Mon cher Socrate, voici la lettre du comissionnaire, et mon billet ouvert. Je vous l'envoie pour ma justification, puisque vous ne paraissez pas savoir un mot de ce comissionnaire. Aparament qu'il se sera trompé de nom et l'aura envoyé à quelqu'autre. Quand au billet de lotterie, je trouve tous simple que vous oubliez ces minus; je vous demande pardon de vous l'avoir rapellé, ce n'étoit que pour savoir si j'en ai un ou non, celui que j'ai demandé à Mr. Marcoff étoit de lotterie Angloise.

Je viens de recevoir la caisse avec plumes, papier, cire d'Espagne et l'encre de la Chine. J'en remercie moi-même Mr. Van der Aa dans la ci-jointe, et pour le reste je vous en fais mes remerciemens come | fait Mr. de Furstenberg relatif au Montecuculi. Come la caisse ne fait que d'arriver je n'ai pas eu le tems encore de lire l'Alexis, mais assurément je ne tarderai pas. Le traducteur de vos Desirs est Herder, un home qui a écrit tant en psychologie qu'en philosophie des choses que je voudrois que vous puissiez lire. Il vient de donner un supplement à vos Desirs, je dois le recevoir auj.

Adieu, mon cher Socrate, je vous embrasse de tout mon coeur.



*Lettre II.35 – Diotime, 23 mai 1782 = Bd 2.153-154*

Munster, le 23 de may

Ce seroit à moi à m'adresser à vous pour vous prier de me dire quelque chose de positif sur mes plans pour venir ou ne pas venir à La Haye, puisque je m'en suis remis au Prince, qui tantôt m'écrit qu'il faudra venir et tantôt que je dois [la] voir à Cassel. Autant que je puis comprendre par ces nouvelles contradictoires, personne ne sait encore si elle ira en Hollande et à Cassel ou non. Ce que je comprends le mieux, c'est que cette incertitude m'incomode beaucoup et met tout mon été en piece et morceaux. Je ne puis ni m'établir à la campagne, ni faire aucun plan quelconque avant que cette corvée soit passée. Le Prince m'avoit chargé precedenment d'écrire à Marcoff qu'il paroît fort inquiet et un

peu mécontent de ce qu'il (c.à.d. Marcoff) écrivoit en cour des opinions différentes touchant la Hollande et les affaires courantes de celles du Prince; dans l'incluse le Prince paroît ne pas croire que je l'ai faite, quoique j'aie écrit à Marcoff précisément ce qu'il desiroit. J'ai repondu au Prince que j'en parlerai une seconde fois. Je vous prie de le faire de ma part, et de prier Marcoff de vouloir bien dire au Prince que je lui parlois déjà pour la seconde fois d'une inquietude | que je remarquois à cet egard dans les lettres du Prince, que cela l'engageoit à en parler au Prince pour le rassurer et lui dire qu'il n'écriroit surement jamais rien qui puisse lui faire tort. Dites, je vous prie, à Marcoff de me donner cette marque d'amitié, afin que j'aie le plaisir de les trouver (si je viens) décentment ensemble. Mais s'il n'étoit pas disposé à en faire une explication amicale (autant c.a.d. que ce mot peut avoir lieu entre-eux), il vaudroit mieux n'en pas parler.

Adieu, mon cher Socrate, je vous baise les mains.



*Lettre II.36 – Prince Gallitzin, sans date 1782 = Bd 2.155-156*

[Fürst Gallitzin an Hemsterhuis, in dessem Abschrift?]

Copie

Pourriez vous avoir la bonté de m'envoyer la premiere lettre que ma femme vous a ecrite ces jours passés, au sujet de l'affaire en question? Je vous la remettrai demain. Au reste, cette affaire est terminée; j'en ai aplani toutes les difficultés en faisant tout ce qu'elle a voulu.

Recevez, Monsieur, les assurances de l'amitié sincère que je vous ai vouée.



*Lettre II.37 – Diotime, 22 mai 1782 = Bd 2.157-160*

le 22

Mon cher Socrate, je devois une lettre un peu longue à Mr. Marcoff, mais come vous pouvez la lire, c'est come si je vous l'avois ecrit. Au reste c'est une

consolation que je ne vous offre que parceque vous avez quelque fois la bonté de vous plaindre que mes lettres sont trop courtes. Mais je n'attache pas plus à ma consolation qu'à votre plainte à cet egard, parceque je n'ai aucun idée que mes lettres puissent être pour vous d'un autre amusement que de celui qui n'ait de l'interet de savoir coment je me porte, ce qui se dit en deux lignes aussi bien qu'en 100. Ainsi, lorsque je suis plus longue, | j'avoue que c'est pour moi plutot que pour vous.

Adieu, portez vous bien, et que le ciel vous benisse.

Je ne sçais que vous dire sur la lettre de Hogendorp, ne connoissant pas assez l'objet de votre dispute. Mais si elle veut dire simplement qu'il prefere les grandes poesies nobles aux petites poesies pastorales, aux sonnets madrigaux etc etc, je suis assez de son avis. Cependant je ne crois pas que ce soit cela, car dans une dispute entre vous et Hogendorp il me semble bien difficile qu'il puisse avoir raison à mes yeux. |

Demandez lui je vous prie de ma part combien je dois payer pour les oeuvres de Kant, que j'ai reçu en partie de lui-même, et en partie du professeur Muller de Cassel, et à qui je dois les payer, et ajoutez y s.v.p. mes remerciemens de ce qu'il s'est acquitté de cette comission.



*Lettre II.38 – Diotime, 23 mai 1782 = Bd 2.161-162*

Munster, le 23 de may

Avant toute chose je vous prie, mon cher Socrate, de me donner ou de me faire donner des nouvelles de votre santé. Pour ce qui concerne mon aparition à La Haye, je vous en ai dit dans ma derniere lettre tous ce que j'en sçavois, et ce n'est pas grande chose. Le Prince a la volonté du quelle je me suis abandonné dans cette occation pour à vous donner la-dessu les 1ers et les plus sures nouvelles.

Quand à la 1ere de vos 2 reflections sur mes 2 objections, je me rends toute confuse d'avoir ecrit le mot choc, car assurément j'avois assez compris votre idée sur le voyage de Diane pour lui attribuer l'impolitesse d'être allé jusqu'à heurter notre demeure. Mais quand à la seconde reflexion, je ne puis vous offrir que de la

foi sans conviction, car je ne comprends pas assez bien les causes productrices des vents, vulcans et autre phénomènes de la nature pour sentir avec conviction l'impossibilité de leur existence dans le cas de la sphère droite, et je connois nombre de personnes plus savantes que moi (ce n'est pas parler gros), mais réellement savantes, qui ne le savent pas mieux que moi. C'est pourquoi je croirois du moins nécessaire que vous demontriez dans le courant du Dialogue l'impossibilité en question, et si vous ajoutiez par forme de corollaire à cette demonstration celle que l'existence de De Luc n'est dû qu'à l'arrivé de cette belle lune, vous lui acqueririez encore quelques partisans demelées de plus, ce qui seroit un oeuvre assez | meritoire dans ce siècle peu chaste.

Je suis tous les jours plus fâché de ce que vous ne cultiviez pas notre langue un peu plus. La vraie philosophie s'y developpe tous les jours d'avantage, et il me semble qu'elle gagneroit encore si vous situez sur elle un de vos regards propices. Vos oeuvres et votre nom se repand en Allmagne en raison geometrique depuis quelque tems, et bientôt il faudra que je vous demande encore quelques exemplairs à distribuer.

J'ai vu avec plaisir que L'Homme et ses Rapports a été reïmprimé. La Dame, dont je vous ai envoyé une lettre, s'est fait venir un ex. d'Amsterdam pour 2 florins, mais il etoit bien plus modestement vetu que la 1ere.

Je n'ai pas encore pu avoir la feuille qui contient l'adition aux Desirs, dont je suis pour le moins aussi curieuse que vous.

J'attens impatienment de l'argent ou des nouvelles là dessus, car le tems s'approche où je dois payer ma maison.

Adieu, mon cher Socrate, portez vous mieux et je ferais un sacrifice à {Hygrea}.



*Lettre II.39 – Diotime, 27 mai 1782 = Bd 2.163-164*

Munster, le 27 de may

Mon cher Socrate, vous n'aurez qu'un mot de ma part auj. car j'ai une crampe considerable dans la main, à force d'avoir été obligée d'ecrire. Dieu vous conserve et vous retablisce. Je souhaite que ce que vous dites sur la Dame en question se confirme, mais je crains que non.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur, et nos enfans et le Grand Homme en font autant.



*Lettre II.40 – Marcoff, 27 mai 1782 = Bd 2.165-166, 171-172*

La Haye, le 27 may 1782

Monsieur,

Je vous approuves très fort, Monsieur, de ne pas vous exposer au mauvais tems, et je sacrifie volontiers au bien de votre santé le plaisir que j'avois eu de vous voir.

Les 16 cent florins, et plus même si la Princesse en a besoin, sont à ses ordres. Mais comme on ne peut pas les lui envoyer en espèces, le plus court seroit de prendre cette somme à Munster, et de tirer sur moi pour l'y faire rembourser. Si elle y trouve cependant des difficultés, j'écrirai dès aujourd'huy à mon banquier d'Amsterdam pour les lui faire passer par l'ordinaire de vendredy. Je vous supplie de lui donner la dessus les assurances les plus positives.

Mr. Van Reenen, dans l'entretien qu'il a eu hier avec moi, a pleinement justifié tout ce que vous avez la bonté de me dire | sur son compte. Votre suffrage cependant n'a pas été de trop pour determiner plus precisement la confiance qu'il m'a inspiré, car je vous avouerai qu'on m'avoit donné des soupçons, non sur sa probité, mais sur le degré de sa capacité. Il est vrai que cela ne venoit pas d'un juge que je regarde comme absolument competent, mais sans vous, Monsieur, je n'aurois pas moins eu de la prudence de chercher à approfondir la chose, et par consequant de perdre du tems. Je vous suis obligé d'avoir dissipé tous mes doutes à cet egard.

Je me flatte que vous n'en avez aucuns sur les sentimens d'estime les mieux sentis et d'attachement le plus vrai avec lesquels, je suis, Monsieur, votre très humble et très obéiss. serviteur,

Marcoff



*Lettre II.41 – Diotime, 3 juin 1782 = Bd 2.167-170*

Munster, le 3 juin

Mon cher Socrate, j'ai aussi succombée aux meaux de l'humanité, toute Diotime et sacrée que je suis. Une fièvre catharale, accompagnée d'un rhumatisme universelle, m'a fait éprouver qu'un corps n'est pas toujours un instrument assujetti à la volonté suprême de l'ame. Mes bras commencent à se rendre à leur devoir, mes jambes et mon dos sont plus opiniâtres.

Le Prince me marque qu'il vient de vous remettre 70 fl pour mon billet de lotterie, mais je crois qu'il s'est trompé, ou vous, car autant que je puis m'en rappeler un billet coute 85 fl. Mandez moi ce qui en est, afin que j'y mette ordre.

J'ai mis le petit bout de Dialogue à sa place, mais je ne puis m'empêcher de vous accuser de paresse, le quart d'une aune en 2 mois, tandis qu'on fait 4 aunes de fillets en un jour.

Mon erreur au sujet de Mr. de Luc vient de ce que je n'ai jamais pu | m'habituer à le considerer come cause de quelque chose, pas meme d'un hygrometre, barometre etc. Je partage en general les homes en 2 classes dont l'un, infiniment petite, est cause, et l'autre effet tout pure. Et De Luc n'est pas de la 1ere, mais come cependant il est cause d'un barometre, et qu'il ne peut être cause efficiente, laissons-le être cause concomitante.

Adieu, mon cher Socrate, continuez à être cause bien longtems, la philosophie et l'humanité y gagneront.

Je ne veut pas parler de moi, cela seroit trop interessé.

Peut-être serai-je accompagnée du Grande Homme si je viens.

La Dame, dont vous m'envoyez des lettres quelques fois, m'écrit derechef mille bien de Mr. Perrenot, auquel je vous prie de faire mes compl. ainsi qu'à Madame.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fco Wesel

*Lettre II.42 – Diotime, 12 juin 1782 = Bd 2.173-176*

Munster, le 12 juin

Mon cher Socrate, pour cette fois ci, quelque plaisir que j'aie à vous voir, je vous avoue que j'embaumerai votre air malgré moi, et ce seroit pour moi une excellante nouvelle d'apprendre que les personnes qui sont l'occation de mon voyage, ne vous honoreront pas de leur presence. Pour moi, je m'en dispenserai volontier, quoique je sois infiniment soulagée par la bonté du Grand Homme, qui veut bien m'accompagner. Malgré tous cela je passerai de terribles instants d'inquiétude pour mes enfans. Je ne puis faire comprendre aisement à quelqu'un qui n'est pas dans toute la suite de mon plan d'éducation, combien quelques | heures, et surtout combien des semaines d'interruption, où l'oeil vigilant ou la main accoutumée ne peut veiller et conduire sans cesse, peuvent nuire au total.

Ma santé va bien; je sors de {l'enrotas}. Depuis hier je me suis baignée 4 fois dans la riviere, ce qui m'a totalement gueri. Je vous conseille de suivre mon exemple.

Je vous enverrai ou apporterai la medicine. Je vous supplie en grace de me procurer enfin ce billet de lotterie, je vais faire souvenir le Prince de vous le payer, mais je vous en prie ne l'oubliez plus.

Quelqu'un d'ici a achetté dans la derniere vente d'Hollande Palmire et Balbec pour 22 florins, et moi j'en ai eu quelques livres aussi à fort bon compte; mais je reçus le Catalogue trop tard pour en profiter veritablement. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
franco Wesel



*Lettre II.43 – Diotime, 28 juin 1782 = Bd 2.177-178*

Munster, le 28 de juin

Mon cher Socrate. Selon vos ordres je vous avertis que je ne vous ai pas écrit ce dernier courier, et que je ne vous écrirai que très peu ce courier-ci. Mon

incomodité m'ayant reprise, je ne suis pas en état d'écrire beaucoup, parceque j'éprouve des douleurs dans les bras et la tête.

Je vous prie de me donner des nouvelles du Prince qui m'écrivit dernièrement qu'il avoit aussi le mal courant, et de le bien saluer de notre part.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur et notre Grand Homme en fait autant.



*Lettre II.44 – Diotime, 1 juillet 1782 = Bd 2.179-180*

Munster, le 1er juillet

Il est vrai, mon cher Socrate, que nous partons en quelques heures. Il est vrai que je suis fort occupée, mais la principale raison pourquoi c'est Mr. de Furstenberg, qui vous écrit l'étourderie que le Prince m'a fait et qui met le Mg. De Serent, et moi p.e., dans un ge embarras. C'est enfin que voyant que Mr. de Furstenberg et vous savez tout deux que cette lettre de change doit repasser par ses mains, il en soit moins tenté de profiter d'une si bonne occasion de s'en réemparer. Mais ayez la bonté de lui faire un peu sentir son étourderie de quittancer un tel capital sans regarder si les lettres de change sont en forme. Elle est un peu forte pour quelqu'un qui soutenoit naïvement que les capitaux étoient plus sûrs entre ses mains qu'entre les miens.

Adieu, cher Socrate, je viens de recevoir votre lettre, et m'en vais vous en écrire une de montre que vous communiquerez au Prince avec celle de Furstenberg, pour tâcher de m'obtenir au moins une petite partie de l'indemnisation de mon voyage, sans laquelle je me trouverai dans un embarras effectif, et vous pourriez employer comme un motif de plus la perte réelle qu'il vient de m'occasionner encore par le retard qu'occasionnera son étourderie ne manquer pas de lui lire ma lettre de montre et tâchez de le picquer d'honneur et de lui montrer un petit brin [de] sa mauvaise foi, quand il vous a dit que j'avois demandé tous les frais de mon voyage.





*Lettre II.45 – Diotime, 1 juillet 1782 = Bd 2.181-182*

Munster, le 1er de julliet

Mon cher Socrate

Accablée d'affaires je ne vous écris qu'un mot pour vous dire que nous partons dimanche prochain, c.à.d. le 7, pour Amsterdam, où nous serons le 9; de là nous allons immédiatement au Texel voir la flotte. Nous y passerons un jour, retournerons à Amsterdam, et de là à La Haye, où je compte que nous serons le 12 ou le 13. Nous, c.à.d. Mr. de Furstenberg y compris, nous desirerions ardamment vous trouver à Amsterdam et vs amner avec nous au Texel. J'ai écrit à Oldecop pour nous preparer l'auberge la moins couteuse. C'est donc chez lui que vous pourrez savoir où nous attendre, si vous remplissez nos voeux.

J'espere bien voir aussi notre Prince Chion quelque part en Hollande.

Mon Prince me marque qu'il part le 2 pour Bruxelles, ainsi je ne lui écris pas, ne sachant où lui adresser ma lettre. Mais si vous | vouliez avoir la bonté de lui écrire tout de suite de ma part pour lui faire part de mon plan, vous m'obligeriez. Voici sa lettre. Vous aurez la bonté de me la rendre en son tems.

Adieu, mon cher Socrate, je vous embrasse de tout mon coeur.



*Annexe: Lettre II.46 – Prince Gallitzin, 28 juin 1782 = Bd 2.183-184*

rep. à une sans date

La Haye, ce 28 juin 1782

Votre silence, cher ami, m'a furieusement inquieté. Votre lettre m'a un peu rassuré, et je vous en ai bien de l'obligation.

Vos raisonnemens sur Mr. Genlis sont très justes, mais je ne vous en parlerai pas ici.

Venons à l'essentiel. Il est décidé que le Grand Duc vient ici. Il sera à La Haye le 15 juillet, et à Bruxelles le 5. J'y vais, avec Mr. Marcoff, le 1er ou le 2. Nous voulons y être au moins 24 heures avant lui. Je tâcherai, après avoir arrangé avec le Grand Duc tout ce qui a rapport à son sejour ici, de venir quelques jours avant

lui à La Haye. Voilà ma marche décidée. Or savez vous ce qui me desespere dans tout ceci: c'est qu'à peine verrai-je pendant ce tems-là vous et nos chers petits. Il est aparent que vous viendrez à La Haye, lorsque je n'y serai pas. De là il faudra accompagner le Grand Duc par la Hollande. Vous n'êtes pas femme à m'attendre longtems. En ce cas, de grace donnons nous du moins rendez-vous à Utrecht, ce sera pour votre | retour à Munster. Il est sur la route pour vous? et il est vraisemblable que je finirai là mes courses avec le Grand Duc.

Adieu, cher ami, je vous embrasse et vous aime avec les chers petits de tout mon coeur.

La Grande Duchesse ne vient point à Cassel. D'ici elle va par Aix la Chapelle, Spa, Francfort, Manheim à Montbeillard. A la mi septembre elle sera à Prague.

Les torts de Mr. Marcoff s'accroissent; mais j'agis tout juste comme vous me conseillez: je me garderai bien de lui faire des reproches. Au reste ils ont si bien agacée l'Imperatrice contre la Republique pour avoir infruitueusement offert sa mediation à celle-ci, que je crains à chaque instant d'être rappellé. Vous jugez combien j'en ai du noir, et combien ma situation est desagreable, surtout vu tous ces arrivons etca.



*Lettre II.47 – Diotime, ... julliet 1782 = Bd 2.185-188*

Munster, le ... de julliet

Mon cher Socrate, il suit directement de votre belle Theorie des facultés qu'il est impossible qu'un home formé puisse être un jour un home plein de sens et de genie, et l'autre un sot, un jour un honet home et l'autre un fripon, un jour un home faux par caractere et l'autre franc, quoiqu'il se puisse fort bien qu'un home de genie puisse dans certaine circonstance paroître un sot, un honet home un fripon et un home faux un home vrai, lorsque son interet ne s'y oppose pas, ou l'exige meme. Voilà tous ce que j'ai à repondre à votre 1er article, quand je le compare à tant d'autres de vos lettres, tant de l'hiver passé que des plus anciennes; et lorsqu'un chat aura été metamorphosé en feme come le chat de la fable, je ne prendrai pas moins mes précautions contre ses grifs metamorphosés.

Au reste je vous felicite des bonnes dispositions | que vous avez etabli entre le Corps et l'Esprit, d'autant plus que mes dernieres lettres du Corps me parlerent sur un ton un peu differant, mais puisque vous êtes sûr de sa Franchise je ne doute plus de rien.

Je vous ai adressé par le chariot de poste 4 flacon de l'antimonium alba, que vous prendrez de la maniere suivante.

Chaque soir vous en ferez peser le poid d'un ducat (sans oublier de bien reboucher ce qui reste dans la bouteille chaque fois). Vous ferez jeter cette portion dans un plat profond et une pinte d'eau bouillant dessus, et ferez cuire l'eau sur le feu avec la poudre pendant une minute, après quoi vous retirerez votre melange, le couvrirai et la mettrai quelque part au fraix jusqu'au | lendemain matin. Alors vous ferez passer l'eau à travers d'un linge fin, afin qu'elle soit epurée de la poudre. Vs la mettez ainsi epurée en bouteille. Il y en aura environ une bouteille ordinaire et demie ou deux, et vous boirez cette eau (froide ou chauffée come vous l'aimerez le mieux), melé avec autant de lait que vous voudrez, meme avec du sucre et de la camelle si cela vous fait plaisir. Vous en boirez la plus grande partie ou meme le tout pendant la matinée come on boit les eaux minerale, en vous promenant dans votre jardin, et puis le reste ou une partie du reste dans la journée et la soirée à votre soiff, de maniere pourtant que si vous ne pouvez achever le tout, vous en | achevez au moins une bouteille, c'est à dire une bouteille de l'eau d'antimoine seule, sans compter ce que vous y melerez; mais le lait est ce qui convient le mieux pour cela. Il est à propos d'avoir toujours de l'ecorce d'orange amere sur vous et d'en manger entre la boisson de tems en tems un petit morceau, surtout si vous sentez la moindre incomodité à l'estomac. Mais dans tous les cas pour l'a prevenir, ajoutez à tous cela mes voeux ardants pour votre retablissement, et j'espere qu'il sera parfait.

Adieu, mes enfans vous embrassent avec moi.

N.B. Chaque flacon suffira pour 8 jours environ, et il faut le prendre tout 4, c.à.d. continuez la cure 4 semaines, si cela doit avoir l'effet requis.

*Lettre II.48 – Diotime, 23 juillet 1782 = Bd 2.189-192*

Munster, le 23 juillet

Mon cher Socrate, j'ai si peu joui de vous à La Haye, j'y étois si hébété, si dissipé, si vuide, que je ne puis pas même dire que je vous regrette; c'est un tourment de Tantale de voir quelqu'un qu'on aime sans pouvoir en jouir en plein. Mais je joui d'autant mieux de mon précieux chez moi, ma maison, mon jardin, ma campagne, d'où je vous écris après avoir nagé déjà 2 fois dans la plus charmante des rivières; j'ai revu tous cela avec transport. J'ai connu un négociant avide, qui après avoir vu couler à fond le vaisseau qui portoit le riche fruit de ses veilles, et travaux auquel on rapporteroit inopinément ses ballots | sauvés. De ma fenêtre, en vous écrivant je vois la lune se réfléchir dans la rivière, qui serpente délicieusement autour de ma cabane. Au-delà, c.à.d. à son bord opposé, je vois des bois entremêlés de champs ce bled s'élever en amphithéâtre sur un coteau; plus loin les ruines d'un vieux château, demeure du hibou et de la chouette.

Mais je ne finirois pas si je vous disois tous ce que je vois et sens; je voudrois pouvoir le partager avec mon cher Socrate. Le *Grand Homme* (ah oui, il est bien ce que vous dites) vous salue de la manière | la plus distinguée. Ne nous oubliez pas auprès de Mr. Van der Hope, qui m'a fait impression, ce qui ne laisse pas que d'être flatteur po lui, car hélas cela m'arrive rarement.

Le *General Du Moulin* a bien fait {notre} conquête. Aussi dites moi de grâce le quel des plans il faut renvoyer à l'excellent Mr. Perrenot et à son aimable petite femme, dont la physionomie intéressante et fine, et qui annonce si bien tous ce que vous en dites, est presque la seule chose, dont j'ai pu faire la connaissance, ce qui n'est pas le moindre de mes regrets. Vous voudrez bien me recommander de votre mieux aussi.

Adieu, mon cher Socrate, que Dieu vous accorde sans cesse la sensation douce que j'éprouve à mon retour dans ma chère retraite. N'oubliez pas d'aimer toujours un peu D. |

Dites bien des choses de ma part à Mr. Marcoff, dont j'estime véritablement mille qualités et surtout une certaine élévation d'âme, qui se manifeste partout.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
franco Wesel



*Lettre II.49 – Diotime, 28 juillet 1782 = Bd 2.193-196*

Munster, le 28 de juillet

Hier soir je revenois de la campagne en ville assez tard, il estoit près d'onze heures. J'y trouva une caisse venue par le chariot de poste, son ouverture offrit à mes yeux des objets qui me firent plaisir et peine. C'etoit à mon grande ettonnement la tête de Cleopatre de Van der Aa, votre Socrate et vos petits vases. Mon plaisir estoit double, 1° je fus plus touchée que je ne puis vous le dire de votre aimable attention, et 2° je revis avec volupté ces 3 charmants objets. J'etois come un enfant qui reçoit sa premiere montre. Je les ai tourné et retourné, éclairé de telle puis de telle maniere, et tant et tant, qu'il sonna une h. lorsque je me couchai. Ma peine fut double aussi, d'abord j'en eprouvai par l'idée que vous etiez privé de ces agréables objets, celles que l'ame emprunte des sens et puis je restai inquiet sur le sort des autres caisses, surtout de celle qui contient le beau Rubens, ne pouvant | concevoir par quel hazard celle ci avoit été envoyée, séparément des autres par la poste, à moins que ce ne soit une autre attention de votre part, de vouloir que je jouisse le plutôt possible d'une partie de mes trésors, et n'osant cependant (et avec beaucoup de raison) exposer le Rubens aux cahots d'un chariot, ce qui cependant demeure incertain pour moi, puisque dans votre lettre il n'en est pas question. Ainsi je ne serai entierement tranquille sur le sort du beau groupe et de mes 2 caisses de livres que lorsque vous m'en aurez instruit pleinement. En attendant recevez mes remerciements les plus tendres.

Nous partons jeudi 1er d'aout pour Geismar, où je vous supplie de m'adresser vos lettres depuis le moment où vous recevez celle-ci à Hof Geismar par Cassel.

Je vous remercie de m'avoir comuniqué l'obligeant souvenir de Me Perrenot.

Mon exterieur eut été en | effet bien gracieux, s'il lui avoit peint ce que sa charmante physionomie, enrichie de l'idée de ce qu'elle couvre d'aimable, m'a fait éprouvée. Mais vous savez que la mienne, usée par des meaux de toute espèce, est naturellement ingrattié lorsqu'elle ne peint pas ce qui est au fond de mon ame,

et jamais sa surface ne sut peindre plus de desechement et d'ennuie. Car depuis dix ans je n'ai connue cette triste sensation, et je venois de l'éprouver depuis près de deux fois 24 h. de sorte que ce fond de l'ame etoit tout aussi couvert que l'est le papillon sous sa nymphe.

Je vous en crois sur votre parole lorsque vous me parlez de l'homogeneité de l'air, mais je vous prie de m'expliquer sur quoi vous fondez votre reflexion qu'il y a des nuages de poussiere qui jouent un role dans le tonnere.

J'aurois été fort aise de faire la connoissance de Mr. de Sarsefeld. Je le desirois, mais come je ne supposai pas la mienne aussi desirable et interessante pour lui que la sienne pour moi, j'ai dû attendre la | dessus ma bonne ou mauvaise fortune sans y mettre du mien, trouvant qu'il faut être en ge fond de merite pour se proposer aux personnes de merite. On avoit à se fonder sur quelque raison d'indulgence. Je vous adresserai en peu de jours un livre que je vous prie d'avance de remettre de ma part à Mr. Van der Hope. C'est Tetens,<sup>5</sup> notre mellieur psychologue allmand, un livre qui ne me quitte jamais et vous savez coment je considere la psychologie.

Adieu, mon cher Socrate, que Dieu vous benisse, et q la Ste Philosophie vous continue ses faveurs. Mon Grande Homme et mes enfans vous saluent, chacun à leur maniere.

Voici un billet que je vous prie à remettre à son adressé.

Le noir melancholie où il se trouve me fait soupçonner qu'il croit avec la philosophie moderne sur Dieu et sur l'ame, ce qui pour une ame née noble elle est assurément desesperant. Cette idée m'a engagée à lui ecrire au risque de paroître ridicule aux yeux d'un homme du monde longement pour l'engager à parler avec vous sur ces sujets. Je crains {un peu} le ridicule, surtout lorsqu'il s'agit du bonheur d'un home, je vous prie par l'importance que vous attachez sans doute au bonheur de chaque home quelconque de vous y preter et meme d'amner souvent les sujets pour lui remettre la tête s'il est possible.




---

5 Johannes Nikolaus Tetens (1736-1807).

*Lettre II.50 – Diotime, 1 août 1782 = Bd 2.197-200*

le 1er d'aout

Mon cher Socrate, je croiois n'avoir plus de tems de vous ecrire, mais il me reste un moment encore pour vous dire un mot. Je viens de recevoir votre lettre. Le Prince vous a dit que je demandois l'indemnisation de mon voyage, si je l'avois fait. Je crois que je n'aurois fait qu'une chose juste, et je vous avoue qu'en entreprenant (à notre ge derangement, et prevoiant si bien que ce seroit à pure perte) le voyage, je comptois si bien que le Prince songeroit de lui même à me defrayer, sachant que je n'ai que le necessaire précis pour l'education de mes enfans, que j'aurois cru agir peu delicatement en croiant necessaire en faire la condition de mon voyage. Cependant le Prince se trompe, ou vous avez | mal compris lorsque vous croiois lui avoir entendu dire que j'ai demandé l'indemnisation des fraix de mon voyage. J'ai trop bien vu que j'aurois mis le Prince de mauvais humeur par une telle proposition, et il m'eut été trop dure de ne pouvoir me presenter à lui sans produire cet effet, pour ne pas souffrir plutôt que de decendre à des discussions desagréables.

Je dis que j'ai trop bien vu le risque que je courrois de lui donner de l'humeur, parceque j'en vis deja le comencement lorsque je demandai 50 ducats, sans lesquels cependant je n'aurois scu comment quitter La Haye, et ce ne fut que disant au Prince qu'il pourroit en tout | cas les soustraire de ma pension, qu'il cessa de me faire des difficultés. Or ce sont ces 50 ducats que j'ai proposé au Prince de ne pas me retirer de ma pension, vu que je passerai un mauvais mois prochain avec 50 ducats, c.à.d. près de la moitié de ma pension de moins, et je représentai au Prince dans la lettre en question s'il etoit juste, que je souffrisse et m'endettas, pour avoir sans profit pour personne par pure complaisance pour lui faite un voyage assez desagréable pour nous, ajoutant cependant que si le Prince ne trouvoit pas mes raisons assez juste et bonnes que je renonçai meme à tout, pourvu | que je fusse assez heureuse, pour ne pas lui donner de l'humeur, et qu'il n'en fut pas question come plainte de sa part, parcequ'il m'est toujours bien sensible de voir que la plus petite {attention de cette esperance} lorsque nous a pour objet, coute tant au prince. Or notez que ces 50 ducats font à peu près le tiers de la depense que j'ai dû faire, tant pour mon voyage que pour quelques

habillemens extra (quelques simple ils fussent), tant pour moi que pour mes enfans. Encore ai-je gagné en faisant ce voyage de moitié avec Mr. de Fürstenberg, car avec le {gouverneur} que je fus obligée d'amner si je ne voulois pas exposer mes enfans seuls avec les laquai de sa maison en mon abcense, j'aurois été obligé de prendre 2 voitures.

Actuellement le Prince, au moyen de l'histoire de la Lettre de change, m'occationne une seconde perte. Quant à lui, outre qu'il a plus à dépenser que moi, il est encore bien naturelle qu'il sera dedomagé de ses depenses extraordinaires faite à cette occation. Quoiqu'il en soit, s'il ne sent pas le juste de ma cause et la delicatesse de mon procédé: je souffrirai plutot que de disputer sans cesse sur tels objets, et ne voir q de l'humeur pour moi.

Adieu, mon cher Socrate.



***Lettre II.51 – Fürstenberg, 1 août 1782 = Bd 2.201-204***

Munster, le 1 d'aout 1782

Monsieur,

J'aurois dû, Monsieur, vous remercier des bontés que vous avez eu pour moi, dès mon arrivée ici; mais comme j'avois manqué le premier moment, les jours suivans etoient tellement pris, que ma santé en a souffert, car quoique je ne sois plus dans l'administration, les departemens que j'ai gardé, et d'autres objets sur lesquels on s'endosse encore quelque fois à moi, m'ont tellement occupé, surtout devant partir pour Geismar, que je n'ai pas trouvé de loisir excepté ce jour, ou ayant pris congé de tous le monde, je me suis déclaré parti.

Je continue ma lettre dans ma qualité de secretaire de Me la Princesse, parceque dans ce moment de depart, où occupée à empaqueter, ranger, payer, donner des ordres, elle a reçu une lettre de Mr. de Serent, qui la met dans un grand embarras, par celui qu'elle a causé sans sa faute au Mr. de Serent. | Elle lui avoit envoyé les lettres de change de Mr. de Saphorin, comme vous scavez pour placer ces argens sur ses terres. Parmi ces lettres il y en a une de 8965 £, que Mr. de S. Saphorin n'a pas endossé, et laquelle par conséquent n'etoit pas payable à



Paris. Le Marquis de Serent avoit compté sur cette somme, c'est un embarras pour lui, et comme il n'a pas pu la percevoir, ni per consequent en tenir compte à la Princesse, c'est une perte de d'autant. C'est une petite negligence inconcevable à laquelle on s'attend si peu, que la Princesse n'y a pas reflechi, d'autant plus que le Prince, ayant quitté Mr. de St. Saphorin, elle s'en repose sur lui et crut tout en regle.

A présent il est necessaire de rectifier cette erreur le plutôt que possible, sur tout pour ne pas laisser | le Marquis de Serent dans l'embarras. Il faut necessairement une nouvelle lettre de change duement endossée, et la quelle il est necessaire de faire parvenir au Marquis de Serent aussitôt que possible. Par cette raison la Princesse m'a chargé de vous en écrire dans l'incertitude si le Prince est à La Haye ou à la campagne, pour presser le Prince d'écrire sans delai à Mr. de Saphorin, afin qu'il fasse passer une autre lettre de change pour cette même somme, duement endossée. La Princesse a prevenu le Marquis de Serent que cette lettre de change lui parviendra directement de Mr. de St. Saphorin, ou de la part du Prince, parcequ'il lui a paru necessaire de mettre toute la diligence dans l'expédition de cette affaire pour ne pas laisser le Marquis de Serent dans l'embarras, et qu'on perdrait du tems si la lettre de change etoit renvoyée à la Princesse à Geismar, et de Geismar au Marquis. | La lettre de change se trouve ci-jointe, mais il me parut qu'elle ne devrait être renvoyée à Mr. de S. Saphorin que lorsque l'autre aura été acceptée. Parceque:

1° Nous ne pouvons pas scavoir si pendant ce tems Mr. de St. Saphorin n'est pas mort (ce qui selon le calcul des probabilités, a un degré de probabilité), que nous ne conoissons pas ses heritiers, et ne pouvons par consequent pas scavoir quelles difficultés ils pourroient faire, s'ils se trouvoient entre les mains et la quittance du Prince et la lettre de change.

2° Nous ne scavons pas qu'elle part ils ont aux affaires de Genève, et si à cette occasion Mr. de St. Saphorin ou ses heritiers se trouvent dans l'embarras

3° parceque cette lettre de change leur est inutile, parceque n'étant pas endossé on ne peut pas en faire aucun usage à leur prejudice.

La Princesse vous prie, Monsieur, de mettre toute la diligence possible à l'expédition de cette affaire.

Pour moi, je vous prie d'accepter le renouvellement des assurances des sentimens que je vous ai voué pour toujours, et celle de ma plus vive reconnoissance, Monsieur, votre très humble et très obeissant serv.

F. Furstenberg



*Lettre II.52 – Diotime, 6 août 1782 = Bd 2.205-206*

Geismar, le 6 d'aout

Mon cher Socrate. Je vous écris d'ici, parceque je me sens partout le besoin de vous écrire. Mais je serai toujours courte tant que j'y serai, parceque soit pour la santé, soit manque de tems (le peu qui m'en reste etant occupé par les bains et les eaux) il m'est impossible d'écrire ici au-delà de 10 minutes de suite. Les eaux enivrent et empechent toute application suivie. Je suis penetré, mon cher Socrate, de tout le bien que vous cherchez à faire à mon ame. Il est vrai que c'est une jouissance delicieuse que celle qu'accordent les arts. Je crois qu'on la double en les exerant soi meme. Aussi je vais m'appliquer avec zèle au dessein, afin de pouvoir l'apprendre à mes enfans, n'ayant personne à Munster | que je juge en etat de la leur enseigner de la maniere dont je voudrois qu'il le fut.

Je suis charmé pour celle à qui je m'intresse que la nouvelle de la flotte se soit trouvé fausse. Je le suis aussi du souvenir de Mess. Van der Hope pour la conquete de l'ainé, je ne puis guère m'en flatter n'ayant pas eu du tout le bonheur de faire sa connoissance.

Adieu, mon cher Socrate, je suis fort aise que vous croyez la guerison de M. sure; du moins est elle en bonne main si vous en chargez. Le Grand Homme vous dis mille choses et Diotime vous embrasse.



*Lettre II.53 – Diotime, 12 août 1782 = Bd 2.207-210*

Geismar, le 12 d'aout

Votre lettre, outre le plaisir habituel que me causent toutes celles qui me viennent de vous, m'en a fait encore un très vif, parcequ'elle m'apprend de la maniere dont M. a pris celle que j'ai hazardée de lui ecrire, et de la revolution que vous avez pris, mon cher Socrate, de le secourir. Vous ne sauriez ni me faire plus de plaisir ni vous montrer plus digne disciple du St. Athénien.

Je viens de recevoir des nouvelles de Munster que mes 3 caisses et p.c. le precieux Rubens y sont arrivés; mais vous jugez que j'ai mis peine | capitale sur quiconque oseroit y toucher en mon absence. Aussi m'ecrit-on quelles sont bien enfermés. Vous me parlez encore d'un groupe d'enfant; vous me comblez de bienfaits, mon cher Socrate, et je crois ne pouvoir les mieux reconnoitre qu'en vous assurant que j'en joui de tout mon coeur.

Nos santés se trouvent à merveille des bains. Geismar est pour moi la fontaine de jouvance. Je viens exactement m'y laver de tous les meaux que j'accumule le reste de l'année, et prendre des | forces necessaires pour les supporter mieux, et les diminuer d'année en année.

Le Grande Homme est dans le meme cas et vous salue très particulierement. Mes enfans et Mr. Sprickmann de meme nous somes tous fort contens, ne vivant qu'entre nous comme si nous etions au bout de l'univers.

Adieu, cher Socrate, je vous benis et vs embrasse. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre II.54 – Diotime, 22 août 1782 = Bd 2.211-212*

Geismar, le 22 d'aout

J'ai reçu 4 de vos lettres, mon cher Socrate, et non pas six depuis que je suis ici, et je vous en ai ecrit 3. Mais depuis que je scais qu'en vous contentant de peu de mots, vous exigez cependant qu'ils ne contiennent pas moins qu'un gros livre plein de sens. La plume me tombe des mains, car je n'ai pas plus de sens qu'une

tête de poulet pendant que je me mitonne dans ces bains tiede. Moi qui n'en ai déjà pas trop quand il ne s'en evapore rien.

Ne m'adressez plus de lettre ici, nous partons en peu de jour, mais adressez les moi d'abord à Munster s.v.p., afin que j'aie le plaisir d'y être recu par votre sagesse et philosophie. Ma santé se retablit merveillent par les bains, celle du Grande Homme, qui vs salue, aussi. Adieu, je vs embrasse de toute mon ame. Mes enfans sont tres bien et vs baisent les mains. Mr. Sprickman vs fait ses compl. Il ait avec nous {...} Jacobi celui la viendroient voir à Munster.



*Lettre II.55 – Diotime, 2 septembre 1782 = Bd 2.213-214*

Munster, le 2me sept. 1782

Vous jugez bien, mon cher Socrate, que mon premier soin en arrivant ici hier matin, fut de depaquetter moi-même avec tous le soin possible, et votre prescription à la main, la precieuse cassette. Recevez encore une fois mes plus vifs remerciemens de ce qu'elle contenoit, et sachez pour recompense de votre bonté que j'en rejouis avec delices.

Ma santé doit beaucoup aux bains de Geismar. Ils ont très bien réparés l'echec que le sejour d'Hollande lui avoit donné. J'ai fait à Cassel, où nous avons passez come à l'ordinaire quelques jours chez le general de Schlieffen, la connoissance d'un eleve et d'un admirateur de Camper, qui nous a fait passer quelques moments très agreables dans son anatomie. C'est l'elève favori de Camper, et il me paroît meriter cette distinction.

Vous m'avez tenu | cruellement parole, mon cher Socrate, en gardant le silence depuis 15 jours à peu près. Cependant vous devez avoir recu toutes les lettres que je vous ai adressé de Geismar. Nous en avons recu, Mr. de Furstenberg et moi, chacun une de Van der Hope, qui nous y dit de très belles et bonnes choses, mais dans un stile qui n'a pas toute la simplicité qui semble l'apanage d'un ame de cette trempe. Je suppose qu'il est embarrassé d'ecrire en françois.

Vous recevrez en peu un petit tableau fait à Cassel, dont vous me direz votre avis.

Adieu, cher Socrate, mes yeux se ferment malgré moi, accablée de tous le sommeil que je leur ai réservé pendant 2 nuits que nous avons cheminé sans dormir.

Adieu, le Grand Homme, mes enfans et Diotime vous embrassent tendrement.

Mes compl. à Mr. Marcoff.



***Lettre II.56 – Diotime, 5 septembre 1782 = Bd 2.215-216***

Munster, le 5 sept.

Mon cher Socrate. Auj. qu'un seul mot. En verité tous les jours mon tems se retrecit davantage, et ne voila-t-il pas que celle dont vs m'envoyez des incluse m'entraîne pour son service à des correspondances qui demandent du tems.

Je me porte bien et vs embrasse et vs aime. C'est tous ce qu'il m'est possible de vous dire auj.



***Lettre II.57 – Diotime, 13 septembre 1782 = Bd 2.217-220***

Munster, le 13 de sept. 1782

Mon cher Socrate. Vous pouvez sans doute prendre les poudres en question en forme de thé, mais non avec le meme succès. La raison en est que le prenant de la maniere qui vous a été prescrit en dernier lieu, vous pouvez en boire davantage au lieu que melé de thé. Quand vs le boiriez froid, ce qui seroit necessaire pour menager l'estomac, le thé meme dans une certaine quantité attaque les nerfs. Mais de quelque maniere que ce soit, prenez la decoction de ce calq d'antimoine, prenez la je vs en conjure, c'est la medecine la plus utile contre toutes vos infirmités. Quant à vos brouillards de tête en particulier, si vous voulez avoir assez de confiance en mes lumieres | medicinales pour suivre le conseil que je vais vous donner, je crois que vous en serez quitte bien surement. Prenez 10 à 15 jours de suite, soir et matin, un poudre selon la recette suivante:

R. Flor. Sulphur. 3 j  
 Camph. Gr. Aj  
 M. F. Pulv. Pro. dos.  
 D. N° ad libitum

Hoffmann n'est pas ici, mais tenez moi pour indigne d'être son ecoliere s'il ne l'approuve, ou plutot essayez en quelques jours et vous en eprouverez l'effet. Vous pouvez pendant ce tems laisser ou continuer la cure de l'antimoine, cela est egale, mais promnez vous | beaucoup, ne fut-ce que dans la chambre.

Vos succes près de Marcoff me charment; il m'ecrit de son instruction sur un ton avec un interet et un respect qui accroit de beaucoup mon estime pour lui.

Mandez moi, je vous en prie, ce que vous savez de curieux (come vs dites dans une de vos dernieres) de Cesar et ce que vs avez lu de Diderot. Au reste, il est incroyable combien vous êtes endetté vis à vis de moi, si je voulois reclamer toutes les observations, reflexions, dissertations, etc. etc., que vous me promettez dans le courant de l'année pour une autre fois dans vos lettres; il seroit bien charitable, mon cher Socrate, de me tenir un | peu mieux parole au lieu de regler comme vs le faites souvent les aunages de vos lettres sur les miennes. Comparez de grace mes occupations aux vôtres, songez que mes enfans agés de 12 et 13 ans n'ont qu'un maitre, car meme pour le latin je ne puis me servir de Geritz et suis obligé de le reduire exactement à l'emploi de tenir mes comptes, d'enfermer mes papiers et tailler les plumes des enfans, les suivre lorsqu'ils descendent les escaliers etc. etc. Enfin je vous jure foi de Diotime q de 5 h. du matin jusqu'à 10 h. du soir je suis occupée, occupée, occupée, et que jamais je ne finis la journée sans avoir fait moins que je n'aurois dû pour remplir tout mes plans. Adieu, cher Socrate. Je vs embrasse.

Furstenberg est allé pour quelques jours à Paderborn, assister à un chapitre.

Mes compl. à Mr. et Me Perrenot, et à Mr. van der Hope, et au General Du Moulin.

Bien des choses s.v.p. à Marcoff. Que sa lettre m'a fait ge plaisir, mais que je ne puis y repondre auj. Je reçois des lettres de Berlin, où on ne me parle que de l'immense perte, que le Prince dit avoir fait par le vols de sa garderobe. Cependant je ne lache pas qu'on lui emporte au dela 3 vieux fracques.

*Lettre II.58 – Diotime, 16 septembre 1782 = Bd 2.221-222*

Munster, le 16 de sept. 1782

Mon cher Socrate. Si mes lettres sont courtes, les vôtres ne sont pas longues, avec la seule difference que rien au monde ne vous empêche de les rendre longues si vous vouliez les comencer plutot qu'un petit moment avant le depart de la poste. Au lieu qu'il est bien certain que je ne pourrois vous ecrire 2 fois la semaine une longue lettre sans manquer à mes devoirs les plus essentiels, vous etes le seul de mes correspondants auquel j'écrive 2 fois la semaine (car que l'infiniment petit se reduise à zero, cela ne m'est pas arrivé 4 fois dans toute l'année surement).

Jacobi m'écrit souvent 3 lettres avant que je lui en reponde une, mais il connoit si bien l'étendue de mes occupation que cela ne l'empêche pas de m'écrire. Faites en autant, mon cher Socrate, je vous en conjure, car en en usant | differnement, non seulement vous commettez un injustice, mais injustice à pure perte puisque je suis dans l'impossibilité de me corriger d'ici à une demie douzaine d'années.

Cependant vous recevrez de moi le courier prochain une lettre que vous trouverez assez longue je vous assure. Je l'ai comencé hier soir po la faire partir auj. Mais n'ayant pu l'achever, je la reserve pour vendredi prochain. Ma derniere lettre avoit 4 pages, celci est honete, ainsi vous avez tort.

Adieu, mon cher Socrate, je vs embrasse et vs salue. Ainsi fait le Grande Homme, qui est de retour et a examiné hier les peres mineurs avec beaucoup de succes.



*Lettre II.59 – Diotime, 19 septembre 1782 = Bd 2.223-224*

Munster, le 19 de 7bre 1782

Mon cher Socrate, vous n'aurez ma longue lettre que le courier prochain; celle-ci sera d'autant plus courte, car je ne me porte pas bien aujourd'hui, et je n'en ai pas moins affaire. Travaillez, travaillez à la Philosophie, vous ne sauriez mieux faire pour vous et pour les autres.

Adieu, je vous embrasse du fond de mon ame.

*Lettre II.60 – Diotime, 23 septembre 1782 = Bd 2.225-228*

Munster, le 23 7bre

J'ai adressé une lettre au Prince, mon cher Socrate, dont je suis inquiétée uniquement parceque je suis obligé de lui rappeler dans cette lettre la promesse qu'il eut la bonté de me faire, come vous savez, avant que je vienne m'établir ici, qu'il se chargeoit des dettes qui me restoit à mon depart, soit pour le menage comun ou celui de Niethuys. Or etant à La Haye, Mr. et Me Vogt m'ont présenté un tas de comptes de ces tems à payer, disant que le Prince les renvoyoit toujours, disant que c'étoit à moi à les payer, ce (qu'entre nous) je ne crois pas, et soupçonne fort Mr. et Me | Vogt d'en avoir menti, car ce procedé seroit contraire non seulement à sa promesse, mais à la justice, n'étant pas possible que du revenu fixe et destiné que j'ai actuellement. On puisse pretendre que je paye des dettes contractés alors que nous vivions ensemble. Mais come à propos d'un vieux compte aussi de ces tems de Mr. Malherbes que le Prince m'envoit je suis obligé d'entrer en detail sur ce chapitre, et que je ne touche jamais cette corde sans être dans des veritables angoisses que cela m'entraînera, ou à fâcher le Prince contre moi, ou à être à la veille | et une discution d'interet, comme celle qui m'a si fort aliéné le Prince dans l'hiver de 80, j'ose vous supplier d'être mon avocat auprès du Prince, puisque vous êtes présent à La Haye, et de lui représenter ce qui est l'exacte verité combien peu mon intention est de le desobliger, et que la necessité seule d'éloigner de moi un embarras, contraire à nos conventions et auquel je suis hors d'état de faire face, m'y fait resoudre.

Il est affreux que la meme cause doive toujours renouveler des petites discussions si facheuses, et qui m'alienent le Prince de plus en plus, come si c'étoit du nouveau. Cependant la question | est claire.

Le Prince a promis de payer les dettes qui restoient à mon 1er depart. Je demande donc uniquement qu'il ne me soit plus parlé de ceux-là. Si j'en ai fait depuis, je suis prêt à les payer, come je fais chaque mois à un sol près lorsque le Prince daigne faire quelque comission pour moi.

Adieu, mon cher Socrate, milles choses de Mr. de Furstenberg. Je n'ai pas le tems de vous dire un seul mot de plus auj.



*Lettre II.61 – Diotime, 23 septembre 1782 = Bd 2.229-233*

Munster, le 23 de 7bre 1782

Mon cher Socrate, je me suis vainement flatté de pouvoir achever ma lettre comencée il y a 8 jours. Depuis vendredi passé, où je ne pus vous écrire que 2 mots, une migraine forte ne m'a pas quitté, elle couvre mes yeux come d'un nuage. Je ne puis ni lire ni écrire sans douleur. Ce que je craindrois le plus seroit le retour de l'accident sur les yeux que j'ai eu 6 mois de suite l'hiver dernier et pendant 3 mois au point que ma vue etoit = 0. Je languis come vs pouvez le croire de reprendre mes facultés. La moindre interruption atteint la vie dans toute ma petite republique.

Adieu, je vous embrasse du fond de mon ame. Au 1er jour j'espere pouvoir vous écrire quelque chose de plus raisonnable ou du moins de plus nouveau.

Je vous adresse cette lettre auj. parceque je voudrois que vous me debarriez des eternels attaques qu'il me fait le Prince pour me faire payer les ancien compte (a) Tournez s.v.p. | du tems de notre menage comun, dont vous savez qu'il s'est entierement chargé lors de mon etablissement à Munster. Aussi n'a-t-il été question de rien depuis ce tems. Au contraire pendant votre belle | corespondance avec lui il vous a encore écrit en guise de reproche contre moi, ou en recapitulant toutes ses generosités, qu'il s'etoit chargés de tous mes dettes à mon depart – ce qui au font veut dire qu'il s'est chargé des dettes du menage qui restoit, car ces dettes restantes etoient des comptes non acquittés, parmi lesquels come vous pouvez croire il n'y avoit pas de compte de galanterie ou de bijoux pour mon particulier, mais des comptes de libraire, de musique pour les enfans, de cordonniers etc. etc. etc., et depuis que le Prince a été enfin forcé à me delivrer une partie des 100.000 £, qu'il s'est efforcé de retenir en entier. Il a comencé de tems en tems à m'envoyer un ancien compte convenu là à payer. Je lui ai rapelé chaque fois que cela ne me regarda plus, et il en est resté là. Cette fois ci il m'en envoit de rechef un du maitre du violon de mon fils en me demandant d'un air tout nouveau à propos de ce que je l'ai chargé de payer 111 fl à Marcoff de mon mois d'8bre pour des comissions | que lui là m'a fait, s'il doit aussi payer en meme tems le compte de Malherbes qu'il m'envoit, montant à 115 florins.

Je tremble toujours quand ces demelés d'interet recoment, car je ne connois point d'occupation qui me donne plus d'hypochondrie que d'avoir des lettres à écrire sur ce beau sujet; cela me rend toute hébété. Ne faites usage de la lettre de montre qu'au cas qu'il vous parle de la mienne. Mais si vous pouvez entrer là dedans d'une bonne maniere et lui représenter la honte de revenir toujours sur la meme matiere pour tenter de manquer à sa parole, et combien cela doit rendre à la longue notre rapport de plus en plus desagréable, et puis combien il est peu convenable de dire aux Vogts, ou de souffrir que ceux là disent qu'il n'a rien à faire avec des comptes qui regardent pourtant notre menage le dit compte que sa feme et ses enfans y apprennent surtout après m'avoir laissé partir avec l'assurance de | s'en charger lorsque reduisant mon revenu à 8000 par an. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fro Wesel



***Lettre II.62 – Diotime, sans date 1782 = Bd 2.233-234***

Mon cher S., j'ai écrit expres à Marcoff que cette lettre est pour vous aussi, afin de vous donner le droit de la bruler sans la faire sortir de votre maison du tout.

Mille compl. des Jacobi et du Grand Homme.



***Lettre II.63 – Diotime, 30 septembre 1782 = Bd 2.235-238***

Munster, le 30 7bre 1782

Mon cher Socrate. Ce n'est pas pour me venger que je vous ai rendu le silence que vous avez gardé avec moi le dernier courier, mais parceque l'incomodité dont je me suis plaint à vous dans mes deux dernieres lettres avoit degeneré en un rhumatisme universel qui m'a empêché de remuer pieds ni bras pendant quelques jours. Mon cher Socrate, vous me dites que si je veux prendre patience, vous ferez mon affaire auprès du Prince, mais ce que j'attens de vos bontés dans

cette sottre occation n'est autre chose que de lui temoigner s'il vous en fournit l'occation, que vous savez cette misère. C'est pour cela et pour vous epargner toute autre peine, que je vous ai écrit une lettre montrable, où j'ai mis ce que j'ai jugé à propos, qu'il scut au cas que ce que je lui ai ecrit à lui-même ne suffit pas pour me débarasser de ses tentatives toujours renaissantes pour me tirer de l'argent. Car je scais et vous le savez aussi, que s'il y a une passion qui puisse contrebalancer chez lui cella, c'est la honte | et la vanité de passer pour genereux encore. Ce moyen n'a-t-il pas toujours été bien efficace lorsque vous et moi l'avons administré? Il sait trop bien qu'il est là en pays de connoissance. Mais come ses pretentions dans le cas present sont d'une injustice si frappante, et que vous avez été temoin qu'à notre separation il se chargea des dettes de menage qui restoit à payer, j'ai pourtant pensé qu'il seroit honteux d'être surpris par vous se retractant encore, surtout après nos demelés precedantes. Je ne suis rien moins que hypochondre. Mon cher Socrate, je vous ai ecrit seulement que je l'étois pendant qu'il me falloit traiter des sujets aussi disharmonieux pour mon ame que le sont les affaires de commerce entre le Prince et moi, et il est certain que je me devouerois volontier au sac et à la cendre contre une assurance d'être à jamais preservée de ce mal. |

Quand à votre idée sur les idées préponderantes, elle peut être très utile et praticable pour quelqu'un qui ne tient pas à rien et qui n'a pas entrepris des choses qui opposent des grands obstacles à vaincre. Mais je vous assure que celui qui se trouve dans ce dernier cas fait très bien de laisser agir sur lui certaines idées très préponderantes s'il veut se flatter reussir, et come la rose sans l'épine n'existe pas dans ce monde sublunaire, il est certain que lorsque, excédé de son travail et de ses efforts, il aura des crampes physiques. Cette ou ces idées préponderantes le tourmenteront en proportion de leur action habituelle sur lui. Mais bien loin de les jeter alors, il faut les garder précieusement come la lance d'Achile qui blesse et guerit. Je ne suis donc de votre avis que pour les idées fantasques preponderantes, enfants batards d'une imagination erronnée, et pour ceux-||là je conviens qu'il faut les chasser en tout tems. Mais les idées de cette espece me tourmentent chaque jour moins, car je vous assure que j'ai tant de besogne, et tant de choses en tête, qu'il n'y a gueure de place pour eux.

Adieu, mon cher Socrate, la longue lettre que je vous avois annoncée à été retardé par mon rhumatisme, mais non pas anéantie. Elle vous arrivera tôt ou tard.

Le Grand Homme, qui est là assis vis à vis de moi, me dit de vous saluer avec beaucoup d'empressement de sa part. Mes enfans se rejouissent des medailles, car ils en font une collection qui les passionne fort. Ils vous en remercient d'avance. Adieu encore, mon cher Socrate, j'espere qu'un jour au moins nous aurons le plaisir de vous embrasser de plus près.



*Lettre II.64 – Diotime, 3 octobre 1782 = Bd 2.239-242*

Munster, le 3 d'8bre 1782

Mon cher Socrate. Vous aurez deja vu dans ma derniere lettre je suppose, que vos obligeantes inquietudes pour moi relativement à mon bonheur à l'occcasion de la bagatelle, dont je ne vous ai parlé qu'en passant une seule fois, sont superflu. Assurement, hors le moment où je vous en ai ecrit, ce qui n'etoit meme qu'une precaution pour n'être pas obligé de m'en occuper une 2e fois, elle m'a si peu occupée que vos lettres seules me l'ont rappelez mon hypochondrie, que je n'ai nommé de ce nom terrible que parceque je suis (chaque fois que j'ai à ecire à quelqu'un de florins, de manque de parole, de tricherie et de belles choses semblables, qui quelque vernis qu'on y mette ne sont pourtant nullement agréables à ecire) dans un etat de disharmonie et d'angoisse, semblable à celui que j'ai eprouvé dans des accès d'hypochondrie avec l'immense differance que cela est passé. Aussitôt la | lettre cachetté, il paroît aussi que vous m'avez mal compris quand à ce que vous deviez faire pour moi chez le Prince. Ce n'etoit autre chose que de lui montrer ma lettre (si par hazard celle que je lui ai ecrit ne suffiroit pas pour me debarasser de ses tentatives, c.à.d. s'il vous parloit de cette affaire. Autrement ce seroit preuve que ma lettre auroit opéré (come elle l'a fait en effet); et alors il seroit plus nuisible qu'utile de lui faire voir la vôtre.

J'attens tous les jours Jacobi et ses soeurs chez moi; come ils logeront chez moi, il pourrait arriver un jour de poste que je n'eus pas le tems de vous ecrire. Je ferai cependant mon possible pour eviter cela.

Ne sauriez vous me dire, mon cher Socrate, quels etoient les raisons de Van der Hope pour opiner à la sorti des vaisseaux; il me semble qu'il ne sauroit être avantageux à la Republique d'accabler l'Angleterre. Ils sont bien serrez, et s'ils perdent Gibraltar | mal dans leurs affaires. Je soupire après l'Alexis, mon cher Socrate, et après mon telescope de Dolon qui est en Angleterre. Dites, croyez vous qu'il n'y ait plus d'espoir de le ravoir raccomodé. J'ai fait batir dans mon jardin un petit observatoire sur lequel j'espere vous faire observer le passage de Mercure sur le Soleil.

Adieu, portez vous mieux et de menager tant que vous pourrez tous ce qui vous afflige, c'est très bien fait.

La mort de Me Hamilton m'a causé une douleur d'attendrissement inexplicable. Elle avoit quelque chose d'angelique dans son caractère et tout son genre de merite, la simplicité et la pureté d'un enfant fort sensible sans aucune des deffauts du sexe. Elle etoit du petit nombre des femes que je compte faire l'ornement de notre sexe, non dans le plus grand genre, mais dans un très beau genre cependant. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
franco Wesel



*Lettre II.65 – Diotime, 9 octobre 1782 = Bd 2.243-248*

Munster, le 9 8bre 1782

Votre lettre, mon cher Socrate, m'a fait un grand plaisir, parcequ'elle etoit riche, tant en surface qu'en profondeur. A la verité la 1ere richesse ne merite ce nom que par comparaison à 2 cotés d'écriture que je reçois à présent comunément. Mais qu'est-ce de 6 pages en comparaison de 14 ou d'au moins 10 à 12 pages que je recevois habituellement de Socrate, come le prouvent mes archives dans des tems de bonheur et de fertilité.

J'ai gd envie de me parer de la science du Prince en vous {copiant} de sa lettre la phrase latine suivante sic transit gloria mundi, qui en vérité s'y trouve tout au long, et qui convient ici en tant que ma gloire est intéressé à ce qu'on ne trouve pas après ma mort mes archives plus mal fournis une année que l'autre de votre part. Mais toute sensible que je suis à cette gloire, et quoique je compte fort que notre correspondance sera imprimée, je dois avouer que mon plaisir particulier a une toute petite part à ce calcul. |

Mais c'est assez parlez de moi, parlons un peu de Gibraltar. Dites moi, si vous le savez, comment Eliot a fait pour tirer 6000 bonnets rouges en une matinée. Ne pouviez vous nous procurer une relation bien détaillée de cette affaire? Nous le desirons fort.

Jacobi arrive ce soir, et quand arrivez vous? Come l'année passée, vous partez la semaine prochaine, et puis la semaine la plus prochaine de la prochaine, et c'est ainsi que vous resterez sur le chemin, jusqu'à ce que vous m'y trouviez. Mais pour cette fois-ci, mon cher Socrate, vous m'y trouverez un peu plus tard, à moins que le Maitre des destinées humaines n'ait décidé que nous nous rencontrions bientôt sur le chemin de l'éternité.

Ce que vous dites au sujet de l'intellect et de l'imagination en general est si vrai, que j'ai souvent été témoin de ces sortes de disputes en grillant interieurement | d'impatience, tant j'étois convaincue de l'impossibilité que les disputeurs puissent jamais se comprendre. D'autre fois j'ai senti qu'ils le pouvoient moyennant un tiers, mais jamais (à ce que je crois) lorsque leurs idées abstraites étoient (come vous dites) egalement clairs et distinctes. Il me semble au contraire que c'est precisement parceque la configuration, si j'ose m'exprimer ainsi, de leurs intellects, quoiqu'egalement forts à tous prendre, joint qu'elle est à leurs circonstances, ne leur permettoient pas la meme marche dans l'analyse de leurs idées abstraites, qu'ils ne pouvoient se reunir jamais ou bien qu'ils ne pouvoient que moyennant un tiers, dont l'intellect avoit assez d'agilité pour se plier à toutes ou au moins à leurs 2 différentes marches. Cependant, mon cher Socrate, come ayant passé 2 jours à la campagne, je ne viens que de recevoir votre lettre. Je n'ose assurer que mes idées là-dessu soyent assez bien digérées, et je m'en remets à votre analyse | socratique ulterieure. Ce que je dis des lettres de Diderot? C'est qu'avant d'en rien decider, il faut savoir pour sure si elle ne sont

pas contrariés, du moins pour qui connoit le monde. Cela ne doit pas paroître impossible. D'abord il me semble que ce n'est pas son stile mais s'il est averé qu'elles sont de lui, je serois curieuse de les lire, et je pourrai faire parvenir là-dessus à Grimm tous ce qu'il vous plaira. Mais songez toujours que de la part dont elles vous viennent on a interet à croire legerement ce qui est desavantageux à D. et qu'un tel interet nous guide assez. En tout cas il me seroit interessant de voir ces manuscrits, non par rapport à moi, je scais que je n'ai rien à y craindre, non, que je compte trop sur l'honeteté de l'home s'il est trop l'esclave de son imagination pour qu'on puisse compter | sur des principes quelconques fixes, mais il a toujours affecté de m'élever jusqu'aux nues croyant piquer par là, le Prince aussi, n'ai-je jamais à cause de cela fait aucun cas de ses eloges; et dans un Mss où il parleroit si peu convenablement des Bentings, un eloge pourroit meme me paroître une insulte.

Adieu, cher Socrate, que Dieu vous accorde toutes ses benedictions, le Grand Homme et mes enfans vous benissent aussi bien que D.



*Lettre II.66 – Diotime, 10 octobre 1782 = Bd 2.249-250*

Munster, le 10 8bre 1782

Mon cher Socrate. Jacobi est là avec ses 2 soeurs. C'est vous dire que je ne puis causer qu'un moment avec vous. Il vous fait mille et milles compl. J'approuve fort votre chiffre et me fie de meme aux soins de votre amitié, et de celle de Marcoff. Pour ce qui concerne mon sort, je m'en fie surtout à la providance qui sait et ne veut que le mellieure. Ne pourriez vous m'écrire exactement la phrase que le Corps a employé en ecrivant en Russie, que je dois demeurer toute ma vie à Munster, et à qui il l'a ecrit proprement?

Adieu, cherissime Socrate, le Grande Homme et Diotime vous embrassent et vous aiment.



*Lettre II.67 – Diotime, 12 octobre 1782 = Bd 2.251-252*

Le 12 8bre

Mon cher S. Voici encore une lettre que je vous prie de faire remettre cito cito à son adresse.

Adieu, mon très cher S., je vous embrasse tendrement.

*Lettre II.68 – Diotime, 15 octobre 1782 = Bd 2.253-260*

Munster, le 15 8bre 1782

Mon cher S. Tous ce que vous m'écrivez avoir gagné par votre influence sur le Prince se trouve contrarié dans sa lettre que je joins ici.

Vous dites avoir gagné qu'il ne spécifierois pas ses dettes. Il les a spécifié 30.000 £. Vous dites avoir gagné, qu'il ne demanderoit pas encore la pension. Il l'a demandé. Vous dites avoir tiré promesse qu'au moins il ne m'incomoderoit pas ici, ce qui seroit et pour l'éducation de mes enfans, et pour moi et pour lui le pire.

Il ne me parle quasi que de venir ici je dois vous faire ces remarques, afin que vous preniez garde que dans des occations si importantes au moins je sois exactement instruite de la verité, sans que vous modifiez les choses ou que vous vous en laissiez imposer par le Corps, sans quoi il est impossible que je donne des conseils justes. Or il me semble que mes enfans jouant un si gr role dans la decision du sort du Corps, il ne doit rien s'y faire sans moi. Vous n'auriez pas dû (si cela avait été possible s'entend) | souffrir que le Corps demanda la pension, au moins avant de m'avoir consulté. C'étoit le pire de tous les partis à prendre, comme je crois l'avoir démontré dans ma lettre au Corps par toutes les suites que cette demande peut avoir.

Le seul parti sage c'est qu'il aille à Turin. Il y sera heureux au bout de 6 mois et nous tous aussi. Voilà sur quoi il faut travailler d'accord avec Marcoff, que je ne soupçonne de rien et que je crois aussi parfaitement mon ami que jamais. Je lui écris en consequence, et vous prie de lui lire ma lettre au Corps avant de la lui



remettre, ainsi que celle ci que je vous écris, afin que nous soyons d'accord et au clair entre nous trois. Je vous écris une lettre de montre qui vous autorisera à dire au Prince que vous avez lu sa lettre à moi et la mienne à lui, afin qu'il sache que nous sommes au fait l'un par l'autre, et qu'il ne puisse en imposer. Cela est utile encore en ce que lui sachant que vous êtes au | fait de toutes ses belles promesses. Cela le lie d'autant plus, mais il faut lui cacher que Marcoff est au fait aussi.

Quand à moi, mon cher S., je me porte parfaitement bien et suis tranquille dans toutes les suppositions possibles. Je ne me considère que comme un homme d'affaire de mes enfants, qui leur doit de se mettre en 4 pour sauver de leur fortune et des moyens, pour continuer leur éducation ce qu'il peut, et qui s'il ne réussit pas a pris son parti. Pour tous les cas, si le Prince ne garde que son propre bien, je suis résolu à ne lui en rien ôter, je vend tout excepté (s'il est possible) mes livres, je prendrai des filles en pension pour m'aider à gagner ma vie, et j'espère n'en être pas moins heureuse que par le passé, même ce que la fortune me retranchera en ressource pour l'éducation de mes enfants. Ils pourront le regagner en vertu que l'indigence et la mauvaise fortune seule peut donner. Si mes revenus sont diminués je garderai ma maison, dont la vente | à cause de son exposition saine et du jardin me ferait quelque peine, je retrancherai tout mon petit domestique à une servante-cuisinière près, et je ne serai pas bien à plaindre encore. En un mot, cher S., soyez tranquille sur mon compte, je vous jure que la perspective qui s'ouvre devant nous n'a encore troublé aucune de mes nuits ni de mes jours. Un défaut dans mes enfants m'a souvent rendu bien plus malheureuse, ou plutôt malheureuse tout court, car le 'bien plus' suppose comparaison, et je ne sens rien en moi qui ressemble à cela, hors dans la supposition que nous aurions le Corps sur les bras, parce que cette affaire serait faite pour la déprédation essentielle de toutes mes facultés actives et passives comme pour celle de mes enfants.

Adieu, cher S., écrivez moi avec exactitude et tenez moi le Corps en ordre. Il agit et pense mal, car il est visible que son intérêt est le seul qu'il guide dans les partis qu'il prend et se propose. | Vous remarquez dans sa lettre qu'il n'a pas manqué de me tricher déjà d'avance au cas qu'il reçoive la pension, voulant me faire accroire que 17½ milles fl qu'il aurait avec son revenu propre si on lui

accordoit 3000 £, n'en font que 12.000 et qu'en m'en donnant 6.000 il partageroit avec moi, sans paroître m'apercevoir que ce faux calcul peut être prémédité. Je l'ai relevé en passant, en lui en faisant un plus exacte, car s'il ne me donne pas la moitié de son revenu (à la bonne heure). Mais je ne pretens pas que dans ce cas il s'en glorifie à faux et {pretende} me duper au point de me faire accroire que je lui ai cette obligation. D'une autre coté, come vous aurez lue sa lettre de son Secr., vous pourrez dans l'occation son sort etant décidé et d'accord avec Marcoff, | menaçant tantot à mots couverts, que s'il me desoblige il seroit possible que la fausseté de ses dettes etc. transpirera, tantot que sa lettre qui contient toutes les belles promesses, faits dans la peur, peut servir à decouvrir son manque de foi dès qu'il est dans la bonne fortune. Le forcer à me tenir parole en partageant effectivement, car que les pensions de l'Imp. se payent à 50 sols le R., c'est ce que vous pouvez savoir, et dire au Corps savoir par Marcoff. Vous lirez donc de cette lettre ci à Marcoff tous ce que vous jugerez à propos, car il ne faut pas la mettre entre ses mains s'il doit ignorer la fausseté de la dette.

Quant à la lettre du Corps que je vous confie, il est important que le Corps ne la tienne pas | un instant entre ses mains, sous aucun pretexte, de peur qu'il ne la rende pas. Or c'est une piece importante à garder dans mes archives. Je vous prie donc de me la renvoyer par la 1ere poste. Enfin il est plus essentiel que jamais que nous tâchions de finir l'affaire de mes diamants, afin que je paie mes dettes et qu'à tout evenement mes affaires soyent en ordre. C'est là la seule inquietude qui me reste. Et votre {patience} et celle de Marcoff pour être payés ne m'en console ou tranquillise nullement. J'aime l'ordre et n'eus jamais des dettes personnels que celles là et actuellent quelques 600 fl sur ma maison et ses repartitions indispensables.

Adieu, mon cher, que le ciel vous protege; les Jacobi avec qui je passe des jours fort heureux et le Grand Homme rendus 1ers mobiles de mon bonheur, vous saluent. |

Vous en êtes un aussi, mon cher Socrate; conservez moi la bonne humeur et la santé de ce qui m'est si cher. De grace ecrivez moi au juste ce que Marcoff et le Corps ont écrit, demandez ou pas demandez à Petersbourg par l'estafette trop precipitée qu'ils ont envoyé.

P.S. Si la cause du desordre de la lettre du Corps n'étoit pas serieux, il y aura de quoi rire pour moi. Je vous avoue que malgré cela je n'ai pu m'en empecher à quelques passages, entr'autre celui qui comence: 3° quelle vie y menerai-je si je n'avois pas 50 ans environ etc. et puis: mais nous n'aurons pas cette pension, nous ne sommes pas fait pour etre heureux, et il faudra rester libre et heureux sans elle, et puis la fin encore, et la peur et les promesses d'être sage economie complaisant à l... etc. reellement c'est come s'il avoit {d'ans}. Mais ce qu'il y a de plus serieux et de plus important, c'est qu'il faut aneantir jusqu'à l'idée de se retirer chez moi dans aucun cas.



***Lettre II.69 – Diotime, 15 octobre 1782 = Bd 2.261-264, 271-274***

Munster, le 15 8bre 1782

Mon cher S. Je ne vous dirai que 2 mots, ayant la crampe à la main à force d'écrire. Je vous envoie la lettre du Prince et ma reponse ouverte, puisqu'il est essentiel que devant nous consulter tout trois nous soyons au fait l'un de l'autre, et que je ne puis vous écrire des copies. Tranquillisez, consolez le Prince de votre mieux pour moi. Je le serai dès qu'il le sera, quel que soit mon sort, lorsque ce sort ne pourra se changer. Mais tant qu'il peut l'être, je me considere come le deffenseur des interets de mes enfants, et devant faire tout au monde (hors ce qui peut nuire à leur education bien plus precieuse que leur fortune) pour en sauver pour eux ce que je pourrai, et me couper le moins possible les ressources pour achever cette education et pour | leur faire un fort. Conseillez au Prince de ne pas me parler de ses dettes, afin que si par hazard on songoit à prendre des informations chez moi de la part de la Russie, je puisse dire avec verité que je ne suis pas au fait de ses affaires, car pour faire pour de l'argent un mensonge positif si ceci est {un ...} ce que je ne puis. Parmi les ministres c'est dit-on une chose reçu et permise, mais pour moi je scais bien que cela ne me l'est pas.

Adieu, mon cher Socrate, que Dieu fasse descendre sa benediction et ses consolations sur le Prince et qu'il vous protege à jamais. |

[Couvert] A S. seul |

Lettre de montre.

N.B. Sous aucun pretexte je vous permets de laisser sortir la lettre du Prince de vos mains. Il me la faut de retour la poste prochaine.



*Lettre II.70 – Diotime, 22 octobre 1782 = Bd 2.267-270*

Munster, le 22 d'8bre1782

Les Jacobi viennent de me quitter, mon cher Socrate, et quoique j'ai joui du fond de mon ame de leur presence, leur depart ne m'est pas desagréable car à la longue rien au monde ne sauroit m'être si agréable, qu'il ne soit empoisonné lorsque cet agrément me prive d'un partie du tems que je dois à l'education de mes enfants tout entier. Et jusqu'à ce que cette besogne soit à sa fin je ne jouirai jamais purement d'aucune distraction, quelque precieuse qu'elle puisse m'être par elle-même.

J'avois dessein d'ecrire auj. à Marcoff une lettre qu'il puisse faire comuniquer à Petersb., mais votre lettre, et son billet qui marque si bien sa foiblesse, me fait changer d'idée, du moins pour le moment present. Dites lui donc, je vous prie, que je m'en tiens pour le present à ce que je lui ai ecrit dans ma derniere, c.à.d. qu'il fasse tout au monde pour reparer | le mal qui est fait, et pour me mettre en bonne odeur là bas, afin 1° qu'au cas qu'on s'y fache contre le Corps on soit disposé à faire quelque chose en ma faveur, et 2° afin que dans tous les cas, soit qu'il aille à Turin, ou qu'il soit mis à la pension, on soit disposé à m'assurer mes revenus à part. Voilà à quoi il faut travailler principalement, et s'il va à Turin, tâchez de le disposer ou à ecire en Cour, ou à arranger lui-même avant son depart qu'on m'envoie directement de là bas mes 8000 fl par Marcoff s'il reste à La Haye, ou par Oldecop à Amsterdam si Marcoff quittoit La Haye. Voilà, mon cher S., tous ce que j'imagine de mieux; du reste Dieu qui sait encore mieux ce qu'il

me faut, | arrangera tout à sa volonté, persuadé de cette vérité. Je me soumetts d'avance à tout hors à vivre avec le Corps, parceque je suis convaincu que notre 1er devoir est de détourner de nous ce qui peut deteriorer ou ruiner nos facultés.

Que Dieu nous a donné la force de la volonté, surtout pour cet effet, et que ce sort là feroit immanquablement sur moi et mes enfans cet effet funeste.

Adieu, cher S., recevez les tendres embrassements de Diotime.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
franko Wezel



***Lettre II.71 – Diotime, 24 octobre 1782 = Bd 2.275-278***

Munster, le 24 8bre

Mon cher S. Vous verrez et sentez pourquoi je vous écris derecheff l'incluse en comun. J'ajoute la lettre du Prince à la quelle la mienne sert de reponse et que vs me renverrez. Vous y verrez un calcul assez plaisant si vous considerez qu'il y a 6 mois lorsqu'il s'agissoit de me *voler*<sup>6</sup> mon *argent*<sup>7</sup> Il m'en fit un bien different par le quel il me prouvoit à sa façon qu'il n'avoit rien et que mes *enfants*<sup>8</sup> n'ont rien à esperer. Auj., qu'il s'agit de me faire approuver ses *erans*,<sup>9</sup> il ne lui en coute que quelques traits de plume pour prouver qu'ils auront 14.000 fl de rente. Je vous prie de voir un peu quels sont entr-autre ces projets magnifiques, par lequel avec 1000 fl par an il compte en acquerir 100.000 en 10 ans. | Si cela peut se faire, je ne doute nullement que vous demanderez à être de la partie.

Dites à Marcoff que je le remercie de sa lettre, que sa justification est superflu, que mon opinion sur lui n'est point changé, que ma lettre derniere lui aura deja prouvé que moi-même j'avois deja changé le plan que j'avois d'écrire une lettre ostensible pour l'Impératrice, quoique ce plan pourtant etoit autre qu'il ne paroît se

---

6 En chiffres: 8,9,15,6,5.

7 En chiffres: 26,5,3,6,27,41[=42].

8 En chiffres: 16[=26],27,1,26,27,42,12.

9 En chiffres: 55,15,26,27,12.

le figurer. Songez tout deux, au cas que le Corps doive aller à *Turin*,<sup>10</sup> ce m'assure de façon ou d'autre mon revenu tel qu'il est actuellement par *Oldecoop*,<sup>11</sup> ou par le moyen de *Marcoff* lui-même, ce qui seroit encore mieux et cela se feroit aisement si on engageoit le Corps à écrire en cour, | ou à faire écrire *Marcoff* qu'il prie qu'on fasse payer directement à sa *femme*<sup>12</sup> cette partie de ses honoraires pour éviter les fraix du detour par *Turin*.<sup>13</sup>

Adieu, mon cher Socrate, mes enfans, le Grande Homme et Diotime vous embrassent tendrement. Adieu. |

[Couvert] Pour Socrate seul



***Lettre II.72 – Diotime, ... octobre 1782 = Bd 2.279-280***

Munster, le ... d'8bre

Mon cher Socrate, je marche de recheff à grands pas vers l'aveuglement de l'hiver dernier. Ce qui m'afflige plus serieusement que tous les restes de mes infortunes apparantes, hors celle pourtant d'être menacé d'avoir souvent chez moi le Corps. Mais c'est qu'elles sont du meme genre, en suspendant mon activité et tous ce que cette activité pouvoit et peut produire. Seulement le dernier en un degré beaucoup plus considerable que l'aveuglement.

Mes compl. à Mr. *Marcoff*. Je vous aime et vous embrasse, mon cher Socrate, ainsi font tous ce qui m'appartient, et c'est tous ce que vous aurez de moi aujourd'hui.



10 En chiffres: 41[=42],4,5,2,49[=50].

11 En chiffres: 9,15,23,6,44[=45],9,55[=56].

12 En chiffres: 1,6,64[=65],64[=65],6.

13 En chiffres: 41[=42],4,5,2,49[=50].

*Lettre II.73 – Diotime, 1 novembre 1782 = Bd 2.265-266, 281-284*

Munster, le 1er de nov.

Mon cher S. Vous verrez par ma lettre au Prince de quoi il m'accuse. Voici le passage de la sienne tout entier (a): « Pourquoi m'avez-vs cachez qu'on preparoit l'ambassade de Venise pour moi? Mr. Marcoff vous en avoit fait la confidence, il me l'a avoué ces jours-ci. Je vous supplie en grace de m'expliquer cet article, si je l'avois scu peutêtre mon malheur actuel ne seroit il pas arrivé. »

Or, mon cher S., Mr. de Furstenberg, qui a été present à tous ce q Mr. Marcoff m'a dit à ce sujet, sait que jamais il ne m'a rien dit de pareil, mais seulement ce qu'il escrit dans le billet ci-joint. D'ailleurs, supposons qu'il m'eut fait cette confidence, seroit-ce une raison pour Mr. Marcoff (de lui avoir gardé le secret au risques et depens de ma fortune, car de quelque maniere que tourne le déplacement du Prince il n'en peut arriver que du mal ou de ge risques pour moi, et c'est ce que j'ai toujours dit à Marcoff) seroit-ce là une raison de me faire la perfidie | de me compromettre actuellement vis à vis du Prince dans un moment surtout ou plus que jamais mon sort est entre ses mains, et où au fond Mr. Marcoff seul profite sans que j'aie diminué pour lui de confiance ou d'estime de notre depouille. Aussi je suis bien loin de croire la chose. Si je le croiois, l'idée d'avoir besoin de Mr. Marcoff m'empecheroit aussi peu de lui ôter un estime q surement il ne meritroit plus, que l'idée qu'il est cause innocente du mauvais sort qui me menace m'a empêché de lui conserver mon affection. Il doit y avoir ici du malentendu, mais come il m'importe infiniment que ce malentendu soit levé, et que je sois éclairci sur la verité, je vous prie d'en parler à Mr. Marcoff et de m'ecrire ce qui en est. Je ne puis ni ne veux rien decider jusqu'à ce moment. Mais je pretends d'être éclaircie.

J'avoue que la mauvaise fortune m'effrayeroit moins que la decouverte d'un traître dans un homme que j'estimois et deffendois envers et contre tous. | Si Mr. Marcoff a dit un mot etourdiment, le moins qu'il me doit c'est reparation vis à vis de celui à qui il l'a dit. Il a fait par foiblesse un pas qui peut me nuire. Cela n'a rien changé à mes sentimens pour lui. Il n'en seroit pas de meme s'il en faisoit un qui mit en doute sa probité, ou si l'ayant fait par une seconde foiblesse ou etourderie il balançoit à le reparer et d'autant qu'il ne s'agit ici que de verité. Or

Mr. Marcoff ne m'a jamais confié qu'on préparoit au Prince ce poste, mais toujours que si quelqu'accident fâcheux obligeoit la Cour à un rappel, ces postes estoient encore ouverts pour dedomagement, et quand je l'ai pressé de me dire s'il savoit quelque chose de plus la dessus, il m'a assuré que non et qu'il feroit son possible pour que le Prince ne fut pas déplacé.

Adieu, mon cher S., si je suis aveuglé d'écriture avec mes mauvais yeux. | Mr. Marcoff ne doit pas être ni paroître instruit par moi de cette affaire, tout au plus vous pouvez lui en parler sous main.

Ce que vous me dites du bon caractère et de la bonne reputation qu'avoit l'enseigne de Wite dans la société me paroît douteux, car on ne dit guere qu'à une garce bien connue po telle: je vs donne cent ducats, couchez avec moi. Le proposeur Brakel et le juif risquoient trop, s'ils n'avoient trouvé l'espoir certain de leur salut dans sa reputation publique ou secrette bien connue et établie. Un autre les auroit jetté dans le canal avec leur une guinée et leur ducats.

Adieu, cher S., que le Ciel vous benisse et vous conserve.

(a) Je ne joins pas ici la lettre meme du Prince, parceque contenant beaucoup d'autres choses injurieuses pour Marcoff, j'ai craint q par hazard vous n'eussiez à l'ouvrir devant lui. Lisez à Marcoff come de vous-même (et en exigeant de lui qu'il ne dise ni au Corps ni à moi que vs la lui avez lue) ma lettre à vous, et sondez cette affaire jusqu'au fond; il importe infiniment q nous sachions si Marcoff est un traître ou non. Je ne le crois pas, mais pourtant il doit avoir dit quelque chose. Peutêtre le Corps y a t il ajouté de son cru de maniere ou d'autre | remué la conscience de S. jusqu'au fond, car de telles choses passent la raillerie, et ne peuvent se mettre sur le compte de la sensibilité trop ge. A tout egard il est affreux de me compromettre et cela ne lui sert à rien. |



*Lettre II.74 – Diotime, 4 novembre 1782 = Bd 2.285-288*

Munster, le 4 9bre 1782

Mon cher Socrate, je vous renvoie la lettre de change parceque les chiffres 666 et le nombre exprimé en lettres n'étant pas d'accord, elle m'est inutile; je prie le Prince de la faire rectifier.

Mon cher S., envoyez votre Alexis tant promptement que vous pourrez, je l'attens avec une vive impatience. Quant à l'incluse, je n'ai pas l'honneur de connoitre son auteur, mais Sophile et l'Aristée sont traduit ici, et n'attendent qu'un couple de corrections encore pour être imprimée. Jugez vous-même si après votre declaration vous pouvez en donner une contraire. Vous pouvez (puisque cela depend de moi) ordonner que celle qui est fait ici ne s'imprime pas, et laisse le champ libre à l'autre, en lui transportant votre privilege, mais come je n'ai pas lu l'autre traduction tandis que vous l'avez lu, vous jugerez le mieux si cela vaut la peine d'être préféré à la nôtre, | qui au moins est exacte si elle n'est pas elegante. Je vous parlerai une autre fois de la traduction de l'Alexis et du Simon.

Mais il faut que je vous parle d'une traduction qui m'a donné un transport de plaisir plus gr. que je n'ai eprouvé de peine de toutes mes calamités; c'est d'une excellante traduction allmande de l'ymne d'Homere à Daemaeter ou à Ceres, nouvellement decouverte par le professeur Matteus<sup>14</sup> à Moscou. D'une autre à Appollon de plusieurs de Thyrtié, de Callimaque, de Solon, Theocrit, Bion, Moschus, Proclos, Museos. Mais celle à Ceres d'Homère les surpasse toutes. C'est de la nourriture pour l'ame et pour le coeur. Nous avons 3 excellentissime traducteurs, un nomé Voss vient de traduire en beaux hexametre l'Odysée, et 2 Cte Stolberg, dont l'un a traduit toutes les hymnes, odes etc sus només, et l'autre l'Illiyade.

Faites mes compl à Tullmeier; dites lui | qu'il se procure la traduction de ces hymnes et de l'Odysée, et qu'il vous en dise des nouvelles. S'il sait lire Homere s'entend, de quoi je doute pourtant, il est trop sujet d'un M. Dup. et trop polit. Pour oser et savoir lire Homere et les grecs. Il faut être libre de corps et d'ame pour cela. En verité je m'enorgueillis tous les jours plus d'être allmande.

---

14 Christian Friedrich Matthaei (1744-1811).

A propos d'orgueil national, les François sont charmants; un jour ils nous disent dans la gazette que leurs equipages etoient comandés pour le 24 passé à Cadix, beaucoup de vin, tables de jeu etc, afin de celebrer la prise de Gibraltar. La gazette d'après annonça que leur flotte est brulé quelques jours avant l'arrivée de ces equipages. C'est come s'ils avoit voulu sortir de la comedie et que leur voiture n'y fussent pas. L'avant derniere gazette dit: Paris contenoit | un long detail, où les François nous racontent coment ils comptoient recevoir et battre à plate couture How<sup>15</sup> s'il osoit paroître; et la suivante derniere nous aprand que How a ravitaillé Gibraltar et que les François en sont pour plusieurs de leur vaisseaux brulés et fort embarassé de leur figure.

Adieu, mon cher S.: risum teneatis, amici. Au fond il faut bien rire quelque fois, et si les Fr. en veuille bien faire les fraix, ne faut il pas leur en avoir obligation.

Je vous prie de m'acheter chez un libraire le Diet portatif de Mr. l'avocat (sur les antiquités) et de me l'envoyer avec le 1er paquet fait avec le {boeure} ou l'Alexis.



***Lettre II.75 – Diotime, 12 novembre 1782 = Bd 2.289-292***

Munster, le 12 nov. 1782

La lettre q le Prince vient de m'écrire, mon cher S., me confirme encore que Marcoff doit avoir dit quelque chose au moins qui ressemble à ce que le Prince a dit, car le Prince m'écrit qu'il avoit bien cru que Marcoff lui en avoit menti, par la raison qu'il lui avoit dit aussi l'avoir averti lui-même. Or cette derniere circonstance se rapporte à ce que vous m'écrivites dernièrement que Marcoff vous avoit avoué. Et puis le Prince ne me prie point dans sa lettre de n'en point parler à Marcoff ce qu'il auroit fait sans aucun doute s'il se sentoit coupable d'avoir inventé, dans cette occation contre lui une calomnie absolue. Je crois donc que tout au plus le Prince aura modifié la phrase préparé pour vous un peu, et que le reste est

---

15 Richard Howe (1726-1799).

vrai. Mais cela | meme je ne l'aime pas trop. Je n'aime pas que par foiblesse il risque de me compromettre. Enfin il faut un peu prendre garde, et surtout à ne pas lui confier de l'écriture, car laissant tout le reste, il est du moins surement foible et negligant.

Il m'écrit qu'il peut vendre mes bracelets et la plus petite bague, l'une pour 2400, l'autre p. 300 fl. Or, come il faut que je paye à 600 avec les interets 1110 fl, il resteroit précisément les 1600 fl. que je dois à Marcoff. Ainsi quoique j'y perde surement, j'ai consentis à cette vente, voulant absolument être quitte de toute dette. Je vous prie en grace de me dire si vous avez vendu celle qui est venu d'Angleterre, et si vous en avez tiré les 100 d que | je vous devois, ou combien je dois ajouter à cette some pour m'acquitter. La raison qui me presse le plus pour m'acquitter, ce [c'est] que je cours ge risque qu'il viendra bientôt un tems où mes revenus seront bien diminuez. Et quand ce ne seroit que de 2000 fls come dit le Prince, ce sera beaucoup, puisqu'il faudra dans ce cas louer ma maison, quitter mes laquais etc., pour pouvoir continuer l'education de mes enfans sur le meme pied. Ainsi, je serais plus embarrassée alors qu'à présent de payer mes dettes. Vous me dechargerai donc d'un poids desagréable (quoique bien moins vis à vis de vous q de Marcoff) en me mettant la dessus en regle avec vous. |

Mon cher S., j'attens vainement votre dialogue. Il n'arrive pas, vainement le memoire sur la Banque d'Amsterdam, vainement le lacque et le dessein de Van der Aa. Je desire tous cela vivement et rien n'arrive. Je viens d'ecrire à Marcoff pour un ballot de tapis de pied que je dois faire venir pour une dame d'ici. Je vous prie en grace d'y joindre tous ce que vous avez à m'envoyer, afin que cela ne fasse qu'un envoie, et de me faire choisir par Van der Aa si vous n'en aviez pas le tems une provision de bon crayon rouge pour l'ajouter au reste. On ne peut le trouver bon ici, et mes enfans dessinent à présent serieusement, non seulement en fortification, mais en crayon rouge. Voici un oeuf que j'ai fait dessiner à Mimi d'après natur. Il n'est pas beau, mais pour être le 1er je crois pourtant que cela marque quelque talent. Renvoyé-le moi, je vous prie. Je garde tous cela pour comparer les progres. Adieu, cher S., je vs embrasse.

*Lettre II.76 – Fürstenberg?, sans date, 1782 = Bd 2.293-294*

[1782]

Vos deux reflexions, en date du 5, sont très importantes; on se les dit à l'oreille aussi autre part, et depuis du tems. C'est le moment, l'essentiel est *que Max. n'abdique pas!*<sup>16</sup> Sur *Bentînck*<sup>17</sup> je compte d'être tout à fait sûr dans peu.

Que n'avez-vous une flotte, et de l'union pour forcer les couronnes à la paix.

Les gazettes donnent à entendre que le Grand Pensionnaire ne restera pas. Si le patriotisme met l'homme qu'il vous faut à sa place je me rejourirai bien. Mais je crains les passions dominantes, et plus que cela la foiblesse, qui ne sçait ordinairement resister, ni à la force, ni à la flaterie, et les influences des invisibles (aux quelles je crois très fort.)

Mais il faut qu'une Nation comme la vôtre arrive enfin à quelque système raisonnable, si la fermentation dure, et que les bons citoyens (qui ne sont que hollandois) ne desesperent pas.

Je regrette bien de profiter si peu des lumieres que je respecte tant. |

*Lettre II.77 – Diotime, 15 novembre 1782 = Bd 2.295-298*

Munster, le 15 9bre 1782

Mon cher Socrate. Pour oser, avec la haine que je vous connois contre les sillouettes, vous en envoyer une, vous jugez que j'ai dû en être aussi contente que vous, et en effet j'y avois trouvé tous ce que vous en dites, et j'osai penser qu'elle vous feroit changer d'opinion come moi. Elle est fait en plein jour sans lumiere ni lampe, dans une petite chambre obscure come etoit celle que vous aviez placé à Niethuys. La composition de l'ensemble des figures come come les figures même toutes d'après nature. Je lisai haut une lettre que je venois de recevoir, les autres écoutai chacun dans la position où ils se trouvent dans le tableau. Je suis absolument de votre vie dans tous ce que vous dites relativement à l'art des

16 En chiffres: 36,4,32. 65,52,63. 27,26,33,29[=23],2,39,10,16. 56,34,12.

17 En chiffres: 53,61,50,42,etc.

portraits. J'ai fait encore depuis peu une horrible experience de la disharmonie qui resulte d'une portrait dont les parties ressemble sans la physionomie. Un peintre qui est venu ici a peint Furstenberg et moi aussi. Pour moi je ne saurois juger, mais chez Furstenberg chaque trait pris à part est exactement ressemblant, p.e. chaque oeil, déjà par les 2 pris ensemble en particulier, ressemble quant à la forme {...}. | Il en est de même du nez à part de la bouche, du menton, de chaque joue, de chaque cheveux, de chaque ride pris partiellement, eh bien le total (le croiriez vous) de cette phisionomie dont les caractères distinctives sont le genie, la vigueur et la bonhomie. Il en a fait avec chaque trait à part ressemblant la physionomie.

Vous connoissez surement de ces vieilles femes, qui rempli de rides n'en ont cependant pas une qui soit le sillon d'une pensée ou d'un sentiment profond. Ce sont chez elles des rides provenus d'une habitude de larmoyer en grimaçant horriblement avec les muscles, eh bien vous connoitrez surement par mis ces vieilles quelque veuve dont ces muscles en question dès qu'on parle du diffunt quoiqu'elle ne s'en soit pas soucié pendant sa vie, ou bien paré qu'avec lui elle a perdu ses revenus, et aises accoutumes par une heureuse association ont pris le plié de se mettre en mouvement; elle ne pleure pas encore, mais elle va pleurer. Voila mon cher S., si vous y ajoutez l'air le plus bête possible, la physionomie de Furstenberg dans la peinture en question | et cette peinture, en me causant une telle antipatie, qu'ayant été mis dans ma bibliotheque à secher je vous jure que je n'osai y entrer de crainte de le voir, me fit faire les memes reflexion que vous faites à cet égard. Je suis persuadé que le portrait de Furstenberg de Tischbein que j'ai ne plait tant que parceque l'ayant mis en profil, et etant parvenu à exprimer fort heureusement un de ses regards, il a mis comme vous dit ceux qui le voyent dans la necessité de faire le reste sans y porter des empechements. Car si vous le comparez trait pour trait celui de Tischbein et l'horreur dont je parle, il est vrai à la lettre que l'horreur a beaucoup plus de verité de conformation physique. Mais c'est un mensonge metaphysique des plus hardi. Suis-je encore dans les bonnes graces de Camp<sup>er</sup> ou le Corps m'en a-t-il dit de rechef privé, car j'ai remarqué toujours que jamais homme n'a été vraiment ami ou intimi du Corps sans me haïr ou m'éviter au bout d'un certain tems, plusieurs personnes en revenant d'une double erreur m'ont ensuite éclairci ce mystère que je connai à present à fond, ce

que vous me dites de l'ode à Ceres {mastique} par le traducteur qui l'avoit reçu en cadeau du professeur<sup>18</sup> de Moscou qui l'a decouverte | et meme il lui en fait publiquement ses remerciments dans sa preface. C'est le Comte de Stolberg, ils sont 2 freres tout deux grecs à bruler, tout deux poetes distingués, tout deux ge et chauds zelateurs de la liberte germanique, tout deux excellants à mille egards. Un 3e frere qui avoit les memes talents pour le moins, avec la meme passion, et connoisseur du grec et de la poesie, a été tué en duel par un etudiant passé 2 ans environ.

Adieu cher S. Je vous embrasse. Ainsi fait toute la famille.

Il faut qu'Apollon ait de rechef quelque intrigue, car il nous a derobé par d'eppais nuages le message qu'il lui a fait.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fro Wesel



*Lettre II.78 – Diotime, ... novembre 1782 = Bd 2.299-306*

Munster, le ... de 9bre 1782

Il n'y a rien qui m'ettonne, mon cher Socrate, dans la nouvelle que vous m'annoncez et je n'y vois que deux choses à faire. La 1ere c'est d'engager à tout prix le Prince d'accepter Turin, mais sans trop se servir des raisons de sa feme et ses enfants, et parcequ'elles ne sont pas assez efficientes pour lui, 2do parcequ'il ne manqueroit pas de nous raprocher sans cesse, mais il faut se servir des raisons beaucoup meilleures du blame et du mepris publique qu'il s'attirera etc. etc.

En second lieu si (comme je m'en flatte la cause de la petitesse des offres qu'on lui fait) il accepte la 1ere et non moins importante à regler ceci ma pension, car vous jugez bien que je me trouverai dans de beaux embarras s'il alloit me payer | avec moins d'exactitude, ou retarder longtems, ou peutêtre sous differents pretextes, come qu'il n'a pas encore reçu ses argents etc etc. Il omettoit de tems en tems ses paiements, me disputant ensuite la chose. Tous cela sont des tours

---

18 Christian Friedrich Matthaei (1744-1811).

qui me sont arrivé. Si près dans une ville où il étoit environné de gens qui aiment, de la crainte de la Cour. Ainsi je puis à plus forte raison attendre ces procédés de la bas.

Voici ce que j'imagine pour obvier à la chose. Que Mr. Marcoff ait la bonté, dès que la chose sera décidé, d'aller chez le Prince avec vous, de dire au Prince en votre présence (parceque cela rendra la chose plus naturel, paroissant tout simple que come mon ami vous avez songé à mes interets) de lui dire donc, qu'ayant parlé ensemble des | retards aux quels je pourrois être exposé, vu son éloignement de la beaucoup plus ge possibilité qu'une lettre de change s'égare en chemin, enfin qu'en faisant toutes ces considerations, vous (Marcoff et vous) aviez conclus ensembles qu'il seroit le mieux pour moi come le plus avantageux et comode pour le Corps, pour ne rien perdre par tous ces changes seroit que Marcoff se chargerait de m'envoyer come de coutume mes revenus tous les mois, et que le Corps pourroit choisir ou de faire assigner directement de P. de les revenus ces 8000 fl. à Marcoff ou de les lui passer en deux ou plus de termes de T. Mais que le plus court et le moins dispendieux seroit de faire passer directement les arg. de Prince à Marcoff. | Come cet offre est reellement avantageux au Corps (en tant qu'il n'a pas envie de me tromper c.a.d.), il ne pourra le refuser sans se demasquer et c'est alors à vous à jouer votre role en l'absence de Marcoff de vous ettonner d'un tel refus, de dire que vous seriez le 1er à dire à tous le monde si j'en souffre une minute l'offre que vous avez refusé, que si ses intentions sont droites il devoit l'accepter come une chose très avantageuse, etc. Mais avant de frapper à cette porte il faudroit, il est vrai, sonder Marcoff si cela ne lui sera pas desagréable. Mais come je ne vois aucune raison, et surement cela ne lui sera nullement onéreux, car si le Corps ne le rembourse pas exactement de maniere ou d'autre, il doit sentir qu'il n'est engagé {en} rien vis à vis de moi. Je scais bien que cette {même} reflexion n'entrera pas un instant dans | la tête de Marcoff. Aussi je ne la fais que pour m'assurer moi-même que ma demande n'est pas indiscrete. Mais elle est infiniment importante pour tenir toujours le Corps en ordre, sachant qu'il ne peut me manquer de ce côté sans que cela soit immédiatement connu.

Je vous prie donc de communiquer cette idée à Marcoff en lui disant en meme tems que je le prie de terminer la vente de mes bracelets, que ce n'est pas (come il me l'ecrit) que je sois en peine de l'avoir lui pour créancier, je vous assure bien

au contraire, (et s'il me connoit il a dû en juger par ma facilité à lui demander ce service) bien au contraire dis-je, je le lui ai demandé avec le sentiment complet du plaisir et de la jouissance que j'allai lui donner. D'ailleurs come lui, je fais trop peu de cas de l'argent pour mettre tant d'importance à ces sortes de services, soit que je les rende ou reçoive. Avoir assez bonne opinion de quelqu'un pour vouloir être avec lui dans | un rapport volontaire, pecunier quelconque, c'est lui rendre le plus bel espèce d'hommage que je connois, car pour cela il faut que je sois convaincue qu'il met précisément à l'argent, autant et pas plus de prix que moi, et qu'il sente en servant beaucoup plus son {plaisir} que celui de la personne qu'il oblige, qui en effet seroit nul si elle ne sentoit dans l'autre la jouissance, car par l'emprunteur ou le receveur du service il n'y a là rien d'agréable. Et je sens parfaitement comment les gens, qui par leur nature ne sont pas formés pour obliger de cette maniere, doivent faire quantités d'ingrats dont ils se servent ensuite come d'autant de preuves de la méchanceté des homes. Mais jamais ils ne parlent de l'ingratitude contre le bienfait beaucoup plus importants. Or ceux qui repoussent presque avec haine la main qui veut les arracher au vice, les rendre meilleure etc, | quoique ce mot me paroît absurde en tout sens, car dans le 1er cas , c.à.d. si je me detourne du lache qui veut me vendre son service au prix de ma liberté, c'est tact de la personne; dans le second cas c'est aveuglement ignoran de ce bien auquel on veut me mener, et a.d.r. je ne comprend ce mot parfaitement dans leur sens qu'en l'appliquant à l'ancien usage des Gaulois dont parle Cesar dans son 3e liv. de la guerre des Gaules,<sup>19</sup> (et que Plutarque dans sa vie de Sertorius dit avoir eu lieu dans les memes tems en Espagne): illi devotis ac soldurios adpellant quorum haec est conditio uti omnibus in vita commodis une cum his fruantur, quorum se amicitiae dediderint si quid iis per vim accidat, aut eundem causam, una ferant ant sibi mortem consciscant, neque adhuc hominum memoria repertus est quisquam, qui, eo intersecto, cujus se amicitiae devovisset, mori recusaret.

Voila une disertation où je suis tombé sans y songer. Il est bon de m'en souvenir pour ne pas l'allonger trop. Il m'arrive | toujours avec vous, mon cher S., pour peu que je ne sois pas (come cela m'arrive le plus souvent) pressé à la minute de ne pouvoir manquer d'être trop longue.

---

<sup>19</sup> Caesar, *Bellum Gallicum*, III, 21.



Pour votre Dialogue, je l'ai trouvé admirable. Come je vs l'ai écrit la dernière fois, il y a sans doute quelques fautes d'orthographe et de français. N'en déplaise à Mr. de Sarsfield, mais je vous les marquerai dans l'autre exemplaire q vous m'avez promis, à moins que vs n'aimiez mieux que je vs renvoi celui-ci, ce que je ne ferai pourtant surement pas avant d'en avoir un autre. La traduction allmande de deux de vos dial. faite ici étoit achevé et l'impression en étoit déjà arrangé avec un libraire d'ici. Lorsque l'autre parut j'ai reçue hier votre lettre du 26 et dimanche passé vos 2 lettres, c.à.d. celle aussi qui avoit manqué la {vendredi}. Mr. de Furstenberg, qui a pris des informations sur ce retard a sçu qu'il n'étoit qu'accidental. La poste de Cleve, toutes les postes, gazettes etc. avoit {m...} ce meme jour, et ne sont arrivé que dimanche.

Adieu, cher Socrate.



*Lettre II.79 – Diotime, 18 novembre 1782 = Bd 2.307-310*

Munster, le 18 de 9bre 82

Mon cher Socrate, je ne vous repondrai auj. que par une très courte lettre, aussi étant occupée, occupée et puis encore occupée. Si la Princesse d'Orange desiroit un petit tableau come vous en avez reçu un, j'en ai un encore, ainsi vous n'avez pas besoin de la cacher. Si cette crainte vous retient, je vous enverrai par la chariot de poste une traduction all mande de tout vos oeuvres qui vient de paroître ailleurs qu'à Munster, et c'est pourqu'on la soupçonnoit qu'on n'avoit pas encore voulu imprimer la nôtre. Mais ce qui m'indigne dans cette traduction c'est que le Simon informe tel qu'il est dans le vieux manuscrit est traduit aussi. Je vous prie de vous rapeller tous ceux à qui vous l'avez donné ou prêté. Vous sentez que ni l'exemplaire de Furstenberg ni le mien ne sont sortis de nos mains. Ainsi il faut que cela soit venu d'ailleurs, et il nous seroit interessant de pouvoir, en sachant à qui {vous} | l'avez jamais prêté ou donné, combien, de qui cela vient. Il sera peutêtre necessaire que vous ecriviez une protestation (que nous puissions inserer dans des journaux) contre le Simon, au moins come étant une piece tronquée, point finie, qui a été intercepté, car c'est un espèce de vol, et j'en suis d'autant

plus indignée que je suis amoureuse à l'exès de ce petit Dialogue. Je vous prie en grace de me dire tout de suite là dessus tous ce que vous en savez. Faites vous lire les trad. par Van der Hope, qui entend bien l'allemand. Dans {celle} que j'en ai pu lire depuis hier que je l'ai il y a du bon et des fautes aussi.

Adieu, que le ciel vous benisse. Le Prince m'écrit que j'aurai la reponse de la Cour la poste prochaine. De grace | quel qu'elle soit, empechez seulement les resolutions subites, afin que j'aie le tems de dire mon avis. Le Prince je crois y gagnera meme pour ses propres voeux, car si etant contraire aux vrais interets de mes enfants, je ne puis (le voulant) l'empecher. Je pourrai du moins, me flattant d'un peu plus de sang froid dans les evenements de pure fortune, lui indiquer peutêtre de mellieures routes pour chercher et obtenir ce qu'il desire. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fco Wesel



*Lettre II.80 – Marcoff, sans date, 1782 = Bd 2.311-312*

[1782]

Ayant executé la commission dont la Princesse m'a chargé, et prêt à l'envoyer, j'ai l'honneur de vous en prevenir, Monsieur, afin que vous y joignez les articles que vous destinez pour elle. J'attendrai là-dessus vos ordres.

Je me flatte que vous jouissez d'une parfaite santé et que ce sont vos occupations seules qui m'ont privé si longtems du plaisir de vous voir.

J'ai annoncé à la Princesse des nouvelles decisives de Petersbourg par cet ordinaire. Mais n'en ayant reçu aucune, | je ne me trouve pas en etat de lui tenir ma parole. Si vous lui ecrivez aujourd'hui, veuillez bien lui en dire un mot pour la tranquilliser, et recevez les assurances de ma plus haute estime et de mon attachement le plus parfait.

Marcoff |

[Couvert] Pour Monsieur Hemsterhuys

*Lettre II.81 – Diotime, 22 novembre 1782 = Bd 2.313-316*

Munster, le 22 9bre 1782

Mon cher Socrate, il est vendredi à 10 h., c'est-à-dire le lendemain du jour de poste, et je n'ai de lettre ni de vous ni du Prince et de Marcoff, qui m'en avoient tout deux annoncés avec les nouvelles de Russie pour auj. Ce n'est pas le retard de ces nouvelles qui m'inquiette, puisque j'ai pris depuis la 1ere nouvelle mon parti d'en attendre patiamment mon issue, mais l'idée qu'étant arrivée, elles ayent pu affecter le Prince au point de vous occuper tous assez pour oublier de m'aviser de son etat. Car jusqu'à ce jour les postes n'ont pas encore retardé au delà d'une h. et les chemins à cause de la gelé sont plutôt devenus mellieur que pire. Quoiqu'il en soit, je vous recomande tous à la garde de Dieu, vous priant de vous servir auprès du Prince de toutes les raisons que Dieu a fourni à un être raisonnable, | et nommément au Prince qui a dans son esprit des ressources que chacun n'a pas, pour consoler des evenements de la fortune ou du moins pour recevoir ces coups avec cette tranquile decence qui sied et convient à l'home, à un être qui pourtant n'est dans ce monde qu'en qualité de voyageur. Je n'ose lui ecrire à lui-même dans l'incertitude des nouvelles, de leur effet sur lui et de la situation de son ame, et rien n'est pire que de vouloir offrir à un home des consolations d'une couleur qui ne s'alie pas au ton de son ame. Elle l'a repousse et est tenté de meconnoitre le coeur et le motif qui l'offre. C'est ce qui m'est deja arrivé avec le Prince quand on est present come vous ou {...} plus à meme de tirer parti des | ouvertures et moments qui se presentent pour faire couler quelque goutte d'un baume bienfaisant sur une ame ulcerée.

Camper est auprès de lui aussi, cela me tranquilise par rapport à la santé du Prince aussi bien que relativement à son ame. Faites lui, je vous prie, milles amitiés de ma part et dites lui que son illustre elève Zummerink de Cassel m'a honoré d'un cadeau qui m'a causé une ge joie de plusieurs injections des vaisseaux lymphatiques et glandes. Je voudrois bien posseder quelques reliques du maitre aussi.

J'ai reçu hier soir, mon cher Socrate, l'Alexis. J'en ai devoré une partie, et je vous quitte pour reprendre mes leçons avec mes enfans que j'ai interrompus un moment pour vous ecrire, voyant que je ne reçois point de lettres. Ensuite

j'acheverai votre sublime dialogue. Ce qu j'en ai lu a coulé dans mon ame come le {nectar} dans le sang immortel des Dieux. | Vous avez bien raison de dire que personne ne vous entend mieux que Diotime, je l'éprouve à tout moment. Je crois que cela vient de ce que les oreilles de mon ame s'ouvrent plus avidement que ceux d'un autre, lorsque vous parlez.

Adieu, je vous embrasse et vous salue. Le Grande Homme a deja lu hier une partie avec moi et en est enchanté aussi.

Dites de ma part au Prince la raison qui m'a retenu de lui écrire.



*Lettre II.82 – Marcoff ?, sans date = Bd 2.317-318, 321-322*

Dans la lettre que vous m'avez fait parvenir aujourd'hui de Md de Gallitzin, elle me donne des preuves d'une confiance entiere. Je vois par ce qu'elle me dit que vous {estes} au fait de tout son {fré}, donc que je m'adresse à vous, Monsieur, pour vous prier de me dire naturellement si vous croyez que la lettre si jointe puisse atteindre le but. Je desire vivement de la servir sans la compromettre. Quand vous m'aurez communiqué vos remarques, je ferai remettre cette lettre ou une autre tendant vers le même but au Prince de Gallitzin. L'essentiel c'est de produire l'effet désiré, ainsi je reclame surtout votre franchise. Quand à vos remarques, je suis persuadée que vous | souhaité autant que moi d'être utile à Md de Gallitzin qui mérite bien que ses amis se reunissent pour la servir, elle qui conoit si bien les devoirs de l'amitié. |



*Lettre II.83 – Marcoff ?, sans date = Bd 2.319-320*

Nos soins n'ont pas eu le succes désiré, Monsieur, le courier etoit déjà parti, le Prince de Gallitzin a déclaré que quand même la chose n'eut pas été faite, il seroit resté inébranlable, il a parlé de certains arengemens pris avec son frère qui est ici. En savez vous quelque chose? Il assure que ce frère est riche, que ses enfans en

hériteront, et que dès à présent il leur donnera, ou à lui, une some annuellement, le Prince de Gallitzin m'a engagé sa parole d'honneur de laisser à sa femme la jouissance des revenus qu'elle a présentement, et de les augmenter dans la suite s'il le peut, lorsque ses affaires seront arrangés. J'ai crû nécessaire que vous fussiez informé de ceci, afin que vous puissiez avoir l'oeuil qu'il tienne sa parole, et m'avertir en cas qu'il y manque. Il seroit bon de savoir au juste ses revenus, et ce qu'il pourra donner à sa famille. Vous a-t-il dit que je m'étois employé pour le faire changer de resolution? Sa femme n'a pas été compromise, et il a bien pris ses démarches.



*Lettre II.84 – Fürstenberg, 23 novembre 1782 = Bd 2.329-332*

M., ce 23me 9bre 1782

Monsieur,

Je vous suis infiniment obligé, Monsieur, de l'admirable lettre que vous m'avez pris la peine d'écrire en date du 19.

C'est comme si la nature étoit par tout en travail pour enfanter des revolutions dans les systèmes; et il me paroît que par tout les germes existans sont si mauvais, que nous n'aurons que des avortons ou des monstres.

Si votre idée se realisoit, Monsieur, relativement au parti à prendre, la confusion seroit terrible, et l'ordre pourroit sortir du chaos. Mais cela se peut-il en conservant en meme tems des Droits à ...

En Allemagne il y a de même une fermentation interne, on veut le bien, on le veut sous des modifications de tems, de maniere, de système, etc. On veut le bien d'une maniere dont il ne paroît pas pouvoir {exister}.

Je ne dis rien d'autres pays, ni de l'influence, de l'action, de la reaction de l'un sur l'autre; il est très naturel que | tous ces chocs et systèmes produisent des étincelles, des embrassemens, des explosions, peut-être une lumiere plus pure, plus generale, un energie plus harmonique.

Je suis assez dans les sentimens de Diocles que le siecle d'or pourroit renaître sous une autre face. Mais je crains que quand tous ces volcans auront joué, il ne nous restera que des craters.

Je prendrai la liberté de raisonner une autre fois sur cette matiere avec plus d'étendue.

Aujour d'huy votre lettre à la Princesse d'hier m'occupe. Nous croyons voir le Prince plus décidé pour la pension que vous ne le marquez, Monsieur, j'avoue. La Princesse craint qu'il n'y ait des menagemens dans votre lettre pour la preparer, pour adoucir le coup; et c'est ce qui ne l'embarasse pas peu dans un moment où il est essentiel pour Elle de sçavoir net sans menagement sa situation. Elle a ruminé quelques mesures qui peuvent être utile dans un cas et pas dans l'autre, ainsi il est essentiel que par vos lettres (les seules) elle connoisse sa situation sans menagement.

Je vous prie d'être persuadé des sentimens les plus vrais et les plus distingués, que vous m'avez inspiré, Monsieur, votre très humble et très obéissant serv.,

F. Furstenberg

Je n'ai lû l'Alexis qu'une fois, mais avec une grande sensation. Je dois le lire encore quelques fois avant que d'en parler.

P.S. En cas que le Prince acceptât le Ministère de Turin, il y auroit encore une precaution très necessaire à prendre. C'est que la Princesse soit sûre de son revenu annuel qu'elle reçoit du Prince. Dans ce grand éloignement il pourroit y avoir de l'oubli. Pour obvier à cela et diminuer en meme | les difficultés et fraix des payemens, il seroit très utile que M. Marcoff reçut la somme que le Prince paye annuellement à la Princesse, et la lui transmet.



*Lettre II.85 – Diotime, 25 novembre 1782 = Bd 2.325-328*

Munster, le 25 Nov. 1782

Mon cher Socrate, je ne sçais s'il convient à l'idée qu'il seroit bon que le Corps dit de vous de souffrir, qu'il vous dise en face qu'il faut me cacher une nouvelle que Marcoff ne doit pas savoir. C'est dire que pour servir Marcoff il me croit capable de jouer le traître vis à vis de lui. Quand à moi, les procédés, opinions etc. du

Corps, en tant que l'éducation de mes enfans n'y est pas intéressé, me touchent desormais trop peu pour que vous ayez à craindre que la passion m'entraîne au point de faire remarquer ce que je scais par vous ~~cependant~~; et meme si vous trouvez bon que le Corps manifeste ces opinions sans opposition, j'en suis très contente aussi.

Il faut me rappeler toutes la phrase que j'ai écrit au sujet de Ca. Car je n'en ai plus aucune idée. Je scais seulement pour sure que je n'ai rien pu vouloir en écrire de mauvais, car je n'en scais ni n'en pense rien que de bon.

Votre Alexis est pour moi de tout excellence et le Grande Homme est du meme avis. Je ne puis | vous dicter ce qu'il faut écrire relativement à la traduction allemande. C'est à vous à en décider.

Je n'ai pas oublié les craions rouges que j'ai emporté de La Haye, mais come mes enfans dessinent avec tous les jours, cette provision qui ne consistoit qu'en une petite boîte pleine tirera bientôt à sa fin. Je vous prie de demander à Van der Aa et de me dire ce qu'il a déboursé pour moi, tant pour les craions que pour les lacques, etc. etc. etc.

Marcoff m'a écrit dernièrement une lettre assez froide, et je ne puis lui répondre, puisque je ne suis pas exactement au fait de lui.

Voici une lettre qui ressemble à un registre, mais je n'ai que le tems de répondre ainsi par article. Je suis occupée, outre mes occupations ordinaires assez considerable d'un ouvrage essentiel pour mes enfans. Mais je ne puis en parler dans une lettre. Je vous le dirai, si un jour je vous | parle face à face.

J'ai reçu hier soir les 2 couverts, c.à.d. vos lettres du 19 et du 21 à la fois. Je suis touché de l'état de la dame en question, et de ce qu'on a cessé de la respecter et de l'épargner.

Adieu, mon cher Socrate, je vous salue et vous embrasse.

Je viens de lire votre lettre au Grande Homme, qui est excellante et que je garderai précieusement. L'expression de marcher modestement à côté de l'éternité est des mieux caractérisés pour ce {sicle}. |

*Lettre II.86 – Diotime, 2 décembre 1782 = Bd 2.333-336*

Munster, le 2e dec. 1782

j'ai reçu votre lettre du 29

Mon cher S. Je suis un peu embarrassé de vous tenir ma promesse au sujet de la silhouette puisqu'il paroît par l'incluse du Prince que vous lui avez dit qu'elle lui étoit destiné. Sans quoi je ne sais où il auroit prise cette idée parceque je ne lui ai meme jamais dit qu'elle existoit. Cependant comme vs ne m'en avez pas averti, je lui ai repondu que je tâcherai de savoir qu'est devenu l'ouvrier et si je le decouvre, d'en faire venir une pour lui, voulant en attendant votre reponse. Vous gardez celle que j'ai encore et que je vous ai promis dans le cas que la Princesse garda {l'otre} exemplaire.

L'accidant de Me Quarles est bien triste. Je crois me rappeler que c'étoit une feme grasse, replette, jouissant d'un ge air de santé. Mais c'est aussi tous ce que je m'en rappelle bien obscurément encore.

Votre Dialogue | fait mes delices quand je puis attrapper un moment pour y lire et relire. J'espere que vous achevez le Simon, et puis j'ai dans l'esprit un sujet pour un nouveau Dialogue. s'il vous agrée. Je compte que vs recevrez bientôt la traduction de vos oeuvres. Alors vs pourrez en juger et de ce que vous voulez faire, ou bien je vous proposerai alors mon avis. Mais il faut que vous l'ayez lu auparavant.

Dites moi, je vous prie, sur quel exemplaire je dois mettre les corrections que je verrai à faire dans l'Alexis, car je n'aimerois pas à me departir de mon exempl. avant (du moins) d'en avoir un autre.

La manoeuvre du silhouetteur c'est de prendre dans une chambre obscure les figures dans leur attitudes naturelles et de la grandeur dont elles doivent rester sur un papierhuilé, | en plaçant la personne à dessiner contre une fenêtre, mettant entre elle et la fenêtre un chassis couvert de papier, et la chambre obscure de maniere que la personne se trouve entre le chassis et le dessinateur.

Les têtes il les dessine à part sur un autre papier, aussi de la maniere susdite, mais en rapprochant sa chambre obscure de maniere que la tête ait un peu près le quadruple de la grandeur qu'elle aura dans le tableau. Cette tête il la reduit ensuite chez lui par le moyen de quelque {grap... ou singe} à sa juste grandeur,



et la place sur la figure qu'il découpe. Il applique cette découpure sur une glace frotté, le vuide d'une composition de suie de cheminée et voilà le tableau achevé. Ce qui le rend difficile à transporter, car si la glace se brise ou reçoit quelque frottement, le tableau est perdu.

Adieu, cher S., je vous embrasse de tout mon ame. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
franko Wesel



*Lettre II.87 – Diotime, 6 décembre 1782 = Bd 2.337-340*

Munster, le 6 dec. 1782

Mon cher Socrate, la raison que vous n'avez pas reçu encore la traduction de vos oeuvres, quoique je vous l'avois annoncé dans mon avant avant dernière, c'est que je croyois alors qu'il n'y avoit qu'à envoyer chez Perrnon pour la faire chercher et l'envoyer à la poste, en quoi je m'étois trompé. Je lui avois fait dire d'empaquetter un exempl et de l'envoyer à votre adresse par le chariot de poste. Il me fit répondre que cela seroit executé, ne voulant pas perdre ce petit gain. Il écrivit tout de suite sans m'avertir qu'il ne l'avoit plus, pour le faire venir n'en ayant reçu que peu d'exemplairs. Celui que j'ai lu ne m'appartenoit pas. Enfin vous l'aurez pourtant et bientôt.

Mon soupçon que vous modifiez un peu les nouvelles que vous me donnez, mon cher Socrate, croyant m'y mieux preparer par là, | se fonde sur quelques unes de vos lettres et d'une {entraiche} de cette année ci, où vous me marquez vous-même que vous avouiez avoir embelli de certaines nouvelles precedentes pour me faire plaisir, etc. etc., et c'est pourquoi je vous repette encore une fois la priere de n'en rien faire, outre que reellement j'ose croire que cela est superflu. Il en resulte une defiance qui rompt souvent des mesures qui doivent être prises sur le champ, et qu'on n'oseroit risquer qu'à la condition qu'on soit sure à la lettre de ce qu'on vous mande de la situation des choses. Cette espece de prudence, qui lorsqu'on se trouve come vous entre trois personnes qui ont ensemble des affaires litigieuses, et qui pense pouvoir modifier un peu la verité vis à vis de

chacun pour le bien de tous, | ne reussit pas, meme lorsqu'on n'est intimement lié avec aucun des 3, car tôt ou tard les uns ou les autres se parlent, decouvrent l'illusion, s'en haïssent bien davantage on haïssent et se defient pour toujours de celui qui par bonne volonté la leur fit. Il faut dans tous les cas parler clair avec un des 3. Je n'ai pas besoin de dire combien p.c. cela est d'autant plus essentiel lorsqu'on est particulièrement lié avec l'un, car alors il se joint à la decouverte de la modification et à la defiance qui en resulte, et qui porte des coups sensibles à tout amitié, {l'amitié} meme lezé, car une restriction quelconque ne peut jamais avoir rien de flatteur, ne pouvant se fonder que sur l'idée qu'on a ou de la foiblesse ou de l'indiscretion d'une personne.

Adieu, mon cher Socrate, je vous salue et vous embrasse de tout mon coeur. Je suis si occupée que je trouve (je vous le jure) à peine le tems de manger. Moins encore de lire les tragedies de Seneque. D'ailleurs je ne les ai pas, il me manque encore d'autres auteurs anciens, je vous supplie de me faire une liste des mellieurs, tant grecques que latins, en ajoutant sur quel sujet et dans quel tems chacun a ecrit. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fco Wesel



***Lettre II.88 – Diotime, 10 décembre 1782 = Bd 2.341-342, 347-348***

Munster, le 10 Xbre

J'ai reçu votre lettre du 6, mon cher S. Aussi tôt la presente reçu il vous plaira envoyer chercher ou aller chez Perrenot, et le prier de remettre ce paquet le plutôt possible entre les mains de La Princesse, mais seule seule.

Adieu, je n'en puis plus d'écriture.

Si Perrenot n'est pas à La Haye, il faut chercher un autre canal sure. Ma foi, je n'en scais pas, mais cherchez.



*Lettre II.89 – Diotime, sans date*<sup>20</sup> = Bd 2.323-324

Mon cher Socrate, je serois fâché que vous fouliez aux pieds cette belle sagesse, et cela pour moi qui suis par la nature de mon Nom conspirative de la sagesse.

Voici la marche de notre journée. Fürstenberg va à 2½ à la Cour. Nous dinons à la maison, après dîner je dois aller chez la Princesse jusqu'à 9 h. Ensuite je viens ici coucher les enfans, mais j'ai demandé au Prince la permission de ne pas passer le reste de la soirée chez lui, mais chez vous, ainsi je viendrai (ne le pouvant avant) à 9½ et resterai une heure chez vous.



*Lettre II.90 – Diotime, 27 décembre 1782* = Bd 2.343-352, 363-364

Munster, le 27 de Xbre 82

Mon très cher Socrate. Je ne vous rendrois qu'imparfaitement ce que j'ai souffert pendant 8 jours passé à côté de vous, come Tantale affamé à côté des plus beaux fruits du monde. Mais vous qui connoissez Diotime et qui avez partagé ses souffrances, vous y supplerez, je ne me console des desagremens de mon voyage que par la sensation du bien, et du plaisir que je sens avoir fait à mon Prince, et à l'excellente Princesse d'Orange, et la satisfaction réelle d'avoir eu l'occaton de connoitre et d'approcher de plus près de cette ame homogène, qui (à mesure que je la penetre) me frappe et me plait. Vous devinez que c'est de Van der Hoop que je parle. J'ai trouvé en arrivant ici de lui une lettre qui me touche. La fatigue que j'éprouve à la suite de 4 nuit et autant de jour d'un voyage fâcheux par les chemins | les plus horribles, ne seroit pas un obstacle suffisant au besoin que je me sens de lui repondre si le tems ne rendoit la chose impossible, la poste partant dans l'instant, et nous ne somes arrivé qu'hier vers le soir. Dites lui cependant pour moi tous ce que vous savez que sent Diotime à la vue d'une telle ame le spectacle le plus sublime et dans ce siecle de philosophie moderne. Helas le plus rare c'est celui d'une ame active, riche et forte, qui se developpe sans cesse

---

20 Cette lettre a été écrite apparemment durant une visite de Diotime et de Fürstenberg à La Haye, en décembre 1782.

vers un meilleur futur sure et élevé! Cette contemplation est pour moi la plus vive image des beatitudes celestes et je ne crois pas qu'il seroit un chagrin reellement possible sur terre pour l'être qui pourroit jouir sans interruption en soi, et dans une multitude d'homogènes qui sont ses frères et ses amis nés de | ce spectacle celeste.

C'est là le sublime de la sensation d'une vrai mère ou de tout vrai educateur s'il peut en exister un parfait comparable à une vrai mere, mais aussi le contraire est l'enfer de cette meme mère. Et celui là seul peut aimer veritablement qui, come pour le veritable ami, est susceptible de cette jouissance. Si vous voulez bien conserver cette idée toujours presente, vous en aurez une claire et parfaite qui vous expliquera pourquoi Diotime, si indifferante pour tous les chagrins (ou soi disant tels) qui derivent des malheurs de la fortune, de la calomnie, des honneurs manqués, etc. etc. etc., s'affecte si vivement de tous ce qui tient à vos propres imperfections, à celle de ses enfans ou de ses amis. Je dirai presque: dut-on me comparer à Heraclite qui pleure toujours à ceux de tout home. | Je ne puis souffrir à cause de cela toute cette partie de la poesie, qui tend à faire rire les homes des deffauts (et pis encore) des vices de leur semblables. J'aimerois beaucoup mieux que les poetes comiques, satiriques etc les fissent rire des malheurs de la fortune. Ce seroit leur apprendre à les evaluer d'une façon plus juste, et que quelque bonne ame ne m'objecte pas par exemple que ce seroit durcir les coeurs des homes envers les pauvres etc. Car si chacun ne mettroit au richesses que le prix qu'elles meritent, il n'y auroit ni riche ni pauvre. Il en est de meme de tous les malheurs d'opinion.

Je ne sais coment je suis tombé dans cette dissertation avec ma pauvre tête fatigué et hebeté. Je ne devrois pas risquer de raisonner sur rien auj.

Veillez au moins, mon cher Socrate, compter come non avenu les sottises que je puis avoir dit, et recevez toutes les benedictions de Diotime.

N'oubliez pas de parler de moi à Van der Hoop. Dites aussi quelque chose d'affectueux pour moi à l'excellent Van der Aa et au General Du Moulin.

Je sens si parfaitement ce que vous me dites à propos du Sobioski, que je vous promet de ne plus rien refuser de ce que vous voudrez déposer à la garde de D...

Furstenberg vous dit milles belles et ... choses.  
Je repondrai à tête plus reposée au reste de votre lettre. |  
En y repensant je joins ici la lettre de Van der Hope. Elle vous éclaircira en parti la priere que je vous fais de lui lire celle que je vs écris. Cette lecture doit servir de preliminaire à la reponse que je me propose de lui faire, et qui ne sera come sa lettre qu'une suite de la derniere conversation que j'eus avec lui sur l'education en general et sur celle des filles en particulier. Je me sentirois heureuse de pouvoir faire gouter à cet home mes idées; là-dessu personne ne pourroit m'aider plus efficacemnt à la revolution que je medite depuis longtems come un projet cher et favori de mon coeur. Je vous expliquerai mes idees dans la suite, ma lettre à vous ne vaut pas grand-chose pour ce but, car en ecrivant je n'avois pas encore le projet de la lui comuniquer; mais vous pourriez y supplier en lui expliquant de bouche ce que vous savez sur ma maniere | de philosopher et de voir l'education et l'influence prodigieuse de la feme, qui jusqu'ici ne joue dans la societé que le role d'une bete domestique de plus, et aboutit ainsi l'home avec le quel elle n'a jusqu'à present que le rapport que la chienne a avec le chien. |

Voici aussi la lettre que le Corps m'ecrit. Renvoyez moi les 2 incluses tout de suite.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuis, A La Haye



*Lettre II.91 – Fürstenberg, 27 décembre 1782 = Bd 2.353-354, 363-364*

Munster, ce 27 Xbre 1782

Monsieur,

Nous voilà de retour, hier à midi. La Princesse a bien soutenue la fatigue de voyage, plus grande pour elle que pour aucun de nous. Elle a reçu, Monsieur,

votre lettre, et comme elle est tout occupé, elle m'a chargé de vous dire qu'elle est bien fâché que toutes les chipoteries qui nous [ont] occupé ne lui ont laissé qu'un moment de soirée pour philosopher avec vous (sur le point d'honneur militaire). Elle me l'avoit plusieurs fois repeté pendant notre voyage; je suis dans le même cas. Et reellement ma tête étoit trop en desordre, non seulement pour philosopher, mais même pour politiquer. Et j'avois tout à vous dire, sur tout comme je suis occupé à mon plan de psychologie, du quel je vous ai touché quelques mots. C'est à dire que je voudrois en voir une qui m'apprit la methode de trouver les moyens pour une modification d'ame donnée, et vice versa. Ce que je crus très possible. Mais la plupart des problèmes auroient plus d'une solution.

Je desire, et j'espère, Monsieur, que vous nous dédommageriez. Je ne [le] scais si vous nous rendez assez justice à nous deux pour sentir tous le prix que je mets à nos entretiens.

Je viens de recevoir quelques nouvelles très extraordinaires, et aux quelles cependant l'avis que la même me donne des difficultés que les preliminaires rencontreroient, donnent quelques poids. C'est que le Roi de Prusse desire que la paix ne se fasse pas: accord entre la l'Empereur, la Russie | et la Prusse, union étroite entre la Prusse et la Russie. L'effet de laisser un peu etriller les Turcs: que la Prusse aura un equivalent en Pologne, qu'il fera descendre un corps de troupes en Westphalie et sur le Rhin pour garantir la paix de l'Empire.

Une Union, un Triumvirat de cette nature s'il existe, ne peut exister que dans la vue que l'un des Triumvirs compte par cette manoeuvre gagner quelque avantage sur les autres. Voyons, s'il existe, si le Roi de Prusse a mieux calculé que la premiere fois.

Je vous prie, Monsieur, de faire des complimens à Mr. Van der Hoop, mais pas des complimens, c'est m'enoncer très mal les sentimens distingées que m'a {inspires} M. le Fiscal que j'ai un peu plus vu, et Mr. le Secretaire, que je n'ai vu que pour avoir le regret de ne pouvoir reussir à le revoir. Je vous prie, Monsieur, d'en temoigner à votre ami mes regrets; tant que votre Republique aura de tels hommes, si elle sçait les employer, rien n'est perdu. Et il n'est pas possible que ce soient les seuls, ni qu'il en ait beaucoup.

Le depart de la poste m'oblige à finir. Je vous prie, Monsieur, d'être persuadé que je suis parti de La Haye avec un vif regret de m'éloigner d'un homme, dont le genie et l'étendue des lumieres m'avoient frappé d'admiration dès le premier jour de connoissance, Monsieur, votre humble et très obeissant serviteur,

Furstenberg



*Lettre II.92 – Fürstenberg, ... janvier 1783 = Bd 2.355-356, 361-362*

[Anfang Januar? 1783]

Monsieur,

La visite chez le Marquis etoit un vrai mesentendu; la Princesse me supposoit au fait de certaines anecdotes que j'ignorois. Elle me supposoit une curiosité fondée sur une connoissance plus particuliere que celle d'une liaison assez passagère pendant la campagne de 57 et quoique sujet de curiosité nous primes cette resolution assez legerement. Cependant je ne suis pas mecontent d'avoir revu l'auteur du Minos.

Vos nouvelles sont terribles. On me mande que le Prince de Prusse est attaqué d'une hydropisie incurable; j'espère encor que cela n'est pas.

J'ai reçu pour la Princesse et pour moi un present de livres de Marine de Kinsbergen, par le canal d'un monsieur dont je n'ai pas pu lire le nom, ni ne scai l'adresse. J'ai lu la lettre avec la Princesse, et j'ai la maladresse de la mettre parmi ses papiers, et nous ne l'avons pas pu retrouver, et plutot que de lui donner la peine de fouiller ses archives, je vous prie, Monsieur, | de tâcher de sçavoir de M. Kinsbergen, qui de ses amis il a chargé de me remettre ce present, qui m'a fait très grand plaisir, pour pouvoir le remercier.

On me marque que l'Angleterre n'achetera la paix par aucune autre cession outre l'indépendance.

Je vous prie, Monsieur, d'avoir de l'indulgence pour le desordre de ma lettre, plus grand même qu'à l'ordinaire; j'ai passé ma matinée à faire de la logique dans la classe de Mr. Havickhorst: rien de si labourieux.

Je vous prie de paier d'un juste retour les sentimens les plus vrais et les plus distingués que je porte à un homme au genie duquel je me fais honneur de beaucoup devoir, Monsieur, votre humble et très obeissant serviteur

F. Furstenberg



*Lettre II.93 – Mitri de Gallitzin, sans date, 1783?* = Bd 2.383-384, 389-390

[1783?]

Monsieur!

J'ai trouvé le dessein que vous avez envoyé à Maman fort joli et l'idée fort bonne. Lorsque je le voyois je souhaitoit de pouvoir desiner aussi bien.

Je vous prie envoyez moi aussi un pareil dessein; lorsque j'aurai du temps, je tacherai de le copier de mon mieux, et lorsqu'il sera assez bien copié pour le comencement, je vous l'enverrai. Il y a assez longtemps que nous n'avons dessiné, mais je crois que nous recommencerons cet hiver. | Nous avons dessiné tout l'hiver passé sous la direction de Mr. Colson que vous avez vu.

Nous sommes maintenant à Geismar. Adieu Monsieur, je suis votre très humble et tres obeissant serviteur

Mitri. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre II.94 – Diotime, 3 janvier 1783* = Bd 2.385-388

Munster, le 3 janv. 1783

Mon cher Socrate, en repensant à ce que vous me dites au sujet de la Princesse d'Orange: s'il faut lui parler à coeur ouvert sur le sejour du Prince à Munster, je crois bien que vous pouvez lui en parler come pour vous. Mais elle ne pourra

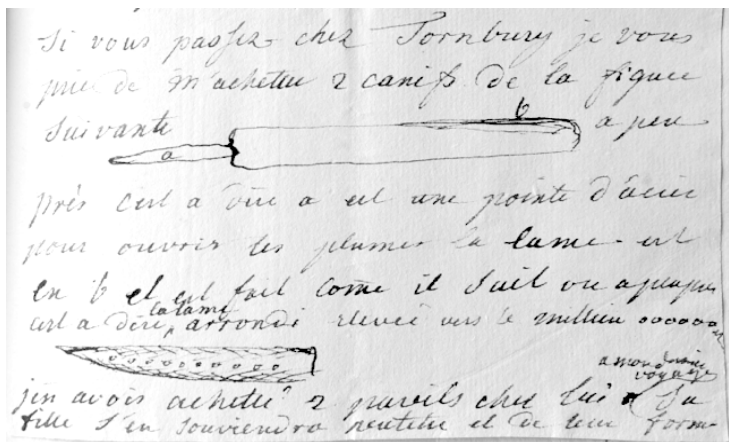


l'empêcher qu'en cherchant et trouvant l'occasion de lui faire comprendre qu'elle trouve tout simple qu'il ne soit pas chez moi. Car cette idée s'est fixé dans sa tête en plus ge partie j'en suis sûre, pour faire le bon mari et depayer ceux qui pourroient en douter, surtout la Princesse, ou bien il faudroit qu'elle loua en sa presence ou de maniere qu'il put l'entendre notre arrangement, par | le quelle nous economisions de quoi elever honorablement nos enfans et leur laisser quelque bien; enfin il faudroit trouver une tournure qui put occasionner une aprobation de ce que nous avons pris le parti de ne pas demeurer ensemble, mais une approbation qui ne renferme pas uniquement en lui le tems de {l'education} des enfans, mais les tems suivans. Faites moi je vous prie un projet de ce qu'elle pourroit dire à cet egard, et ne parlez pas de cela à la Princesse d'Orange avant que nous ayons trouvé ce qu'elle pourroit dire d'utile à cette occation.

Mon cher Socrate, la poste a retardé, elle ne m'arrive qu'au moment où je dois fermer celleci; je n'ai pas | même le tems de contenter auparavant l'avidité de mon ame pour le nouveau Dialogue qui me surprend bien agreablement. Vous ecrivez des dial. socratiques come un autre une lettre! Vous cometteriez un gros peché en laissant ce grand latent sans action.

Adieu, cher S., milles, milles et encore milles graces de ce comencement.

Si vous passez chez Tornbury je vous prie de m'acheter 2 canifs de la figure suivante:



à peu près, c'est à dire « a » est une pointe d'acier pour ouvrir les plumes, la lame est en « b » et est fait come il suit ou à peu près, c'est à dire la lame arrondi, elevée vers le milieu oooooo etc. J'en avois achetté 2 pareils chez lui à mon dernier voyage. Sa fille s'en souviendra peut-être et de leur forme. | Des gens à qui ils faisoient plaisir m'ont enlevé les miens tout en arrivant. Ils coutent je crois un florin la piece.

Adieu, je vous embrasse, cher Socrate, et vous bénie.

Votre lettre pour m'annoncer le cordon est arrivé à bon port, mais ce cord. ne dit rien. Il est très peu estimé en Russe et le Corps même l'a toujours craint plus que désiré. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys



***Lettre II.95 – Diotime, 6 janvier 1783 = Bd 2.395-396***

Munster, le 6 de janvier 1783

Mon cher Socrate, la maladie de mon cerveau s'est etendue sur toute ma pauvre machine. J'ai été sur le grabat tous ces jours ci, et ne suis pas en etat de repondre à votre belle lettre, encore moins aux élans poetiques que vous inspirent Les Nictologues.

En fouillant dans un tiroir j'ai trouvé un billet de lotterie q Me. Perponcher m'avoit procuré et que j'ai entierement oublié. Il vaut depuis le 14 juin 1783 et par consequent jusqu'au 14 juin 1784 encore, car il est payé pour toutes les classes. Le No. est 6911. Voudriez vous, mon cher Socrate, me faire le plaisir de vous informer si par hazard il est sorti ou non jusqu'ici, et ce qu'il a fait.

Je vous enverrai 176 fl., que je dois encore à Mr. Marcoff | pour être remis (pour lui) à son Mr. Dianoilowski qu'il m'a assigné. Je n'attens pour faire partir cette lettre de change que de savoir combien je vous dois de nouveau pour bougies etc. etc. C'est pourquoi je vous prie de me le dire par dans votre premiere lettre.

Adieu, mon cher Socrate, j'ai fouillé dans moi pour chercher tous ce que j'avois d'affaires de ce bas monde à vous dire, pour en faire auj. un total qui vous peigne un peu l'avidité de mon cervelet. Vous aimez l'harmonie, et elle est parfaite entre ma tête et cette lettre.



***Lettre II.96 – Diotime, 6 janvier 1783 = Bd 2.397-400***

Munster, le 6 de janv. 1783

Mon cher Socrate, tout est relatif! Vous vous enfermez le jour du nouvel an pour n'avoir à faire qu'à ceux qui comptent par siecle. Pour moi, qui grace à mes enfans jouis d'un printems perpetuel, je me suis amusé ce jour la Ge Jour de Fête chez nous, à lire des beaux souhaits brodés et peint, à faire et à recevoir des cadeaux, et surtout à jouer au colin-mailliard.

Je ne suis pas contente de l'objection de Mr. Van der Hope relativement à la possibilité de produire chez lui quelque revolution dans l'education. Il doit avoir par son credit et son etat et par la superiorité de son merite plus d'influence que moi dans la société. {C'est} vrai que j'ai joui et que je jouis encore du precieux avantage d'avoir vecu et de vivre dans la familiarité et dans une certaine confiance avec des personnes de tous les etats. Vous savez | que j'étois la confidente de Plonche et de sa famille, je suis sur le même pied dans plusieurs familles de paysan ici. J'ai vecu et je vis tout aussi confidenment avec des personnages de rangs au dessus et au dessous du mien, mais je dois cet avantage à une propriété que je me crois comune avec Mr. Van der Hope, et tout être qui voit l'homme, et non pas la roue d'une machine dans l'home, propriété qui attire la confiance de tous les etats des grands, parcequ'ils sont charmés d'oser une fois être home et de pouvoir esperer être senti du côté de leur mérite come home s'ils en ont, et des petits parceque cette maniere de voir exclue ce faux apparat de bienveillance et de ton cruellement affectueux, où chaque mot, chaque geste dit: je m'abaisse jusqu'à vous. Enfin, mon cher Socrate, quelque grand que soit cet avantage, d'un coté pour connoitre l'home sous tous les masques, d'un autre pour entrer dans les esprits par voie | de persuasion, voie que Mr. Van der Hope possede encore

infiniment mieux, et ce au dessus de moi, l'avantage d'avoir des droits à la réforme par sa place dans la machine sociale par ses charges, tandis que moi je n'ai pas un pouce de terre à gouverner de droit; il a une femme belle et jeune qui entraineroit les suffrages de la multitude d'abord par les yeux et enfin par habitude, ressource que je n'eus jamais et que d'ailleurs je n'aurois pas eu le tems de cultiver ou d'employer. Cette dernière phrase seroit un peu sujette à caution si j'écrivois à un autre que vous.

Enfin, ce qui est très aisé ne vaut pas la peine d'être entrepris par Mr. Van der Hope. Il se trouve toujours des artisans assez; l'homme d'un courage haut doit se réserver pour les entreprises difficiles et c'est à cause de cela que je voudrois le voir quelque jour engagé dans celle-ci.

Je n'ai plus le tems de vous parler auj. de l'article sublime, mais je sens que j'ai quelque chose à vous dire là-dessus.

Je ne vous ai pas parlé des Mqs. de St. Simon, parceque (Dut Minos m'en punir) je dois avouer que je l'ai oublié aussitôt que je l'eus quitté, je n'y fus qu'une h. à mon corps défendant, Furstenberg par une confuse idée qu'il avoit conservé de lui depuis la dernière guerre, étant curieux de le revoir, parcequ'il se figuroit qu'il auroit chez lui de la plus fine fleur de politique, guerre etc. etc. Mais il regretta ensuite avec moi le détour que nous avons fait. Il nous a donné 2 {game} des Alpes. Je l'ai prié de vous les envoyer. Vs garderez mon exempl. à la place du vôtre que j'ai et enverrez s.v.p. celui de Furstenberg ici à la 1ère occasion.

Adieu, cher Socrate.

*Priez sans cesse Van der Hope de veiller sur la Princesse.<sup>21</sup>*

*Et sur ses interets et de lui donner ses conseils dans les cas difficiles quand même elle ne lui en demandoit pas c'est par timidité.<sup>22</sup>*

Je vous prie de dire à Van der Aa qu'ayant perdu le petit bout de papier, sur lequel j'avois marquée les proportions de la tête

21 En chiffres: 56,35,19,6,7. 12,26,27,12. 45,6,12,12,6. 8,26,27. – 23,6,5. – 46,9,56,6. 23,6,8,6,2,15,15,6,5. 11,4,5. 15,26. 56,5,2,27,45,6,11,12,6

22 En chiffres: 6,42. 11,4,5. 17,6,17. 2,31,42,16,5,16,42,22. 55,42. 23,47. 15,4,60. 23,9,50,50,6,5. 17,6,17. 45,9,31,22,6,2,54,17. 23,26,50,11. 15,6,11. 45,52,17. 23,2,1,1,2,45,2,15,6,22. 36,4,26,27,23. 65,6,65,6. 6,15,15,21. 27,6. 15,4,2. 6,50. 23,6,65,52,50,23,5,9,2,42. 56,26,22. 45,6,17,42. 56,26,5. 42,2,65,2,23,19,42,38.

humaine; je le prie de me le marquer sur un quart de feuille que vous m'enverrez le plutot possible.



*Lettre II.97 – Diotime, 9 janvier 1783 = Bd 2.401-404*

Munster, le 9 janv. 1783

Mon cher Socrate, mon rhumatisme qui m'est revenu m'empêche de reprendre comme je le voudrais à votre excellente lettre; tous ce que je puis vous dire ce [= c'est] que par plusieurs raisons je desirerois ardenment, que (si vous avez dessein que nous nous revoyons bientôt) vous l'exécutez sur le champ – entre mille raisons pour me faire desirer ce bonheur au plutot et après la 1ere de toutes qui est que naturellement nous desirons obtenir au plutot ce qui nous fait plaisir – je vous dirai pour vous y engager, que les chemins sont superbes, que Hoffmann est ici et aura soin de votre santé, que dans la belle saison Mr. de Furstenberg est souvent absent, que moi-même je le serai cette année plus longtems que les autres et le reste du tems à la campagne où je ne puis vous | loger dans la maison que j'occupe, et où pour nous tous je ne possède qu'une chambre et 2 cabinets, que dans ce moment ci je possède des manuscrits (en françois) fort curieux pour vous qui aimez et cherchez les nouvelles sensations – ils contiennent les details les plus exacts et en rapport (entre 2 personnes de sexe différent) des plus curieux; je les ai pour 2 mois encore, après quoi je suis obligé de les renvoyer avec un memoire que je suis chargé de faire la dessus à mon gr. chagrin.

Enfin je voudrais vous lire (car je n'ai encore trouvé personne ici pour la copier en caracteres latins) ma Psychologie, vous voir, vous parler, vous entendre. Actuellement vous ne risquez pas non plus que le | Prince vous accompagne puisqu'il attend son frère. Dieu veuille que pour reponse vous vous mettiez en voiture. Mais si vous me refusez, je n'en parlerai plus, prenant votre silence ou refus pour un signe que vous avez pour ne pas nous rassembler des raisons qu'il seroit indiscret à moi de sonder et dailleurs je ne desire vous voir qu'autant que vous partagiez ce desir.

Adieu, mon cher Socrate, que Dieu vous benisse et vous conserve. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fro Wesel



***Lettre II.98 – Diotime, 10 janvier 1783 = Bd 2.405-408***

Munster, le 10 janv. 1783

En jettant les yeux sur l'incluse, vous me pardonnerez, cher Socrate, l'abregé de celleci, je ne puis plus écrire et la poste part, et l'incluse devoit être écrit. Je vous envoie des cheveux que vous avez désiré, j'ai lu avec enthousiasme le commencement de votre plan militaire, mais je crois pourtant que Rome devra y entrer, la separation de cet etat avec l'etat savant et la robe et bien d'autres degradations | ne se trouvent pas autant que je sache dans cette epoque grecque.

Vous aurez mardi prochain une recette de Hofmann, ce sont des poudres qui vont (seulement plus efficacement encore) au meme but que celles de l'année passée. Mais il faut les prendre au moins 2 fois le jours jusqu'au mois d'avril. Vous pourrez tout manger avec, hors cochonaille et en gl pas beaucoup de viande et bien macher toujours. |

Adieu, cher Socrate, je vous recomande à Dieu et moi de meme. Les nouvelles Δ que vous mandez à Furstenberg m'ont fait frissonner de la tête aux pieds; il ne faudroit plus que cela! Les Van der Hopes la savent-ils?

Faites remettre l'incluse bien bien secretement.



***Lettre II.99 – Diotime, 13 janvier 1783 = Bd 2.409-414***

Munster, ce 13 de janv. 1783

Mon cher Socrate, un mot de votre lettre a reveillé la seule frayeur dont je sois susceptible, celle du sejour du Corps ici; vous a-t-il dit quelque chose qui prouve

qu'il ait le projet? De grace parlez moi net la dessus. Dites moi tous ce qu'il a dit qui puisse y avoir rapport, et en tout cas allez chez lui d'abord, faites naitre cette conversation et parlez lui sur le ton suivant.

Mon Prince, parlez moi net là dessus; je vous avoue que cette idée, qui come vous savez m'inquitta toujours, m'inquiette encore, tant pour votre bienêtre que pour celui de la Princesse. Vous avez promis solemnellement en prenant le parti que vous avez pris, que vous ne l'incomoderiez pas plus qu'auparavant. Ensuite vous avez parlé cependant d'aller à Munster, en ajoutant que vous la quitteriez aussitôt que vous remarqueriez que vous genez. Mais songez, mon Prince, combien cela meme est genant; elle souffriroit parcequ'il est impossible que 1° vu ses prodigieuses occupations et 2° vu qu'en sentant parfaitement le merite l'un | l'autre vous etes convenu vous meme vis à vis d'elle et de moi, que vous en avez d'un genre si différent que vous n'êtes pas faits pour vivre ensemble, elle souffrira donc sans oser par delicatesse le faire remarquer, vous vous aigrirez mutuellement et de bien, que vous êtes et paroissez actuellement vis à vis du public ensemble vous serez et paraitrez bientôt mal, c'est moi qui vous en repond: sa santé et p.c. ses enfans en souffriront.

Mon Prince, au nom de Dieu, conservez vous ensemble sur le pied où vous êtes pour votre honneur et son bien. Promettez moi que quelque soit la reponse, vous n'irez à Munster qu'en ecrivant d'avance, que vous y venez come à l'ordinaire pour 8 ou 15 jours au plus, alors vous vous verrez avec plaisir et tout ira bien, sans cela comptez que vous m'avez perdu. J'ose exiger de vous cette promesse, ce n'est qu'un renouvellement d'une parole que vous m'avez donné si souvent. |

La Princesse d'Orange m'a chargé de lui donner toujours des nouvelles du sort de la Princesse. Faites que je puisse louer vos prociles etc. etc. et celui que je vs demande est le plus essentiel de tous.

Voila, mon cher S. come il faut lui parler tout d'abord et me rendre mot à mot ses reponses avant que je puisse vous dire si, et de quelle maniere il faut meler la Princesse d'Orange la dedans. De grace, faites que par le retour de la poste je sache l'issu de cet entretien et s'il vs dit que je lui avois dit qu'il ne m'incomoderoit pas ici. Dites lui hardiment: Eh, mon Prince coment pouvoit elle repondre autrement à une demande si indiscrete; d'ailleurs elle supposoit sans doute que vous entendiez par là la venir voir pour 8 ou 15 jours, pour un tel tems, et dans ce cas

je sçais d'elle {reumi que la} vous voit {...} plaisir, | car elle vs aime assurément, mais elle est convaincu come vs meme, que précisément pour entretenir cette amitié reciproque il faut ne pas vivre ensemble davantage. Elle a meme besoin d'être laissée seule par ceux qui par caractere et parcequ'elle peut en apprendre lui convient le plus. Mr. de Furstenberg n'y va passer qu'une h. le soir, encore lit il avec elle et ses enfans alors du latin et leur apprend la tactique, etc. Pour moi, mon Prince, vous savez que je n'y ai pas été de 2 ans.

Enfin, mon cher Socrate, faites tous vos efforts, c'est le plus grand service que j'attends de vous.

Je vous enverrai du maroquin verd, des portefeuilles et l'Alexis avec le chariot de poste.

Le Grand Homme et mes enfans a recomandera vos donner graces. Je {...} vous embrasse.

Mon cher Socrate, je voudrois faire graver un cachet tout monté que j'ai de la grandeur suivante avec la monture. Je vous prie de me dessiner un papillon qui sort de sa depouille de chenille, s'y trouvant encore par un bout, et de me chercher ou composer une devise latine courte qui soit analogue à l'effort du papillon ou bien à sa maniere d'envisager ce qu'il doit et desire abandonner.



Avez-vous parlé au Corps au sujet des 50 ducats; et à cette occation n'oubliez pas de parler de la peine que j'ai prise, et d'une depense bien au delà de ces 50 d. que mon voyage, entrepris dans cette rude saison pour lui faire plaisir, m'a couté; et que dailleurs il me les a promis et que je ne les ai pris chez vous. Quoiqu'il m'eut avancé mon mois | que parcequ'avec ce mois il falloit en payer mon voyage et faire face aux depenses du mois et du nouvel an, ce qui est vrai. |



**Lettre II.100 – Diotime, 17 janvier 1783 = Bd 2.415-418**

Munster, le 17 janvr 1783

Mon cher Socrate. Après demain partira d'ici par le chariot de poste un paquet à votre adresse, contenant des peaux de maroquin verd, 4 porte feuilles 2 in 4to 2



in folio, votre Alexis commencé, votre Mq de St. Simon, puisque le Prince m'écrit qu'il m'envoie le mien.

Je n'ai rien à dire contre l'époque que vous avez choisi, et Dieu me preserve du desir que vous transportiez le scene à Rome. Je suis seulement fâché que restant où vous êtes vous ne puissiez faire usage de plusieurs modifications militaires Romaines beaucoup plus ressemblantes aux nôtres qu'aucun qui se trouve en Grèce, mais cet inconveniant ne vaut pas celui de changer d'époque et de scene.

Mon cher Socrate, vous m'avez offert de me prêter vos transactions philosophiques si j'en avois besoin, en attendant que Mr. de Furstenberg eut reçu reponse de Londres où il a écrit pour tâcher de me les procurer. Or j'en ai grand besoin dans ce moment ci pour quelque chose que je travaille. Si vous vouliez me les envoyer par la voie du chariot de poste vous m'obligeriez beaucoup; ils n'existent pas à Munster. Si cependant vous ne pouvez vous en passer pour 3 semaine au moins, ou pour peu que cela vous gêne le moins du Monde, dites le sans façon. Cassel n'est pas si loin d'ici que vous et le General Schliffen, qui m'a cent fois offert tous les livres dont j'aurais besoin, les a et me les prêterra volontier. Ainsi je vous prie, cher Socrate, de ne pas faire de façon la dessus.

Vous n'avez jamais besoin d'excuse avec moi en nommant Cicéron un peu pedant; je ne lui connois du bon que ce que j'ai lu dix fois mieux dans Platon et Xenophon (dans les oeuvres que j'ai lu de lui s'entend), mais il me reste à lire De natura Deorum et quelques autres de ses mellieurs pieces. |

Je vous prie, cher S. de faire un coup de maître pour l'affaire (de ne pas venir à Munster), dont je vous ai parlé dans ma dernière, car voila le tems de la Republique qui s'approche, et il n'y a pas à badiner, mais sans me compromettre, c.à.d. sans dire que je vous ai écrit la dessus, car il est essentiel de conserver cette tendresse qu'on en a temoigné trop haut à la main pour oser sans dedire à l'exterieur à moins de quelque choc personel que je voudrois éviter à cause de cela; car il n'est point de situation plus favorable avec certaine gens que de les avoir mis dans des circonstances à avouer publiquement qu'ils vous ont des obligations, qu'ils vous honorent, vous aiment et pour se faire honneur à eux meme. C'est à present notre cas, il faut nous le conserver.

Mon cher S., avez-vous jamais pensé un peu fortement à élasticité; en ce cas vous me ferez plaisir de me dire ce que vous avez pensé la | dessus. Je sçais bien que vous en dites un mot en passant, mais trop peu. Cette singuliere propriété m'occupe beaucoup. Voulez vous me faire le plaisir de vous donner un jour pour problème come si vous l'ignoriez, chercher quels apparences Jupiter doit produire sur la terre, come les enfans ont cherché celles de Venus, et de nous envoyer votre resolution détaillée, afin que les enfans ayent une vraie recherche astronomique bien faite avec laquelle comparer les leurs. A propos de Jupiter, je ne savois pas qu'il fut si si grand?

Adieu, cher S., ma lettre est un vrai potpourri; je vous aime, je vous salue, et vous embrasse. Le Grand Homme en fait de meme, et mes enfans vous baisent les mains.



***Lettre II.101 – Diotime, 22 janvier 1783 = Bd 2.419-422***

Munster, le 22 de j. 1783

Il est très vrai, cher Socrate, que j'ai la plus vive tendresse pour l'Alexis et le Simon, et je suis très contente qu'il soit traduit ici. Si Sprickman peut gagner le tems de le faire c'est à lui que je le confierai le plus volontiers, mais vous m'avez promis de changer dans le Simon le passage de la comparaison avec la lyre, et je vous somme d'avoir cette complaisance pour moi, quand même vous seriez assez retif pour n'être pas convaincu de mes sages raisonnemens la dessus.

Cela fait, il sera traduit ici. J'essaye le traduire moi-même et le faire corriger ensuite par Jacobi ou Sprickmann. La tête du dernier soit dit par parenthese n'est nulle part inferieure à celle du 1er, et | [à] plusieurs egard je la préfère, quoi que le 1er ait plus de brillant exterior. Herder est une tete excellente et il y a beaucoup de pensé dans son petit appendix sur les Desirs, dont je vous ai deja parlé l'année passé. Il a donné un tableau phil. de l'histoire que je voudrois que vous lisiez, je vais l'envoyer à Van der Hope.

Mais cher S. en disant dussai-je le traduire moi même, je dis quelque chose de fort hazardé, à moins que Dieu ne m'accorde des revolutions solaire de 48 h ou

la faculté de vivre sans dormir, car outre tous mes colleges avec mes enfans, un college de physique etc. que je dois donner tous les jours à une dame, son gouverneur et ses enfans. Un 3e de geometrie à Sprickmann je travaille, devinez quoi, pas moins d'une cosmologie physique et metaphisique pour mes enfans | qui a pour but d'enchaîner et de leur montrer l'enchaînement de tous ce qu'ils ont appris, apprennent et doivent apprendre avec le bonheur et la nature de l'homme. Ne riez pas de ce plan magnifique. Il n'en faut jamais faire dans si on ne les execute pas au {pa...}), du moins les efforts pour en approcher font rompre à l'esprit bien des routes, accrocher bien des fils, et lui donnent des exercisses qu'il n'auroit jamais fait ou entrevu sans cela. D'ailleurs ce n'est proprement que mettre sur le papier ce qu'on s'efforce sans cesse de faire dans sa tête: lier et faire un tout harmonieux des parties qu'on accumule.

Adieu, cher Socrate, je vous baise les mains.

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



***Lettre II.102 – Diotime, 24 janvier 1783 = Bd 2.423-424***

Munster, le 24 jan.

Il est 11½ lorsque je reçois votre lettre. La poste part à midi, et je suis au milieu de mes leçons; je vous en accuse donc simplement la reception.

Le dessein me plait a), je vous enverrai mon cachet, mais de grace, faites que l'ouvrier ne m'arrete pas des siecles. Vous m'avez surement mal compris au sujet du 2 Alexis, puisque vous croiez que je regarde la tactique romaine et ce que son histoire fournit superieur aux Grecs. J'ai dit qu'il y a des situation plus ressemblantes à notre moderne, or est-ce un eloge dans ma bouche? Je vous conjure de continuer ce Dialogue | sur le plan et le ton où vous l'avez commencé. Je le trouve tel de toute excellence. Adieu, je vous embrasse.

Le Grand Homme vs escrit.

a) Je choisirai le dessein A come convenant mieux à mon humble fortune morale encore. Dieu sait quand je pourroit choisir B.



*Lettre II.103 – Fürstenberg, 24 janvier 1783 = Bd 2.357-360*

Munster 1783 le 24 janv.

Monsieur!

J'ai eu l'honneur, Monsieur, de vous envoie par le chariot de poste d'hier deux petits portefeuilles neufs, un grand et un petit vieux, de ceux de la Princesse (parce que les grands qu'elle avoit ordonnés n'étoient pas achevés), et deux peaux de saffier verd, et un manuscrit, le tout de la part de la Princesse; et trois montres, dont celles de Hilgers est à moi. Ces trois montres arrêtent quelques fois. Cependant elles sont au fond trop bonnes pour vouloir les confier à un autre qu'à Mr. Freidhoff, s'il veut bien se charger de voir ce qui leur manque. Et la Princesse et moi vous serons très particulièrement obligés, si vous voulez bien en presser la réparation, parce que la privation de ces montres en est une.

La Princesse est plus occupée que jamais. Elle a embrassé le champ le plus vaste, le mieux imaginé et le mieux lié pour l'instruction de ses enfants. C'est exactement la science unique de Platon: tout l'enchaînement du monde immatériel et matériel. Ses méditations la meneront loin, et formeront une base dans l'intellect et le coeur de ses enfants, sur laquelle on pourra bâtir à une hauteur étonnante. Je voudrois que jamais ce plan existat sur le papier comme dans peu il existera dans sa tête.

La mort du Prince de Paderborn ayant ouvert cette place à son Coadjuteur l'Evêque de Hildesheim, je m'imagine qu'on reprendra les projets qu'on a eu à ce sujet; et quand on déclareroit vingt fois le contraire, on ne me le persuaderoit pas. Je suis persuadé que la Cour de Berlin n'est pas absolument tranquille à ce sujet.

Quant à moi, je m'occupe moins de politique que jamais. J'ai reussi à faire établir par les Etats un professeur pour instruire les maîtres d'école de la

campagne, ce | que j'avois si longtems désiré. Et j'ai excellente opinion du sujet que j'ai proposé.

Je me flatte de pouvoir faire quelque chose pour notre Archigymnaste Miquel, sujet, comme vous le connoissez, très extraordinaire dans son genre.

Je donne tout le tems que la Diète et les affaires me laissent à l'encouragement de nos études, et à la métaphysique.

J'ai oublié, Monsieur, de vous dire que la Princesse est beaucoup mieux que je ne l'ai jamais connue en hyver, quoiq'elle ne soit pas aussi bien que je le souhaiterois.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments les plus distingués et les plus particuliers de considération et d'estime, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant serviteur

F. Furstenberg



*Lettre II.104 – Diotime, 28 janvier 1783 = Bd 2.425-428*

Munster, le 28 janvier

Cessez, mon cher Socrate, d'accuser le pauvre Geritz des deffauts que vous trouvez à mes lettres; je sens que c'est une politesse que vous me faites, mais c'est aux depens de ce pauvre homme qui cachetterait surement mes lettres mieux q moi, si je l'en chargeois. Mais je suis presque toujours dans l'etat violent d'avoir plus d'affaires q de tems, d'où derive maint autres fautes dans mes lettres q vous avez l'indulgence de passer sous silence, mais dont je vs demande pardon une fois pour tout, ainsi qu'à Mr. Van der Hope, vis à vis duquel il est juste que vous retablissiez l'honneur de Geritz au cas que vous l'ayez attaqué pour sauver le mien. C'est que vs me dites au sujet de l'écrit me fait plaisir; j'aime qu'on exploite les mines riches, mais ce qui ne m'en fait | guerre c'est qu'en remettant à l'année prochaine vous veulliez leur donner de la moutarde après le diner.

Je scais et approuve fort la nomination de Mr. de Lynden de Hemmen.

Je viens d'apprendre avec une sensation vraiment grecque la réponse des Etats du Brabant à Cesar.

« L'histoire (ont-ils dit) doit vous instruire combien ns avons repandu de sang pour les interets de la Maison d'Espagne, mais elle doit vous apprendre aussi que nous avons scu le repandre pour la deffense de nos droits et de notre liberté. Souvenez vous que ce que nous avons faits, nous saurons le faire encore. »

En Tyrol il y a eu une petite affaire qui nous donne aussi signe de vie de quelque peu d'existence encore. Cesar a deffendu les processions. Les Tyroliens en firent une, nonobstant le gouverneur de je ne scais quelle ville | fit emprisonner 2 bourgeois. Le lendemain vinrent 2 deputés redemander leurs concitoyens. Ils sont fourrés au cachot avec les 2 pr. le lendemain. Il en vint 4 tenir disoint ils compagne aux 4 1er, on leur accorde cette faveur. Le lendemain en vinrent 6 qui lui dirent: Mr., nous venons sans doute tenir compagne aux 8 autres, mais sachez que ns somes deputés de tout le pays et que si vs nous traitez de meme, il en viendra demain 50.000 nous faire compagne. Sur cela le gouvernement les relache tous et leur dit qu'il va porter leur affaire à Vienne; que c'est là qu'ils doivent aller chercher leur sentence. On ne sait pas encore la suite de cette affaire. Les braves Hongrois sont mecontents aussi.

Adieu, mon cher Socrate, nous vous benissons et aimons. Pensez travailler à l'ouvrage militaire, je vous en conjure. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
franco Wesel



***Lettre II.105 – Diotime, 30 janvier 1783 = Bd 2.429-432***

Munster, le 30 janvier 1783

Mon cher Socrate, j'ai reçu la vôtre du 27. Je suis fort aise des succes de Camper et de Mr. d'Aylva. A propos de lui: vous ne m'avez jamais parlé de papillons pour Me. Je tâcherai d'en obtenir le plus que possible, quoique je ne sache pas encore coment m'y prendre, car on n'est pas ici dans le gout de ces sortes de chose en collections, et des papillons le moins.

Je voulois vous parler encore du dessein les yeux bandés et d'un autre article que j'ai oublié. Quant au 1er, j'entrevois bien qu'il pourroit y avoir l'utilité relative au dessein à travailler sans voir: un plus gr. deliément de la main, une plus gr. hardiesse pour les contours, mais je n'entrevois nullement que cela fit éviter aux enfans de gesticuler en parti par imitation en leur apprenant à gesticuler avec energie et liberté. Car pendant | cette petite partie des 24 h. qu'ils dessinent, 1° ils gesticulent peu, 2° occupé de leur travail ils ont peu de ces sensations aussi qui naturellement existe le geste, et 3° quand ils n'auroient pas les yeux bandés, ce n'est pas pendant qu'ils sont ainsi occupées que les gestes des autres font sur eux les impressions qui mene à l'imitation. Ce sont les situations où il entre plus ou moins de passion qui existent les gestes, et c'est aussi la vue de gens qui gesticulent dans cette situation qui font sur les enfans le plus de cette impression qui mena à l'imitation. Car le baillement mene au bailler et la grimace à grimacer. Or pour éviter qu'ils ne reçussent de tels impressions, il me semble qu'il faudroit qu'ils eussent les yeux bandés tous le cours du jour. Mais encore cela fut il, j'ai à la verité pour {...} des raisons de croire qu'ils gesticuleront plus librement. Cependant une des experience m'a fait voir le contraire: dans un musicien aveugle né, que j'ai connu à Berlin, et qui avoit le geste aussi gauche et gené que possible partout ailleurs qu'à son clavcin qu'il touchoit à merveille depuis son enfance | et je n'en ai pas observé d'autre.

Je vous prie de m'adresser la description de votre temple volant pour qu'elle me reste. Je la comuniquerai à Mr. Reder qui ne vous l'a demandé que par ordre de ses maitres, qui dans ce tems avoient aussi quelque envie de construire un petit char volant, envie qui leur a passé depuis qu'ils ont lu toutes sortes de difficultés à cet egard. Ils ont écrit à Paris pour en faire venir un tout fait, je m'en vais prier le prince de m'en envoyer un petit avec des instructions si cela se peut.

Adieu, mon cher Socrate, je vous salue et vous embrasse. Le Grand Homme est absant pour 8 jours à Paderborn.

Jacobi va mieux, j'ai des lettres de sa main.

Dites moi, je vous prie, si Mr. Van der Hope le Fiscal a reçu les livres que je lui ai adressé pour sa femme. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

*Lettre II.106 – Diotime, 31 janvier 1783 = Bd 2.433-440*

Le 31 janvier

Mon cher Socrate, je vous avoue que je suis tout à fait affligé de lire, déjà pour la 3e fois depuis ma reflexion au sujet des romains, dans vos lettres si je continue le 2 Alexis.

Supposé que je continue le 2 Alexis etc. etc., cette reflexion malheureuse, si elle est la cause de ce doute que vous ne m'aviez pas temoigné avant, je ne l'ai nullement fait come trouvant votre plan imparfait; mais parceque vous m'avez temoigné si vivement q vous souhaitiez que je fasse quelqune, je l'ai tiré de ma tête come on force d'un citron sec et verde une goutte de verjus. Ma memoire etant mauvaise et ne me ressouvenant qu'une de mes peu de lectures que come d'une impression totale qui m'en reste, je me rapelle que très obscurément les faits sur lesquels elle etoit fondé et vous la presentoit sure que si elle etoit vrai. La prodigieuse etendu de vos connoissances vous le droit aussi bien que si elle ne l'etoit pas, | et parfaitement contente d'avance come je vous l'ai ecrit depuis. De ce que vous en desideriez au {reste} voici à peu près les rapports que je voyois dans l'avisement du Mil. romain et le nôtre, depuis les empereurs,

1° que les Empereurs etant les createurs et les adulateurs de leurs soldats et surtout des pretoriens, le Milit. y faisoit un tout absolument separé d'interet et de tout avec les autres citoiens,

2° que Gallien en interdisant aux senateurs (deja avilis par la terreur des regnes precedents accoutumés à la malaise et à ne trembler q pour leur vie).

Le comandement des armées depuis cette epoque comença une distinction jusqu'alors inouie de la Robe et de l'Epée, ce qui acheva tellement d'avilir ces ames de boue, q lorsque sous quelque regne suivants on voulut leur rendre ces fonctions, ils les refuserent par paresse et lacheté, et perpetuerent ainsi cette distinction et bientot on vit les Germains, | des Huns et des Gots comander les aigles romaines.

Voila des modifications que je n'avois point vus chez les Grecs, mais il est assez probable que j'ignore la plupart de leur modification, ma lecture etant extremement bornée, et celles sur les Grecs assurément malgré moi, parceque je ne scai lire que ce qui est traduit. Or si je croiois ces modif. bonnes, c.à.d.



comparables à nos tems, c'est parcequ'ils montrent come par degrés et par quels degrés les soldats d'abord citoyens et soldats de la republique comencerent deja dans les guerres civiles à être soldats de Marius, de Sylla, de Pompé, de Cesar, a.d.e., ce qui ne fut pas le cas p.ex. dans la guerre du Peleponese où chaque republique desirant la preponderance passionnoit encore davantage ses citoyens pour sa gloire.

Mais enfin marins de Cesar etc. conservoient encore à leurs armées un ombre de l'ancienne souveraine du soldat, en pretextant de deffendre les droits de la Republique. Le soldat remarquoit moins qu'ils n'étoit que soldat de Cesar, | mais bientôt après les pretoriens ne douterent pas qu'ils étoient soldats d'un seul home. Ensuite des monstres d'empereurs, craignant que l'armée seule en etat d'arreter leur demence et leurs cruautés ne le fit, se virent forcé de flatter et d'enrichir la partie des armées les plus à portée de tenir sans cesse {eloign...} des autres, sentant peu à peu qu'ils étoient la terreur de celui qui étoit la terreur, c'est-à-dire qu'ils étoient les mailles et devenus habitans de leurs universelle, camps plutot que de Rome, des armées se mirent bientôt à se faire eux-mêmes des empereurs à leur fantaisie. D'autres suivirent leur exemple, et on vit 3, 4 jusqu'à 10 empereurs à la fois. Chaq. emp. avec l'armée qui l'avoit fait faisoit un tout separé de l'autre {arme la seine et} de Rome, et du Senat qui souvent ne savoit plus quels étoient les maitres. Cependant, pendant que des senateurs comandant encore les armées, on conservoit encore pour le senat le fantome de {Conrid...} de demander pour la forme sa confirmation des elections des armées. Mais lorsq Gallien coupa meme ce noeud, et q les Romains, des senateurs surtout, se sentirent assez d'indifference pour leur patrie pour y consentir non seulement, mais meme pour refuser la revocation d'une innovation qui étoit desormais les places les seuls importantes. Les seuls place qui occupés par un home | de coeur pouvoit (non pas guerir les meaux des Romains comme ils les portoient en eux meme), mais arreter au moins les monstres qui les gouvernoit lorsqu'ils portoient trop loin leur fureur. Alors furent separés en meme tems come aujourd'hui, c.a.d. legalement, les idées de se battre, et l'idée de savoir pourquoi come 2 {et} connoissances qui n'ont pas besoin de se trouver ensemble.

Enfin, mon cher Socrate, c'est pour vous obeïr que je vous ai montré si longuement ce que vous savez mieux que moi sans comparaison, seulement pour expliquer come vs le desirez ce que j'entendois par modification que je ne connoissois pas chez le grec dans la belle epoque; mais 1° cela ne prouve pas qu'elles n'y ayent pas existé et 2° vous pouviez donner à votre Dialogue une tournure ou toutes nos modifications entrent sans citations. Ainsi c'est à regret que j'ai écrit pour vous obeir ces 5 pages, parce que c'est fort inutilement, ce que je n'aime pas à faire. |

J'écris avec douleur ayant depuis 4 semaines une crampe considerable à la main à force d'écrire. J'en suis d'autant plus fâché, mon cher S., que vous ne lisiez pas mes lettres en entier, ce que surement vous n'avez pas fait, sans quoi vous ne m'accuseriez pas de l'absurdité du projet de {garder} un plan, q je ne travaille que pour l'utilité de mes enfans, dans ma tete, ce qui seroit dailleurs impossible et inutile pour eux.

Je vous ai écrit plusieurs fois et {nomement} dans cette penultieme, que vous citez que j'écris pad nuit et jour dès que j'ai 2 minutes de reste des choses relatives à ce plan. Depuis que je suis de retour d'Hollande et meme avant d'y aller j'y avois deja écrit une 100taine de cotés.

Mon cher Socrate, je suis assurément fâchéé que Mr. de Furstenberg n'ait pas eu le tems de vous parler du memoire de Gos.: mais ce n'est ni sa faute ni la mienne. Ne m'avez-vous pas écrit que nous n'avions pas plutot été partis, qu'il vs etoit revenus 100 choses en tetes que vous aviez oublié de parler avec nous, eh bien, il nous en est allé de meme. Adieu, je vous salue et vous embrasse.

Le mot de la devise me plait aussi, il est riche pour moi, mais je demande le papillon etc. |

Je n'ai pas le tems de repondre à Mr. van der Hope, mais dites lui, je vous prie, que ce qu'il dit par rapport à l'ordre et à la clareté des idées est precisément ce que j'entendois par methode, et que j'y tiens tellement dans l'instruction q hors la geometrie ou Euclide, j'ai jusque ici composé toujours {fort} merveilleusement bien moi même les elemens des sciences que j'enseignois à mes enfans, trouvant que presq tous les elemens sont mal faits relativement à

ce but. Mes enfans et moi nous travaillons toujours ensemble sur le plan d'invention, c.a.d. analytiquement. Et quand nous l'avons trouvé de cette maniere, nous ajoutons par la synthese (qui est souvent le coup d'oeil du genie) ce que l'analyse ne nous a pas fournie.

Ne dites pas au Prince que vous avez de mes lettres, car mon bras a tellement augmenté q. {nonlourt et devint} ecrire à la Princesse je n'ai pu ecrire que 8 lignes griffonn. come lui et point au Prince.



*Lettre II.107 – Fürstenberg, 7 février 1783 = Bd 2.365-366*

Monsieur

Je n'ai qu'un moment pour vous dire, Monsieur, que la Princesse ayant eu avant hier une petite secousse de ses maux (mais la quelle n'aura point de suite) s'est encore au lit incommodée de la medecine qu'elle a prise. Elle tache de prendre un peu de repos et se trouvant par là hors d'état d'écrire, elle vous prie d'en faire [savoir] aussi au Prince et à M. Marcoff.

La Diète d'attend, je suis avec les sentimens les plus distingués que je vous ai voué, Monsieur, votre très humble et très obeissant serviteur,

F. Furstenberg

Munster 1783, le 7me fevrier



*Lettre II.108 – Diotime, 11 février 1783 = Bd 2.441-444*

Munster, le 11 fev. 83

Mon cher Socrate. D'abord mon bras et puis tout le reste de ma pauvre machine s'est refusé au service de son maitre, toujours disposé et plein du desir de s'entretenir avec vous.

Je suis charmé q vous ayez revu Marcoff, car j'ai craint depuis longtems que cette rupture aparante si brusque ne fit un mauvais effet sur lui. Je ne puis attribuer qu'à elle l'idée que je serois refroidi à son egard. Coment et par où le croiroit il sans cela puisque ne m'ayant pas escrit, il ne pouvoit en juger par mon silence, tandis que le sien après la priere que je lui avois fait en quittant La Haye de m'ecrire, eut pu (si j'étois soupçonneuse comme lui) me le faire penser. |

Sa lettre que je joins ici avec ma reponse est meme assez singuliere pour me confirmer dans cette idée. Quant à moi, je n'ai jamais songé à charger le Prince de liquider avec lui, cela est meme trop absurde à penser, puisq je dois desirer q le Prince ignore que ns ayons quelque chose à liquider. Et le serieux avec lequel Marcoff prend cette ruse ou cet effet du hazard, prouve ou qu'il est bien soupçonneux ou qu'il cherche une occation de rompre.

Voici la lettre du Prince aussi, qui m'a effectivement retiré 86 fl. pour payer Marcoff: preuve q celui-ci lui en a dit la valeur au moins de cette dette. Sachez, je vous prie, si la Princesse lui a remis cet argent ou non! Je comence à être inquiet du retour de la reponse, car assurément s'il m'annonçoit la | reduction totale de ma fortune il ne me porteroit pas un coup aussi penible que *si le*<sup>23</sup> *Corps vienno voir plus souvent*<sup>24</sup> *que de coutume*<sup>25</sup> *ou pour plus longtems ici.*<sup>26</sup>

Mon cher Socrate, de grace travaillé le second Alexis sur le plan comencé si excellent, et ne lisez pas. Ce qui peut entrer dans votre tete encore ne vaut pas ce qui peut en sortir. Adieu, je vous embrasse et vous salue avec le Grand Homme et mes enfans.

Parlez à Van der Hope d'une brochure allemande que je lui ai envoyé et si vous pouvez assez comprendre l'allemand, lisez la. Son auteur qui doit rester caché est un ami de *Διοτιμη*.

Sprickman traduit le Simon, il attend vos correction. Pour sa tete je vous la garantis assez mathematique, metaphisique, et pour cela d'ailleurs il a deja avalé Euclide.

23 En chiffres: 22,2. 54,6.

24 En chiffres: 8,2,6,27,42,63,6. 8,9,2,5. 56,5,4,22. 12,9,4,8,6,27,42.

25 En chiffres: 23,6, 45,9,4,42,4,65,6.

26 En chiffres: 56,43,10,5. 56,54,13,17. 54,9,27,3,42,6,65,22. 2,59,60.

*Lettre II.109 – Diotime, 14 février 1783 = Bd 2.445-448*

Munster, le 14 fev. 1783

1782

Mon cher Socrate, je soupire assurément après le moment où cette miserable affaire tirera à sa fin, ne fut-ce que pour reprendre avec vous une correspondance d'une nature un peu plus agréable pour vous et pour moi; mais me laisser prendre pour Dupe de la part du Prince comme je le serois assurément si j'entraï dans le soi disant temperament qu'il propose. C'est ce que je ne puis ni ne dois. Or vous savez sans doute que selon le droit romain qui est partout en vigueur, les donations entre mari et feme se peuvent annuler tant est plus si le donneur n'est pas franc et de bonne foi, et c'est pour cela que dans son billet je lui fis mettre la declaration que la terre m'appartient, et non qu'il me l'a donnée, et la preuve si j'ai tort ou non de soupçonner du dessous | de carte dans son temperament proposé sera s'il accepte ou refuse le temperament que je propose à mon tour dans ma lettre de montre ci jointe, c'est-à-dire de lui rendre son billet entier après le second paiement. S'il est de bonne foi, il gagne 39.000 # auxquels je renonce, en lui rendant son billet après n'en avoir reçu que 61 ou 62.000 sur 100.000, qui m'y sont promis. S'il n'accepte pas ce renoncement à la place de toute quittance, il est clair qu'il veut faire usage de ma quittance, en la tournant sur la Dot, ce qu'il peut faire. Si dans l'occaton se servant du droit romain il nie le cadeau, on l'annulle en consequence de la loi. |

Je soupçonne meme, qu'il n'a imaginé ce temperament que pour plâtrer un racomodement apparant avant l'arrivée de Marcoff, mais je ne suis pas assez dupe pour lacher prise au moment où il me vient du secours, et Marcoff me sera utile, ne fut-ce que pour m'informer des loix matrimoniales de la Russie.

Je vous demande bien pardon de l'ennui que je vous cause; uniquement pour cela j'ai été vingt fois sur le point de ceder, mais Mr. de Furstenberg m'en a absolument detournée en me montrant que je devois à mes enfans tous mes efforts pour mettre en sureté {en prepare} de tous ce que je pourrai de la fortune du père. Mr. de Serant m'a dit cent fois la meme chose, d'ailleurs mon honneur est en quelque façon interessé à ne pas me laisser traiter tellement en dupe et

sans consequence. Ce seroit lui tracer un mode de conduite à mon egard pour toujours dans le future.

Adieu, nous n'avons point eu de vos nouvelles hier. Mr. de Furstenberg vous prie de lui procurer La vie d'Antoinette, petite brochure qui a paru depuis peu; de grace envoie nous les planches, n'oubliez pas ceci au moins puisqu'il s'agit de vos memes enfants. |

J'ai ecrit à dessein dans la lettre de montre, que Marcoff m'ecrit qu'il arrive ici à la fin du mois (ce qui est très vrai), esperant que cette nouvelle pourroit vous servir come d'une Meduse pour en tirer une resolution pour la poste prochaine, en lui representant qu'il seroit bon que notre accomodement fut fait avant l'arrivée de Marcoff, de peur qu'il ne remarque quelque chose de nos mésintelligences domestiques.



***Lettre II.110 – Diotime, 15 février 1783 = Bd 2.449-450***

Munster, le 15 fev. 1783

Je connois votre mal de trop près, mon cher Socrate, pour ne pas vous plaindre, quoiqu'en puisse dire Posidonius; mais je vous plains bien moins que lui, parceque les ressources d'un Stoïcien contre la douleur sont bien pauvres en comparaison de celle d'un disciple, et surtout d'un si digne disciple de Socrate.

Mon mal aux yeux, qui n'est point passé à beaucoup près, est un mal moral par les privations qu'il m'impose. Si j'avois vos ressources, mon cher Socrate, je m'en passerois aisément.

Si la nouvelle qu'on debite de 5000 Russes sabrés par les Tartares se confirme, voila la boule crevée. On dit que l'Empereur recrute à force, et l'approvisionne en Pologne.

Adieu, mon cher Socrate, vous vous contenterez de ce petit mot de votre pauvre D. aveugle.



*Lettre II.111 – Fürstenberg, 16 février 1783 = Bd 2.367-368, 373-374*

Munster 1783, ce 16me fevrier

Monsieur,

Me la Princesse a eu toute la peine d'ecrire, ou de griffonner une lettre à la Princesse d'Orange, parceque l'objet en etoit très pressant. Mais comme c'est tout ce que son rhumatisme lui permet d'efforts, elle m'a chargé, Monsieur, de vous donner des ses nouvelles, et de vous prier d'en donner au Prince. Ces nouvelles ne sont pas agréables, c'est une de ces incommodités où la tête et tout le corps souffrent beaucoup; Hoffmann nous assure toujours que ce ne sera que pour peu de jours.

J'ose vous prier de presse Vrijthof pour la montre à seconde; c'est, quand la Princesse est malade, l'index de son poulx.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus distingués que je vous ai voués, Monsieur, votre très humble et très obeissant serviteur,

F. Furstenberg



*Lettre II.112 – Diotime, 20 février 1783 = Bd 2.451-452, 457-458*

Munster, le 20 fev.

Mon cher Socrate, avec une tete qui depuis 6 nuit n'a pas joui du moindre repos, et une ame qui n'a pu s'occuper qu'à supporter un corps douloureux, je ne puis vous rien dire de bien interessant. J'ai cependant voulu vous retracer de ma main le souvenir de Diotime.

Que Dieu vous benisse.

J'ai reçu le Transaction, le Petit Cavalier, la medaille pour Mimi etc. avec amour et reconnoissance.

Cependant vous pouvez dire q vous m'avez avoué ce qui est vrai et assureroit leur payement.

Les 50 d. que j'ai demandé au Corps sont les meme. Je l'ai fait pour vous epargner cet embarras.



*Lettre II.113 – Fürstenberg, 23 février 1783 = Bd 2.369-372*

Munster 1783, ce 23me fevrier

Monsieur,

L'élection d'un ecolatre m'a pris une heure de plus que je n'avois compté, et m'a presque arrêté jusqu'au depart de la poste. Ainsi je ne repondrai que très laconiquement à celle que vs m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 21.

Le retablissement de la Princesse a été retardé par une attaque de sciatique, et par le très mauvais tems. Mais, quoique très fatiguée, elle est retabli, à son incommodité au bras près, pour la quelle mon experience me fait craindre, qu'elle n'en conserve longtems et peut-être toujours quelque ressentiment.

Je suis très fâché de la situation de vos affaires, mais infiniment curieux de ce que vous me promettez, Monsieur. Je tacherai de contribuer à l'arrangement de nos affaires de limites. Il me paroît très essentiel que cette affaire finisse; si elle ne finit pas, elle peut un jour être defaite. |

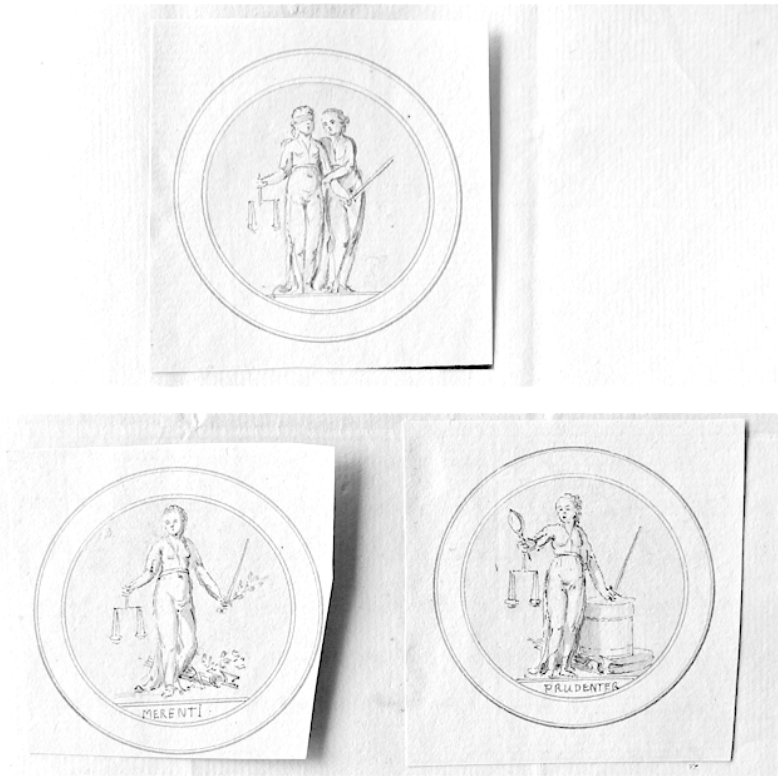
Nos affaires internes vont assez bien pour les circonstances dans lesquelles nous sommes, et il me paroît que ceux du parti opposé, qui peuvent meriter quelque consideration, se rapprochent beaucoup de moi, et que le système que j'ai adopté produit tout son effet.

La faculté juridique de notre Université naissante, voulant se donner un sceau, on m'a communiqué ces idées qui me paroissent de mauvais gout. Comme vous êtes, Monsieur, si riche en idées, oserois-je vous demander de perdre un quart d'heure de loisir à en craionner une, car je voudrois qu'on pût mettre du {gout} dans tous les premiers elemens de notre constitution future.

Je suis avec les sentimens les plus vrais et les plus {forts} d'estime et d'admiration, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant serviteur,

F. Furstenberg





***Lettre II.114 – Diotime, 28 février 1783 = Bd 2.453-456***

Munster, le 28 de fev. 1783

Soyez toujours de l'humeur dont vous vous plaignez, si en vous amusant elle vous fait accoucher de quelques aunes de dialogue. C'est un grand sacrifice que je vous fais de ne pas le lire avant de vous écrire, mais la poste part tout à l'heure, et vous ne voulez pas que je le laisse partir à vuide.

Ma sciatique m'a quitté au moyen des remèdes infallibles de notre Machaon, mais pour mon bras quoique soulagé la douleur revient dès que j'écris quelques pages; cependant il m'a promis quelque baume frottant, qu'il me fait espérer y porter remède.

Vous m'avez dit un jour que l'hymne à Ceres et p.c. notre traduction allmande etoit fautive, puisqu'il y manquoit plusieurs strophes. Come je ne remarquai nulle part de lacune | en la relisant, j'ai pris des informations à cet egard, soupçonnant la verité, c.à.d. que le professeur de Moscou, qui en a fait cadeau à Falkenaar ou à Ronkenius aussi bien qu'au Comte de Stolberg. Notre traducteur, a envoyé un exemplair complet à celui-ci et incomplet à l'autre par megarde.

A propos de grec je vous prie de me traduire mot pour mot

*Φρενας ἐξέλετο Ζεὺς*

et puis de me dire sur quelle demonstration repose chez vous la conviction, que la prononciation grecque d'Erasmus est la bonne. Je me souviens qu'un jour à Niethuys vous m'en avez donné qui m'a paru bonne.

Vous me parlez toujours de vos amis mes homogènes (come vous me faites l'honneur de les appeler); mais , mon cher Socrate, je ne scais pas coment | vous avez le courage de prononcer leur nom devant moi après la conduite criminelle que vous avez tenu relativement à eux, vis à vis de moi. J'ai été 2 fois à La Haye desirant come vous pouviez le penser et come je n'ai cessé de vous le temoigner de voir preferablement à tout autres: votre Van der Hope, votre Comte Sarsfield, votre Daphné, enfin tous ce qui s'appelle votre, mais semblable à Penelope. Vous avez constamment defait la nuit les projets que vous sembliez favoriser le jour pour me procurer cette satisfaction. Si je suis parvenu à accrocher enfin celui qu'il vous plait appeler mon Van der Hope ce n'est que grace à la Princesse d'Orange, et je n'ai entrevue la face gracieuse de Me Perrenot et Mr. son epoux que par un heureux hazard. Aussi je n'ai pu parvenir à excuser votre conduite, qu'en me figurant qu'après avoir donné aux vôtres par amour propre une idée trop avantageuse de Diotime, | vous avez craint qu'en la faisant voir de près vous detruiriez votre propre ouvrage.

A propos du Comte Sarsfield, j'ai lu pendant ma maladie ses manuscrits avec ravissement; mon bras ne me permet plus de vous en parler dans le detail que je desire. Ce sera, s'il plait à Esculape, le courier prochain.

Vous ne me parlez pas des projets de Camper qui ne laissent que de m'interessar...

Adieu, cher Socrate, je vous aime malgré vos péchés, c'est avoir un amour bien robuste.

Voici l'annonce que ceux de Göttingen ont donnés de la traduction de vos ouvrages. Quoique leur jugement ne soit pas de la richesse de la chose jugée à beaucoup près, vous verrez du moins qu'il n'est aucun pays où on sente si universellement et si bien le Platon moderne qu'en Allemagne.



***Lettre II.115 – Diotime, 4 mars 1783 = Bd 2.461-462***

Munster, le 4 mars 1783

Mon cher Socrate. Come nos infirmités et leurs suites sont les memes nous n'avons rien à nous reprocher.

L'incluse que j'ai été forcé d'ecrire a mis mon bras aux abois.

J'ai recu hier une lettre de cette part sous couvert de M. Perrénot. Il desire que je vous mande s'il peut se servir dans des occations pareils du meme moyen. Je vous prie de lui dire en lui faisant bien mes compl. et remerciemens, que cela va très bien.

Adieu, mon cher Socrate, je vous embrasse avec plus d'onction que je ne vous écris.

Mais entre-nous, vos lettres ne valent guere mieux depuis quelques postes exepté la différence eternelle qui reste toujours, meme dans l'état de la misère, entre ce qui sort de la plume du riche Platon et de la pauvre Diotime.



***Lettre II.116 – Diotime, 7 mars 1783 = Bd 2.459-460***

Münster, le 7 mars 1783

Mon cher Socrate. Je serois bien fâché que le morceau de l'Alexis second que vous m'avez envoyé fut retouché. Il me semble admirable, tel qu'il est et j'attens la suite avec une impatience proportionnée à mon admiration.

Vous aurez surement mon sentiment sur l'écrit de Sarsefield, car j'ai besoin de vous le dire, mais come j'ai une petite objection contre, je ne sais pas si cela sera

bon pour être vu de l'auteur, et s'il ne seroit pas mieux, supposé que vous soyez de mon sentiment, que vous la lui fassiez, elle en auroit plus de poids, et j'aimerois qu'elle en eut assez pour lui faire changer cet article avant de faire imprimer la piece.

Mon cher Socrate, j'ai été obligé d'écrire au Prince, ainsi ma main est aux abois, et j'ai fort mal aux dents.

Adieu, je vous embrasse et vous benis.

Vous ne me parlez ni du Corps ni de Marcoff ni de l'écrit almand que vous m'aviez promis de lire.



*Lettre II.117 – Fürstenberg, 7 mars 1783 = Bd 2.375-376, 393-394*

Munster, ce 7me mars 1783

Monsieur,

La belle theorie que contient la reponse que vous m'avez fait l'honneur de me faire en date du 4 de ce courant, a developpé les idées confuses qui etoient en moi: cette instruction me fait grand plaisir.

Nous avons tout ce qui faut pour une Université depuis longtems, c'est à dire les diplomes necessaires, nous les avons renouvelés en 1774 et aussi un fond lequel suffira peu à peu au necessaire. Et nous allons deploier nos facultés, frapper des diplomes de docteur. Je ferai de mon mieux pour qu'il le {soit} au bon coin.

Notre Université peut avoir du succès si on veut l'établir sur les principes que j'ai proposé, dont le premier est que le but doit être d'éclairer et par celui d'enrichir la ville, comme c'est l'esprit de la plupart d'universités d'Allemagne. Le second que l'objet ne doit pas seulement etre de dresser vite quelque ouvrier pour les emplois subalternes, il faut tacher de former des hommes.

Ces deux idées se presentent | si naturellement, qu'on pourroit s'étonner de les voir si rarement suivies: l'execution est plus difficile.

Je suis dans la plus grande attente comment les affaires se termineront chez vous, car je suis bon voisin.

J'ai été un très petit peu indisposé, mais cela est pour ainsi dire passé. Je suis avec les sentimens les plus vrais et les plus particuliers que vous m'avez inspirez, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant s.

F. Furstenberg

M. Hemsterhuys



***Lettre II.118 – Diotime, 9 mars 1783 = Bd 2.463-464, 473-474***

M. le 9 mars 1783

L'incluse, mon cher Socrate, doit être remise dans l'instant à son adresse par Mr. Perrenot.

C'est tous ce que j'ai le tems de vous dire.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



***Lettre II.119 – Diotime, 14 mars 1783 = Bd 2.465-466, 471-472***

Munster, le 14 mars 1783

Je viens de recevoir votre lettre du 11, et la poste part à l'instant. Je ne vous dirai que 2 mots auj. Le bout d'Alexis 2e avec l'hymne me paroît come le reste excellent et très en harmonie pour le ton.

Voici un catalogue de feu Stosch qu'il faut me renvoyer avec le retour du courier. Lisez y seulement les articles derniers concernant les souffres. Une collection d'environ 20.000 des plus beaux cabinets q Mr. de Furstenberg auroit envie d'acquérir pour l'academie d'ici, et il vous prie de nous dire tout d'abord jusqu'ou on peut aller pour le prix. Et puis le tout dernier article des pierres gravés. Vous en connoissez quelques unes, dites moi sur lesquels il faut mettre un prix et quel prix.

Il y a au reste come vous verrez une collection superbe de desseins, | gravures, portraits etc. etc., mais tous cela se vendra collectivement, il n'y faut pas penser. Nous serons trop heureux d'attrapper les souffres pour l'Academie, et si vous les jugez bonnes, quelques pierres gravés si on peut les avoir pour un prix tolerable.

Si je n'avois point d'enfans, ou plutot si je n'avois point de compte à vendre, je vendrai je crois ma maison pour acquerir moi ces souffres, et aussi car ces choses vailent plus aux enfans meme que 1000 ecus, qui de pauvres gens n'en font pas des gens riche.

De grace renvoyez nous tout de suite le catalogue; nous n'avons que celui là, et la vente se fait le mois prochain.

Adieu, je vous embrasse et vous salue, ainsi que le Grand Homme et les enfans.



*Lettre II.120 – Diotime, 21 mars 1783 = Bd 2.467-470*

Munster, le 21 de mars 83

Vous n'avez dit que la verité en supposant vis à vis du Corps qu'une lettre me coute beaucoup de tems à écrire avec mes bras invalide.

Je lirai le morceau d'Alexis que vous venez de m'envoyer de suite avec le reste; pour le present cela ne se peut avant le depart de celleci que j'ai recu probablement à cause des mauvais chemins plus tard que je n'en ai jamais recu de vous.

Mr. Herder demeure à Gotha.

Vous vous trompez en croyant n'avoir point repondu relativement au passage d'Homère; vous y avez repondu la derniere poste, mais d'une maniere qui m'a surprise après les longues et frequentes dissertations que nous avons eu ensembles sur ce chapitre à Niethuys, lorsque nous lumes que Me D'Acier traduisoit: le Dieu eleva l'ame à Glaucus, et d'autres Dieu aveugla Glaucus, ce qui me choqua come une chose qu'Homère ne pouvoit avoir dit, et vous tint chaudement le même sentiment a). Cela me paroît encore, car permettez moi de vous dire, mon cher Socrate, que | si Homere avoit voulu jouer le role d'un conteur simple, vil et grossier, qui ne sent ni n'entend rien à ce qui est grand,

elevé, sublime, il seroit ettonnant qu'il eut assez manqué son objet pour ne le paroître que dans ce passage seul, etant Homere. Simple à la verité parceque la vraie elevation n'est jamais sans simplicité, mais simple et noble, sans faire soupçonner nulle part qu'il n'entend rien aux grands sentimens des heros qu'il chante.

Il est très certain que vous m'avez parlé à Niethuys d'une espece de demonstration que vous aviez trouvé dans la comparaison de je ne scais quels passages ou livres grecs en faveur de la prononciation d'Erasmus; mais je ne suis pas surprise que vous croyez une vraie demonstration douteuse, si non impossible. Je le serois beaucoup plus si quelqu'un venoit me dire que Platon ou quelqu'autre grec de ces tems est revenu dans notre sejour et qu'il n'eût pas demandé en entendant parler l'homme de toute la terre, qu'on croiroit le meilleur Grec actuellement. Quelle langue parle-t-il? |

Vos lettres anciennes sont encore toute aussi lisible qu'elles l'ont été à ce qu'il me paroît. A la verité je ne me rapelle pas assez parfaitement la couleur de votre ancre des années precedentes pour juger si elles ont perdu ou non une nuance legere, mais enfin elles se lisent avec aisance.

Mon cher Socrate, je ne vous soupçonnerai peut-être pas de prejugué, si connoissant toutes les langues vous me disiez que la hollandaise est la plus riche, la plus pure etc. Mais vous n'avez de connoissance veritable ni de l'Allemande, la mère langue des Bataves, ni de l'Italienne, ni de l'angloise etc. etc., et quant à la pureté, dont le jugement tient dites vous à la connoissance de la situation reciproque de la langue des dents, des levres etc. etc. à celle des voyelles diphtongues, syllabes longues et breves, je crois que precisément pour cela il est difficile d'en juger à quiconque connoit une langue nationale depuis son enfance, parceque l'habitude de prononcer | préferablement tels ou tels dons de comprimer plus souvent telle partie des organes de la parole que tels autres, modifie les organes de façon que tels son lui seront plus facile à prononcer que tels autres, que chacun nomera [la] pureté, l'assemblage ou la modification des sons, que cette habitude de ces organes (joint à une certaine conformation qu'il a peut-être deja recu de la nature differante de certaines autres conformations) lui permettra d'articuler et de prononcer avec le plus d'aisance. Le Russe a des lettres dans son alphabet et des mots dans sa langue qu'aucun etranger qui n'y

est pas né et élevé ne parvient jamais à prononcer, excepté le polonois qui a le gozier rompu par des sons semblables.

Le François n'apprend jamais à prononcer l'Anglois, l'Allemand l'apprend plus aisément et viceversa, mais presque jamais pourtant l'Allemand {...} ne parvient à prononcer l'Anglois come un Anglois et viceversa.

Si vous n'envoyez pas le Simon il est impossible de continuer à le traduire. Sprickmann en a le tems, cependant il ne l'a pas également dans toutes les saisons, ayant plus ou moins de colleges à lire.

Adieu mon cher Socrate.

a) disant que le mot grec signifioit ou pouvoit signifier en meme tems: exhalter, elever ou aveugler, et que de là derivoit la dispute. Ceux qui manquoit de tout ayant choisi le mot aveugle {...} son bien de l'auteur.



***Lettre II.121 – Diotime, sans date, 1783? = Bd 2.475-476***

sans date

J'ai reçu votre lettre par Amsterdam avec l'incluse, mon cher S. Adieu, mon bras et ma santé n'en permettent pas plus.

Furstenberg a écrit pr moi au Corps.



***Lettre II.122 – Diotime, 1 avril 1783 = Bd 2.477-478***

Le 1er d'avril

Mon cher Socrate. Je suis de retour de la campagne depuis hier, beaucoup mieux du côté où j'étois le plus mal, c'est-à-dire d'un epuisement de corps et d'esprit, qui ne souffre pas de discription à qui ne l'a pas vu; Mr. de Furstenberg qui a vu le mien pourra un jour vous en rendre compte.



Je suis fort enruhmé encore, mais c'est un mal dont je fais peu de cas. Je comence à m'y accoutumer, car il y a plus de 2 mois que je le suis.

J'ai trouvé en arrivant hier soir le paquet avec vos manuscrits. Je me mettrai à les lire l'un après l'autre dès que j'en aurai le moment, ce qui chez moi n'est pas une facon de parler, mais hélas une verité | qui se fait souvent sentir assez rudement à moi, et surtout quand vous avez l'injustice de croire qu'il ne tiendrait qu'à moi si je le voulois de vous ecrire de longues lettres, et que vous avez la cruauté de vous venger de l'abregé forcé des miennes.

Je vous assure, mon cher Socrate, que c'est un perte aussi bien qu'une sensation souvent douloureuse pour moi de ne pouvoir vous ecrire, sur tant de sujets sur lesquels je pense, travaille, etc. etc. Ce seroit pour moi un avantage et un plaisir.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur.

Les montre sont arrivés, aussi nous attendons d'en savoir le prix pour nous aquitter.

Vous aviez incessamment de ce bon vin de Rhin rouge. Mr. de Furstenberg l'a deja commandé.



***Lettre II.123 – Diotime, 3 avril 1783 = Bd 2.479-482***

Munster, le 3 d'avril à 9 h. après diné

Mon cher Socrate, j'ai passé la derniere poste et tous les autres jours jusqu'ici dans mon lit. C'est du m'en levant que je vous ecris, souffrante pour couronne et j'espere enfin pour fin de mes meaux de la sciatique; je tâche de mettre les parties de mon ame, qui n'ont aucun rapport à l'intellect en bonne contenance en faisant combattre vigoureusement la volonté et la partie active morale contre la passive.

Je ne manquerai pas d'annoncer Me Perrenot à Dusseldorff.

Voici le compte de ce que je dois à Marcoff sur lequel compte le prince m'a dit avoir payé les 86 fl. du tapis à Marcoff., du moins me les a fit defalqué de mon mois passé. En ce cas je reste lui devoir 172 + ½ fl. | Vous me ferez plaisir, mon cher Socrate de les lui payer de ma part, puisqu'il quitte La Haye et que je ne

voudrais pas en charger le Prince, aimant tout autant qu'il ignore que je lui dois. J'écrirai pour lors au Prince de vous les payer come une dette entre nous. Si cela ne vous incomode pas, mandez le moi, dans ce cas j'écrirai à Marcoff que je vous ai chargé de m'acquitter. Si cependant cela vous gene le moins du monde, je le lui enverrai directement d'ici en or.

Adieu, je vous embrasse et vous exhorte à m'envoyer bientôt d'autres aunages du 2e Alexis, et le compte de Marcoff. |

Faites milles compl. de ma part à Camper. Donnez moi de ses nouvelles, et quand il sera mieux priez le de m'indiquer la maniere de guerir les fievres d'accès avec l'ecorsse de saule, qu'il m'a appris une fois à Niethuys, mais non exactement la mesure qu'il en faut donner, et coment la preparer et quelle ecorce, si c'est d'un jeune ou d'un vieux saule. Il m'en coute horriblement en china pour guerir tous les pauvres et les campagnards qui s'adressent à moi. 2do Je le prie aussi de me procurer 6 livres de cet excellent china d'Amsterdam, qu'il m'a deja procuré une fois.



*Lettre II.124 – Diotime, 11 avril 1783 = Bd 2.483-484*

Munster, le 11 d'avril

J'ai écrit au Prince l'état de ma triste santé, ainsi je ne veux pas me repeter ici, je vous avouerai seulement que je commence à me lasser furieusement d'un corps qui n'obeît presque plus à aucun de mes ordres.

Vous ne me dites pas que vous possédez derechef Mr. de Sarsefield, le Corps me le mande. Helas, depuis 2 mois je brule de vous decrire l'impression que m'ont fait ses ouvrages; mais, puis-je y parvenir seulement!

Milles compl. à Camper, j'executerai ses ordres. Donnez moi de grace de ses nouvelles.

Je ne me rapelle presque Mr. Calitscheff que de nom. L'idée obscurissime que j'en ai (mais qui pourroit fort bien être celle d'un autre quidam Russe), c'est qu'il est petit, noir {eau}, ce que le monde appelle bon, et qu'étant cavalier

d'ambassade | à La Haye et transplanté de là sous le meme titre à Paris. Le Prince m'a dit que le susdit lui avoit écrit, que meme à Paris il regrettoit de n'être plus chez lui, et que depuis ce tems j'entends dire fort souvent: c'est pourtant un fort honet garçon. Il se peut (come je dis) que tout cela regarde un autre excavalier d'ambassade, d'où, c.à.d. de tous ce bavardage, vous ne conclurez tout au plus que ceci c'est que l'estime que j'ai pour le susdit, si j'en eus, n'a pas fait une profonde impression dans mon ame, puisque je ne m'en rappelle plus ni le sujet, ni la base, ni le sentiment meme.

Dieu veuille, mon cher Socrate, que vous vous rapelliez mieux Diotime et la continuation du 2eme Alexis.

Marcoff ne m'a point écrit.



***Lettre II.125 – Diotime, 13 avril 1783 = Bd 2.485-486***

Munster, le 13 d'avril

Je suis bien charmée, mon cher Socrate, des bonnes nouvelles que vous me donnez de la santé de Camper et de vos conversations, puisque j'espere qu'elles porteront des fruits au profit de la philosophie et du public qui la frequente.

Je vous fais mon compl. sur votre intimité avec Marcoff, mais il n'est pas juste de m'oublier absolument dans votre gloire, tandis que c'est vous qui en le plantant là tout à coup avez occasionné ses soupçons et ma chute dans ses bonnes graces. Or malgré votre intimité il ne m'a pas meme encore annoncé son déplacement et sa bonne fortune. Je lui écris ci-joint un petit mot sur nos décomptes que vous avez eu la bonté de mettre en ordre.

Ne seroit-il pas possible, mon cher | Socrate, de me procurer la lecture des nouveaux manuscrits du Comte de Sarsefield, puisque je suppose que vous les possédez actuellement. Ce que j'ai lu de lui me donne un très vif desir d'en lire davantage. J'attens une bonne occasion pour vous renvoyer selon vos ordres ceux que vous avez bien voulu nous preter.

Adieu, mon cher Socrate, je vous salue. Le Grand Homme vous salue, mes enfans vous saluent. Nous faisons des vœux pour votre santé, et pour la continuation du 2<sup>e</sup> Alexis.



*Lettre II.126 – Diotime, 17 avril 1783 = Bd 2.487-490*

Munster, le 17 avril

Mon cher Socrate, je vous prie de bien remercier votre main de sa docilité lorsque vous m'écriviez la lettre que je viens de recevoir de vous, mais de bien gronder votre volonté de n'avoir pas mieux mis à mon profil cette heureuse disposition pour m'écrire quelques pages d'Alexis ou de métaphysique dont je n'ai reçu mot depuis bien des jours de postes.

Voici une petite comission dont je vous supplie de vous acquitter avec dignité. Mde Vogt m'écrivit il y a 15 jours en m'envoyant un compte d'environ 300 fl. de comissions qu'elle a faite pour moi l'année 80 et 81 a), N.B. que j'ai payé par le canal du Prince toujours sur le champ, me les faisant decompter de ma pension. J'en ai écrit au Prince en lui commemorant que j'ai toutes ses lettres pour preuve, et voici ce qu'il m'écrivit la dessus. |

Je vous supplie donc de faire venir la susdite Vogt, de lui remettre l'incluse à son adresse, et de lui lire cet article de la lettre du Prince, afin que doresnavant elle me laisse en paix.

Je suis extremement curieuse de lire le memoire de Camper dont vous me parlez, et vous supplie de me l'envoyer dès que cela se pourra. Mais j'avoue que je ne suis pas moins ettonné de la question, car il me semble que la raison pourquoi les hommes sont sujets à plus de maladies que les animeaux n'étoit pas bien difficile à deviner; j'aimerois autant demander pourquoi les homes font plus de sottises que les animeaux.

Je viens de demander à Mitri pourquoi les homes sont sujets à plus de maladies que les animeaux. Il m'a repondu: c'est que les animeaux sont fait de maniere qu'ils ne mangent, dorment, se promencent etc qu'autant qu'ils ont besoin et ce |

qui leur convient, et les homes font tous cela selon des besoins imaginaires et veulent toujours de nouveau.

Si je ne vous écris pas la poste prochaine, c'est que je vais me {...cher} demain pour quelques jours au haut d'une superbe montagne à 8 lieux d'ici, mais je recevrai votre lettre et serai de retour pour y répondre la poste d'après. A propos, le Prince m'a écrit que vous traduisiez pour moi une liste botanique. Je veux mourir si j'en crois un seul mot.

Adie, mon cher Socrate, je vous embrasse métaphysiquement, ne pouvant le faire physiquement, à quoi vous semblez avoir renoncé!

a) et elle m'assure dans sa lettre que le Prince ne veut pas entendre parler.



***Lettre II.127 – Diotime, 25 avril 1783 = Bd 2.491-494***

Munster, le 25 d'avril 1783

J'avoue, mon cher Socrate, que la description que vous me faites du curieux animal qui est chargé des affaires de la Russie, me donne le plus vif desir de voir s'accomplir la promesse que vous me faites de me l'envoyer à Munster.

Je vous felicite de l'arrivée du Prince *Xiων*; pour moi je n'en ai pas entendue parler depuis 2 ans.

La lettre de Camper m'a fait beaucoup de plaisir, je l'en remercierai par votre canal l'ordinaire prochain.

Je vous prie de me dire ce que vous avez payé pour le Quinquina et de prier le chargé d'affaires russe, si passionné pour la mathematique, d'aditionner ensemble cette somme avec 30 ducats que vous avez payé (s'il m'en souvient bien) pour la montre que j'ai donné à La Haye à Mr. de Flensberg avec ce que vous avez payé pour moi à M. et avec ce que} vous avez déboursé pour le raccomodage de nos montres et 2 canifs que vous | m'avez achetté, afin que je sache la somme totale de ma dette envers vous.

Je croiois que vous aviez travaillé sur la question de l'engendrement; il me semble meme que vous m'avez promis quelque chose la dessus l'année passé. Je

verrai cela dans vos lettres, car il m'en est resté le souvenir clair que j'étois et suis encore très curieuse de ce que vous aviez alors dans l'esprit à ce sujet.

Pour ce qui est de la découverte de Camper, je ne sens pas encore à quoi elle peut mener dans l'Alexis. J'avoue que la 1ere reflexion que vous voulez en tirer peut en quelque façon en faire du moins {est elle curieuse}, mais la seconde me paroît un peu trop curieuse pour la risquer vis à vis du public, pour qui l'étrange est absurde, quoique pour moi elle me plaise et j'aimerois assez que l'ame par une force interne puisse à volonté reduire son habitation en une vapeur legere, dont il ne resta aucune trace qui put la faire reconnoître pour ce qui'il | étoit.

J'ai passé quelques jours fort agréables sur ma montagne, d'où l'on voit des villes et des provinces entieres; mais j'en ai rapporté d'horribles meaux de dent et une joue aussi grosse que celle de Melle Fasnacht dans l'état de nature.

Voici une ancienne incluse qui vous éclaircira si vous l'ignorez ce que je voulois dire par la traduction botanique. J'ai eu pour vous la charité d'exhorter le Prince à la mettre en d'autres mains plus faits pour la charrue.

J'ai oublié il est vrai la lettre à Me Vogt, mais je n'en suis pas fâché; autant vaut que je garde le silence avec ces gens.

Envoyez moi je vous prie une provision du fromage nommé Schapsiger ( Mr. Schulz sait où on le trouve) avec le quina etc.

Adieu, mon cher Socrate, tous ce que j'aime vous salue et Diotime vous embrasse. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
franco Wesel



*Lettre II.128 – Diotime, ... avril 1783 = Bd 2.495-496*

Munster le ... d'avril

Je vois, mon cher Socrate, que le nouveau ministre de Russie vous occupe, et je vous en fais mon compliment; il seroit digne de vous d'en faire un disciple de Platon et de Socrate. Ne lui avez-vous pas encore donné à lire l'Homme et ses Rapports?

Mon cher Socrate, je vous souhaite d'être aussi environné de rossignols au moment où vous lirez celle ci que je le suis en vous l'écrivant; mon jardin et mon habitation (que vous ne reconnoitriez pas si vous les voyez) en fourmillent.

On me parle de la part dont vous m'envoyez des lettres un peu obscurément de nouveaux troubles autour de soi; ne pourriez vous m'en donner une idée un peu plus claire?

Je prend le parti de vous envoyer le cachet que je voudrois avoir gravé, | par le chariot de poste, mon cher Socrate, avec le dessein, en vous suppliant de presser un peu l'ouvrier, de peur qu'il ne s'endorme et m'oublie come l'ouvrier anglois avec le telescope que je regrette si amerement, car celui de reflexion tout beau qu'il est n'est que pour les tems extremement sereins. J'en ai encore un petit de Dollon, qui est assez joli mais sans aucune comparaison à celui que je regrette. Si vous vouliez seulement me donner l'adresse de l'ouvrier, je vous assure que je me chargerai bien de le faire tellement bombarder de lettres, qu'il m'expediera pour être quitte de moi.

Adieu, mon cher Socrate, Mr. de Furstenberg, mes enfans et moi nous vous saluons et je vous embrasse en idée.



*Lettre II.129 – Diotime, 2 mai 1783 = Bd 2.497-500*

Munster, le 2 de mai

Permettez moi, cher Socrate, de ne vous renvoyer les objections de Mendelson que le courier prochain, n'ayant pas le tems de les faire copier avant le depart de la poste. Son objection est celle que j'ai entendu faire le plus generalement en Allmagne. Si vous vouliez y repondre come dans une lettre que vous m'écriviez ou à un autre, je me charge de traduire en allmand, et de faire passer ce morceau dans les journaux. J'aimerois fort que vous y repondissiez en gl come sachant qu'on n'est pas d'accord avec vous sur ce sujet, et supposant que c'est faute de vous être exprimé assez clairement.

Le Simon est presque achevé, et je vous garanti que cette traduction sera | bonne, tant pour la beauté du stile que pour l'exactitude dont je reponds, c.à.d. en tant que moi je vous comprends, ce dont vous pouvez juger le mieux.

Dites moi, est-il vrai q Marcoff non content de ne point acheter les meubles du Prince les a decrié et fait decrié exprès par ses gens pour qu'on n'en donna que peu de chose; c'est une bassesse et une petitesse que je ne saurois supposer (je ne dis pas seulement) en lui, mais dans Danielefski. Cependant le Prince me le repette jusqu'à l'heure qu'il est dans presque toutes ses lettres, en ajoutant que cela a achevé de le lui rendre meprisable etc. etc. Si cependant cela n'est pas, vous | devriez empecher le Prince d'en être si persuadé, car s'il va raconter ces misères à d'autres Russes et que cela revint aux oreilles de Marcoff, il pourroit à la fin s'en faire un ennemi plus actif. J'ai deja ecrit la dessus au Prince l'avant dernier courier. Auj. il me promet d'oublier Marcoff, ce qui lui sera aisé dit-il {al...} de son mepris pour lui et puis il me reparle {de lui} dans toute une page de Marcoff et de ce pretendu soin qu'il a pris de decrier ses meubles etc. etc.

A propos, le Corps m'ecrit qu'il va venir ici. Ne pourriez vous, cher Socrate, l'accompagner? Cela me feroit un prodigieux plaisir. Dites moi aussi (si vous pouvez l'apprendre) combien de tems le Corps conte rester ici. J'ai deux raisons, que je vous dirai dans une autre lettre, pour desirer fortement le savoir. Adieu, cher Socrate, les benedictions du Grand Homme et les miennes accompagnent cette lettre. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



***Lettre II.130 – Diotime, 9 mai 1783 = Bd 2.501-504***

Munster, le 9 de may

Mon cher Socrate, j'ai dû laisser partir le dernier courier sans lettre pour vous, parceque j'étois alitté, ayant la fièvre à force de rage de dents. Il s'est formé un espece d'inflammation et de dureté entre l'oeil et la machoire superieur près du nez, qui me cause depuis 15 jours de tels tiraillement dans les dents, que je ne



dors que par le secours de l'opium. La douleur est un peu diminué auj., mais non la dureté.

Je suis doublement affligé de vos meaux, et parcequ'ils vous font souffrir et parceque je ne vois pas croire le second Alexis.

Voici le dessein du cachet. Le cachet suivra incessamment, mes douleurs m'ont fait oublier de le faire partir lorsque je me l'étois proposé; la silhouette n'est pas celle que possède le Corps. J'en ai une que j'ai fait faire à Cassel come je vous l'avois promis.

Je vais donner l'idée au Corps de mettre Charle chez Mr. Calitscheff. Je suis bien fâché qu'il vous soit à {Marcoff}. Je l'avois recomandé à la Princesse, qui m'avoit promis aussi de songer à lui.

Pour le fromage come il est destiné à Mr. Hoffmann qui l'aime beaucoup, je serai bien aise de le recevoir au plutot si cela se peut. Mon cher Socrate, j'ai honte de vous écrire, tant ma correspondance me paroît plate et miserable. Si le ciel ne me decharge de quelques uns de mes meaux, je finirai probablement par l'imbecilité.

A propos, j'appris hier qu'un homme qui n'a aucun tact pour la musique, avoit fait une excellente tragedie. Il faut que je la lise, car cela me paroît curieux.

Adieu, je vous embrasse avec mes enfans et le Grand Homme. |

Nous avons un paysan aux environs qui sans le moindre secours ou instruction s'est fait astronome par passion. Il a calculé déjà le cours du soleil et de la lune, les années bissextiles et beaucoup d'autres choses. Voici un papier de sa main, qu'on lui a volé pour me faire voir coment il travaille. Il a trouvé et veut demontrer que le soleil tourne autour de la terre, mais cette erreur meme est respectable dans un tel personnage; renvoyez moi je vous prie ce papier. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

***Lettre II.131 – Diotime, 13 mai 1783 = Bd 2.505-506***

Munster le 13 may

Le Prince vient de m'écrire lui-même qu'il va venir incessamment ici et y rester jusqu'à ce que son frère lui mande son arrivée à Aix la Chapelle. Si ce séjour dure longtems il derangera absolument l'espoir dont je m'étois flatté de retrouver ma santé à la campagne dans les bains froids, car il est impossible que j'y puisse loger le Prince.

Je suis fâché que vos affaires vous empêchent de vous éloigner de La Haye. Je n'en parlerai plus. Si je vous ai importuné plusieurs fois à ce sujet cette année ici, n'attribuez mon indiscretion qu'à l'assurance que vous m'avez donné, lorsque je vous vis les 2 dernières fois à La Haye, que vous seriez à Munster dès que je vous écrirais que je vous y desire. Je n'ai donc fait que suivre mon coeur et vos offres.

Ayez la bonté | de me dire ce que coute le quinquina, le fromage, les canifs, le raccomodage de nos montres, afin que j'aditionne moi-même cette somme avec les 19 d. et ce que vs avez payé pour moi à Marcoff, puisque vous desesperez de me faire rendre ce service par Dianolofski.

Et dites moi si vous avez eu la bonté ou non de parler aux Vogts. Sans cela je leur écrirai, car je veux me débarasser une bonne fois de leurs persecutions.

Adieu, mon cher Socrate, Dieu vous benisse tous ce que j'aime vousalue.

***Lettre II.132 – Diotime, 15 mai 1783 = Bd 2.507-508***

Angelmode, le 15 de may

Mon cher Socrate, je suis Dieu merci à la campagne. J'attens par la poste de ce soir la decision combien ce bonheur doit me durer. Mais come je ne recois mes lettres ici que demain matin, je ne saurai pas à tems pour vous repondre si elle m'apporte de vos nouvelles ou non. Je saisis donc une occation qui va toute à l'heure en ville, pour vous dire que je me porte deja un peu mieux depuis 3 jours que je jouis de ce bon air. Demain je comencerais mes bains froids.

Voici une lettre qui je vous prie de faire parvenir à Camper.

Mr. de Furstenberg et mes enfans vous saluent. Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur.



*Lettre II.133 – Diotime, ... mai 1783 = Bd 2.509-512*

Angelmode, le ... de may

Il me semble, mon cher Socrate, que nous sommes en possession des memes meaux, sans que le partage des ressources contre eux soit egale; car je suis bien loin de jouir de mes meaux come vous. Je sens, je l'avoue, et à la longue, souvent avec tristesse, combien ils retardent tous le bien que je desirerois ardamment de faire, et ce retard que dans les courts intervals d'un mieux supportable, je voudrois compenser à force d'ardeur, d'application et de redoublement de travail {devrint} souvent par la meme une cause indirecte qui abrège encore ces intervals et rend mes rechutes plus longues et plus sensibles.

Voila, mon cher Socrate, les foiblesses que j'ai à mettre en parallele avec vos forces. C'est vous payer bien mal, mais un proverbe almand dit fort bien: un fripon seul peut donner plus qu'il n'a. |

Pour ce qui regarde le chiffre, je l'ai toujours à la main, sans qu'il soit jamais exposé, car il est sous ma clef.

Je commence à revivoter un peu ici dans la campagne charmante que nous habitons; vers le soir, surtout lorsque je reviens d'avoir nagé pour la seconde [fois] de la journée. Ces bains froids me font un tel bien, que quelqu'échauffé ou fatigué soit ma tete ou mon corps, il n'y a point d'exemple que m'étant jeter dans la riviere, je n'en soit ressorti reposé et rafraichi physiquement aussi bien que moralement. Je crois que le fleuve de Oubli n'étoit autre chose qu'un bain très froid.

Je vous prie, mon cher Socrate, de demander si quelque librairie de La Haye n'a pas une brochure nouvelle, intitulé Des lettres de cachet et des prisons d'état et de me l'envoyer tout de suite par le premier chariot de poste, et de me mander aussi ce que le Corps vous a dit en partant sur l'étendue | du sejour qu'il compte faire ici.

Mr. de Furstenberg y sera, il demeure actuellement avec nous ici, et vous dit milles choses, ainsi que mes enfans, qui vous remercient des medailles que vous leur envoyez.

Je joins mes remercimens aux leurs et vous donne toutes mes benedictions et mes vœux ardants pour le retablissement complet de votre santé. |

[Couvert] fco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre II.134 – Diotime, 30 mai 1783 = Bd 2.513-514*

Munster, le 30 de may

Mon cher Socrate! Voila pour la 1ere fois de ma vie 2 postes qui ne vous ont rien porté de la part de Δ. En verité ce n'est pas ma faute, une forte fievre de fluxion joint à une attaque de rhumatisme m'empecha d'ecrire. Mr. de Furstenberg voulut vous ecrire pour moi le second jour de poste, mais obligé de rentrer subitement en ville pour affaires, j'en chargai mes enfans qui le firent. Mais la lettre au lieu d'être porté à la poste fut porté par un sot de messenger allieurs, où elle a reposé à mon inscu jusqu'avant-hier, qu'étant rentré en ville pour attendre le Prince, on me la renvoya.

J'ai reçu avec une ge satisfaction la suite de l'Alexis. Je ne l'ai pas lu encore, parceque le Prince est arrivé en meme tems que votre | lettre, mais ce sera mon 1er soin d'en chercher l'occaton. J'attens vos questions et tacherai d'y repondre aussi bien que Mr. Danielofski au moins.

Le Prince est arrivé hier soir, tout rempli encore des torts de Marcoff, dont il nous a parlé sans cesse jusqu'ici.

Le voici qui entre dans ma chambre. Je n'ai donc que le tems de fermer celle ci, et de vous embrasser en idée.



*Lettre II.135 – Diotime, 4 juin 1783 = Bd 2.515-516*

Munster, le 4 de juin 1783

Je ne vous écris que 2 mots, mon cher Socrate, puisque je suis en ville pour un moment avec le Grand Homme chez Sprickmann, qui est malade, et que la poste va partir.

J'attendois toujours la poste d'hier, mais elle n'a rien porté pour moi de votre part.

Ma santé est un prodige depuis mon séjour à Angelmode; je ne me reconnois plus. Puissai-je en apprendre autant de vous.

Adieu, cher Socrate, je vous embrasse et vous benis.



*Lettre II.136 – Diotime, 5 juin 1783 = Bd 2.517-518, 523-524*

Munster, le 5 juin

Mon cher Socrate, je n'ai que le tems de vous dire que nous partons ce soir encore pour aller voir les manoeuvres à Lippstadt, le Prince s'étant déterminé à nous y accompagner. Nous serons de retour en 4 jour. J'ignore encore si le Prince retournera ici ou s'il ira de Lippstadt plus loin. Je crois le dernier.

Il est vrai que vos lettres sont courtes, mais je n'ai pas le droit de m'en plaindre. Votre dernier bout d'Alexis est excellent.

Adieu, portez vous bien. Nous vous embrassons, le Grand Homme et moi. Le Prince vous presente aussi ses compl. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre II.137 – Prince Gallitzin, 9 juin 1783 = Bd 2.519-520*

Munster, ce 9 juin au soir [1783]

C'est à un Astronome que je parle, Monsieur, et écoutez moi bien, je vous prie, car la chose vaut la peine, et je tacherai de me faire entendre, si je le puis.

On a decouvert que l'étoile Algol, dans la tête de Méduse, est assujettie à une espèce d'éclipse, chaque 69 heures. Elle diminue, ou se rapetisse alors jusqu'à la magnitude quatrieme, pendant 3½ heures. Ensuite elle reprend sa magnitude ordinaire du 2do ordre, dans le même espace de tems de 3½ h. La dernière observation, que je sache, a été faite à Londres, le 3 de mai à 9 h. du soir. C'est Mr. Goodrike,<sup>27</sup> jeune gentilhomme d'York, qui a decouvert ce phénomène periodique et constant. Probablement ce soleil Algol a quelque tache opaque qu'il tourne vers nous à chaque révolution dans son axe de 69 heures; et il faut que cette tache opaque soit prodigieusement grande, à moins que vous ne vouliez supposer qu'il a une planette que si meut très proche et beaucoup plus vite autour de lui que le Mercure ne le fait autour de notre soleil. |

Arborez donc, je vous prie, vos binocles, la chose vaut la peine, et dites-nous un peu si tout ce qu'on nous dit là de la haut est bien vrai et à quoi vous l'attribuez.

Nous arrivons dans ce moment-ci de Lipstadt, où nous avons vu de belles et bonnes troupes et manoeuvres, et où nous avons diné chez le Duc de Brunswick avec nos enfans. Il faisoit beau je vous assure de voir ceux-là, à cheval, sans chapeau ni rien, à la tête des troupes, et au milieu de ces gravés heros, à table.

St. Simon est furieux contre vous, et toute ma rhétorique n'a pas pu le défâcher. Il ne vous pardonnera de la vie de n'avoir observé dans son sublime écrit que l'Hypocrate avec un ou deux ou trois p. J'avois beau lui dire que c'étoit la marque la plus certaine, le sceau véritable de la perfection de l'ouvrage, il en est outré. Mais ne vous desesperez pas cependant: nous trouverons bien moyen d'accorder tout.

Adieu, Monsieur, portez vous bien, et croyez que l'amitié sincère que je vous ai vouée ne finira qu'avec moi-même. Que devient Camper? Il ne m'a pas écrit une seule fois depuis son départ de La Haye.




---

27 John Goodricke (1764-1786).

*Lettre II.138 – Diotime, 10 juin 1783 = Bd 2.521-522*

Le 10 juin Munster

Le Prince m'a donné cette lettre pour vous, mon cher S. Je ne puis rien y ajouter, si non que ce que vous dites dans votre lettre au sujet de notre voyage à Lippstad s'est trouvé fort vrai, que Corps est revenu avec nous ici et que j'ignore jusqu'à quand.

Ma santé en attendant se ruine de plus en plus, faute de la seule ressource qui les autres années la remettoit, la campagne et les bains de riviere, et elle se mine encore davantage par l'insupportable trainerie et perte de tems que tous cela entraine pour nous tous, sans compter l'effet que cet exemple fait sur les | enfans, qui ne sont pas à leur age à l'abri d'un certain plaisir que fait naître la molesse, qui s'exprime avec l'air de la volupté et du bien être, d'autant plus que petit c. a un furieuse ressemblance à grand C. qui me fait trembler.

Je n'ai pas encore eu le tems de lire ce qu'il y a en chiffres dans votre lettre, n'étant arrivée que cette nuit tard après le Prince et fort fatiguée pour avoir fait la moitié du chemin à cheval, seulement pour donner une forte secousse à une terrible hypochondrie qui m'accable, et me coupe toutes les jouissances de la vie et de mes facultés. Adieu, cherissime Socrate, que Dieu vous en preserve et vous protège en tout sens.

La nouvelle astronomique vient de Chapella.



*Lettre II.139 – Diotime, ... juin 1783 = Bd 2.525-526*

Munster, le ... de juin 83

Mon cher Socrate. Je suis charmé d'apprendre que vos affaires politiques prennent un meilleur tour. Je voudrais en apprendre autant de votre santé.

Le Prince vient de recevoir la nouvelle que le pauvre Falconnet est devenu paralytique; j'en suis bien fâché, cet home manque de tant d'ingrédients essentiels au bonheur, qu'il est plus à plaindre encore qu'un autre en perdant sa santé.

Le Prince compte nous quitter lundi prochain pour aller je crois chez Me de Rosendale; il est de fort bonne humeur et fort gracieux. Nous n'avons eu d'autre altercation qu'au sujet du fiscal, dont il soutient toujours malgré votre explication q nous lui avons lu, qu'il a commis une horrible | noirceur (c'est son expression) et fausseté impardonnable vis à vis de Camper qui, dit-il, voit la chose de la même maniere. Moi je trouve et Mr. de Fürstenberg aussi, qu'il n'a fait que ce qu'un honet homme, qui a de la delicatesse doit faire, si la chose est come on vous l'a dit.

Adieu, mon cher Socrate, Dieu vous benisse.

Je crois que je ferai traduire l'Alexis 1er par Jacobi, qui desire le faire, mais dites moi dabord si vous en etes content.



*Lettre II.140 – Diotime, 13 juin 1783 = Bd 2.527-530*

Munster, le 13 juin 1783

Mon cher Socrate. Que voulez vous que je vous dise des propos de la conduite et des plans du Corps. Ses plans je les ignore si parfaitement que je ne scais pas meme combien il compte rester ici. Je devois aller samedi prochain avec Mr. de Fürstenberg à Lipstadt, faire voir à mes enfans le camp et les manoeuvres prusiennes, mais come le Corps, quoiqu'il le sache ne parle pas de son depart, je ne puis partir et Fürstenberg ira seul. Du reste il se traîne come de coutume du matin au soir à siffler, excepté 2 h. du jour, où il lit un volume entier, auquel il me faudroit mettre une ou 2 semaines. | Mr. de Fürstenberg, qui n'est pas sujet aux vapeurs en a à force d'ennui de cette trainerie, car lorsque nous avons parlé une h. ou 2 de Mr. Marcoff, et autant de Me. Rosendal, de Me de Heide, de Melle Dankelmann, de Mr. Maclaine, du Grand Duc de l'Imp., du petit nain, etc. etc., entendu tous ce qu'ils ont dit et tous ce qu'il leur a conseillé et dit, nous somes au bout de notre latin, et nous nous regardons tous 3 en baillant.

J'oublioit pourtant qu'outre cela il nous a conté que le fiscal Van der Hope avoit fait une action indigne et vilaine à cause de la quelle le Corps dit être entierement revenu sur son compte. La voici. Il doit avoir engagé un medecin francois pour



les colonies de Surinam; ensuite ses gens | de confiance et beaucoup d'autres lui ayant dit que ce medecin s'etoit expliqué publiquement comme athéiste de la maniere du monde la plus décidé, et plaisanté agreablement (à la François) sur ce sujet, et lui donna à la verité à son depart une lettre de recomandation come medecin à lui-même, mais il ecrivit par une autre voie que du reste il falloit n'avoir aucune confiance en lui, puisqu'il pensoit et s'expliquoit aussi legerement sur des sujets si graves.

Mr. de Furstenberg et moi nous avons trouvé cette maniere d'agir très naturelle, puisqu'il etoit different de recomander comme artiste ou comme homme. Le Corps s'est horriblement recrié contre, pretendant que c'etoit un trait infame, car vous savez qu'il ne menage pas ses termes quand il est en passion. Or come le sujet en question ne sauroit l'avoir passionné par lui-même, | il faut ou que le medecin francois en question soit frere de sa maitresse, ou qu'il, le Corps, ait quelque sujet que j'ignore d'être piqué contre le Fiscal, ou que l'histoire soit differante, qu'il n'a pu nous la rendre malgré toutes les circonstances qu'il a ajouté pour l'aggraver.

Je lui ai donné au Corps le cachet pour vous l'apporter. Du reste il n'y a rien à dire sur sa conduite, aussi indifferant, aussi ennuié que toujours quand on parle des progres de ses enfans ou de quelque chose de semblable. Nous sommes du reste ensembles de la plus ge politesse, rempli de petits soins et d'attentions. Il m'a acheté un vase pour 2 ducats à la place d'un que mon domestique cassa en sa presence, et que je regrettai parcequ'il etoit de vous et c'est que ce qu'il n'a pu me rendre. Au reste j'ai tort de vous rendre compte de cette generosité, car c'est apparament la 1ere chose qu'il vous contera lui-même à son retour. Certaine choses ne m'ont été proposés qu'une fois, et je l'ai esquissé. Ma santé est très mauvaise, je meurs d'inaction et de la sensation de perdre mon tems pour mes enfans.

Voila une belle lettre encore, je vous l'ecris tandis qu'il dort là, vis à vis de moi. Au reste n'ayez pas peur au sujet de vos papiers. Tout est fermé chez moi come à la guerre. Dieu vous benisse. Pour moi, je n'en puis plus.

*Lettre II.141 – Diotime, 15 juin 1783 = Bd 2.531-534*

Munster, le 15 du juin 83

Le Prince est parti ce matin, mon cher Socrate. Vous me demandez comment il étoit. Tantot son ton étoit bon, tantot il prenoit de l'humeur sans que nous puissions deviner pourquoi, apparament selon que sa vanité étoit plus ou moins à son aise. Car j'ai remarqué que son humeur depend beaucoup de là.

Mr. de Furstenberg ne pouvoit presque plus le soutenir. Il nous a dit hier encore un tas de propositions, qu'il défendit avec tant de chaleur, qu'il ne fit pas difficulté de dire, quoique Furstenberg fut avec moi de l'avis contraire, qu'il falloit être bete, fol, ou bien vain pour porter cette opinion. Il s'agissoit des arts, et nous soutenions que chaque home bien organisé pouvoit juger de l'expression de la composition, et lui, que les artistes seuls étoient en droits et capables d'en juger. Ensuite il nous dit, que le Coriolan étoit horrible et la feme ignoble par la tete, quoique son dos fut assez bien dessiné, | que rien n'étoit plus naturel que de se faire pour s'enrichir pendant 8 jours amant de l'Imperatrice, qu'il l'avoit conseillé à un jeune home de ses parents, enfin je ne finirois pas si je vous disois toutes les belles choses qu'il nous a dit dans cette seule soirée. Il m'a aussi fort conseillé de reprendre mon argent à Mr. de Serent et de le lui donner à placer à 10 ou 12 p.c. en Russie. Vous sentez bien que je le ferai tout d'abord quoiqu'il en soit, mon cher Socrate.

Je m'en vais demain dans ma solitude champêtre, me refaire de la rude campagne que je viens de faire. S'il étoit resté 15 jours de plus il y auroit eu du danger pour Mitri qui hélas lui ressemble trop pour ma tranquillité. Demandez lui, je vous prie, lorsque vous le reverrez (come pour vous) coment il s'est plu à Munster, et s'il n'est pas bien content de moi et de ses enfans. Quant à son cadeau du vase, je le lui | ai rendu au vingtuple en lui donnant une boite en or que j'avois et qui lui plut, et en le defrayant pendant son voyage de Lippstadt, afin de ne lui avoir aucune obligation. Ainsi je ne crois pas qu'il vous parle de sa generosité, car il seroit en conscience obligé de citer les miennes. Au reste le malheureux vase cassé est un des vases noir grec en forme de cruche.

Le cachet est entre les mains du Prince, qui s'est chargé de vous le faire passer de chez Me. Rosendal où il va. De là il compte aller chez Camper. Ils sont fort liés Camper et lui, et paroissant penser de meme sur beaucoup de choses.

Voici deux lettres que je vous prie de faire passer en main propre, sur tout celle à la Princesse. Il ne fait pas meme que la Dankelman la voye.

Adieu, mon cher Socrate, je vous embrasse et le Grand Homme en fait autant.



*Lettre II.142 – Diotime, 19 juin 1783 = Bd 2.535-538*

Munster, le 19 de juin

Mon cher Socrate, je pars tout à l'heure pour Angelmode. Come la poste qui doit m'apporter de vos nouvelles n'est pas encore arrivée, et qu'entre ici et demain matin je ne les recevrai pas assez tot pour y repondre et envoyer ma reponse d'Angelmode à la poste, je veux laisser ici un petit mot pour mon cher Socrate.

J'apprens par la Princesse que Mr. Perrenot va partir avec Mde. Il y a long tems que je l'ai annoncé à Dusseldorf et de la maniere la plus propre à la faire recevoir come elle le merite, ayant dit à Jacobi (sur votre parole) qu'elle lui ressembloit come 2 gouttes d'eau. Je dis sur votre parole, car à la vue simple il n'est pas possible que je puisse en juger.

La Princesse me dit qu'elle prendra des arrangemens pour que notre corespondance n'en souffre pas, mais come elle ne me dit pas encore lesquels, veuillez | vous en informer, mais sans l'intervention de la Dankelman. Plutot par le canal du Fiscal, dont la Princesse continue à être extremement enchanté. Mais elle me paroit fort inquiette pour sa santé. Dites moi je vous prie ce qui en est, et rappelez moi à son souvenir. Faites aussi mes compl. à Mr. Du Moulin si vous le voulez bien.

Voici une lettre pour Van der Aa. Si vous pouviez la lui remettre vous-même, j'en serois charmé.

A present que j'aurai au moins quelques instans de loisir, je me mettrai à lire les papiers de Sarsefield que vous m'avez envoyé. J'aime infiniment le stile et la

marche de cet homme. Je n'ai eu qu'une seule fois une envie bien forte de le contredire.

Adieu, mon cher Socrate, le Grand Homme est parti hier pour 8 jours pour sa prebende de Paderborn. Je vais vous adresser une petite tonne de vin pour Van der Aa; avez-vous reçu le votre? |

Vous aurez la bonté de me marquer les fraix du transport du vin po Van der Aa, car je ne vous l'adresse que pour me mettre à meme d'en payer le port et lui en epargner les fraix.

J'estime beaucoup Mr. York pour l'action qu'il fait. J'ai dû me faire un effort pour m'empêcher de lui en faire mon compl. par escrit. Ce qui ne seroit pas fort obligent pour Madame.



*Lettre II.143 – Diotime, 27 juin 1783 = Bd 2.539-548, 555-556*

Angelmode, le 27 de juin

La Theorie, contenue dans votre derniere lettre que je viens de recevoir, mon cher Socrate, relativement à la coagulation des ames homogenes, est tout à fait la mienne depuis longtems, mais en la comparant aux fluides vous me la presentez sous une forme nouvelle. Je n'ai après avoir parcouru à la hate l'aune que vous m'envoyez que le tems précisément de vous écrire un mot pour que ma reponse puisse arriver à tems à Munster et à la poste, et nullement celui de réfléchir aux idées nouvelles que vous y presentez relativement à la nature des fluides.

Pour ce qui est de la petite Van der Hope, je n'y vois à son deffaut | d'application qu'un phenomene fort comun chez les filles. Entre cent 99 seront dans ce cas, si l'education ne corrige cette disposition. Elle derive d'une grande finesse et mobilité dans le systeme nerveux, mobilité et finesse qui leur procure dans chaque objet où le garçon, qui a le systeme nerveux plus grossier, n'a que 5 sensation, le quarré ou le cube de ses sensations; mais par la meme raison les 5 sensations du garçon sont plus fortes, plus profondes (sans quoi elles n'auroient pu agir sur des cordes aussi grosses) que celles de la fille, et l'occupent p.e. plus longtems, tant parceque les vibrations sont de plus de durée que

parcequ'il n'est interrompu dans cette occupation, ni si vite ni par tant de nouvelles sensations dont les objets sont en attendant autour de lui, mais trop delicats pour ses instrumens; | ils ne le sont pas trop pour ceux de la fille, et sont propres à agir sur ceux là.

De là il derive que la feme en general a la disposition pour voir tout plus richement mais plus foiblement, et de sentir beaucoup et d'agir peu; l'home de voir plus pauvrement, mais plus fortement, de sentir moins et d'agir plus (generalement parlant s'entend). Chacun de ces sexes a donc en superflu, ou en + ce que l'autre a en dechu ou en minus. De là la prodigieuse et principale attraction d'un sexe vers l'autre; car dans ce comerce non seulement chacun a ce qui manque à la perfection de l'autre et peut le lui comuniquer, mais c'est le seul qui fournit à l'ame la double jouissance continuelle de donner et de recevoir. a) Je parle ici de ce qui est par la nature des choses (non de ce qui est telle que | nous avons modifié la societé, où grace à l'horrible education des femes et à la corporalité des homes cette belle relation peut à peine percer encore à travers celle qu'on lui a substitué entre les 2 sexes), mais enfin telle donc que je viens de peindre les dispositions que la nature a mis dans chaque sexe, il est aussi naturel que possible que les filles elevés come on les eleve ne soient plus suceptibles d'application que par des efforts de l'ame dont peu sont capables et surtout aucune à 12 ans par elle-même.

On diroit cependant que la nature meme devoit nous enseigner à chaque pas la route à suivre dans l'education de chaque sexe, s'il est evident qu'elle a pour but la perfection ou l'harmonie de chacun, car il est clair dès lors qu'il faudroit presque suivre la route opposée à celle qu'on suit, et qui puisque l'activité et la force manque à la fille, et la richesse et la sensibilité passive au garçon, il faudroit que le soin de l'education tendit sans cesse à developper et à fortifier | preferablement les 1eres qualités dans les filles et les secondes dans le garçon. Que fait-on au lieu de cela, prenant le plaisir que les filles prennent aux rubans, poupés, clinquants etc. (plaisir qui n'est que l'effet de cette disposition à la richesse de sensation et de ce qu'on ne lui donnera pas d'autre nourriture) pour la nature qui les a dit-on créés pour plaire et faire des enfans uniquement, et pour la bagatelle. On en occupe leur imagination dès leur plus tendre enfance, c.a.d. qu'on developpe cette imagination deja trop mobile et p.c. si aisée à

developper, au depens de l'intellect, et tout de meme leur sensibilité. On y ajoute encore du côté physique à force d'affoiblir leur corps et leur systeme nerveux en les enveloppant, les privant de l'air, de l'un des exercisses du corps; on en fait enfin des êtres hysteriques et fantasques. Les garçons au contraire au lieu de perfectionner en eux la faculté de voir plus richement et de sentir plus profondement, on les entoure dès le berceau de tambours et de bruits de toutes | les espece; on leur parle avec mepris des perfections qui leur manque et en nommant ces perfections qu'on accompagne de mepris, être effeminé, on leur apprend à mepriser les etres qui pourroient dans la suite au moins les leur comuniquer et à ne voir en eux que des agents de leurs plaisirs physique.

Si les Grecs avoit fait de meme, ils ne seroient pas encore auj. les models de l'humanité; dommage seulement qu'en voyant coment il falloit former un home, ils n'ayent jamais songés à former les femes. Mais la raison en est dans leur premiere tournure au sortir de la barbarie du tems des heros, alors la feme plus foible de corps, empêché souvent par la grossesse, l'accouchement etc. etc., ne pouvoit leur être utile dans leurs entreprises, de sorte qu'ils ne songent à perfectionner que leur espece, et finirent | par s'habituer à penser que la feme ne pouvoit etre autre qu'elle etoit. Ou bien qu'il etoit inutile pour eux qu'elle fut autrement, surtout lorsque l'amour des garçons, passion chez eux très noble dans son origine, eut satisfait en quelque façon aux besoins de leur ame.

Adieu, mon cher Socrate, je crains de passer l'heure requise sans quoi je ne finirais pas si vite sur cet article, qui me tient prodigieusement à coeur. Je crois que la face de l'univers changeroit si l'education mettoit les femes à la place que la nature leur assigne.

Melle Van der Hope doit être baigné dans l'eau froide, sauter, courir, se fortifier le corps, boire peu de café et de thé, et | on doit eviter de conter devant elle avec eloge qu'elle pleure de douleur de ne pouvoir s'appliquer si on veut qu'elle le puisse, car toute fille élevé come on les eleve est vaine parcequ'elle est foible, et qu'à l'accoutumé à se regarder d'un ordre inferieur aux hommes en meme tems elle est passive et riche en sensation. Et sentant qu'elle n'est rien, elle veut jouir au moins du paroître. C'est pourquoi si Melle Van der Hope s'apperçoit qu'on la loue parcequ'elle pleure de ne pouvoir s'appliquer et qu'on prend cela pour de l'argent comptant, tout est dit. Contente de jouir de cette opinion elle ne fera

surement plus l'effort qu'il faudroit faire pour meriter ces eloges; il faut au contraire parler avec mepris devant elle des êtres assez petits et foibles pour ne pouvoir vouloir fortement. Il faut que le père (si elle l'aime) lui temoigne que son estime depend de ses efforts, qu'il s'occupe avec elle à des sciences qui demandent | de l'attention, qu'il les lui rende agreable en mesurant sa confiance et son amitié sur ses efforts et ses succes, qu'au comencement il associe à ces succes (mais sans les faire paroître come but) des plaisirs à sa portée, et à sa negligence des peines qui puissent lui paroître à elle une suite naturelle de son inaplication.

Voila en abregée ce que je ferois pour Melle Van der Hope, sans chercher son deffaut dans la chute de sa mère; et fut-ce meme un deffaut physique, la meme route seroit egalemeent necessaire pour le corriger autant que possible. Il est vrai qu'à 12 ans c'est un peu tard mais pourtant possible. Adieu, adieu.

P.S. Coment pense la mère à ce sujet? N.B. Mimi est tout aussi inapliquée, et si je voulois l'en croire, elle ne peut se vaincre. Mais quand je prens la chose mal et au serieux, elle resout le moment d'après les problemes et fait des choses qui demandent la plus ge application. Elle sait faire des | efforts beaucoup plus considerable que Mitri, mais habituellement l'application coute moins à Mitri et jamais il ne dit d'absurdité, tandis qu'elle avec cent fois plus de genie en sait dire 20 dans une h. si je n'interompe d'abord à la 1ere son etourderie et son inaplication par des leçons ou des moyens un peu males. Appliquez ici ma theorie, et vous en sentirez la justesse.

a) Il semble que Dieu a mis de l'ettoffe metaphysique dans ces 2 especes d'êtres pour en faire de leur union des êtres metaphysique parfait, come il y a mis d'ettoffe physique pour en former un 3e physique parfait, mais par malheur la derniere relation a pris le dessus, et il y en a peu qui voyent la {...} et qui le recontient.

Je voudrois que Mr. Van der Hope me puisse donner sa fille à elever.

***Lettre II.144 – Diotime, 7 juillet 1783 = Bd 2.549-550***

Angelmode, le 7e juillet

Je vous prie, mon cher Socrate, d'exécuter le projet de chronologie dont vous me parlez. Ce sera me délivrer d'un gr. embarras, pour trouver le commencement de mon livre, si jamais j'étois tenté d'en écrire un sur les femmes. Or c'est le commencement, le 1er mot que je trouve le plus difficile. Mais votre chronologie me servira de point d'appui, je partirai de là et n'aurai qu'à ajouter mes preuves raisonnées et psychologiques, à vos faits historiques qui prouvent qu'une femme n'est pas une chatte, mais une creature humaine. Mais je voudrois bien, cher Socrate, que vous m'indicassiez les livres | anciens d'où vous avez tiré ces nouvelles come vous voulez que je les nome, et come elles le paroîtront effectivement à beaucoup de lecteurs; mais ce que je vous demande beaucoup plus instamment c'est de me procurer les fragemens d'Architas qui parlent de l'éducation des femmes.

Ma santé est excellente, mon humeur de meme; il y a 9 mois que je n'ai pas tant joui de mon moi, ni que je me suis tant aimé, pendant ces 9 mois je ne pouvais me souffrir.

Adieu, cher Socrate, le Grand Homme et mes enfans vous saluent avec amour et veneration et moi je vous embrasse avec onction.

***Lettre II.145 – Diotime, 15 juillet 1783 = Bd 2.551-554***

Angelmode, le 15 de juillet

Mon cher Socrate, j'ai dû passer malgré moi un jour de poste sans vous écrire, mais surement vous agreerez mon Excuse. Un beau matin me trouvant sur mon lit les yeux fermés, je me sens etroitement embrassée sans voir par qui et coment; enfin lorsque je parvins à me débarasser pour voir je vis Jacobi et sa soeur. Le Comte Sickingen, un ami de lui et du Comte Nesselrode, ministre de Baviere à Paris, et qui avoit désiré faire notre | faire notre connoissance les accompagnoient. Ce fut une surprise complete.



Je ne pus les loger, car je ne puis loger personne ici. Ils se logerent à mille pas chez un paysan, et sont restés 8 jours; ils me quittent demain, le Comte ayant reçu des lettres presentes qui l'obligent à partir pour Vienne sur le champ. Ce Comte m'a donné une jouissance des plus vives pour moi; c'est de faire voir vos pierres gravés à un connoisseur, non de l'espece des grands seigneurs, mais qui les sent de la belle maniere. C'est un tres ge chimiste mais ge par la | maniere dont il la voit autant que par l'immense travail et les decouvertes qu'il y a fait. Je voudrois bien que vous le vissiez, et nous avons bien parlé de vous.

Jacobi, come vous jugez, vous dit milles bonnes choses ainsi que sa soeur. Il est enthousiasmé de l'Alexis 1er.

Adieu, cher Socrate, j'ai si peu de tems à passer encore avec eux que je n'ose en mettre davantage à celleci. Dieu vous benisse et vous conserve. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



***Lettre II.146 – Diotime, 18 juillet 1783 = Bd 2.603-606***

Angelmode, ce 18 de jullet

Juli

Mon cher Socrate, je commence par vous dire qu'il ne me manque aucune de vos lettres; pour un jour de poste blanc j'en ai reçue 2 le courier suivant.

Le brouillard qui exite votre attention fait l'objet de la nôtre aussi depuis longtems. Ce qui m'y a le plus surpris, c'est qu'ici au moins et dans quelqu'autres contrées encore dont nous avons des nouvelles, il a une qualité seche et brulante, qui entame la pointe des feuilles et fruits tellement, qu'il a bien plus l'air d'une fumée que d'une humidité. Avec cela, et malgré l'absence totale de pluie, l'année est abondante en fruits de toute espèce.

Si j'avois scu que ma lettre seroit vue d'un autre que vous, je l'aurois soigné en consequence. Madame Van der Hope | et sa gouvernante (si elle est Suisse surtout) y verront difficilement autre chose que du galimathias. Faites moi le plaisir de me renvoyer cette lettre pour que j'en fasse la lecture et voie jusqu'à quel point elle a dû leur paroître obscure et absurde ou non. Car si le dernier est,

elle fera au lieu de bien le mal, qu'elles seront d'autant plus ardantes à prendre le contrepied, qu'elles craindront plus que le mari s'est entiché d'un système de folie auquel elles craindront que leur eleve ne soit sacrifié.

Helas, j'ai bien craint qu'en livrant le cachet au Corps, ce seroit le plonger dans le Léthé. Quand au vin, j'ai eu du Guignon, mon comissionnaire ordinaire de cette sorte de vin plus difficile à avoir est le Comte Scharberg. | Il a votre adresse et manda lorsque je vous avertis, qu'il alloit vous l'expedier. Depuis il s'est vu obligé de faire une course précipitée dans le pays d'Hildesheim pour de gros interets de famille, et ce n'est que depuis peu que j'en ai reçu des nouvelles esperances au sujet des vins en question.

J'yrai faire une promenade en ville et en rapporterai le Vandyl de 8 pouces pour observer le phenomene curieux dont vous parlez. A propos, ne m'avez-vous pas dit un jour que vous m'en gardiez encore un petit? Ne pourriez vous me dire de quel diametre etoit le grand objectif de mon telescope cassé; le Comte de | Sicckingen (N.B. lorsqu'il dit quelque chose en physique ou chimie on peut l'en croire) m'a dit qu'on vient de decouvrir un sable blanc à Fontainebleau dont on fait des verres plus beaux de beaucoup que ceux du flinte glass et il veut m'envoyer un objectif fait de ce verre de la taile que je lui indiquerai. Or come le raccomodage de ma lunette ne peut tenir qu'à cela, jugez combien je suis aise de cela; de grace, ou donnez moi l'adresse de celui qui l'a entre les mains ou faites la moi revenir, car ayant l'objectif il sera aise de le faire mettre en place par un ouvrier holandois.

Adieu, je vous embrasse, le Grand Homme vous salue.

N.B. On vient de decouvrir près d'Islande une nouvelle isle que la fumé qui en sort fait soupçonner un vulcan qui a paru dans le tems du phenomene en {sulphre}, mais cette fumée brulante en a empêché jusqu'ici l'approche.

*Lettre II.147 – Diotime, 22 juillet 1783*<sup>28</sup> = Bd 2.557-564

Angelmode, le 22 de juillet

J'ai tres bien reçu toutes vos lettres, mon cher Socrate, et inclusivement celle d'hier qui contenoit la lettre de Mr. Van der Hope, et la copie d'un passage d'une lettre de Mde à son epoux, qui me donne un excellente opinion de cette femme et me confirme encore dans l'idée qu'il ne seroit pas si difficile qu'on le pense de produire dans l'education des femmes la revolution qui m'occupe, et que je desire si ardamment depuis plusieurs années, puisque surement il doit exister, quoiqu'en petit nombre encore, d'autres meres qui pensent de la maniere élevée, dont pense celleci et qui, navrés peutêtre come elle en silence, n'attendent qu'une occation favorable et l'espoir de la reussite pour se donner la main et entamer ce gr. travail. Veritablement je crois qu'il suffiroit de 2 ou 3 meres du ton et de la consideration de Me Van der Hope pour mettre une base solide à un tel changement, surtout si come celle-ci elles jouissoient des avantages | d'une belle figure, qui met toujours les homes de notre côté et de celui d'être appuié d'un mari aussi fait que Mr. le Fiscal, pour donner de la consideration à une nouveauté.

Enfin je desirerois passionnément connoitre et entretenir cette digne femme qui m'interesse deja vivement d'après sa maniere de voir et de sentir, non pour la former come elle s'exprime trop modestement (je crois bien plutot que j'apprendrois d'elle), mais pour lui donner le courage (la seule chose qui ne me manque pas) d'entreprendre une chose aussi digne d'elle que de former sa fille en depit des prejugués et des huées qu'elle aura sans doute à essuier, selon ses mellieures vues. Je lui dirois tous ce que j'ai eu à essuier à cet egard, meme de la part de personnes dont les contradictions et les huées devoient m'être sensible. Come portant des obstacles réels au progrès de mes vues et comment avec de la fermeté et de la constance, j'ai percé à travers une | si ge foule d'obstacles au point de me mettre au dessus de tous et de parvenir à la consideration de ceux meme qui me huoient le plus, et au bonheur de repandre mes principes dans un gr. nombre de familles. Je lui dirois qu'ici du meme j'ai trouvé des femes de son

---

28 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), no. 88 Annexe, p. 270-271 (fragments).

age qui n'ont pas cru qu'il fut trop tard pour se mettre à l'école. Vous savez que la mere du jeune Comte Plettenberg que j'eus avec moi à Munster, s'est presque'entierement retiré du monde pour se livrer à sa propre education et à celle de ses enfans. J'ai eu le bonheur de lui donner avec gr. succes des leçons de mathematique et de physique, ainsi qu'aux soeurs de mon ami Jacobi. J'en pourrais citer d'autres encore, et tous les jours elles me parlent de l'accroissement de bonheur dont elles jouissent depuis qu'elles se sont livrés aux etudes serieuses, et bien loin de se moquer d'elles, on les admire et on les imite. | C'est une ge erreur à Me Van der Hope, que son epoux et vous devriez bien lui oter, de penser que le cercle de son bonheur sera très peu étendu suivant l'usage qu'elle a fait jusqu'ici de ses facultés. Mr. Lavater lui a prouvé une ge verité s'il lui a prouvé que ce cercle doit s'étendre toujours en proportion du bon usage que nous en faisons, c.a.d. en proportion du developpement de notre perfectibilité. Mais le point où comence ce developpement n'est pas plus fixé que celui où il doit finir, et il seroit aussi absurde de croire que Dieu nous a fermé cette porte à un certain age, c'est-à-dire qu'il nous puniroit en arriere pour un retard qui ne dependoit pas de nous mais de nos parents ou de ceux qui furent chargés de guider notre jeunesse, qu'il seroit absurde de penser qu'il puniroit un sourd pour n'avoir pas entendu, s'il ne s'est pas bouché les oreilles exprès. |

Où en serois-je moi si j'avois pensé ainsi. Je suis assurément bien peu de chose en comparaison de l'ideal que j'ai dans l'esprit, et de ce que je pourrais être deja si j'avois été élevé comme ma fille, qui j'espère sera bien autre chose à mon age. Mais vous savez mieux que personne aussi ce que je suis cependant en comparaison de ce que j'étois lorsque j'entrepris d'être autre chose. Assurément Me Van der Hope n'aura pas l'immense cariere à parcourir que j'avois par devers moi, lorsque je començai à 24 ans ne sachant pas l'addition, n'ayant jamais lu que quelques mauvais romans, ignorant jusqu'aux choses les plus comunes coment se fait le pain p.e., s'il croit sur un arbre come les pomes ou de quoi il est composé etc. etc., jouet malheureux de mes passions et de tous les deffauts comuns à mon sexe, avec l'education horrible dont il jouit et ayant été negligé encore plus qu'il n'est comun de | l'être; mais je rends grace au ciel d'avoir passé par tous cela, car si d'un coté je suis bien retardée par le (retard que j'ai considéré dans l'immense eternité, pendant laquelle les progrès du developpement vers le

bien continue toujours lorsqu'une foi la volonté ferme et déterminée s'y est portée, est bien peu de chose). J'ai gagné d'un autre côté en devant mes progrès plus lents à mes propres efforts, 1° la sensation de la mesure de mes forces et 2° d'avoir été forcé de passer dans l'âge de la reflexion par tout les elemens de ma propre education et instruction, ce qui m'a mis à meme de connoitre ce que le genie seul sans l'experiance n'enseigne point. C.a.d. qu'ayant été enfant à 24 ans les vraies routes et methodes pour developper et instruire les enfans me sont presentés à moi par l'experiance. Surement je ne dois qu'à cela des reflexions sur l'education et des methodes d'instructions dont des gens plus éclairés et qui ont cent fois | plus de genie que moi daignent cependant faire usage. Vous savez tous cela, mon cher Socrate, pourquoi donc vous le repeter? Afin que vous fassiez usage de ces argumens pour encourager l'excellente feme qui me les fournit, c.a.d. afin que vous les lui disiez mais non afin de lui faire voir ce griffonage qui n'est que pour vous. Mon tems etant trop borné pour le rendre intelligible, car quoiqu'il me soit bien doux de penser que mes dernieres reflexions ont eu son approbation, j'aurois pourtant préféré que vous les lui eussiez faites, elles lui auroient été mieux presentés, car ma lettre n'etoit nullement arrangé pour être vu ou compris d'un autre que vous, et l'horrible confusion autant que la malpropreté de l'écriture auroit dû vous prouver qu'il ne falloit pas la laisser voir, ou qu'il relevit tout au plus, si vous pensiez qu'elle contint quelque chose d'utile, à en tirer l'utile par extrait et epargner à votre amie l'humiliation d'être vu dans un negligé qui surement ne ressembloit pas à ces beaux desordres, effets de l'art. | Quoiqu'il en soit, mandez moi je vous prie les observations que vous ferez sur Melle Van der Hope, et surtout ses progrès. Si j'etois sans enfans je me presenterois volontiers à de tels parents en qualité de gouvernante, quoique je ne sois pas suisse, mais je suis charmé de ce que vous me dites de celle qui est dans cette maison.

J'ai reçu de Berlin l'Isis. Elle a de merite de la haute antiquité au moins, mais je vous l'enverrai et vous jugerez de ses autres vertues.

Voici une lettre pour Camper. Voila 2 jours de poste où vous ne me parlez pas de votre politique; que devenez ou deviendrez vous donc enfin?

Je vous ai dit je crois que les Jacobi, après avoir occupé 8 jours une chaumiere à coté de la mienne avec le Comte Sickingen, m'ont quittés il y a 4 jours. Jacobi a

donné encore nouvellement un écrit que j'ai gr envie de vous envoyer pour le Fiscal. Adieu, mon cher Socrate, le Grand Homme vous salue et Diotime vous embrasse.

Le Corps m'écrit qu'il s'ennuie cordialement avec son cher Furstenberg.

Je ne puis vous envoyer la lettre pour Camper auj. parcequ'au moment où je voulois l'écrire il me survient un empéchement.



*Lettre II.148 – Diotime, 24 juillet 1783 = Bd 2.565-568*

Angelmode, le 24 de julliet 1783

Mon cher Socrate! La vue d'une longue lettre de votre main est pour moi ce qu'est pour le gourmet la vue d'une table delicieusement servie. Il en jouit d'avance, il en jouit pendant le repas, mais souvent il en souffre après, au lieu que les repas que vous me servez me nourrissent toujours d'une saveur saine et bienfaisante. Il est vrai, mon cher Socrate, que vous n'avez pas à attendre de moi des questions fort lumineuses sur l'optique, ignorante come je le suis encore dans cette science, | à la quelle il m'a été jusqu'ici impossible de m'appliquer autrement qu'en passant, c.à.d. en tant que les enfans en ont eu besoin pour comprendre quelques phenomènes de vision dans l'astronomie. Et si vous pensez que je suis le professeur unique dans toutes les sciences et que j'étois encore au berceau à 24 ans, vous concevrez que c'est tous ce que je puis faire que de loger (avec la clareté requise pour l'enseigner à d'autres) dans ma tete chaque chose en son tems. Mais come l'optique aura necessairement son tour dans leur et dans mon cours de developpement scientifique, | ce que vous me dites la dessus vous ne devez pas le regretter de regarder come perdu.

Une question nullement scientifique et de pure curiosité que je dois vous faire, c'est que {...} proprement que vous nomez flint glass, car vous me dites qu'on ne trouve plus de flint glass, parceque {c'est} creusets qui avoit formés tous ces depots ou croutes sont epuisés et vous dissiez un peu auparavant que c'est dans les verreries où se faisoit le flintglass que ce trouvoient ces creusets, qui y ayant servis beaucoup pendant un siecle avoient acquis ces qualités propres à devenir de

l'excellent flint glass. Ainsi d'un côté le fabrique | du flint glass paroît indépendante de ces croutes, puisque'elles ce sont formés là où on faisoit le flint glass, et de l'autre: on n'en fait plus, puisque ces croutes ou creusets croutés sont epuisés. Probablement la malentendu est un effet de mon ignorance et je vous supplie de m'eclaircir cette matiere.

Je ne sais rien vous dire de Mr. Desjeun, si non qu'il m'a porté de la part de l'eleve de Camper de très beaux preparats de Cassel, qu'il a été cidevant chirurgien à Munster, que sa curiosité l'a porté à faire des voyages outre mer, qu'il y a fait fortune, et qu'il ne paroît pas ignorant, ce que vous pouvez juger mieux que moi; je tacherai d'en savoir davantage et vous le dirai.

Je vous parlerai un autre fois sur votre methode d'exercer le princip moral.

Le petit Van Deyl me fera un très gr plaisir. Adieu, cher Socrate, Dieu vous conserve, le Grand Homme vs salue.

L'adresse de Jacobi: à Monsieur Le Conseiller, privé Jacobi à Dusseldorff.

Voici une lettre que je vous prie de faire remettre. Je vous demande une copie de la mienne au sujet de Melle Van der Hope.



***Lettre II.149 – Diotime, 1 août 1783 = Bd 2.569-572***

Angelmode, le 1er d'aout

Mon cher Socrate, je n'ai pas parlé dans mes lettres sur la tactique chinoise, 1° parcequ'en general je suis encore une assez pauvre tacticienne, 2do parceque j'ai craint n'avoir pas egalement bien compris tous ce que vous avez dit à ce sujet, et 3° parceque j'ai trouvé à Gottinguen il y a 2 an un livre 2 vol in 4to avec figures enluminé sur la tactique des chinois que meme par curiosité je demandai la permission d'emporter à Munster pour quelque mois, ce qui me fut accordé, mais qui ne contenoit rien de semblable à quelques unes des choses que vous ont dit les memoires que vous avez lu. |

Pour ne pas tomber dans la faute de ne pas repondre à toutes vos questions j'ajouterai tout de suite encore que c'est ma 1ere lettre sur Ag. dont je desire

copie, parceque c'est du contenu de cella dont je ne me souviens pas, et sur une question que vous me faites dans une de vos precedentes au sujet d'une lettre escrit du pays de Munster.

Je reponds qu'il a regné à Munster dans le meme tems que de brouillard (mais pas aussi long à beaucoup près), le frisel. J'ignore qu'il est fort etendue plus loin et n'ai jamais entendu dire à d'autres qu'à des gens du peuple (dont c'est la logique coutumiere) que l'un fut cause de l'autre. Mais j'ai souvent ouie dire à des paysans enrhumé ou ayant des fluxions, que cela derivoit du brouillard, voila tous ce que je scai la dessus. Mais ce que je crois pouvoir affirmer, c'est que si ce jugement | populaire s'est trouvé dans une gazette, il n'a pu tirer sur vous 1° parceque hors Mr. de Furstenberg et moi personne n'a lu ce que vous avez escrit la dessus, et qu'il n'est pas apparant que nous ayons fait cette belle epitre, parceque ayant lus vos lettres nous aurions tirés en l'air par la raison que vous avez dit plutot le contraire en parlant de l'extreme homogeneité de l'air pendant le brouillard, et parceque il n'est pas plus apparant que nous tirions sur vous par aucune voie quelconque, et surtout par une voie aussi pauvre. Enfin si meme un tiers eut lu vos lettres, il n'auroit (precisément parcequ'il les auroit lu) pu | tirer sur ce qu'elles ne contenoient pas.

Je ne vous ai pas escrit dernièrement, parcequ'il m'est survenu des etrangers voyageurs allmand qui desiroient faire ma connoissance; et come ce n'etoit pas uniquement par curiosité, come on le désire quelque fois pour voir une bête rare, Mr. de Furstenberg desira que je les reçus. Ce sont 2 Comtes Stadion avec un gouverneur, tous 3 gens de merite, surtout l'ainé des comtes et le gouverneur. Ils vont à La Haye, je vous les recomande conjointement avec Mr. de Furstenberg come des gens digne de vos soins et de votre attention, fort desireux de s'instruire et bien conditionnés pour cela. Il est doublement interessant de leur faciliter cette besogne, 1° parcequ'ils ont l'ame faite pour cela, 2do parcequ'un jour ils pourront avoir de l'influence dans leur pays. Ils se sont arretés 3 semaines à Munster, uniquement pour etudier les etablissemens de Mr. de Furstenberg, afin de se mettre en etat de travail à les introduire un jour chez eux. Je crois que cela les recommande assez.

Adieu, cher Socrate, je vous embrasse.

Je vous supplie de soigner mon cachet.



*Lettre II.150 – Diotime, 4 août 1783 = Bd 2.573-574*

Angelmode, ce 4 d'aout

Les porteurs de ce billet sont les jeunes Comtes Stadion et leur gouverneur, dont je vous ai déjà parlé par la poste. Je vous prie, mon cher Socrate, de leur procurer la connoissance de Dumoulin et des gens que vous jugerez les plus propres à satisfaire {...} qu'ils ont de s'instruire.

Adieu, je vs embrasse.



*Lettre II.151 – Diotime, 5 août 1783 = Bd 2.575-576*

Angelmode, le 5'aout

Je n'ai que le tems de vous donner le bon jour, mon cher Socrate. Ayant été incomodé hier soir j'ai dû rester au lit jusqu'à present, et il est l'heure où le messenger doit porter les lettres en ville pour qu'elles puissent partir à tems.

Le courier prochain je serai surement plus longue s'il plait à Dieu, et repondrai à differents reflexions de vos 2 dernieres. Votre vase avec le brin que j'ai là devant moi est charmant pour le dessein.

Adieu, mon cher Socrate, je vous aime et vous embrasse de coeur et d'ame.

Vous devez posseder le Corps de retour.



*Lettre II.152 – Diotime, 8 août 1783 = Bd 2.577-578*

Le 8 aout

Impossible, mon cher Socrate, que je vous ecrive au dela de ces peu de mots. Quoique j'aie mille choses à vous ecrire, à la poste prochaine donc, et pour lors aussi ma justification. J'ai recu hier votre lettre.

Adieu, je vous benis et vous embrasse.

*Lettre II.153 – Diotime, 10 août 1783 = Bd 2.579-582*

Angelmode, le 10 d'aout 1783

Mon cher Socrate, vous me parlez dans la vôtre que je viens de recevoir de la Lettre sur la Sculpture précisément dans le moment, où je viens de la relire avec un plaisir et une union de sentimens que je ne puis vous exprimer. De grace, suivez le mouvement de votre genie et écrivez en l'appendix. Occupée précisément de cette partie de la psychologie qui tient à l'harmonie, je fus frappé d'une reflexion relative aux arts ou plutot à l'unique art que les Gots nous ont laissé, leur architecture. Vous dites si je ne me trompe (car ce fut un jour que j'avois à faire à Munster il y a 4 jours, que je relus cette piece et je ne l'ai pas apporté ici) que ce qui nous en reste prouve qu'ils ornoient des parties croyant par là orner le total. Cette reflexion que je ne me rapellai plus, fut pour moi d'une richesse immense pour le beau en tout genre et surtout relativement à ce beau qui ne se manifeste pas à nous par les sens | surtout appliqué au phenomene assez comun qui nous offre tant de personnes, qui avec de la bonne volonté pour se rendre mellieur n'avancent pas d'un pas. Ils font come les Goths. C'est une faute qu'on commet surtout dans l'education où tous les jours on sacrifie le total pour orner des parties.

Enfin, mon cher Socrate, votre Lettre sur la Sculpture n'est pas la moindre de vos pieces. Puisque nous parlons de beau, je vous felicite de votre agréable surprise, vous assurant avec bien de la verité que j'aime mieux que ce soit vous qui l'ayez eu que moi.

Non, on ne m'a pas caché l'accident en question, mais j'avoue qu'étant toujours pressé de mon tems et ne le jugeant pas d'une certaine consequence, j'ai oublié de vous en parler.

Si vous parvenez à socratifier, je mettrai en guise de preface à la tete de votre diplôme de beatification tous les portraits faits par vous en differants tems du | sujet en question pour rendre la chose plus merveilleuse, et votre gloire plus éclattante. Pour cette fois ci je n'ignore pas sur quoi se fondent vos esperances hardies. Il a lu l'Homme et ses Rapports, c.a.d. qu'il convenoit à son système sur le brouillard qu'on put voir claire à travers par le moyen de telescope, et quoi-qu'il n'en ait pas fait l'experience, il adopte la vôtre cette fois ci come l'evangile.

Je pars dimanche prochain au soir. La reponse de celleci je la recevrai encore ici dimanche matin, ensuite je vous prie de m'adresser vos lettre chez S.E. le general de Schlifen à Cassel, et de ne pas attendre que je vous accuse la reception de vos lettres pour m'ecrire come de coutume, car vous pouvez être sure que par la voie indiquée je les reçois toutes exactement, quoique vous ne puissiez recevoir les miennes de meme attendu que je dois les envoyer de Geismar à | Cassel par occasion lesquelles ne coincident pas toujours avec le départ de la poste de Cassel pour la Hollande. Envoyé moi donc je vous supplie votre ouvrage sur les chinois, et faites dire ou dites à Schulze que Madame de Kettler l'a fait prier par le gouverneur de son fils Mr. Reder, de lui envoyer du Schapsieger et que je le prie de le faire que si il lui doit quelque chose. Pour cela il ne doit pas en faire mention à lui, mais à moi que je le lui payerai. Mais il n'a qu'à adresser les fromages à Madame de Kettler, née de Galen,<sup>29</sup> sans plus.

Adieu, cher Socrate, je vous salue et avec moi tous ce qui m'est cher. Ecrivez, écrivez, car je vous prepare de la besogne après cela.

A propos, la traduction du Simon est achevé, je l'emporte à Geismar pour y mettre selon vos ordres la derniere main, du moins pour ce qui regarde l'esprit de la chose.



*Lettre II.154 – Diotime, 15 août 1783 = Bd 2.583-584*

Angelmode, le 15 d'aout

Mon cher Socrate. La poste etant sur son depart lorsque je recois ici votre lettre, je n'ai que le tems de vous dire que j'ai recu votre lettre avec les 2 pierres que je n'ai pas le tems de bien considerer avant le depart de la poste.

Je compte toujours partir apres demain, si ma santé ne met pas obstacle.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur, et j'attens et espere trouver deja une lettre de vous à Geismar.

---

29 Maria Anna Alexandrine (Maria Anna) van Galen (1752-1829), épouse de Clemens August Antonie Ignace Vrijheer Kettler Heer Van Harkotten (1751-1815).

*Lettre II.155 – Diotime, 21 août 1783 = Bd 2.585-587*

Geismar, le 21 d'aout 1783

Mon cher Socrate, je suis arrivée ici, très heureusement avec mes appartenants. Nous n'avons, Dieu merci, trouvé personne come de coutume, ce qu'on appelle la saison etant fini ici avec le mois de julliet, de sorte que nous y regnons aussi librement que dans notre château d'Angelmode, Mr. de Furstenberg, Mr. Sprickmann, un nouveau secretaire que j'ai pris à moi à la place du professeur Geritz, mes enfans et moi. Nous somes encore dans la confusion d'un 1er etablissement, ainsi je ne vous dirai pas gr. chose auj. Si vous avez deja les aimables Comtes Stadion et leur gouverneur, ces gens si peu communs, je vous prie de leur dire mille choses de ma part et surtout que je les exhorte à | rester ce qu'il sont, bien entendu avec les intensions qu'une addition d'embonpoint donne naturellement à l'ame avec l'age, et l'experience en general l'est un voeu qu'on n'est pas souvent dans le cas de faire pour son prochain.

Je ne leur ai comuniqué que l'Aristée et le Sophyle, n'ayant plus q 2 Hommes et ses Rapports, autant de Desirs et de Lettres sur la Sculpture. Je pensai qu'il valoit mieux vous laisser cette galanterie à faire. Je crois que vous {penserai} comme moi qu'elle sera mieux employé là qu'auprès de Chion premier. Je n'ai aussi que peu d'Aristés et de Sophiles encore. Si vous en avez, faites m'en la charité. Croyez que je les | place bien. Le Comte Sickingen a eu votre oeuvre tout entier.

Dieu vous benisse, mon cher Socrate, le Grand Homme vous salue et D. vous embrasse.

Votre theorie des vases m'a fait un plaisir infini. C'est tout ce que je puis vs en dire auj. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fr. Emmerich

*Lettre II.156 – Diotime, 27 août 1783 = Bd 2.589-592*

Geissmar, le 27 d'aout

Je viens de recevoir votre lettre, mon cher Socrate, avec les 2 vases. La St. Ampoule me plait encore mieux que le Seraphique. Quant aux precedants que j'ai recu encore avant mon départ d'Angelmode, je leur ai trouvé tant de physionomie, que je les nommai chacun par leur nom que vous leur aviez donné du 1er coup. Voila ce qui s'appelle un science physionomique qui dame le pion à celle de Lavater, et qui fait bien de l'honneur à l'auteur des vases.

Les Eaux et les bains me font un bien infini. Je mange en un jour ici ma nourriture de 15 jours ordinaires et je suis couleur de rose come une fille de 15 ans. Nous disputons metaphysique Mr. de | Furstenberg et moi tous le long du jour, et vous jugé combien souvent ce genre de conversation nous ramène à vous. Il vous salue de tout son ame. Je vous prie de dire à Mr. Schulz qu'il adresse à Me De Kettler pour un ducat de Schapsieger sur mon compte et de s'en faire payer par le prince à qui je l'écrirai.

Adieu, mon cher Socrate, les Eaux ne me permettent pas une plus longue seance. Continuez de m'écrire vos folies, elles font mes delices, et je ne connois point de tete qui coïncide si bien avec la mienne. Je crois que nos 2 tetes sont les termes extremes d'une meme progression, bien entendu que la vôtre en est le maximum et la mienne le minimum. Adieu. |

Faites moi je vous prie 5 vases repondant aux 5 ordres  
d'architecture, un qui ait pour titre le melancholique, et un autre  
le funeraire. Cette nuance sera assez fine à composer. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre II.157 – Diotime, 30 août 1783 = Bd 2.593-596*

Geissmar, le 30 d'aout 83

Mon cher Socrate, je viens de recevoir votre lettre avec le charmant vase; nous avons reconnus tous *Διοτιμην* sur le champ, et trouvé le vase entier d'un gout digne de Socrate.

Je vous envoie ci-joint un remede contre la dissenterie de l'invention de Hoffmann qui ne lui a jamais manqué encore; il a quelque rapport avec celui dont vous parlez, mais il est plus sure encore. Vous feriez je crois une bonne oeuvre en le comuniquant.

Ce que vous dites de la situation de ceux qui eprouvent cette calamité me paroit fort naturel. Le desespoir extreme est limitrophe de l'insouciance extreme, le chagrin et l'angoisse naissent ordinairement des efforts que l'ame fait pour trouver de remede contre un mal, et de l'incertitude si celui-ci ou celui là reussiront, mais lorsque l'ame voit clairement qu'il n'y en a point celle du philosophe, se donne du repos et se borne à contempler d'où derive souvent pour lui des jouissances, le nom philosophe se donne ce qu'il appelle du bon tems dans son repos forcé, c.à.d. il ne pense pas, boit, mange, s'enivre, et fait ce qu'il feroit s'il etoit toujours pour lui dimanche.

Je crois que l'histoire moderne ni ancienne n'offre pas un spectacle plus embrouillé et plus absurde que la conduite de vos gens d'affaires, quoique je conçoive que là où ils en sont, bonne guerre vaut mieux qu'une mauvaise paix.

Ma santé est si excellente ici, qu'elle fait pour moi l'objet d'une sensation toute nouvelle et dont probablement je ne puis jouir longtems; c'est celui d'une espece d'harmonie entre mon corps et de mon ame. Aussi j'en profite pour ne faire avec mes enfans que de la psychologie et de l'astronomie, dans quel dernier article le Grand Homme veut bien être mon ecolier, | ce qui n'enflamme pas peu mon ambition de me bien acquitter de mon professorat. Je crois faire aussi de l'assez bonne psychologie et avec succes, mais le tems ne me permet pas de vous developper ma methode come je le desirerois. Pour l'astronomie je la fais sans figures absolument, avec le soleil, la lune etc veritable, ou en donnant à chacun de nous un de ces roles, et faisant tourner les autres autour etc. J'eprouve que c'est le moyen le plus sure de la rendre intuitive, c'est-à-dire de mettre le systeme du monde, l'univers dans leur tetes et non des formules ou des figures planes, qui y causent beaucoup d'erreurs. Lorsque les mondes y seront logés à leur aise, avec la mathematique qu'ils ont le reste n'est qu'un jeu.

Adieu, cher Socrate, que le ciel vous benisse et vous fasse sentir coment je voudrois vous embrasser. |

Come cette lettre ne part que ce soir, je ne puis m'empêcher de revenir encore au vase et de vous dire, cher Socrate, qu'il me paroît impossible de rien faire d'un meilleur gout. Les enfans qui l'ont reconnu et expliqué sur le champ en furent si enthousiasmé, qu'il demandèrent absolument la permission de vous en écrire, ce qu'ils font je crois actuellement, Mr. de Furstenberg (qui vous salue) de meme. Enfin vous etes pour nous un Athene vivante, pour le gout. Vous faites dans ce genre avec facilité et en jouant ce que les comentateurs ont fait dans les 1eres siecle à la sueur de leur front pour retablir les langues mortes.  
Adieu, que les Puissances celestes vous benissent.



*Lettre II.158 – Mimi de Gallitzin, 30 aout 1783 = Bd 2.379-380*

Hofgeismar, ce 30 d'aout 1783

Monsieur!

Je ne pus m'empêcher de vous écrire lorsque je vis le dernier vase, que vous envoyates à maman. Vous ne sauriez croire combien il m'a plut, que ne donnerai-je pour en savoir faire autant, mais il faut pour cela votre gout et la legerté de votre main. J'espere bien pouvoir acquerir l'un et l'autre, mais je vous prie de m'en dire les moyens; faites moi dans vos heures de loisir quelques vases, je vous promets de les copier soigneusement.

Lorsqu'un jour nous saurons l'Anglois | et le Latin, vous devez avoir la bonté de nous apprendre le Grec.

Adieu Monsieur, j'ai l'honneur d'etre votre tres humble et obeissante servante

Mimi Gallitzin



*Lettre II.159 – Diotime, 8 septembre 1783 = Bd 2.597-600*

Geismar, ce 8 de sept.

Mon cher Socrate, c'est apparament la dernière fois que je vous écris d'ici avant mon retour à Munster. Nous allons après demain à Cassel, voir la lune à l'observatoire de Mr. le Professeur Matshoff. Le 12 nous en repartons pour aller retrouver nos penates où j'espère trouver de vos nouvelles. J'ai reçu toutes vos lettres comme vous l'aurez jugé par mes réponses, car en dépit des Eaux et des bains j'ai été très exacte.

Je reviens d'une promenade sur une montagne fort sauvage, où j'ai découvert un fruit sauvage qui n'est connu ici, ni du jardinier, ni des paysans. Sa figure et couleur est celle d'une petite cerise noire douce, son goût y a quelque rapport, sa feuille est longue et presque transparente. C'est un arbrisseau et la couleur de son jus au moment présent où je me sers d'un de ces fruits comme encre pour vous écrire est d'un beau pourpre. C'est ce qui m'a engagé à en faire cueillir une provision pour en exprimer le jus et m'en servir en guise d'encre, parceque je crois qu'il sera moins sujet à se décomposer que les encres que nous composons, et on écrit {beaucoup} | plus coulant et plus agréablement avec, parcequ'il salit moins la plume et qu'il est d'une consistance parfaitement égale; et chaque de ces fruits contient assez de jus pour fournir à plusieurs lettres.

Je vous assure, mon cher Socrate, que vous n'avez pas besoin de me dire que vos vases ne sont pas des pots, mais autre chose est d'admirer ou imiter.

Mr. Sprickmann qui vous rends bien vos compl., n'a été occupé depuis que nous sommes ici qu'à la traduction de votre second Dialogue et l'aura achevé demain je compte. J'espère que vous en serez content.

Mon secrétaire, que j'ai aussi avec moi est un bon enfant très naïf et très neuf, d'un caractère honnête et vrai, et d'oeil au dernier point, rempli de l'ardeur de s'instruire, se trouvant fort heureux chez moi par cette raison, toujours serein et d'un humeur égale, serviable sans bassesse et sans un empressement gênant, discret et ne {...} pas de ce tact, surtout qui sent où l'on | est agréable ou de trop, sans prétention à cet égard. Il ne sait encore qu'exactement et mot à mot ce qu'on lui a enseigné à l'école, mais il sent si vivement que ce n'est pas la manière de savoir, qu'il ne manque aucune des leçons de mes enfants et qu'il



etudie avec onction ce que je lui conseille. J'ai comencé par lui faire avaler Euclide qu'il a pris et digéré fort bien depuis Pâques qu'il est chez moi. Actuellement je lui fais lire pour comencer l'Histoire Romaine dans les originaux. Je comence par Denis d'Halicarnasse, je lui ferai passer tous les auteurs classique. Il apprend l'astronomie avec enthousiasme et n'est jamais plus heureux que d'assister dans un profond silence aux dissertations que nous avons, soit à table soit après table. Il me disoit dernièrement à quelqu'un qu'il etoit come transporté dans un nouveau monde, deja qu'il etoit chez moi, qu'il en leur doit tous les jours des choses et apprenoit à en | conseiller d'autres sous des points de vu qu'il le faisoit tomber de son haut de plaisir et d'etonnement de son ignorance.

Si cela prouve bien combien il est neuf, au moins cela prouve en meme tems combien il est suceptible et curieux de recevoir des idées nouvelles.

Pour l'aimable Geritz je ne veux pas vous dire tous le mauvais sang que m'a fait faire ce 3e Chion, suffit qu'il ne sera plus dans ma maison cet hiver, car c'est pour cela que j'ai pris le secretaire en question, n'ayant pas besoin d'un home qui gouverne ou enseigne mes enfans, mais d'un homme docile au dernier point, qui lorsqu'en attendant qu'ils ecrivent leur lecon puisse prendre garde à eux en silence, et me rende un compte exacte de ce qu'ils ont fait en mon absence, ou pour les accompagner à la promenade lorsque je suis malade.

Adieu, cher Socrate, je vous embrasse du fond de mon ame; le Grand Homme se joint à moi.



*Lettre II.160 – Diotime, ... septembre 1783 = Bd 2.601-602*

Munster, le ... sept 1783

Mon cher Socrate, j'ai reçu hier matin vos lettres du 8 et 12 adressé à Cassel, et l'après-midi celle du 14. Elles m'ont fait autant de plaisir que tout un dialogue de votre façon, mais point de reponse à tous cela auj. Depuis notre retour c'est le tems des examen publiques des ecoles, qui durent tous les jours 2 h. avant midi

et 2 h. après. Outre les affaires ordinaires je vous remercie de votre lettre pour Mimi. Je desire qu'elle suive vos conseils, ainsi que Mitri.

Adieu, cher Socrate, je soupire après Angelmode, mais ne puis y être qu'en 5 ou 6 jours; j'approuve et me rejouis fort de votre projet pour le mois de fev. ou de mars, et quelque part que vous veuillez vous fourer, mais je puis vous offrir dans mes propres possession | des retraites qui vous sont inconnues encore. Adieu.



*Lettre II.161 – Diotime, 16 septembre 1783 = Bd 2.607-608*

Munster, le 16 sept.

Mon cher Socrate, je suis arrivée ici très heureusement avec tous ce qui m'accompagnait. Je n'ai avant le depart de la poste que de tems de vous dire cela, et de vous communiquer une lettre que le Comte Stadion, le chanoine, ecrivit apres son depart d'ici à Mr. de Furstenberg pour vous prouver par la maniere dont il sentit vos ecrits, qu'il n'etoit pas indigne que vous lui communiquates le reste. Je vous prie de me la renvoyer pour la rendre à Mr. de Furstenberg, qui vous salue et se plait infiniment à votre theorie des vases.

J'espere que vous aurez reçu toutes les lettres que je vous ai ecrit de Geismar, et les 2 lettres de mes enfans. |

Je vous fais mon compl., mon cher Socrate, sur la reussite du globe volant de Mr. de Montgolfier, car vous vous rappellerez que vous m'avez predit quelque fois que l'art de voler seroit un jour aussi comun que l'art d'aller sur l'eau.

Adieu, cher Socrate, le postillon a deja un pied dans l'étrier je crois.



*Lettre II.162 – Diotime, 22 septembre 1783 = Bd 2.609-612*

Munster, le 22 de sept. 1783

Vos vases corinthiens et composites, mon cher Socrate, sont superbes, et je me fais une idée si magnifique de l'aspect d'un ensemble d'architecture dans ce gout

que je brule d'envie d'en voir, si non une colonnade entiere du moins une colonne portant son vase. Il y a aussi beaucoup de curiosité, car j'avoue que je ne suis pas tout à fait sure que le vase puisse être placé sur une simple colonne sans l'allonger trop et lui donner l'air d'avoir 2 chapiteaux. Mais dans une colonnade entiere il y auroit ce me semble plus de moyen d'arranger cela; enfin je vous prie de m'eclairer la dessus, car je ne scais que l'ABC de l'architecture. Je n'en puis juger que par les impressions que j'en reçois, le sanctuaire de ses mysteres profonds est absolument fermé pour moi. |

Soyez sure que je saisirai toutes les moments de liberté pour dessiner et faire dessiner aux enfans des vases, mais, mon cher Socrate, si ces moments ne se presentent pas aussi frequenment que vous le voudriez, daignez songer à tous ce que j'ai actuellement sur les bras: psychologie, histoire, mathematique avec toutes ses parties, algèbre, astronomie, phisque, langues. Oh, en verité la tete m'en tourne souvent, car il n'est pas possible de donner une seule de ces leçons à 3 enfans differants, de maniere à me satisfaire sans me preparer et apprendre moi-même. Ainsi, mon cher Socrate, je vous supplie d'avoir pitié et patience avec moi, et lorsque je n'ecris pas aussi longuement que je le desirerois ou que je ne remplis pas toujours votre attente en fait de choses qui demandent du tems, daignez relire cette liste d'occupations inevitables, la comparer avec ma santé et mon tems, | et me juger la dessus. Je vous jure que je n'ai pas lu 3 livres pour moi depuis un ans, à l'exception de vos Dialogues.

Si vous apprenez que le Corps doivent venir ici, je vous prie de m'en avertir un peu d'avance, parceque je ferai venir une des soeurs de Jacobi pour ce tems ici.

Hier j'assistois à un examen publique du couvent de Filles, où Dieu merci la geometrie est introduit. Aussi 5 petites filles se tirer à merveille de toutes les definitions et de l'arithmetique et meme de la psychologie, qui à la verité y fut très mal traité, mais c'est un petit comencement. Voila l'important, ce comencement est fait, c'est un moyen d'aller plus loin.

Adieu, voila mes enfans pour travailler. Mr. de Furstenberg qui vous salue. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
franco Wesel

*Lettre II.163 – Diotime, 25 septembre 1783 = Bd 2.613-616*

Angelmode, le 25 7bre 1783

Je n'étois qu'une bête, mon cher Socrate, avec ma difficulté de concevoir que ces vases placés sur leurs colonnes se puissent faire un tout harmonieux; mon erreur venoit de ce que j'avois passé en lisant votre lettre le mot d'entablement, de sorte que je crû que vous les conceviez placés sur les chapiteaux des colonnes. Et je ne pouvois me faire une idée de cela. En relisant hier avant de venir m'établir ici plusieurs de vos lettres pour choisir celles qui rouloient sur les vases et que je voulois emporter, je m'en suis apperçue.

Je me retrouve ici avec un grand, très grand plaisir. J'y serois deja le lendemain de mon retour de Geismar si la mère de l'enfant que j'ai amené à La Haye ne s'étoit avisé d'accoucher, et d'avoir besoin de moi les 1ers tems de ses couches. |

De grace, n'oubliez pas de m'avertir s'il prenoit au Corps fantaisie de venir ici.

Ce que vous dites dans votre derniere lettre sur la ligne verticale et horizontale me paroît simple, parceque l'ame peut se servir de la derniere come base de tous ce que son imagination veut; au lieu qu'elle ne le peut, {dans} la ligne verticale sans voir des objets dans un ordre renversé, ou differant au moins de ce qu'elle est habituée.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de Camper et de lui dire que je compte que mon mari lui aura rapporté d'ici la machoire dorée et la reponse à ce qu'il avoit désiré scavoir à ce sujet, dont Mr. de Furstenberg l'avoit chargé. | Et priez Camper de vous dire, et dites le moi ensuite où se trouve le china rouge, si c'est dans la meme contré que là où on trouve le china comun, et par quoi (dans ce cas) ces especes se distinguent.

Adieu, mon cher Socrate, Mr. de Furstenberg et mes enfans se joignent à moi lorsque je vous donne ma benediction. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fco Wesel

*Lettre II.164 – Diotime, 29 septembre 1783 = Bd 2.617-618*

Angelmode, le 29 de sept.

Mon cher Socrate. J'ai fort bien reçu toutes les lettres que vous m'avez écrit. Je le sçais par les dattes, quoique je n'aie pas ici toutes vos lettres pour les comparer, n'ayant pris avec moi que celles qui ont rapport aux vases, pour en parler à mes enfans dans nos moments de liberté, parceque je sens toute l'importance de cette belle theorie pour la psychologie, cosmologie, morale, politique, physique, mathematique, cosmogonie etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc., enfin, Dieu veuille qu'ils sachent dessiner come vous des pots.

Ce que vous me dites de *Xίον* m'afflige et ne me surprend pas. J'ai entendu de ses nouvelles l'anné passé à Geismar d'une maniere qui m'y a préparé, | quoique je n'y ajoutasse pas une foi complete.

Mr. Mikel qui va partir pour Munster se charge de porter celleci à la poste qui part en 2 heures.

Ainsi, je n'ai que le tems de vous benir et de vous embrasser.



*Lettre II.165 – Diotime, 3 octobre 1783 = Bd 2.619-622*

Angelmode, le 3 d'8bre 1783

Je ne reçois ici vos lettres que le lendemain de leur arrivée à Munster, mon cher Socrate, c'est-à-dire le vendredi matin la poste du jeudi, et come la poste part vendredi à midi je n'ai que juste le tems de vous repondre et de faire porter ma reponse en ville sans pouvoir dechiffrer auparavant votre appendix, ni comparer à loisir le beau vase que vous venez de m'envoyer avec le premier Corinthien.

Je crois ce que vous dites de notre talent de roder autour de la sainte verité et d'y decouvrir des côtés vierges assez vrai, mais par deux raisons bien differentes pour vous vous les saisissez, parceque vous savez tout ce qui est deja scu et que p.c. vous pouvez mettre les données de côté et ne vous occuper que des x laisser

faire à votre genie dans cette region tout à votre aise ses sauts et ses bonds. Pour moi, je saisis quelque fois par hazard | des côtés neufs, parceque je ne scais rien des données; par consequent, quoique ma pauvre tête ne saute pas par genie, elle heurte dans cette obscurité totale aussi souvent qu'il plait à la fortune contre quelque x ignorant si cela est vieux ou neuf.

Je suis charmé que votre opinion sur *Xiωv* n'ait pas changé et que vous ayez eu lieu de revenir des idées que vous sembliez en avoir dans votre dernière lettre. Je suis surprise de ce qu'il m'ait mis si totalement de côté. Il est vrai que nous sommes convenus qu'il ne m'écrirait que lorsqu'il en auroit envie. Mais c'est pour cela meme que ne plus m'écrire absolument semble prouver assez qu'il a cessé d'en avoir l'envie; quoiqu'il en soit, je n'ai pas changé d'interet pour lui. Les memes motifs subsistant pour moi, le plaisir de sentir qu'il existe dans ce monde un être de plus qui tende | avec ardeur et succes vers l'invisible eternel.

Si vous voyez le Fiscal, dites lui je vous en supplie milles choses reconnoissantes de ma part pour toutes les attentions qu'il a bien voulu temoigner à nos comtes, et entretenez moi dans son souvenir.

Par la poste prochaine vous recevrez l'argent que je vous dois, et 75 fl. de plus que je vous prie de remettre à Me de Perponcher. Et je vous prie de faire mettre dans la caisse que vous me destinez 24 # de chocolat sans vanille, je crois qu'il coute 3 fl. la livre, et quelque peu de provision de papier à écrire et de plumes taillées par Mr. Schulz, s'il est possible. Vous trouverez aussi dans la some que je vous envoie 2 ducats pour Mr. Schulz, afin qu'il envoie des fromages à Me De Kettler, ayant mangé ceux que vous m'avez envoyé parce que je les croiois pour moi.

Adieu, cher Socrate, je vous embrasse avec tendresse. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fco Wesel

*Lettre II.166 – Diotime, 5 octobre 1783 = Bd 2.623-626*

Angelmode, le 5 8bre 1783

Mon cher Socrate, je comptois sur une occation de vous faire parvenir cet argent, laquelle me manque, ainsi je vous l'envoie par le chariot de poste avec la fameuse antique achetée dans la vente du Baron de Stosch, dont vous jugerez actuellement vous-même avec vos yeux connoisseurs du prix de la chose. Je vous envoie 40 ducats = 210 fl., dont je vous prie de remettre 75 à Me Perponcher. Il y en a 19 ducats = environ 100 fl. pour la montre. 30 fl. pour le quinquina, si je ne me trompe, car je n'ai pas ici votre lettre contenant la liste de mes dettes. Il restera environ 5 fl. pour des canifs etc. et si come je le suppose cela ne suffit pas, ce que je verrai en retournant à Munster, vous me ferez credit des fl. ou sols qui y manquent jusqu'à ce que ma dette redevienne plus considerable, ou jusqu'à ce que vous veniez en chercher le payement, ce que je desire le plus.

Votre lettre d'hier du 2 8bre m'a fait | d'autant plus de plaisir que la penultieme ne me la faisoit pas esperer. Je puis vous dire sans chiffre puisque je n'ai pas besoin d'ajouter de nom ce qu'on m'a dit à Geismar il y a 2 ans de la personne en question. C'est une feme de quelque merite, d'une ville où il vit beaucoup, qui m'entendant parler de lui avec les eloges et les sentimens que vous me connoissez pour lui, eclatta de rire en m'assurant que personne dans cette ville ne le reconnoitroit assurément à ce tableau, que s'il s'etoit montré tel à moi, il devoit avoir eu gr. interet à paroître tel à mes yeux où là où il etoit lorsque je l'avois connu, que chez eux il ne passoit que pour un fat, attaché au {char} d'une feme fort sotté, dont le plus gr. merite etoit une enorme depense pour l'honneur d'être la plus elegantement mise et le plus à la mode etc. Vous jugez, mon cher S. qu'un soufflet inattendu n'est pas une sensation plus desagreable qu'un tel | jugement quand on a de l'objet jugé l'idéal que nous avons dans notre tete de la personne en question. Aussi ne vous l'ecrivis-je pas parceque toute raisonnable que me parut la personne dont il parloit, il me parut et me paroît encore cependant plus possible de penser qu'il fut l'effet de quelque passion que le tableau de la verité. Et je ne me le suis rappellée qu'à l'occaton de ce que vous m'ecrivites de lui dans l'antipenultieme.

Ce que vous me dites des 3 personnages extraordinaires que vous avez découverts me fait un plaisir infini; je vous supplie de suivre d'un peu plus près cette Agathe Deken surtout, et de m'en donner de tems en tems des nouvelles, come aussi de la couturiere, et si vous le pouvez de m'envoyer de leurs oeuvres, quelqu'unes des mellieurs pieces.

Adieu, cher Socrate, que Dieu vous benisse.

J'ai reçu une lettre des Comtes Stadion, qui est toute rempli de vous. Je vous l'enverrai quand j'y aurai repondue. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre II.167 – Mimi de Gallitzin, 14 octobre 1783 = Bd 2.381-382*

Angellmodde, ce 14 octobre 1783

Monsieur!

Maman m'a chargé de vous dire, qu'ayant déjà depuis dix ou douze jours une fièvre de fluxion elle n'a pas pu vous écrire avant-hier, et ne peut encore vous écrire; cependant elle se porte mieux.

Je vous remercie de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Votre tres humble et tres obeissante servante

Mimi De Gallitzin



*Lettre II.168 – Diotime, 16 octobre 1783 = Bd 2.627-628, 629-630*

Angelmode, le 16 8bre

Mon cher Socrate, je commence à me retablir. Je suis cependant fort affoiblie encore de ma fièvre.



Voici une lettre que je vous supplie de faire remettre à son adresse dans le plus gr. secret. La poste ne m'a point encore porté de vos nouvelles quoiqu'elle soit arrivée à Munster aparament depuis 7 à 8 heures, mais mon messenger ordinaire n'est pas encore ici.

Adieu, chérissime Socrate, j'espere être la poste prochaine plus faite pour causer avec Socrate. Auj. je suis hebeté encore d'affoiblissement corporel (à ce que j'espere au moins).

Un seul mot encore et je vous quitte: dites moi pourquoi une serie ascendente plait elle davantage à l'ame qu'une serie descendante en tout genre?

Adieu, je vous embrasse. |

Les ducats sont si rares ici que je n'ai pu en rassembler que 38 pour completer à peu près les 40. J'ai dû ajouter une pistole si elles n'ont pas cours en Hollande. Mon cher Socrate, vous n'avez qu'à me la rapporter lorsque nous ferons nos grands calculs de sols et fl. etc. ensembles.



*Lettre II.169 – Diotime, 20 octobre 1783 = Bd 2.631-638*

Angelmode, le 20 d'8bre 1783

Je me rappelle, mon cher Σοκρᾶτης de n'avoir pas repondue à vos questions au sujet de l'encre, {...} que mon secretaire à qui j'avois confié le soin de la garder l'a égarée, sans quoi vous en auriez depuis longtems; à mon retour à Munster je tacherai de la retrouver et si après l'avoir inspectée je la retrouve intacte, je vous en enverrai. Votre hermaphrodite me fait passer des moments très agréables. Croiriez vous que vos charmants desseins me rendent bien aise de ne posseder pas vos talents ou votre science (car peutetre aurai-je eu quelques talents si je pouvois les developper) dans cet art, cela me semble un peu paradoxe. Mais come le ciel m'a destiné à m'occuper tout le long du jour, ou de sciences plus seches ou à être en action, et que je sens que je n'aurois pas la force de resister au penchant qui m'entraineroit à employer beaucoup plus de tems que je ne devrois | à cette occupation delicieuse si j'avois votre talent unique dans son

genre, je suis reduite à me rejouir d'être à l'abri de la tentation par mon incapacité. Au reste je sens vivement tout les avantages que vous accordez à cet art, et je donnerois beaucoup pour pouvoir l'acquérir vers le tems qu'il me sera permis de m'en occuper sans negliger des choses plus pressantes. En attendant tenez moi lieu de science, et envoyez moi le plus souvent possible de vos ouvrages.

J'ai recu votre lettre avec la note du contenu de la caisse que vous avez fait partir, et trop remplie de tous ce que me font eprouvé des bienfaits toujours nouveaux, je ne sais que dire si ce n'est que j'en jouis avec une sensation doublement agréable lorsque je songe que c'est à vous que je dois ces jouissances.

Tout ce que vous me dites de *Χίον* pris ensemble ne laisse que de m'inquieter, et sans cette sorte d'incertitude | j'aurois deja succombée à la tentation de lui écrire sans attendre qu'il lui plaise se ressouvenir de moi. Il seroit affreux, mais possible que le clinquant suivi et les succes dans ce genre retardassent une si belle ame dans sa route! Cette idée m'afflige veritablement.

Il est vrai que le Fiscal m'a écrit au sujet des Comtes Stadion, mais come sa lettre començoit et se terminoit par une Altesse etc., je ne l'y ai reconnue qu'en lisant la signature.

Ma santé phisique va mieux, mais je sens mon ame à l'etroit dans mon corps. Une sorte de hypochondrie s'empare de moi (peutetre est ce encore foiblesse corporelle et la saison), mais elle me presente ce tableau prochain d'une inutilité parfaite avec une activité immense, ce qui fait une disharmonie trop ge pour quelqu'un qui sent les charmes de l'harmonie.

Je vois tout autour de moi | des gens se consoler en dansant de l'esclavage, bailler ou s'aller coucher lorsqu'on leur parle de pretter les mains à des arrangemens tendant au vrai bien de l'home; peutetre l'impression de ces objets m'engourdisent, elles et toutes les lettres ou les gazettes que j'ouvre m'en disent autant; je suis honteuse d'avoir à vous dire de telles choses de *Διοτιμη*, quoique je ne sais pas la  $\Delta$  grecque entourée des influences benignes de cette atmosphere. Aussi je compte me pendre sans faute dans 8 jours, si d'ici à ce tems je ne parviens à me placer sur le {serieux} au moins, pour voir mes belles choses sous l'angle philosophique.

Van der Aa est bien bon de s'occuper de moi et pour moi, faites lui en je vous prie mes plus tendres remerciemens.

Je suis mécontente, mon cher *Σοφρατης* de n'avoir rien reçu depuis si longtems à ajouter à l'Alexis 2 en verité. Pour peu que cela dure je me mettrai en colere tout de bon. Peutetre cela fera-t-il du bien à mon hypochondrie. |

Je ne sçais si c'est Plutarque, Xenophon ou Platon meme qui dit quelque part, que les passions sont à l'ame ce qu'une purgation est au corps. Peutetre est-ce Hypocrate qui le dit et en effet cela seroit plus décent.

#

Le blanc d'oeuf fait un effet admirable sur l'hermaphrodite. Je crois que vous l'avez mieux manié que dans les 1ers essais.

#

Quant aux livres allmands dont vous me parlez, je puis vous dire par rapport à l'histoire de l'Allmagne par Schmidt que si elle n'est pas parfaitement bonne, c'est du moins la mellieure (come histoire generale) que nous ayons, mais l'auteur etant archivare de la Cour de Vienne, son histoire se sent d'une bonne dose de partialité pour cette maison. Nous avons des histoires de provinces allmandes particulieres qui valent beaucoup mieux, une entr'autre de Möser consernant la province d'Osnabruck, où il entremele beaucoup de chose consernant l'histoire general de l'origine de la constitution germanique, | qui à mon avis au moins et selon des avis qui valent mieux que le mien, est un chef d'oeuvre. Je ne puis le comparer qu'à Denis d'Halicarnasse, qui pour ce qui regarde la partie constitutionnelle me paroît aussi excellent qu'il l'est peu lorsqu'il se mele de parler militaire et de decrire des batailles.

Quant aux voyages de Mr. Nicolai qui ne font que paroître, je dois avouer avec la meme modestie forcée qui vous a arraché l'aveu de votre ignorance, que je ne l'ai pas lue, ni aucun de ceux encore le jugement desquels fussent classiques pour moi. Je l'aurai dans peu; pour lors je vous en dirai des nouvelles, c'est-à-dire mon pauvre petit jugement.

Je voudrois que l'excellent Mde Van der Hope eut envie de connoître nos auteurs allmands, je pourrois lui en indiquer sur des matieres philosophiques et psychologiques de | très bons et utiles pour le respectable dessein qu'elle a de developper ses facultés et celles de l'enfant qui promet tant.

#

Le Corps vient de m'écrire une lettre qui m'embarasse, mais ne lui temoignez pas q je vs en ai écrit. Il me dit qu'il est las de payer la pension qu'il a toujours payé jusqu'ici à une vielle tante que feu ma mere nous a recomandé sur son lit de mort, et à une cousine; que cependant il fera ce qu'il me plaise, et il me paroît aussi degoutant de l'en prier que {d...eur} d'abandonner ces parents, dont cette pension est le pain et si meme (ce que je ferois surement, dussai-je vendre ma chemise) je m'en charge. Outre que je me mettrai excessivement à l'etroit, il paroît au Grand Homme et à moi dangereux que je cède un article qui peut mener à des infractions plus considerables encore, | car il n'a eu garde de parler de ce dessein du tems de son rappel. Au contraire il nous ecrivoit toujours alors qu'en prenant le parti de quitter, il seroit plus à son aise qu'auparavant. Et à present il comence par cette affaire ci à changer de ton, cependant avec une sorte d'embaras, comme l'incluse vous le prouve je pense le parti de ne pas lui repondre encore, voulant attendre votre avis. Je vous prie donc de me le donner tout de suite.

Pardonnez le desordre de cette lettre, elle a été écrit à 5 ou 6 reprises, mon tems ne me permettant pas d'écrire une telle epître tout d'une haleine.

Adieu, cher Socrate, que le ciel vous benisse. Je vous embrasse de tout mon coeur.

Le Grand Homme écrit au Prince que j'ai été incomodée; ainsi ne lui dites pas que je vs ai écrit, afin qu'il prenne mon silence pour une suite d'indisposition.

❧

***Lettre II.170 – Fürstenberg, 24 octobre 1783 = Bd 2.377-378, 391-392***

Monsieur,

Je reviens d'Angelmodde, chargé de Me la Princesse de vous faire bien des excuses de ce qu'elle ne peut pas écrire au jour d'huy. Elle a hier été en ville, prodigieusement travaillé et medité. Votre belle et grande lettre nous a un peu occupé le soir. Elle s'est levé ce matin très fatigué, et tous ce qu'elle peut faire

etoit d'expedier le travail le plus pressant avec ses enfans. Moimême je me trouve ce matin embourbé dans de petits details, arrangemens de gymnase, que je dois finir malgré moi.

Etant avec les sentimens les plus distingués et les plus particuliers que je vous ai voué pour toujours, Monsieur, votre tres humble et très obeissant serviteur,

Furstenberg

Munster 1783, ce 24me 8bre.



*Lettre II.171 – Diotime, 25, 26 & 28 octobre 1783 = Bd 2.639-646*

Angelmode, le 25 d' 8bre.

Pardonnez, mon cher Socrate, si sans être bien malade, je ne vous ai pas écrit hier. Je ne puis vous depeindre à quel degré je fus fatigué. J'avois été come forcé par des besoins de mon ame à quitter pour 24 h mes enfans pour aller en ville, chercher la solitude parfaite, travaillée d'idées extrêmement abstraites et importantes qui me minent. Outre cela j'avois à écrire un dialogue pour eux, sur des matieres non moins importantes, qu'il faut mettre à la portée de leur ame, car j'ai entamé depuis plusieurs mois avec eux des sujets importants psychologiques, metaphysiques et morales. Ces sujets qui à la verité ont toujours fait la principale occupation de ma vie, que je date à peu d'années avant, mais plus proprement pourtant au tems meme de notre connoissance. Mais dont d'autres etudes plus pressantes pour eux m'avoit souvent distraits forcement, se sont entierement emparés de mon ame, | et en me presentant p.c. des côtés que je n'avois pas encore approfondis, me tourmentent d'une maniere indissible. Non il n'est point de maladie du corps comparable aux souffrances d'une ame qui recherche la pure verité sans systeme et sans objet que de la trouver elle-même.

Vous me demandez coment je suis venue à cette idée qu'une progression ascendante fait plus de plaisir à l'ame qu'une descendante. En considerant, et cherchant à distinguer ce qu'il y avoit en elle d'inné ou d'acquis, j'ai trouvé cette verité de toutes les progressions où il s'agit de choses, et come vous dites, elle

n'est qu'une et la meme chose avec votre principe du beau; mais par hazard il me tomba naguère entre les mains le philosophe anglois Home, non pas Hume, mais Home, qui a dit d'excellante choses sur les arts en general et les facultés de l'ame, | relative à ces objets. Je le feuilletai un jour que j'étois fatigué de penser, et parmi quelques ge et belles verités j'y trouvai l'assertion que les progressions ascendantes purement numeriques faisoit plus de plaisir à l'ame que les descendantes du meme genre. Come il tire plusieurs consequences assez interessantes de cette assertion, je trouvai qu'il valoit la peine de lire dans mon propre et seul livre infallible en fait de psychologie, dans mon experience, et ne trouvai pas que mon ame se plut davantage à une progression ascendante purement numerique qu'à une autre. Je presentai au Grand Homme la question comme je vous l'ai présenté, en supposant ce qui étoit en question, pour ne pas le disposer au préjuger et m'assurer si ma propre experience ou observation avoit été bien faite, ou bien si les ames differoit à cet egard. Il repondit come je m'étois repondu à moi-même. C'est ce que vous avez fait aussi et je suis fermement persuadé que le philosophe | nommé s'est trompé; qu'il lui est arrivé en faisant ce jugement ce qui lui arrive quelque fois, de juger par analogie plutot que par induction.

Le 26 d'octobre

Mon cher Socrate, vous m'avez demandé quelque fois des lumieres exactes sur la situation de mon petit observatoire. Je pouvois bien vous repondre: il est situé du côté du midi, de l'est à l'ouest, mais ce netoit pas de l'exacte, et pour vous en donner je ne savois comment m'y prendre, n'ayant ni meridienne ni quadrant solaire. Si j'avois un quadrant solaire ou une montre qui alla exactement avec le soleil, voici comme je m'y prendrois.

Un matin, p.e. le 23 d'avril, je prendrai garde à quelle heure le soleil comence à eclairer mon mure. Je trouverois p.e. 8 h. du matin, j'observerois à quelle h. le soleil finit de l'eclairer, je trouverois 6 h 36' du soir; alors mettant le 3e degré du Taureau sous le meridien de mon globe, et l'aiguille | de la rosette sur midi, je tournerois mon globe vers l'orient jusqu'à ce que l'aiguille indiqua 8 h. {du ch.}, ou pour être plus exacte jusqu'à ce qu'il y eut sous le meridien un point eloigné du 3e degré du Taureau de 60°. Puis je projettai ma verticale sur le 3e degré du

Taureau, sur le globe sur le 3e degré de la constellation du Belier, à cause de la précession des equinoxes, et le point de l'horizon qu'indiqueroit ma verticale seroit à l'azimut du soleil ou la declination orientale du mur de mon observatoire avec le meridien, ou bien en portant mon globe à l'occident sur 6 h 36'. L'azimut ou la declination occidentale je trouve dans ce cas ci pour le 1er 75, pour le 2e 105° pour le plan de declination. Dites moi 1°: cela satisferoit-il à votre question (cette operation seroit proprement l'inverse du probleme que j'ai trouvé dans La Lande: trouver à quelle h. le soleil doit avoir un certain degré d'azimut à un jour donné). Dites moi 2°: si je me trompe en pensant que ce seroit en meme tems un bon moyen | pour tracer une meridienne, il me le semble tellement, que je suis surprise de ne trouver cette methode indiquée ni dans La Lande ni dans La Caille et Le Monnier, parmi plusieurs methodes plus difficiles pour ceux qui n'ont pas d'instrumens. Car avec un quart de cercle pourvu d'un à plomb, il me semble qu'il n'y auroit qu'à prendre un angle de 75°, dont le mur situé du nord au midi seroit une jambe et l'autre me donneroit la situation de la meridienne.

Come je manque d'une montre exacte, cette question n'est que de pure curiosité, (a) et je vous prie de m'indiquer une methode par laquelle sans quadrans et sans meridienne je puisse satisfaire exactement à votre question.

(a) d'autant plus qu'il faudroit un globe très gr. et très exacte pour donner un resultat exacte. Le mien n'a que 13 pouce et  $\frac{1}{2}$  de diametre. Et d'ailleurs sa meridienne de metal porte sur un pied de bois; en s'abaissant tous les jours davantage dans l'entaille doit augementer chaque jour son inexactitude.

Ces questions, mon cher Socrate vous prouveront assez combien je suis peu avancé encore dans cette science sublime que j'aime cependant passionnément, | mais je n'ai qu'une tete, 3 enfans, et le jour n'a, en soustraisant ces miserables besoins animeaux et les obstacles que le corps oppose à l'ame, qu'à peu près 6 à 8 h., et pour moi plus tourmenté par cette quenille que mille autres souvent bien moins, souvent aucune.

J'ai saisie quelques moments d'interval pour vous ecrire ceci d'avance, ignorant si demain et après demain matin j'aurai le tems, mes enfans qui veulent celebrier

demain mon jour de naissance m'ayant déjà engagé d'avance pour toute la journée. Dieu sait comment je ferai pour prendre part à leur fête.

J'aurai recours à l'opium comme je suis souvent obligée de le faire. J'attens ce soir de vos nouvelles et vous dis adieu, mon cher Socrate. Au cas que je ne puisse rien ajouter à celle-ci, votre dernière longue lettre m'a fait un extrême plaisir. Chez vous il est vrai que le long et le bon sont presque toujours synonymes.

Mardi le 28

Mon cher Socrate, je rouvre cette lettre et vois avec horreur que je ne puis la lire moi-même. Si je n'étais sûre que vous ne la lirez pas non plus, j'aurais honte des sottises qu'elle renferme. J'ai reçu avant-hier votre lettre très fâché de ce que vs m'y dites de *Χιων*.

Voici la copie de ma réponse au Corps. Il m'étoit impossible d'avoir égard à votre conseil et de descendre avec lui à la prière. Son procédé est un peu lâche, mais ma prière me le paroîtroit davantage, et je préfère s'il n'entend pas mon stîle, de me réduire encore. Renvoyé moi s.v.p. cette copie. J'espère que vous l'approuverez en y réfléchissant. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

Le Grand Homme vous salue.

Il m'est venu dans l'esprit une autre méthode encore de tracer la position juste de mon observation sans méridienne, que je vous dirai une autre fois.



***Lettre II.172 – Diotime, 7 novembre 1783 = Bd 2,647-650 + Bd 3,107-110***

Angelmode, le 7 de 9bre 1783

Mon cher Socrate, j'ai fort bien reçu votre lettre au sujet de la vérité et toutes celles qui la précédent. Je comprends fort bien ce que vous dites à cet égard, mais je ne puis empêcher que souvent des choses dont l'éclaircissement ne tient pas à mes organes actuelles ne m'intéressent et ne m'occupent. P.e. notre destination après cette vie. Si nous conserverons le souvenir et l'influence des modifications que l'âme acquiert dans celle-ci, si les âmes homogènes se retrouveront, si cet



amour, cette seule modification de l'ame qui semble mener et donner l'idée d'un bonheur positif dont toutes les branches de ce que nous nomons bonheur derivent, doit finir avec notre maniere d'être actuelle ou de perpetuer, si – si – si – Je ne finirois pas si j'entreprendois de vous dire tous ce qui m'occupe come malgré moi, mais une chose qui me mine c'est que l'epoque de dire et de decider quelque chose de relatif à la religion de mes enfans est arrivé, et connoissant mes sentimens involontaires au sujet du christianisme vous jugez que je suis déchirée entre l'impossibilité de leur dire et expliquer ce que je ne | comprends pas et les suites que peuvent avoir sur une ame foible et sensuelle comme celle de Mitri. Surtout l'irréligion absolue sans compter qu'étant pas contrat de mariage de 2 religions differantes, lui grecque elle catholique, de cela dont je suis sensé etre; je ne puis les reunir sous une seule qu'en guidant la volonté de Mitri à desirer lui-même être de celle de sa soeur et de la mienne, ce qui seroit aisé si moi-même j'avois quelque conviction au sujet du christianisme, car la revelation supposé vrai, il seroit assez aisé de demontrer que la religion catholique c.a.d. celle de la primitive Eglise, dont les autres sont des branches qui n'en ont été separé que par des hommes come Luther, Hus, Calvin etc., devroit être la vraie.

Une revelation quelconque après toutes mes recherches me paroît une chose | non seulement possible, mais naturelle à la bonté de Dieu pour soutenir par des promesses positives la conviction foible, souvent nulle, pour la plupart des hommes metaphysique. La morale pure, non melée des dogmes ajoutés des prêtres de Jesus Christ est belle comme celle de Socrate et digne d'avoir été inspirée par Dieu aussi. Mais les circonstances de la revelation chretienne sont pour moi en parti si absolument incomprehensible, et en parti elles ravalent si fort la majestueuse idée que je me suis formé de Dieu, que je ne puis y songer sans que toute mon ame se retrecisse non plus qu'à l'histoire d'Adam et d'Eve touche du genre humain et de leurs descendants, et qui est si intimement lié avec la revelation et le christianisme que celui-ci repose entierement selon la revelation meme sur le besoin que les hommes ont eu (à cause du pêché originel d'être delivré de la damnation | qu'entraînoit ce pêché d'Adam et d'Eve pour tous leurs descendants à jamais.

Mon cher Socrate, lorsque je vous ouvre mon ame sur ces sujets j'attens de votre amitié que vous ne tournerez en ridicule ni eux ni moi. Je ne suis pas

ennemie du christianisme par philosophie, c.a.d. comme la plupart des philosophes françois par vanité, force d'esprit, etc. Je ne suis pas chretienne uniquement parceque je fais usage des facultés que Dieu m'a donné pour chercher la verité, que je la cherche de toute mon ame et que je ne la trouve pas ici. Si demain je trouvai la verité dans le christianisme, je le dirai avec joie à vous et à toute la terre que je suis Chretienne; en attendant je respecte tellement tous ce qui caracterise quelque soupçon de rapport |

fragment 7 nov 1783?

à la divinité. Ainsi toute religion fut elle absurde; il me suffit que ceux qui la possesse y sente de leur rapport à la Divinité, que je souffrirois si dans un temple mahometant je voiois quelqu'un se conduire d'une maniere à manquer d'egard au lieu et aux personnes qui s'y occupent (n'importe sous quelle forme) du seul vrai Dieu. Voila, mon cher Socrate, pourquoi je vous prie si vous voulez que je vous parle à coeur ouvert sur ces matieres, d'y repondre toujours serieusement, et d'être persuadé que c'est comme toujours moi et non aucune espèce de persecution qui m'engage dans ces sortes de recherches. Je crois que tout homme doit considerer comme le plus important de ses devoirs, et la 1ere | verité à rechercher {tout} ce qui peut avoir la moindre apparence de rapport à Dieu et à sa destination future, et qu'il ne peut ni doit être tranquillement ce qu'il est qu'après avoir passé par les recherches les plus exactes pour savoir s'il auroit pu ou dû être autre que ce qu'il est. Or mes recherches jusqu'ici n'ont pu être assez profondes et détaillés à cet egard. Ayez donc la bonté de m'aider en me rapellant et marquant fait à fait les raisons les plus essentielles, d'abord contre le factum, contre l'existence des miracles, et que Jesus Christ doit avoir fait pour confirmer sa mission (car contre l'existence de Jesus Christ meme je ne crois pas qu'il y ait de doute). Or un des grandes reponses des Chr. contre l'incomprehensibilité des mystères, c.à.d. fil de Dieu, Trinité etc. | justice de Dieu, combiné avec le fait d'Adam et d'Eve et leur posterité etc. etc. c'est toujours. Mais supposé que vous eussiez une conviction parfaite des miracles, resusciter des morts, etc. et il faudroit bien croire pourtant que cela est divin et croire en consequence tous ce qui emane de cet être divin ou du moins ne pas la rejeter comme contradictoire, des qu'il n'y a rien de contradictoire à l'idée de Dieu. Or cette derniere espece de contradiction m'y paroit être moi. Quant à celle du fait elle depend d'un gr.

entendu de connoissance historiques que je n'ai pas et où precisement je demande votre secours.

L'incomprehensibilité ni fait rien. La liaison de l'ame au corps l'est tout autant pourtant, nous somes surs que cela est. Or comme je ne puis rester dans l'inaction absolue sur ce sujet avec mes enfans, il m'est necessaire d'aprofondir le pro et le contre de cette matiere à fond (car ils en entendront et liront inévitablement un jour, et pourroient me reprocher avec quelque apparence de raison les mauvaises suites d'un parti qu'ils prendroient par pure ignorance). Je n'ai, accablé d'assurer comme je le suis, pas le tems non plus de tout lire la dessus, quoique je lise ce que je puis. Ainsi je vous demande votre secours pour le contre, j'en ai ici pour le pour. S'il s'agit de livre, nommé le | moi, et si de passages seulement, indiquez moi les pages, et dans quels livres ils se trouvent, car je dois absolument une economie de tems.

Adieu, cher Socrate, je n'en puis plus. Je vous aime et vous embrasse de tout mon coeur.

La reponse du Corps est bonne, il payera et sans me rien dire de facheux. Il dit seulement que puisqu'il faut payer, il payera. Dut-il se gener excessivement.

Vous me rendrez un service prodigieux dont je vo saurai le plus grand gré, en repondant au sujet de Christianism aux questions, si ce n'est dans une, au moins dans plusieurs lettres.



***Lettre II.173 – Diotime, ... novembre 1783 = Bd 2.651-654***

Munster, le ... de 9bre

Mon cher Socrate. Je suis ici pour cette matinée pour des affaires interessantes de menage comme payer des comptes etc. etc. J'y veux laisser ce billet pour vous la poste partant demain. Je viens d'ouvrir votre caisse et d'y trouver parfaitement sain et sauf tous ce que vous m'avez annoncé. Ce qui m'a fait le plus de plaisir ce sont 2 portraits, un en cire l'autre en platre, representant un philosophe grecque *ου δοκεν αλλ ειναι*; pour moi je crois que ce doit etre la tete de Platon, car cela

ressemble à ses ouvrages come deux gouttes d'eau se ressemblent. Je vous conjure de m'en envoyer un exemplaire monté pour Jacobi et quelques exemplaires non montés, et un ou deux exemplaires monté de l'illustre tete moderne, ressemblant beaucoup à celle de Mr. Camper. C'est un cadeau que je voudrois faire à quelqu'un qui l'honore beaucoup et qui m'a tant fait de cadeaux precieux, que je voudrois bien lui en rendre un | qui lui fit plaisir. Enfin, mon cher S., si vous avez resolu me faire plaisir, vous en avez parfaitement saisi le moyen. Je vous assure que je reçois toutes vos lettres tous les jours de poste; soyez sure que quand il m'en manque je m'en plains.

L'expression de ma reconnoissance au sujet des portraits ΟΥ ΔΟΚΕΙΝ etc., a absorbé l'expression, mais non le sentiment que {minipie} tous ce que contenoit la boette; mais il faut avouer que les portraits en attirant toute mon attention encore actuellement, font du tort au reste.

Adieu, cher Socrate, que le ciel vous benisse et vous conserve. Ecrivez moi les projet de voyage du Corps à mieux que vs les saurez. Je suis surpris que vous soyez en doute si vous devez vs familiariser ou non avec lui. Faites le, si vous le pouvez! Mais je vous defie de le faire sans rougir. |

Je vous prie de m'envoyer la traduction des inscriptions grecques qui se trouvent autour et sur le dos du portrait, et de me dire si ce n'est pas vous qui l'avez modelé! |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
de Munster  
niet gefranqueert



*Lettre II.174 – Diotime, 10 novembre 1783 = Bd 2.655-656*

Angelmode, le 10 9bre

Mon cher Socrate. La petite mesure de votre lettre derniere m'a affligé; de grace ne mesurez pas toujours les votres aux miennes qui sont souvent immense ou sans cela très courte si vous y reflechissez, je ne puis faire autrement. Je ne puis etre courte avec vous sans dire des betises et il me semble qu'entre nous la

longeur est naturelle, et come hélas il m'arrive si rarement de pouvoir étre longue, il faut bien vous offrir comme auj. des chiffons qui vous portent au moins l'assurance que je respire encore l'atmosphère sublunaire et qui vous rappelle Δ, qui vous embrasse avec onction.

La psychologie en dialogue que je compose pour mon école, je voudrais bien vs les faire voir. Je vous les enverrais s'ils n'étoient allemands, et je dois me servir de cette langue à cause de l'immensité de richesses psychologiques qu'elle possède de plus que la française.



*Lettre II.175 – Diotime, 14 novembre 1783 = Bd 2.657-660*

Angelmode, le 14 de 9bre 1783

Dans ce moment ci, c'est-à-dire à 10 h. du matin, je reçois la votre daté du 10 d'8bre (mais je suppose que vous avez voulu mettre 9bre) et la poste pour la Hollande part à midi de Munster, et il faut au moins une heure et demie pour aller d'ici à Munster. De tous cela vous concluez, mon cher Socrate, que je n'ai pas un moment à perdre pour vous dire au moins que je l'ai reçu, que je me porte assez mal du côté de la tête et du bas ventre qui sont si fort tirillé par des crampes que je suis forcé de suivre votre précepte de ne rien penser. Mais je ne puis malheureusement mettre les arts à la place comme {activée} au moins, 1° ne les sachant pas, et 2° ayant toujours assez affaire avec les enfans, car mes grands travaux psychologiques metaphys. etc. ne se font et ne peuvent se faire que les jours où Mr. Miguel, le seul homme au monde à qui je puis confier mes enfans pour tout un jour hors de la {ma...} avec tranquillité, a le tems de les mener à la chasse pour toute la journée. | Mais aussi ces jours je fais la débauche souvent 12 h. de suite sans discontinuer, ce qui me met aux abois. Voilà mes fautes, mon cher S., mais je vous jure qu'avec ma charge je suis forcé à les comettre pour parvenir à quelque chose, car ce n'est pas entouré d'enfans ou lorsqu'on a tout au plus un ou deux h. de libre, qu'on est en état d'entamer une méditation un peu profonde et de la mener à une bonne fin.

J'attens vos lettres sur le sujet sur lequel vous me promettez vos lumieres avec la derniere inpatience.

Que Dieu vous benisse.

J'ai lue l'histoire de Chariclo et de Tiresias; elle m'a fait le meme effet qu'à vous. La devise: elle est divine et digne d'une Minerve grecque.

P.S. Quant à Mitri, ou je me suis mal expliqué, ou vous m'avez mal lu et compris; je n'ai pas voulu dire que de la foiblesse de Mitri pourroit naitre insouciance et irréligion. Il me semble que j'ai exprimé le contraire en disant que vu sa foiblesse et son extrême inertie, je craignois etre parfaitement la maitresse de lui faire adopter tel sentiment qu'il me plairoit, et que si c'etoit l'irréligion que je lui comunicasse, c'est à dire religion purement metaphysique, qui ne revèle ne comande et ne promet qu'à quiconque a les oreilles de l'ame bien ouvert, je craignois que sa foiblesse naturelle n'auroit ni soutien ni {egide} et le livreroit nud à chaque passion qui voudroit l'attaquer, car ses oreilles physiques ont une extreme preponderance sur celles de l'ame. Et à ces sortes de personnes il est quelque fois dangereux d'ôter tout prejugué, tout comme il le seroit de l'ôter au peuple. |

[Couvert] fco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



***Lettre II.176 – Diotime, 17 novembre 1783 = Bd 2.661-664***

Angelmode, le 17 de 9bre 1783

J'ai recu votre lettre, mon cher Socrate, et vous scais très bon gré de la peine que vous vous proposez de prendre pour moi. J'attendrai votre petit ouvrage, je comprends vos raisons, et quand il sera achevé, quand je l'aurai eu, nous discuterons le point dont il s'agit, c.a.d. si et à qui il peut être communicable. Ce

n'a jamais été mon dessein de lire tous le fatras dont vous parlé, et qui est fort inutile lorsque la chose qu'il tend à detruire ou à prouver est deja detruit ou prouvé par sa nature meme, et à cet egard je pense come vous savez. Ce qui m'interesse à cet egard c'est que, convaincue que je dois enseigner aux enfans la religion en question, l'absurdité de sa base à mes yeux, c.à.d. l'histoire d'Adam et d'Eve qui a été l'occaton de la necessité d'une délivrence de ce pêché originel etc. etc., me repugne tellement que je voudrois trouver moyen de la modifier de maniere qu'elle n'attaque pas aussi palpablement qu'elle le fait à mes yeux la grandeur et la bonté essentielle et immuable de la divinité.

Vous | me direz de faire comme votre pere a fait avec vous. Les laisser lire, douter et trouver eux meme sans m'en meler. Mais chez moi cela n'est pas possible, vu que mes enfans sont habitué de ma part à une infinité de communication, à une verité et un interet sans borne sur tous ce qui concerne leur bonheur. Que pourroit-ils penser si je me montrois cachée ou indifferante sur le point que je leur ai appris dès longtems à considerer comme le plus important de tous sur leur rapport avec la divinité, tandis qu'ils voyent et verront autour d'eux les gens les plus respectable pour leur lumieres et leur merite, des gens que mon exemple leur a appris à respecter au dessus de tout, s'en occuper et y attacher un gr. prix. D'ailleurs comme vous dites vous-même, le christianisme, en un distant d'un culte plus simple, impossible pour l'ame comune s'il n'est universel, est necessaire de toute necessité aux ames comunes et je ne puis du moins pas decider que mes enfans ne seront pas de ce nombre, surtout Mitri, | qui avec une tete saine et bonne ne promet cependant nullement une de ces ames pour lesquels le culte et les rapports immateriels sont plus forts que les materiels. L'esperance d'une approximation vers le mieux à toute eternité plus forts que la crainte d'une punition et l'espoir d'une recompense positive sensible. Ou en un mot, pour qui la religion naturel ait plus de force qu'une revelée qui promet l'amende et menace. Et vous devez savoir que l'education peut bien étendre, modifier au mieux possible ce qui est là, mais non ajouter à l'ame ce qui n'y est pas; et je ne puis risquer les suites d'une negligence qui à mesure que les sens parleront plus haut deviendra plus irréparable.

C'est pourquoi le plus essentiel de mes soucis et soins est actuellement de rechercher coment on peut modifier le christianisme en le melant à quelque peu

de Platonisme etc (car enfin elle admet des comentairs, les pretres ne le savent que trop) de maniere que je puisse l'enseigner sans l'horrible sensation de disharmonie, sans rabaïsser dans leur ame la divinité, afin qu'il en resulte le moindre mal et le plus | gr. bien possible.

Voilà, mon cher S., tout mon plan et mon desir. Quant aux autres recherches metaphysiques, elle m'occupent sans m'inquieter.

Au sujet des Van der Hope je repondrai le courier prochain, n'ayant auj. que le tems de vous dire encore adieu, en vous embrassant de tout mon coeur.

Dites s.v.p. à Schulz d'envoyer à Madame de Kettler, née de Galen, pour 2 ducats (que je vous prie de lui payer d'avance) de Schapsieger, et ecrivez moi s.v.p. ce que coute la livre de bougies à La Haye.

De grace, envoyez moi encore quelques uns de vos portraits et un ou deux montés; j'ai donné un ou 2 que j'avois à Mr. de Furstenberg celui en platre, de sorte qu'il ne m'en reste qu'un, suspendu à Munster dans ma chambre ordinaire, et j'en veux un pour Angelmode encore et un dans mon observatoire. J'en veux envoyer à Jacobi et quelques autres qui en sont digne.



***Lettre II.177 – Diotime, 21 novembre 1783 = Bd 2.665-666***

Angelmode, le 21 de 9bre 1783

Mon cher Socrate, je suis si furieusement hébétée auj. que vous n'aurez de moi rien, mais absolument rien que des voeux pour que Dieu vous preserve à jamais de cet etat. Je crois qu'il me vient d'un assez long manuscrit où l'on etale tout au long le Spinosisme et l'harmonie pré-etablie de Leibniz que j'ai été obligé d'avalier pour l'amour de quelqu'un qui m'en avoit prié, et que c'est lui qui m'a si fort contrarié.

Bon Dieu, à quoi l'abus de l'abstraction ne mène-t-il pas des genies meme!

Adieu, cher Socrate, comptez que le courier prochain vous portera des livres et une reponse au sujet de Mde Van der Hope. Auj. je ne serois pas en etat de rendre compte de l'ABC, je ne puis recevoir votre lettre qui arrive ce soir à



Munster q demain matin, lorsqu'il sera trop tard pour y reprendre. Ainsi je fermerai celleci à la poste. |

P.S. Je viens de recevoir la vôtre, mon cher Socrate; pour ce qui est de ce que vous dites de la priere, je pense que vous avez assez bonne opinion de Diotime pour vous imaginer que j'ai fait ce que vous dites à cet egard deja depuis 2 an, c.à.d. depuis que je leur ai parlé d'un Dieu; car aussi que ce ne sont pas des prières appris par coeur que je leur enseigne, c'est un rapport si naturel à Dieu que je ne conçois qu'un Diderot qui puisse ne le pas sentir. La différence c'est que le paysan peutêtre lui demande de l'argent, de la biere, du bon roti etc., et un être qui pense lui demande des lumieres et de la force. L'acte d'admiration pure et de desir qui elève vers Dieu doit être le partage des moments à des êtres les plus sublimes. Adieu, la poste part.



*Lettre II.178 – Diotime, 2 décembre 1783 = Bd 2.667-670*

Angelmode, le 2 Xbre 1783

Votre très courte lettre, mon cher Socrate, aura une très courte reponse, non par repressaille, mais parceque je n'ai pas le tems de faire mieux. Vous aurez reçu ma derniere lettre deux jours plus tard, parce qu'étant arrivé après le depart de la poste, on l'a fit partir par Amsterdam. Mais aussi elle etoit si longue, que j'ai perdu le droit d'être longue pendant plusieurs jours de poste.

Ma santé est passable et mon hypochondrie se dissipe avec mes meaux physiques.

Mr. Brinkman n'est pas l'ami, mais un connoissance de Jacobi. Il est bon par la grace de Hoffmann, qui lui a appris ce que le susdit sait et enchante les merveilles du camphre et du souffre. Mais dès qu'il va au-delà de ce que Hoffmann lui a enseigné, il n'est guere merveilleux par lui-même. De grace n'omettez ni souffre ni | camphre, et portez vous mieux, afin que vos lettres ne soit plus si maigres.

Je ne ferai pas venir des bougies cet hiver, en ayant malheureusement déjà fait venir de fort mauvaises qui sont plus cher. J'ai fait partir avant-hier par le canal un tonneau avec des choux aigre à votre adresse, dès qu'il sera arrivé vous aurez la bonté de faire ouvrir le tonneau d'un côté apres quoi vous ferez remettre le couvercle et une lourde masse de pierre dessus, et n'y toucheraï qu'après 6 semaines. J'ai dû les faire partir avant que la fermentation fut achevée, de peur que les gelées ne fermassent la voie par le canal.

Adieu, cher Socrate, je vous embrasse. |

P.S. J'ai reçu la lettre qui m'a été adressé par Mr. Perrenot et vous avertit au cas qu'on apprit qu'elle contenoit une lettre de change de 200 ducats, qui etoit un cadeau, qui a passé par mon canal à quelqu'un que vous pouvez deviner, un projet manqué. Je vous en avertis au cas qu'au moyen du banquier, qui a fourni cette lettre de change à mon adresse, on ne l'apprit dans le beau monde de La Haye et qu'on s'avisait de faire courir le bruit et de croire que je ne les eusse reçu pour moi.

Si avant que les canaux sont gelés vous pouviez m'envoyer un tonneau de citrons ou le dire au Prince qu'il le fasse (bien entendu à mes fraix et depens), en y ajoutant les oranges qu'il m'a promis, vous me feriez plaisir, l'un et l'autre est rare ici, et fort utile à ma santé cependant. |

[Couvert] fco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre II.179 – Diotime, 3 décembre 1783 = Bd 2.671-672*

Angelmode, le 3 Xbre 1783

Je suis très inquiète d'apprendre que vous n'avez point recue une très longue lettre que je vous ai écrit. Non qu'elle contint des choses fort importantes, mais parceque je ne me sens pas le tems et le courage de la reecrire si elle est perdue.

Elle contenoit ce que j'avois à repondre à la lettre de Mr. Van der Hope et vous fut envoyé par la poste d'Amsterdam passé trois jours de poste, ainsi qu'un paquet de livres à l'adresse de Mr. Van der Hope, ainsi vous auriez dû l'avoir reçu au depart de la lettre que je viens de recevoir de votre part.

Je ne suis plus si inepte, mais accablé d'affaires qui ne me permettent pas la relache que vous considerez avec beaucoup de raison come l'unique remede à nos meaux. C'est là le mal de ma situation de ne dependre pas de moi pour mes moments de repos. Mais elle est d'ailleurs melée de tant de bien, que j'aurois tort d'accuser là mon sort. Je n'en connois pas de plus favorable pour | developper d'un côté toutes les sensations dont l'ame soit suceptible sous l'enveloppe actuelle, pour l'ouvrir à tous les presentimens les plus sublimes et pour lui imprimer en meme tems cette ge verité, qu'elle n'est ici qu'à l'auberge en attendant les chevaux de poste, de sorte que je puis dire avec verité: je remercie Dieu egalement, et des biens et des meaux qu'ils m'envoient sous des noms relatifs differants. Ce sont tous des biens réels. Heureux l'home qui peut dire: j'ai tout éprouvé, tout senti! (a)

Adieu, cher Socrate, portez vous mieux, envoyez moi s'il en est tems encore 60 livre de bougies à 4 bougies par livre, et si on ne les a pas de ce poid, à 6.

Que le Dieu unique vous protège.

(a) une si forte conviction que le bonheur in sensu externu depend de là, que je suis souvent tentée de me souhaiter pour quelque tems l'état de l'extrême misere, de la prison, etc. etc. pour bien l'avoir tout éprouvé.



***Lettre II.180 – Diotime, 8 décembre 1783 = Bd 2.673-676***

Angelmode, le 8 Xbre 1783

Mon cher Socrate. L'idée que mon immense lettre ne vous est pas parvenue me degoute horriblement. J'ai si peu de tems pour ecrire, qu'il est triste d'avoir ecrit 12 coté (si je me le rappelle au juste) pour quelque maitre de poste ou autre curieux qui n'y entendra goutte ni se souciera de l'entendre.

Je suis fâché de ce que le Prince ne vient pas ici cet hiver (s'il a le projet de venir), car s'il vient en printemps il ôte à ma santé et à nos jouissances le plus beau moment de l'année pour être à la campagne. Ainsi j'aimerois bien mieux qu'il vienne nous voir dans le courant de l'hiver.

Il vient de m'envoyer la question chimique de l'academie de Petersbourg relativement aux pierres, pour la lui traduire du latin en français. J'admire qu'il ait déjà pris la résolution de la résoudre avant de l'avoir comprise; d'ailleurs je ne le crois pas chimiste!

Je m'afflige toutes les fois que je lis dans les gazettes les progrès de la nouvelle découverte de la navigation aérienne, frémissant à l'idée riche des biens qu'elle prépare à l'humanité. Heureusement les progrès dans l'art de diriger ces machines et dans le calcul du temps de leur durée n'est pas assez avancée encore pour l'usage.

Il est curieux et triste de remarquer combien dans notre siècle des organes physiques se perfectionnent, tandis que ceux de l'âme semblent s'envelopper d'une croute épaisse chez les hommes en général, quoique dans quelque coin particulier et notamment en Allemagne la psychologie fait plus de progrès que la physique. Mais il me semble que dans la première faction dans celle des physiciens la pitié et le mépris pour l'autre augmentera à proportion de leurs découvertes physiques. Je crois leur entendre dire fierement: pouvez-vous avec toute votre métaphysique aller en 24 heures et moins de La Haye en Périgieux y chercher un excellent pâté au truffe, | etc. etc. Mon cher Socrate, j'avois toujours oui dire, même à des professeurs de mathématique, que la partie de cette science la plus abstraite étoit la trigonométrie sphérique. Seroit-ils comme les prêtres égyptiens de jadis qui vouloient garder chaque science pour eux seuls, les faisoient passer pour mystérieuses pour en écarter leur peuple? Je le crois, car moi profane y {a...} jetté les yeux depuis 3 jours. J'en ai déjà {passé} la moitié sans y trouver plus de difficultés que dans le 11e livre d'Euclide, sa planétrie, et dans 3 mois d'ici je vous promet que mes enfans la sauront bien que le 11e liv. d'Euclide.

Adieu, cher Socrate, que le Dieu tout puissant nous protège. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

*Lettre II.181 – Diotime, 16 décembre 1783 = Bd 2.677-680*

Angelmode, le 16 Xbre 1783

Je n'ai que juste le tems d'accuser la reception de votre lettre, mon cher S. Je suis transportée du desir de voir et encore plus de faire le voyage aerien, surtout après avoir lu la Description Magnifique de celui de Mess. Roberts et Charles dans la derniere gazette du Bas-Rhin. De grace informez vous combien coutera au juste une petite machine de 6 à 8 pied de dia, et aussi combien une de la grandeur de votre temple, mais bien entendu faite de forme et de l'etoffe la moins couteuse. Nous avons une extrême envie de nous cottiser Mr. de Furstenberg et moi pour en faire venir une sous vos auspices de La Haye si la dépense ne surpasse nos facultés, et si vous daignez nous decrire au juste coment il faut la faire.

Dieu vous benisse, cher Socrate.

Voilà mon homme qui m'a porté la vôtre et qui doit porter cette lettre en ville, qui crie à tue-tête: il est 10 h passé et à midi la lettre doit être à la poste.

Je n'ai pas ecrit le dernier jour de poste; je vs en dirai la raison une autre fois. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fro Weesel



*Lettre II.182 – Diotime, 18 décembre 1783 = Bd 2.681-684*

Munster, le 18 de Xbre 1783

Mon cher Socrate, je veux vous ecrire d'avance, ayant quelques minutes de loisir que je n'aurai peutêtre pas demain. Nous somes rentré hier en ville auj, à mon plus grand regret, le sejour de la campagne ayant fait un bien infini à mon corps et à mon ame. Depuis que j'existe je ne me rappelle pas d'avoir eprouvé une facilité de travailler, penser et concevoir, ni une clareté et serenité de tête

come depuis un mois ou environ. Je me sens déjà malade depuis que je suis transporté ici, mais ce n'est encore qu'un fort rhume qui j'espere n'aura point de suite. Je vais apres demain à Dusseldorff avec Mr. de Furstenberg et mes enfans. J'y serai dimanche et en repars mercredi, de sorte que cela ne doit pas interrompre vos lettres. Je serai de retour le jour de poste, c.a.d. jeudi soir et vous ecrirai, s'il est possible, c.a.d. si je ne m'endors pas de fatigue, la plume à la main.

Je vais là dans le double but, 1° de faire ce plaisir, cette surprise à un Jacobi, car il est malade et surtout hypochondre. A propos de cela, j'ai imaginé un nom pour cette maladie que nous avons tous adopté; je vous prie d'en faire autant. Je l'appelle monidealisme. Si vous ne le trouvez pas juste, vous ne connoissez pas cette maladie. | Vous voyez, mon cher Socrate, que je sçais déjà me conduire en auteur, en lançant d'avance le foudre de l'ignorance contre ceux qui oseroit avoir un autre avis que le mien.

Mais pour en revenir à notre course, j'y vais encore pour faire faire ses exercisses de religion à mon eleve aux fêtes de Noel, car etant Lutherien, il n'en a pas le moyen ici, où il n'y a q le culte catholique de toleré, c.a.d. il n'y a q des eglises catholiques.

Mon cher Socrate,<sup>30</sup> je reviens d'une fête qui me laisse dans des transports Bachiques. Oh, le mechant home qui m'a caché si longtems un tel trésor. Le seul Dialogue de Platon que je ne connoissois pas viens d'être traduit en allmand, le Phèdre. Je n'ai été qu'une peau de poule pendant tout le tems que je l'ai lu. De tous ce que Socrate dit dans le Symposion et tous les autres dialogues pris ensemble, celui-ci est la quintessence. Il est très passablement traduit à quelques passages près, dont je vous prierai une autre fois de m'envoyer la traduction, parcequ'elle est fausse dans celle que j'ai lu. J'en parle, direz vous come si j'avois pu la comparer au Grec. Dites ce qu'il vous plaira, mon cher Socrate, mais je sens aussi surement ce qui est bien ou mal traduit quand il est question de | Socrate et d'Homère, que je sens de certains rapports sans pouvoir les dessiner ou les peindre.

Je n'avois pas encore trouvé jusqu'ici mon apophtegme favori. Je l'ai trouvé dans le Phèdre et veux que vous l'ecriviez sous mon portrait dessiné de votre main.

---

30 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), no. 96, p. 300 (fragment).

Mais il faut pour vous le communiquer que je cherche un Platon latin, afin de vous l'indiquer. Essayez en attendant de le deviner, il est d'une 10aine de lignes de la traduction.

Mon cher Socrate, je suis dans l'état de ravissement pour où étoit Ste Therese je crois. Son Dialogue contient le fin fond de mon ame et de ma philosophie. Mon Dieu, que j'aurois voulu le lire à côté de vous, vous le Platon grec à la main.

Adieu, je suis en délire come un amoureuse qui reve à son amant. Mais pourquoi dis-je come je suis l'amoureuse et je reve à mon amant; peut-être plane-t-il dans mon athmosphère, peut-être il sourit en m'entendant et me detache une etincelle de son demon pour recompenser. Adieu. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fro Wesel



*Lettre II.183 – Diotime, 22 décembre 1783 = Bd 2.685-686*

Dusseldorff, le 22 de Xbre 1783

Mon cher Socrate, j'ai trouvé Jacobi allité et plus malade encore que je ne l'avois cru. Pour nous, nous sommes arrivés très bien portant et comptons repartir après demain, après le diner. Je n'ai pas le tems de vous en dire davantage, si non que j'ai apporté le second des 2 portraits que vous m'avez envoyé et que j'avois déjà come de raison donné au Grand Homme – ici à Jacobi, dans l'attente sure des autres que vous m'avez annoncé pour dedomager Mr. de Fürstenberg.

Tous les Jacobi vous saluent mille fois, Δ vous embrasse, et compte recevoir demain matin ici votre lettre d'hier dimanche, et jeudi ou vendredi matin votre lettre de jeudi prochain à Munster.



*Lettre II.184 – Diotime, 30 décembre 1783 = Bd 2.687-690*

Munster, le 30 Xbre 1783

Nous sommes revenus en bonne santé, mais quelques heures plus tard que je ne l'avois cru; c'est ce qui m'empêcha et non ma volonté de vous en faire part par le dernier courier, qui étoit déjà parti quelques heures auparavant, mais vous devez avoir reçu un mot de Dusseldorff d'où je vous ai écrit.

Nous avons laissé Jacobi bien malade encore et hors d'état de faire une lecture propre à seréniser son monidealisme. Dieu merci le mien diminue d'année en année, mes accès sont et moins fréquents et moins longs.

J'ai reçu à Dusseldorff votre lettre sur les songes, et à notre grande surprise, car elle étoit écrite comme si l'avant-veille vous eussiez entendu et transcrit ce que j'en dis chemin faisant au Grand Homme, étant précisément tombé sur ce sujet, d'où vous concluez, mon cher Socrate, que je n'ai point de peine à accéder à votre opinion à cet égard. | Autrement vous n'auriez pas eu si bon marché de moi, quelque affectueusement que vous me priez dans votre lettre de vous en croire sur votre parole au cas que je trouve votre opinion un peu excentrique, car je ne connois pas de coin de mon âme plus reveche que celui du croire sur tout en psychologie, où il m'est absolument impossible d'en croire qui que ce soit, même Socrate antique et moderne, que moi-même, et en général, si quelque'un m'objectoit. Cependant tous les jours vous croyez des faits que vous n'avez pas vu. Je lui répondrai: si croire selon la définition de Socrate est adopter comme vrai une chose de la vérité de la quelle on n'a pu se convaincre soi-même, je ne crois proprement rien. Car si même j'adopte un fait, ce n'est pas que je croie ce fait, mais alors je suis convaincu que la ou les personnes qui me disent l'avoir vu, entendu etc ne sauroient mentir, et qu'il n'y a dans ce fait aucune circonstance au moyen de laquelle ils eussent pu être trompé. Sans cela je doute malgré moi et c'est cette dureté de foi qui fait qu'il m'a été jusqu'ici impossible de 'lire' hors l'abrégé de l'histoire grecque, traduit de l'anglois par Diderot, | que vous m'avez fait lire à Niethuys, aucune autre abrégé ou histoire rassemblé ancienne, écrite par un moderne; même les traductions je ne les lis qu'avec la plus grande inquiétude, m'étant convaincue déjà souvent depuis que j'entens un peu le latin de la mauvaise foi ou bêtise des traducteurs, et j'en conclus pour les traducteurs de l'histoire grecque, qu'hélas je ne puis lire dans sa langue.



Pour les traductions d'ouvrages philosophiques ou poetiques, c'est autre chose, là m'étant donné l'auteur et l'esprit de son siecle, je sens si la traduction est fausse au moins, si meme je ne puis sentir toutes les bontés amères ou fardées.

A propos d'histoire. Dites moi je vous prie si vous connoissez hors Plutarque, dans La Vie de Phyrus et L'infiniment petit, abrégé du trop affecté Florus, quelqu'auteur romain ou grecque qui puisse suppléer aux livres perdus | de Tite Live depuis le 11e jusqu'au 20e livre. Les Temps si interessants de la 3e retraite du peuple sur le Janicule et les temps subsecants de l'extinction des {scnnonais} de la guerre de Phyrus, etc. Vous m'obligerez très particulièrement en me les indiquant. Les François y ont supplé avec audace, mais sans faire connoitre leur sources, ce qui me les rend suspect.

J'ai plus d'envie de vous faire lire ma psychologie q vous de la lire peutêtre, mais ne comprenant pas bien l'Allemand, surtout le langage psychologique de cette langue, la seule des modernes à moi connue riche dans cette branche, j'ai trop peur que vous me mesentendiez pour oser vous l'envoyer, et la reserverai pour un tems où ma bonne fortune nous rassemblera dans ce monde ou dans un autre. Envoyez moi si vous pouvez la copie de l'extrait de ma lettre q vous avez envoyé à Mr. Van der Hope.

Adieu, cher Socrate, que Dieu vous benisse et vous protege.

J'ai ecrit au prince de Dusseldorf. Je vous prie de lui dire bien des choses de ma part et de lui comuniquer notre heureux retour.  
Je lis actuellement Macchiavel en italien, qui me plaît beaucoup.  
C'est le 1er livre hors l'Histoire que je lis depuis un tems infini.  
Dites moi d'où vient qu'à {meme qu'on pense} on se degoute plus de lire?



*Lettre II.185 – Diotime, 2 janvier 1784 = Bd 3.1-4*

Munster, le 2 de janvier

Je n'ai pu vous ecrire le dernier jour de poste, mon cher Socrate, parcequ'au moment où j'aurais pu le faire je recus une lettre à dechiffrer pour le Grand

Homme. Il devoit l'avoir, et accablé d'affaires à cause des états qui ont commencés, il n'en avoit pas le tems. Nous n'avons été dupe qu'en partie de votre belle métaphysique, c.à.d. que nous avons cru qu'occupé des Nictologues et inspiré par eux, vous aviez composé cette belle tirade comme jadis vous composiez (sur les extraits de votre philosophie qui se trouvoient dans les lettres de *Χίτων* l'ancien) vos réponses. Je trouve véritablement | un grand rapport dans la manière dont ces 2 grands hommes, lui (dont j'ai encore les ouvrages) et le Mg. De Saint Simon ont composés leurs oeuvres. L'un vous écoutoit, l'autre vous lisoit, et tout deux ont retracés ce qu'ils ont vus ou sentis dans votre philosophie, avec la différence peut-être que le 1er l'a rendue dans sa première et belle simplicité brute et l'autre avec tout l'éclat des ornemens, que son brillant génie lui fournissoit. L'un, en un mot est votre Xenophon et l'autre votre Platon, et après l'existence d'oeuvres de tels disciples, vous ne serez pas surpris j'espère, si je renonce à l'entreprise de peindre votre philosophie. |

Je suis fort pressé d'apprendre des nouvelles de vos entreprises et projets politiques.

Ma santé est à tout prendre meilleure jusqu'ici que les autres hivers. N'oubliez pas de prendre souvent du camphre et soufre, et tous les jours trois poudres de calamus, delayé dans du lait; c'est le plus grand stomacal et anti-scorbutique que Hoffman ait decouvert.

Adieu, portez vous bien, mon cher Socrate, et n'oubliez pas Diotime.

Le Grand Homme et les enfans vous saluent.

Je ne vous parle pas de votre lettre que je dois recevoir ce soir, car j'écris celle-ci d'avance pour demain, prévoiant que demain je ne le puisse.



***Lettre II.186 – Diotime, 2 janvier 1784 = Bd 3.5-10***

Munster, le 2e janvier

Votre extrait, mon cher Socrate, des Nictologues ont tant d'attraits pour nous que je ne puis m'empêcher de vous prier de nous l'envoyer tout entier par le

chariot de poste, et d'y joindre une Connoissance des Tems pour l'année 1784. Il est des moments où l'esprit ne supporte que les ouvrages de Balthus; d'ailleurs les Nictologues ont pour moi un coté bien interessant, puisqu'ils developpent et rectifient la phylosophie de Diocles. Jugez si Diotime peut demeurer avec honneur plus longtems ignorante d'un tel ouvrage. Au reste vous m'avez donné les plus belles ettrennes du monde en m'accordant une lettre d'un embonpoint un peu honete. Je suis fâché de n'avoir à vous recompenser que par des contradictions, mais je ne puis m'empêcher, cher Socrate, de m'opposer à 3 de vos avis, à deux en parti, au 3eme en entier. |

Je ne m'oppose<sup>31</sup> qu'en parti à la preference que vous accordez au Symposium sur le Phedre. Voici comment. Je tombe d'accord avec vous que comme tableau, comme piece dramatique il y a plus de perfection et de richesse dans celle-ci, mais quant aux objets qui y sont traité et à la maniere dont ils sont traités, je mets le Phedre fort audessus du Symposium. 1° il traite le meme sujet de l'amour, mais dans un jour bien plus noble, d'un ton plus solemnel, plus divin; c'est comme un telescope au travers lequel l'ame entrevoit l'ultramondain et l'eternité. Je ne saurois dire comment cela m'affecte. 2° il fait de ce sujet, de l'amour, comme un vehicule de toute la philosophie, de toutes les sciences etc. dont il traite à la fin à la plus grande maniere, et 3° enfin il ne le cede pas au Symposium pour les beautés poetiques qui s'y trouvent non plus; de sorte, mon cher Socrate, qu'en convenant que le Symposium est plus riche et plus parfait du coté des acteurs, l'autre est pour moi fort au dessus de lui quant à l'ettoffe du discours. |

Ma seconde opposition concerne la Phèdre de Racine. Vous dites qu'il a conservé ou copié d'Euripide tous ce qui pouvoit être conservé relativement au tems. Mais, mon cher Socrate, il me semble que son 1er devoir en ce cas eut été de conserver pure son caractère. Or, Hypolite, galant et amoureux Hypolite, se presentant à sa belle, en disant:

vous voyez devant vous un prince deplorable, etc.

Ensuite Hypolite disant des jeux de mots, des quodlibets, tels que:

---

31 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), no. 96, p. 300-301 (fragment).

« presente je vous fuis, absente je vous trouve  
 ...  
 ...  
 moi-même pour tout fouit de mes soins superflus  
 maintenant je me cherche et ne me trouve plus. »<sup>32</sup>

Je n'ai ni la piece de Racine assez presente à l'esprit, ni le tems d'en parler plus en detail, mais je me souviens parfaitement que l'ayant lu à côté de celle de Racine, je la trouvai fort inferieure. Si je me suis trompé à cet egard | il me paroît sure du moins que la piece de Racine, par la metamorphose du caractere d'Hypolite peut bien être belle piece, mais non pas l'Hypolite.

3e opposition concerne le caractere de Jacobi. Il est surement, et moins mediocre et aussi moins harmonieux que vous croiez. Tous ses meaux, croyez moi, ne derivent précisément que de la disharmonie prodigieuse de ses facultés, parmi les quels les unes sont prodigieuse et d'autres developpable peutêtre au meme degré, mais beaucoup trop peu developpés. Je vous le peindrai un jour.

Adieu, cher Socrate, mes 3 contradictions me seront très agreable. Si elles me procurent une longuissime refutation, j'aime à avoir tort à ce prix. Que Dieu vous benisse. Mr. de Furstenberg et mes enfans vous saluent.

Mon eleve est Jacobi, et non le petit Comte Plattenberg, qui a son gouverneur. Je ne suis que consultée dans cette education et ai trop affaire avec mes 3 eleves pour oser en entreprendre davantage. Cela s'est borné pour lui à des leçons de physique. |

Je rouvre ma lettre, mon cher Socrate, parceque je me rappelle que je dois vous donner un conseil dans une occation vraiment propre (si j'en puis trouver un bon) à faire briller ma sagacité. Or ecoutez:

Je dirois au Mq. De Saint Simon: « gardez vous bien de faire reïmprimer votre ouvrage si vous voulez qu'il soit recherché. Il ne peut l'être que par sa rareté. Il est trop savant pour l'être dailleurs, et une reïmpression vous procurera la douloureuse avonture, arrivée à plusieurs grands auteurs de votre ettoffe que vous recevrez au beau 1er jour du poivre enveloppé dans un cornet tiré des Nictoloques. »

---

32 Racine, *Phèdre*, acte II, scène 2.

Mais, mon cher Socrate, permettez moi de vous dire que vous meritez un peu l'embarras où vous êtes. Quel | mauvais genie vous inspira l'idée de conseiller à ce Mq., le Montrucla et Bruckker,<sup>33</sup> surtout le 1er. Que vouliez vous donc qu'il en fit? J'ai encore la lettre qu'il vous ecrivit au mois de julliet, où il vous promet de vous aider à ceuillir des fruits dans son jardin anglois (coe il nomoit alors son oeuvre). Cette lettre, comparé à vos extraits, me fit rire de bon coeur. Je l'ai mis dans la vôtre, cela fait un beau tout.

Je trouve la comparaison de la marche que Dieu auroit dû faire prendre aux astres avec les roues du char d'ani ceris du plus haut stile, et les noeds qui se coupent et les oscillations des astres, etc. etc. très scavantes.

Dieu vous preserve des Nictologues. Adieu.



*Lettre II.187 – Diotime, 6 janvier 1784 = Bd 3.11-12*

Le 6e janvier 1784

Un seul mot. J'ai reçu votre très et trop petite lettre, mon cher Socrate, et sur ma concience c'est tous ce que j'ai le tems de vous dire.

Que Dieu vous benisse, et retablisce votre santé. Ne manquez pas de m'en faire savoir des nouvelles.



*Lettre II.188 – Diotime, fragment, sans date = Bd 3.13-16*

[...] se sont formés par leur activité propre une judiciare; car outre que pour parvenir là, il a fallu qu'ils ayent beaucoup exercés cette activité, ce qui eo ipso diminue le danger d'être souvent passionné ou du moins empêche que l'ame reste longtems dans cette situation passive. Il arrive encore que ces jugemens et principes, que nous nous somes créés nous meme par un longue travaille qui nous a forcé à {les ...} souvent présents en nous et se reveille en nous, ont par la

---

33 Jean-Etienne Montucla (1725-1799); Johann Jacob Brucker (1696-1770).

meme 1° une force intuitive toute autre que ces idées acquises en une lecture, et secundo, se reveillent aussi plus promptement et plus aisément, parcequ'ils sont associés avec un plus gr nombre de modifications de notre ame.

J'espere, mon cher Socrate, que ce langage tout confus qu'il le paroît, s'éclaircira | en reflechissant les rayons de votre lumiere. Je suis toujours embarrassée de parler psychologie en françois, à cause de l'extrême pauvreté de cette langue relativement à cette science; ce qui soit dit en passant ne fait guere honneur à la nation.

Je n'ai pas été surprise de ce que nous pensions de meme en psychologie, mais de ce que dans le meme moment nous fussions tombé tout 2 sur la meme reverie.

Adieu, tout autour de moi me prie de finir pour marcher à d'autres affaires. Je vous embrasse cher Socrate. |

Vs devez ce beau papier à mon oeconomie. J'en ai encore une gr. quantité du tems que j'étois elegante et ne veux pas le jeter, mais on ecrit fort inlisiblement quoique plus vite là dessus.



*Lettre II.189 – Diotime, 26 janvier 1784 = Bd 3.17-24*

Munster, le 26 janvier 84

Mon cher Socrate. Je suis entierement d'accord avec vous relativement à la comodité d'ecrire les yeux bandés. Je l'ai dit souvent à Mr. de Furstenberg. La vu de mon papier, des lettres que je trace dessus etc. refroidit toujours et me fait perdre souvent la plus ge partie de mes idées.

Pour ce qui est de votre plan d'éducation, 1° il ne seroit faisable que dans le cas où on n'auroit qu'un enfant à elever, car dès qu'il y en a 2, 3 ou davantage, je ne puis executer pour leur lectures, leurs apparament tels divers et volontés en meme tems. D'ailleurs, mon cher Socrate, en disant qu'en leur lisant pele-mele tous ce qu'il y a lisible sans jamais repondre à leur questions ou leur en faire, les idées entreront pures et vierges dans leur tête. Je crois que vous vous trompez prodigieusement. Pour moi, je ne vois pas qu'ils recevront autre | chose que des

mots en fort gr. nombre, quelques idées vues de profil, d'autres vus absolument à rebours, et un très petit nombre et idées vrais mais fort pauvres. Car ceux là se borneront aparament aux substantifs dont ils ont pris des idées auparavant par leurs sens. Songez, mon cher Socrate, que le plus grand nombre des idées qui forment le contenues d'un livre, soit historique, poetique ou morale, sont des idées de rapports entre les hommes et les choses dont l'enfant, eut il avalé tous ce qu'il est possible d'avalier en fait de mathematique, ne peut avoir aucune idée. La logique des rapports abstraits donne les formes excellante pour y loger les idées concrètes, mais il faut absolument apprendre l'etiquette des formes et les idées concrètes à y placer pour savoir faire des unes à l'égard des autres l'usage convenable.

Comprenez moi si vous pouvez, cher Socrate, mais je n'ai pas le tems d'être aussi clair que je le voudrois, car pour cela il faudroit un traité. Mais prenons un | exemple. Je leur lis dans Livius l'histoire de Lucius Papirius avec son mestre de cavalerie Fabius, une des plus sublimes pieces de l'antiquité, où le role vraiment sublime est celui de Papirius; mais le sublime de son role est tout interne, si je puis m'exprimer ainsi. Il consiste en ce que il paroît d'abord environné d'un epais nuage de calomnie, envieux et dure jusqu'au denouement au *Tum dictator silentio facto; bene habet (inquit) Quirites. Vicit disciplina militaris, vicit imperii majestas quae in discrimine fuerent an ulla post hanc diem etc. etc.*<sup>34</sup> jusqu'au bout, où Papirius se montre dans toute cette sublimité qui fait venir la chair de poule, mais seulement pour ceux qui savent distinguer la majestueuse grandeur qui se trouve dans le repos des belles figures grecs, des contorsions qui se trouvent dans les figures modernes qui fait la grandeur aparante de Fabius, seulement pour ceux qui peuvent comprendre, qui ont reflechis à ce que c'étoit que la loi, la majesté du pouvoir legal, et l'importance de conserver sans tache celle de la Dictature pour un Romain éclairé, seulement pour ceux enfin qui ont sentis ou entrevus au moins ce que doit être un homme, qui ne voit et ne juge des choses que | selon le rapport qu'elles ont avec la justice et le bien publique, sans tourner les yeux sur le rapport qu'elles ont à sa personne, quelqu'interet qui puisse être son amour propre. Or reflechissez, je vous prie, combien de conversations ont dû prendre chez l'enfant la compréhension de tous cela.

---

34 Titus Livius, *Ab urbe condita*, VII, 35.

Je vous parle au reste d'un fait d'experience. Quand je lus ce passage aux 3 enfans, George<sup>35</sup> qui a beaucoup d'esprit et qui sait l'histoire romaine par coeur pour l'avoir lu et relu seul avant qu'il tomba entre mes mains, avoit prevenu mes enfans sur la beauté de ce passage, mais en ajoutant que le beau role etoit celui de Fabius. Lorsque moi je le leur lus, préparé comme ils l'etoient par des conversations precedantes sur tous les objets sus mentionnés, les enfans furent touchées au vif du beau de ce passage. Mais malgré qu'ils etoient prevenu par George (et je ne les avoit pas desabusé) ils virent d'abord que le beau role etoit celui de Papirius, au lieu qu'il fallut mainte conversation | pour deraciner le prejuge de Georg, qui avoit lu seul pendant toute son enfance precedante et le mettre en etat de sentir le vrai beau de ce passage, et la meme chose arriva à plusieurs autres passages, tellement qu'il s'etonne auj. coment il a pu sentir si faux. Ce n'etoit au fond pas sentir plus faux qu'un fievreux ne sent faux lorsque vous voyant sous la figure d'un cheval selé il veut se mettre à calyfourchon sur vous. Mais c'est là précisément ce qui arriveroit de la tête d'un enfant à qui on liroit tout pele mele sans jamais causer avec lui sur ces lectures. Il sera ce fievreux toute sa vie s'il est actuellement assez actif pour ecouter avec attention la lecture. Pour ce qui est d'un enfant absolument depourvu d'activité comme Mitri, il arriveroit tout le contraire, sa tête resteroit vuide comme un vase creux, car quelque lecture qu'on lui fasse de son choix, contes, comedies, ramons, histoire, j'ai tout essayé; il les demande et les aime avec une aparance d'ardeur. Mais | savez vous pourquoi? Parce qu'il reste entièrement passif pendant ce tems, alors sa physionomie, son attitude, tout peint le bien aise physique, mais à quelque passage que vs vs interrompiez pour lui demander: qu'est-ce que je viens de lire, il se reveille comme en sursaut, tout ettonné, et n'en sait rien. Et je ne parviens à exiter une attention un peu suivie qu'en entremelant à chaque mot un peu douteux, c.à.d. qu'il ne comprend pas clairement et qu'il faut que je devine la lecture d'eclaircissemens amusans de conversation avec lui, car la peine de demander est insurmontable pour lui. Car comme par la meme raison d'inactivité les idées de rapports entrent très difficilement dans sa tête et comme par cette meme inactivité elles s'y arrete peu, et que p.c. elles ne s'y fixent que très difficilement et à force de repetition sous milles differantes formes et aspects, il

---

35 Johann Georg Jacobi (1768-1845).



n'est point de page de livres où il ne rencontre sans cesse quelque idée qu'il ne comprend pas nettement. Et pour bien concevoir quels ensembles grotesques et singuliers se forment dans les têtes d'enfants, dictées mal saisies ou vues de profil, il faut avoir passé sa vie avec eux. Rappelez vous la petite La Fite qui étoit fermement persuadé que l'Afrique étoit bleu et jaune, sans que sa mère, sans moi, qui envoyoit l'enfant en dispute la dimanche avec Mimi, jamais s'en fut douté. |

Le principe qui me guide c'est de leur mettre chaque idée dans le jour le plus claire, mais de ne jamais leur faire soupçonner mon jugement sur ce qui est beau.

Ce 1er article exige nécessairement plus de causeries encore q de lecture, aussi je me sers de la lecture comme vehicule, comme cannavas po la conversation plutot que comme instruction des choses contenues dans le livres.

{Tou fais} à peu près de meme pour les arts. Etant à la galerie de Dusseldorff je ne leur dis pas voila du beau, mais je leur dis: choisissez 5 ou 6 tableaux que vous voulez bien voir et laissez là le reste. Il choisirent, je me mis avec eux devant ces tableaux, leur en expliquai l'histoire, les obligeais à me nommer tous ce qu'il y avoit dessus, et leur montrai ce qu'ils avoient oublié ou pas vu, afin d'être sure qu'ils voyoient tous ce qui appartenoient au tableau. Ensuite je m'éloignoit, leur recomandant de les regarder jusqu'à ce que fermant les yeux ils eussent tout l'ensemble et chaque detail et chaque phisionomie si clairement dans l'imagination, qu'ils pourroit le retracer. Il en resulte qu'ils voyent encore aujourd'hui en idée avec | le plus grand plaisir le Massacre des Innocents, la Vierge du Guido, la St. Famille du Raphael et 3 ou 4 autres tableaux qu'ils ont bien consideré, mais qu'ils n'ont plus l'idée des autres, qu'ils ont vu d'une autre maniere et qu'ils n'ont pas meme trouvé beaux ces autres.

Le courier prochain je parlerai du dessein les yeux bandés, et du deffaut nécessaire d'une theorie sans pratique dans l'education, car je scais bien que vous ne m'avez écrit vos paradoxes q: pour me faire jurer ce qui m'est utile, quelque mal que j'en parle, pressé comme je le suis.

A propos, vous oubliez de m'envoyer copie de la lettre à Mr. Van der Hoop. En general lorsque je vous écris sur l'education, je vous prie de m'envoyer toujours

une copie un peu corrigé par votre main; alors j'en parlerai plus volontiers et avec plus d'utilité pour moi.

Adieu, mon cher Socrate, je vs embrasse.

Vous devez l'ennui de cette longue lettre, mon cher Socrate, à ma mauvaise tête, incapable d'autre travail que de celui de dernière nécessité depuis 2 mois.



*Lettre II.190 – Diotime, 2 février 1784 = Bd 3.25-28*

Munster, le 2 de fev. 1784

Elle est fort maigre en effet, votre dernière lettre, mon cher Socrate. Aussi je vous reponds sur du papier rogné, et encore aurai-je à peine la faculté d'en remplir le quart, étant derechef malade et d'un grandissime vuide d'ame et de tête. Il me semble qu'il s'y est fait un grand trou par lequel tous ce qui y étoit est tombé. Je voudrois que celui qui retrouve mes petits meubles me les rapporte, car lui il ne fera pas un grand gain en les gardant, et moi je fais une ge perte. C'est comme le pauvre à qui on voleroit son grabat, le voleur sans s'enrichir depouille l'autre.

Je ne vous écris donc que pour vous annoncer ma perte. Un cas que vous jugez à propos de faire mettre un avertissement, ou un sujet dans la gazette, ou de me dedomager en me donnant un peu de votre superflu.

Adieu, cher Socrate, je suis votre très pauvre Diotime ou plutôt sa soubrette a {peine}.



*Lettre II.191 – Diotime, 9 février 1784 = Bd 3.29-32*

Munster, le 9 fev. 1784

L'assez longue epître ci jointe à Camper m'a pris le tems que je pouvois destiner à faire ma poste, mon cher Socrate; lisez la, et si comme je l'espere, vous

n'y trouvez aucune expression qui puisse offenser Camper, cachez la et veuillez la lui envoyer.

Je suis reellement aussi curieuse de savoir la raison qui (surtout après notre derniere explication faite en votre presence) l'éloigne de moi, que je suis fâché que cela soit, car je ne trouve dans toute la capacité de mon ame pas un mot, un sentiment, une idée qui l'ait merité de lui, si ce n'est peutetre mon ignorance dans les sciences qu'il cultive, mais qui m'est pourtant pas plus ge. que jadis; et je n'ai pas non plus en moi la conscience | d'un mot, d'une idée ou d'un sentiment qui ne l'honore et ne respecte ses gr. talents.

J'ignore aussi parfaitement quels sont la diversité de nos principes. Je crois bien que nous avons divers sentimens et opinions sur le Symposium, le Phedre, le Phaedon, sur la metaphysique et des choses pareilles. Mais, outre que ns ne sommes pas dans le cas que cela puisse nous desunir, est-il naturel que que cela brouille, cela peut il s'appeller diversité de principes?

En verité, à moins que le Corps ne m'ait tissu quelque tracasserie que j'ignore, je n'y entends rien.

La mort de Belderbusch n'a produit d'autre sensation que d'élever encore plus haut les voix presque universelle, qui vomissent contre lui toutes sortes d'imprecation. Il pleut à Bonn des epitaphes pas {quinades} et contre | lui; ici, au moins dans ma maison on n'y pense pas et on n'en parle pas.

Je suis fâché, mon cher Socrate, du desordre de votre main, de cet instrument précieux pour moi et tous ceux qui ont le bonheur de vous lire; lavez la souvent avec de l'eau de cochlearia ou de l'esprit de vin, et prenez des poudres de calamus tant et plus, c.à.d. par jour pendant 5 ou 6 semaines au moins, avec du lait ou tous ce qu'il vous plaira. En voici la recette:

R& Rad. calam. arom. Iii  
Sachar. Alb. Ii  
m. f. pulv. p. dos. dent ...  
No. X

Adieu, mon cher Socrate, que Esculape vous protege. Le Grand Homme et mes enfans vous saluent.

*Lettre II.192 – Diotime, ... février 1784 = Bd 3.33-34*

Munster, le ... de fev. 1784

Mon cher Socrate. Toujours bête et malade, j'ai la colique depuis 15 jours indiscontinuellement. Vos consolations metaphysiques sont très vraies, et très efficaces pour quelqu'un qui peut rompre le cordon umbilical sans ôter la nourriture à d'autres, qui suspendus encore au meme cordon se nourrissent de mon placenta qui devient chaque jour plus pauvre en sucs. Mais moi, il faut que je m'y accroche de mon mieux pour soutenir ces autres, et alors il est plus douloureux encore de le voir à sec qu'il n'est douloureuse pour une pauvre mère d'avalier sa dernière croutte de pain, tandis que les petits enfans l'environnent et crient à la faim.

Mon cher | Socrate, nous savons bien la theorie des ballons aerostatiques, ce que nous desirons savoir c'est la matiere dont il faut les faire et de quel air il est le plus avantageux de les remplir, de quel gomme les enduire, etc. etc.

Adieu, cher Socrate, ma colique et ma bêtise me chassent avec une force presque égale l'une comme indigne de vous entretenir, et l'autre pour d'autres causes peu philosophiques, mais très pressantes.

Je crains q Me. Jacobi est morte à l'heure où je vous parle.

*Lettre II.193 – Diotime, 16 février 1784 = Bd 3.35-38*

Munster, le 16 fev. 1784

Je vous jure, mon cher Socrate, que vous faites (en peignant votre situation) la peinture exacte de la mienne. Ce que vous dites au sujet de votre ame, qui parcequ'il ne lui vient rien du côté de son placenta, et que n'étant pas faite encore a des alimens moins grossier, elle se trouve dans l'état d'un homme qui est prêt à s'évenouir par la faim, est admirablement vrai. Du moins pour l'état de la mienne. Si j'avois été tenté de croire que vous feignez d'être dans le meme etat que moi pour vous mettre à la portée et ne pas m'ôter le courage de m'approcher de vous, je ne puis (apres la peinture naturelle que vous en tracez) m'empêcher

de croire que si vous n'y êtes pas à présent, du moins vous l'avez éprouvé autre fois, à moins encore que vous ne soyez un voyant, ce qui se pourroit bien. |

Je vous envoie le billet de lotterie. Je vous dois selon votre calcul 88 fl 8 sols. Vous en retirerez de ce billet 81 fl. Je reste donc vous devoir sur cette somme 7 fl 8 sols, qui joint au 176 fl que vous payerez s.v.p. pour moi à Mr. Danailofski pour Mr. Marcoff, feront 183 fl 8 sols, que je vous ferai payer par le banquier chargé de mes revenus le mois prochain, vous priant de vous faire donner par le Danailofski lorsque vous le payerez une quittance, que j'enverrai à Mr. Marcoff.

Me Jacobi est morte, ce qui n'a pas embelli ma situation présente; et la paix universelle dont les Rois et Empereurs semblent être convenus entr'eux pour mieux sceller et assurer l'esclavage du reste des hommes, m'achève. Je ne respire que lorsque je me represente vivement que je suis à l'auberge et qu'il est absurde de se croire là chez soi. Mais lorsqu'on est affoibli par la faim, il est plus difficile de se tirer des | illusions qui derivent de ce qu'on ne regarde qu'avec les yeux du corps, parceque jamais ces yeux ne sont plus qu'alors en mouvement pour decouvrir de la nourriture.

Adieu, mon cher Socrate, je vous demande pardon de payer vos belles lettres de bavardage; mais songez qu'outre le pauvre etat de ma tête, je suis triste et mal portante. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre II.194 – Diotime, 23 février 1784 = Bd 3.39-42*

Munster, le 23 de fev. 1784

Mon cher Socrate, je n'ai pas de nouvelles plus consolantes à vous donner de ma santé que je n'en apprends de la votre. J'ai la sciatique depuis 4 jours pour achever d'apauvrir mon placenta.

J'ai reçu une lettre très touchante aussi de *Χίων* 1er, mais je ne sais trop que lui repondre, ne connoissant pas l'espece de ses malheurs et de ceux de son pere;

ne pourriez vous me donner des lumieres la dessus pour diriger mes consolations, car je ne connois rien de si difficile que de consoler quelqu'un sans savoir de quoi.

La reflexion de Mr. Lambert me paroît très bonne, mais je crains que les circonstances en permettront rarement la pratique, à moins que ce ne soit un jeune homme d'une famille obscure, ou dans un | pays où il fut absolument etranger, que son gouverneur fut un gouverneur excellent et les parents sans prejugués, ce qui se rencontre assez rarement ensemble. J'espere cependant qu'on agraciera Mr. Lambert en faveur de cette reflexion, non qu'elle trouvera beaucoup de sectateur, mais peutêtré beaucoup de juges qu'elle fera conclure à la folie.

A propos de folie, savez vous coment on punit actuellement dans les Etats imperiaux depuis que la liberté de la presse y est si philosophiquement etabli les pasquillants, ou ceux qui donnent au public des ecrits que Sa Majesté Joseph trouve bon de declarer pour tels? On les met tous aux petites maisons. | Priez Dieu, mon cher Socrate, que Sa Majesté Joseph ne compte de votre tems les Provinces Unies parmi ses Etats, si vous voulez achever l'Alexis 2e etc. etc. etc.

A propos de fols et d'Alexis, je n'ose questionner le Corps sur ses affaires pecuniaires. Vous savez que tous ses arguments pour quitter le service l'année passée rouloit sur la maniere dont ce feère devoit administrer les biens du Corps et lui procurer le triple des revenues ordinaires par cette sage administration. Coment cela s'arrangera-t-il avec sa folie? Le Corps a-t-il des lumieres la dessus, des suretés sur ses fonds? Je vous prie de tirer cela de lui, mais absolument sans que j'y paroisse. J'aurois trop tot l'air de me prévaloir de ce malheureux accident pour rappeler mes predictions; et à moins que cela ne soit util ou necessaire | j'aime mieux ne pas me donner ces avis. Le Corps ne m'en dit pas un mot dans ses lettres. Cependant cela ne laisse que d'être interessant.

Adieu, mon cher Socrate, voila le degel qui comence en quelques semaines; je me flatte respirer l'air de la campagne, et y retrouver mon flacon, s'il n'est allé jusque dans la lune. Le Grand Homme et mes enfans vous saluent et vous embrassent conjointement avec Δ.

Ici tous ce qu'il y a de gens, le treffe à quelque peu se plaint de son placenta. Seroit-ce une maladie epidemique dans l'air?

*Lettre II.195 – Diotime, 5 mars 1784 = Bd 3.43-44*

Munster, le 5 de mars 1784

Voilà 2 jours de poste passés sans vous écrire, mon cher Socrate, et auj. je ne pourrai vous dire autre chose encore si ce n'est que je suis resucité après de longues souffrances, qui n'ont pas amélioré mon placenta.

J'ai rougi, mon cher Socrate, en lisant dans votre dernière lettre, que ma résolution de venir à La Haye vous a rappelé Epaminondas et compagnie. Je vous assure que c'est bien innocemment de ma part. L'exécive sensibilité de mon organe morale ayant eu beaucoup moins de part à cette résolution que la froide résolution prise de longue main, de ne jamais refuser au Corps ce qu'il pourroit regarder comme un service, si mes enfans n'y sont pas mêlé, dans l'incapacité où (vu nos caracteres reciproque) je sais de contribuer en rien à son bienetre journalier, et c'est de là qu'est résulté la résolution de venir à La Haye, supposant qu'il regarderoit ma presence momentané là comme un service pour lui aider à soigner et calmer le Prince son frère. | Mais par les circonstances je me suis trompé, et j'en suis très aise. Car outre que ma santé ne m'auroit pas permis de l'exécuter, j'aime beaucoup mieux n'être pas exposé à ce dérangement pour mes organes, mes enfans etc.

J'ai les Nictologues, mais excepté Diocles il m'est été impossibles d'en lire davantage. C'est une folie trop degoutante. Pour Diocles, il m'a beaucoup intéressé parceque ce livre m'a appris sur son système des nouveautés, que j'ignorai absolument et que je toucherai une autre fois.

La poste d'hier n'est pas encore ici, ainsi j'ignore si j'aurai de vos nouvelles. En attendant, celle-ci doit partir.

Adieu, cher Socrate, votre placenta doit être d'or en comparaison du mien.

*Lettre II.196 – Fürstenberg, 23 mars 1784 = Bd 3.45-48*

Munster 1784, ce 23me mars

Monsieur,

Le retablissement de Me la Princesse repond à nos voeux. Elle mange avec appetit et dort assez bien, quoique le soir elle soit encor quelque tems avant que de s'endormir. Elle raisonne avec facilité, prend plaisir aux lectures qu'elle se fait faire, quoiqu'elle ne puisse pas encore lire longtems de suite elle-même.

L'application est ce qui dans les circonstances pourroit lui etre le plus nuisible, et cependant cette regle est celle que son activité et son attachement pour ses enfans lui rende la plus penible.

Le 16 je ne pus pas avoir l'honneur de vous ecrire, Monsieur, ne pouvant pas quitter la Princesse. Je priai M. Haas de vous envoyer la copie de ma lettre au Prince. J'aurois envoyé une estaffette la veille, mais la vraye transpiration n'ayant alors fait que commencer, je ne crus l'affaire sure que le mardi le matin | et une lettre qui n'auroit été entierement decisive n'auroit servi qu'à renouveler plus vivement vos allarmes: je vous ai bien plaint, je me suis souvent tourné et retourné pour vous passer la nouvelle avec plus de preparation, je pensai à M. Perrenot, mais je ne sçavoit pas si à l'arrivée de ma lettre il seroit à La Haye. La Princesse avoit deja pourvu à tout, quelques jours avant qu'il y eut du danger; elle seule eut un pressentiment de cette possibilité.

Je suis bien sensible et reconnoissant de l'inquiétude que vous avez eu à mon sujet. J'ai beaucoup souffert, mais ayant pris les preservatifs et les precautions que je pouvois, je me suis soutenu. La Princesse etoit fort inquiète à votre egard, vous connoissez ses sentimens. |

Je ne vous dis rien de sa part, par ce que j'écris cette lettre chez moi, et que je n'aime à prêter des apparences d'amitiés. Mais c'est bien autant, Monsieur, que si vous les y trouviez.

Je suis avec les sentimens de consideration et d'admiration que vous m'avez inspiré pour toujours, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

F. Furstenberg.



*Lettre II.197 – Diotime, sans date, 1784 = Bd 3.49-50, 73-74*

de mon lit

Mon cher Socrate, ns trouvons le manque de tout egard, et si j'ose le dire l'insolence du Corps de n'avoir pas meme ecrit une lettre de remerciement au Grand Homme et en general pas un mot à personne que 4 semaines apres le moment dangereux de ma maladie, qu'il nous semble util qu'il en soit châtié! C'est pourquoi je crois que vous pourriez lui lire la lettre du Grand Homme avec les incluses de mon frere qui vous donneront une belle occation de recomencer, ou si vs ne l'avez pas fait encore de comencer un sermon sur la necessité et la bienséance d'ecrire au Grand Homme pour le remercier des attentions particulieres qu'il a eu pour lui. | Soit que le Corps s'en fait soucié ou non, j'espère être enfin la poste prochain libre de fievre et des foiblesses qu'elle entraine, pour être en etat de vous dire quelque chose de plus raisonable.



*Lettre II.198 – Furstenberg, 2 avril 1784 = Bd 3.51-52*

Munster 1784, 2 d'avril

Je n'ai qu'un instant au depart de la poste, Monsieur, pour vous accuser la reception de vos lettres du 30 de mars et du 2 d'avril pour Me la Princesse. Samedi la Princesse eut un accès de fievre, lequel combiné avec le malaise qu'elle avoit senti le jeudi, fit voir que la fievre vouloit se regenerer sous la forme d'une intermittente. Elle commença le quinquina d'abord que le paroxisme fut fini. Lundi elle fut sans fievre, aujourd'hui aussi, quoiqu'elle soit encor au lit par sagesse. J'écris ces lignes à côté de son lit. Elle m'ordonne de vous ajouter ces lettres et elle ecrit elle-même un billet qui y a rapport. Dans ces lettres il est parlé d'un memoire que la Princesse travaille pour son frère. C'est une affaire de famille, dont elle ne peut pas vous donner une idée à moins d'une grande protegété.

Adieu, la poste, si elle n'est pas partie. J'ai l'honneur d'être avec ser. que je vs ai voué po {honneur}, Monsieur, votre très humble et très obéissant

F. F. Furstenberg

P.S. La Princesse espere de voir son frere cette année; cependant comme cet espoir l'a déjà quelque fois trompé. N'y elle, ni moi {nos yeux} voyons pas de certitude.



*Lettre II.199 – Diotime, 2 avril 1784 = Bd 3.53-54*

Munster, le 2e avril 1784

Je viens de recevoir, mais non de lire encore votre ge lettre. Cependant je m'y mettrai au plutot et la longuendrai dès que ma foiblesse corporelle et spirituelle le permettront, si elles me le permettent jamais. Dans ma lettre au Corps vous verrez l'état de ma santé et que mes forces ne sont pas celles d'Hercule encore. Je vous prie faites un peu l'ettonné auprès du Corps de ce que la lettre que je viens de recevoir de lui est la 1ere et la seule qu'il ait ecrit ici. Son silence est contre toute bienseance, surtout vis à vis du Grand Homme. Je ne puis cependant m'empêcher de vous envoyer cette 1ere lettre qui exprime son ravissement et ses tendres inquietudes. Remarquez qu'il ne fait pas moins que trembler, mourir de peur pour moi, croire toujours qu'on lui cache encore le pire, et jurer qu'il est penetré etc., que n'en faites vous autant. Cela me fatigueroit, moins que la lune. |

Enfin, mon cher Socrate, ne me modifiez plus au sujet du Corps et de sa tendresse, soit p. moi ou ses enfans, je vous en prie. Nous le connoissons en long et en large, et il ne changera qu'il n'ait digéré toute votre philosophie, soit en detail dans vos livres, soit en extraits purs et succulants chez Platon le Nictologue.

J'ai aussi une reponse de Camper à ma lettre dont vous vous promettiez de grands effets. Je la reçus quelques jours avant que je tombai si mal. Vraiment j'y suis bien payé de ma tres humble et tres sincere demarche, du moins j'y gagne de voir clairement que tant que Hoffmann et Munster existeront dans sa memoire, je ferais de vains efforts pour regagner ses bonnes graces. Aussi le voilà quitte de mes importunités pour tout ce tems. J'espere être en peu de tems en etat de vous donner l'histoire psychologique de ma maladie. En attendant recevez cette

mitraille en payement de vos lettres d'or. On ne sauroit donner ce qu'on a, et que Dieu vous benisse et vous conserve.



*Lettre II.200 – Diotime, 14 avril 1784 = Bd 3.55-56*

Munster, le 14 d'avril 1784

Vous n'aurez de moi qu'un couple de lignes auj, mon cher Socrate, parceque le mauvais tems et quelques incomodités, suites de mes miens passées, m'ont retenue au lit. J'ai recu votre derniere lettre avanthier et attends impatiament vos folies que vous m'annoncez sur les 3 points en question.

Ma convalescence avance assez bien. J'ai meme été deux fois me promener en carosse fermé pendant un très beau tems, mais depuis 4 jours le tems orageux m'a renfermé dans ma coquille.

La crainte que le courier ne parte sans ma participation me presse de finir à la hate. Que Dieu vous benisse et vous conserve.



*Lettre II.201 – Diotime, 23 avril 1784 = Bd 3.57-58*

Munster, le 23 d'avril

Le sejour de Serent m'a oté absolument tout mon tems, mon cher Socrate. Je suis obligé de me borner à vous indiquer la mellieure auberge d'ici. C'est celle nommé Frommer à l'Hotel d'Angleterre, où se tient aussi le Club.

Ma santé est redevenue moins bonne, j'espere que cela n'aura point de suite. Adieu, mon cher S.

Serent est parti cette nuit.



*Lettre II.202 – Diotime, 25 avril 1784 = Bd 3.59-60*

Munster, le 25 d'avril 84

Le dernier jour de poste je le passai dans mon lit, dans un accès de fièvre, mais je n'en eus que 2 de cette rechute et me trouve en état de partir auj. enfin pour la campagne, d'où Dieu veuille que je ne retourne de si tôt. Les enfans sont hors d'eux de joie d'aller enfin à la Campagne.

Dites je vous prie, au Prince que je voudrois 24 livres ou moins du papier dont je lui ai écrit, chaque livre compte à 24 feuilles.

Le Grand Homme se porte bien.

Continuez de grace à me donner des nouvelles du Prince Alexis en chiffre. Je vous en donnerai une autre jour, auj. toute occupée de mon demenagement. Je n'ai que le tems de vous saluer et de vous bénir.

Adieu, mon cher Socrate.

*Lettre II.203 – Diotime, 26 avril 1784 = Bd 3.61-62*

Munster, le 26 d'avril 84

Je conçois votre frayeur, mon cher Socrate, au premier d'abord de la lettre où je m'adressai au Corps. Le changement des projets de voyage m'effraye un peu, craignant qu'on n'en restera q plus longtems ici, ce qui derangeroit beaucoup le bienêtre dont je jouis (et que je me promets aussi pour l'entier retablissement de ma santé) de l'air de la campagne.

Chaque jour de poste je me propose de vs écrire une lettre psychologique que je vs dois, et chaque jour de poste j'en ai été empêché jusqu'ici. |

Les citrons sont arrivés le mercredi, comme vous le diriez, c.a.d. il y a 8 jours. Le port fut 4 fl. et demi d'Hollande. Je vous en rends mille grace.

Je vous ai déjà dit que la mellieure auberge étoit Frommer à l'Hotel d'Angleterre.

Serent est partie avant hier pour Berlin.

Votre avant derniere lettre contenoit des nouvelles politiques bien interessantes!  
Adieu, cher Socrate, dans la plus ge hâte.



*Lettre II.204 – Diotime, 4 mai 1784 = Bd 3.63-64*

Munster, le 4 may

Une fievre catharale qui a retenu Mr. de Furstenberg pendant 6 jours au lit, pendant lequel tems je ne l'ai guere quitté que pour les affaires indispensables avec mes enfans, m'a fait passer le dernier courier, mon cher Socrate, bien malgré moi.

J'ai très bien reçu vos lettres. Je ne comprends pas bien un article de la derniere, c'est à dire, coment vous faites pour savoir que votre placenta est en ordre, ou en general ce qui s'y passe, lorsque le cordon ombilical est dans l'état où vous dites, c'est à dire | absolument hors d'état de service. Car il me semble que dans le nouveau langage, c'est le cordon ombilical qui sert de membre de comunication du placenta à l'ame. J'attendrai les nouvelles ulterieures que vous me promettez d'Agnes pour y reflechir.

Ce soir ou demain arrive l'Archiduc. Jusqu'ici nous ne savons rien de lui, si non qu'à Bonn il s'est levé à 5 h. du matin pour travailler au gr. deplaisir des ministres accoutumés à dormir jusqu'à neuf h. et qu'en general il est fort actif.

Adieu, cher Socrate, jouissez de tous les biens psychologiques et corporels.



*Lettre II.205 – Diotime, 7 mai 1784 = Bd 3.65-68*

Munster, le 7 de may

La menace de l'arrivée du Prince Alexis, que j'ai trouvé dans votre lettre et dans celle du Corps m'a horriblement effrayé. Le Corps me dit que je n'ai pas besoin de rentrer en ville pour cela; comme je compte user de cette permission, je vous prie de ne pas dire que j'y suis encore. Je comptai aller à la campagne il y a 3 jours et

l'écrivis au Corps par la poste dernière, mais *l'arrivée de l'Archiduc*<sup>36</sup> m'a arrêté ici encore pour quelque jours *par curiosité et*<sup>37</sup> *pour être plus apporté du Grand Homme et des nouvelles*<sup>38</sup> *il est arrivé hier soir si tard qu'on ne peut rien | en dire encore si non qu'il a une*<sup>39</sup> *physionomie {pure} autrichienne.*<sup>40</sup>

Ce matin Mr. de Furstenberg aura l'honneur de présenter à l'Archiduc, qui arriva hier à 8 h., l'université, puisqu'on eut à peine le tems de présenter hier la noblesse male et le chapitre sans que le Prince put pour ainsi dire parler à personne. On le dit très actif, aimant la vérité, et voulant le vrai bien des pays qu'il va gouverner. Dieu le veuille.

Pour répondre, mon cher Socrate, à votre lettre du 4 de may, ceux qui *l'ont vus et entendus hier disent*<sup>41</sup> *que son ton et sa physionomie ne promet guere.*<sup>42</sup>

Adieu, délivré moi du Prince Alexis, et mandez moi je vous en supplie quelque chose de certain sur le tems de l'arrivée, le séjour et les projets de voyage du Corps.

Dans ce moment je m'aperçois que j'ai tourné 2 feuilles au lieu d'une.



***Lettre II.206 – Diotime, 18 mai 1784 = Bd 3.69-72***

Angelmode, le 18 may

Dieu soit loué, nous sommes à la campagne. Mon cher Socrate, je comencerais par répondre à l'article le plus intéressant. Le Grand Homme a été accueilli et

36 En chiffres: 15,26,5,14,2,8,6,23,16. 15. 26,5,45,64,2,23,4,59.

37 En chiffres: 56,52,5. 45,4,5,2,9,11,60,42,6. 70.

38 En chiffres: 6,42,5,6. 56,15,4,17. 26,56,9,5,42,6. 23,4. 3,5,26,27,23. 46,9,65,65,6. 70. 23,6,11. 50,49,4,8,6,15,54,6,22.

39 En chiffres: 6,12,42. 26,5,14,2,20,6. 46,2,6,5. 12,9,2,5, 12,2. 42,26,5,23. 36,4,9,27. 31,6. 56,6,4,42. 5,2,6,50. | 16,27, 23,2,5,6. 29,50,59,9,5,6. 12,2. 27,0,50. 36,4,2,15. 26. 30,31,32.

40 En chiffres: 62,5,6,12,26,4,42,57,2,45,46,2,6,27,31,38.

41 En chiffres: 15,9,27,42. 8,4,12. 70. 6,27,42,6,50,23,4,12, 46,19,6,57. 23,2,17,6,27,42.

42 En chiffres: 12,9,5. 42,49,31. 70. 12,26. 56,64,2,17,60,43,27,9,65,19,6. 50,6. 56,5,9,65,6,42. 3,4,6,5,6.

continue de l'être par le nouveau prince avec une distinction très marquée. Il l'a prié de vouloir bien continuer à se charger de tous les departemens qu'il avoit géré avec tant de succes sous feu l'électeur, c'est à dire, a t il ajouté en les nommant, du departement des Ecoles, des Ecclesiastiques et en gl de tous ce qui a rapport à l'université. Il lui a fait dire aussi qu'il eseroit qu'il lui donneroit ses conseils sur d'autres choses concernant le gouvernement de l'état, lorsqu'il lui en demanderoit. Jusqu'ici tout le monde hors le parti qui l'a élu, est très content | de lui, et c'est assez naturel, ceux-ci ne l'ayant élu que dans l'espoir de gouverner de moitié avec lui et de voir l'ancienne bonne methode introduit par le Grand Homme dans toutes les parties du gouvernement detruites, ont de l'humeur 1° de ne pas meme se voir distinguée particulièrement, 2do de voir dans l'Archiduc un prince qui ne manifeste jusqu'ici que simplicité, economie sage, justice exacte, activité dans le travail et en pretendant p.c. des autres, et en general zele pour le bien de l'état et par consequent pour conserver et affermir les anciens etablissements, au lieu que ceux qui se sont opposé à son election, vrais patriotes, sont content de lui, à proportion qu'il le voyent | porté à faire pour ce país ce qu'ils attendrient de celui, qu'ils lui preferoient et celui l'a meme dit du fond de son ame: Si l'Autriche fait ce que j'aurois voulu faire pour ce país, j'aime mieux que ce soit lui que moi parcequ'il est probable qu'il le fera plus longtems.

Je ne puis repondre à vos anecdotes de foire, n'ayant pas le tems de chiffrer et craignant que ma lettre ne tombe entre les mains de quelqu'un à La Haye (si vous etiez absent) qui fut de la famille. Pour en revenir à notre Prince, il part demain, va pour quelques jours à Ahaus, un de ses campagne dans ce pays ci et de là à Bruxelles.

Nous nous portons tous bien. Adieu, cher Socrate, je vous embrasse et vous benis.

Si le Prince est encore à La Haye, dites lui que je ne lui ecris pas, le croyant toujours en route. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
Franco Wesel

*Lettre II.207 – Mimi de Gallitzin, 24 mai 1784 = Bd 3.75-76*

Munster, ce 24 may 1784

Monsieur!

Maman m'a chargé, Monsieur, de vous dire, qu'ayant depuis six jours une fièvre catharale et un rhumatisme, qui l'empêche de faire quoi que ce soit, elle ne sauroit vous écrire. Quoique sa fièvre me fasse beaucoup de peine, je suis bien aise qu'elle me donne l'occasion de vous dire, combien j'ai été charmée de savoir que nous vous verrons à Geismar et que j'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect, Monsieur, votre très humble et très obeissante servante,

Marianne Dhorothée Gallitzin

*Lettre II.208 – Diotime, 24 mai 1784 = Bd 3.77-80*

Angelmode, le 24 de may

Soyez sure, mon cher Socrate, que mes chiffres et papiers sont en bon ordre et (soit que je vive ou que je meurs) en sureté contre les indiscrets profones. Lorsque j'aurai le tems de vous faire la psychologie de mon agonie dans ma derniere maladie, vous verrai que l'ordre qui regne dans mes affaires y influoit, et comment? Assez singulierement, notre ami Prince Alexis sur l'etat de folie duquel je n'ai pas le tems de vous parler en chiffre, a quitté Munster. Sa simplicité et ses vertues furent tellement de montre et si exagerées, surtout son indifférence pour l'etat militaire qui cependant est comme on le sait fort honoré et pour cause en Russie, | et surtout par lui qui a servi avec passion depuis le plus bas rang, devint à la fin tellement patelinage, que ni Mimi ni George ni mes gens ni Mr. Geritz meme ni personne enfin de ceux qui l'ont vu chez moi (et qui s'attendant à le voir fou etoient enthousiasmé les 1eres jours) de sa sagesse, ne savoient plus à quoi s'en tenir les derniers. Le Grand Homme comme eleve de Hoffmann et bon medecin a assez vite penetré son etat. Enfin je voudrois qu'il vende ses terres situés près de Moscou, car il paroît que dans l'etat de modicité où se trouve son



cerveau, son frère aîné qui est chambellan comme mon mari, gouvernera despotiquement les paysans sous son nom. Il eut assez de bon sens le Prince Alexis pour traiter le Grand Homme avec beaucoup de consideration et pour faire son | possible par toutes sortes de voies, afin que celui-ci s'approcha plus près de lui peut-être pour qu'il s'expliqua avec lui sur la tracasserie que Me de Hogendorp lui avoit fait avec Alexis, et qu'il eut occasion de l'entraîner dans une familiarité qui l'assura de son consentement à se defaire du peintre que mon mari vouloit lui donner, et pouvoir voyager ensuite seul. c'est à dire faire librement toutes sortes de folies, mais le Grand Homme a fait tous ce qu'il falloit pour repondre précisément et autant que le bien de toute la famille l'exigoit à ses avances sans aller au dela.

J'espère que vous me comprenez. Quoique pressé comme je suis, je suis forcé d'écrire en abrégé et p.c. un peu obscurément. Dites moi cependant si vous m'avez compris. Dans ce cas je vous en dirai davantage à mesure que j'aurai des nouvelles de sa route, puisque cela vous interesse à cause de mon mari, mais pour menager la sensibilité fraternelle de celui-ci il ne faut pas lui tant dire.

Le Grand Homme vous salue, je vous embrasse.



*Lettre II.209 – Diotime, 1 juin 1784 = Bd 3.81-84*

Munster, le 1er de juin

Mon cher Socrate, le dernier jour de poste, c'est à dire 2 jours après être rentré en ville, je retombai malade de la fièvre, je crois qu'elle va cependant rebrousser chemin, car auj. c'est le jour et je ne l'ai pas encore, mais en revange j'ai passé une horrible nuit d'hémoroïdes. On n'a fait que me donner des lavemens d'huile toute la nuit, et j'en suis si fatiguée de douleurs que je ne puis m'entendre beaucoup dans cette lettre.

On dit que l'Empereur a la dissenterie. Le Corps est fort gai, aussi sifflant et aussi oisif que jamais, car qu'est-ce qu'un memoire mineralogique pour remplir toute une journée. Il fait et defait 20 projets de voyage par jour, il est dit- | il furieux contre Camper d'une lettre qu'il nous a lu de lui, qu'il trouve ignoble, absurde

etc. etc., et que nous trouvions une des plus raisonnables et nobles q ns eussions  
vus encore. Mais le refrain des pladoyées étoit: ne valoit il pas mieux  
m'accompagner en Angleterre, et à cela il n'y a rien à dire.

Il m'a dit aussi qu'il evitoit actuellement soigneusement la Princesse d'... pour ne  
pas choquer ceux de l'autre parti, chez qui il dinoit et soupoit etc. fort bien tous  
les jours, ajoutant par forme de question si je ne trouvois pas qu'il avoit ge  
raison. Comme amie de La ... cette question étoit sans doute un peu scabreuse à  
faire à moi. Cependant je m'en tirois par ce sousrir insignificatif, et par  
consequent riche pour celui qui doit l'expliquer.

Adieu, cher Socrate, le Prince est | là. Il vouloit ajouter lui-même la question  
que je vous fais de sa part (c.à.d. qui a gagné le prix le 21 à Harlem), mais il  
ravisa, et m'en chargea.

Le Grand Homme est mieux; ah Angelmodde, Angelmodde, du départ du Corps  
point d'apparance encore. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
Franco Wesel



***Lettre II.210 – Diotime, 4 juin 1784 = Bd 3.85-92***

Munster, le 4 de juin 84

La fievre m'a quitté, mon cher Socrate, mais pour ce qui est du Corps il n'en  
parle pas encore, au contraire, et il m'enlève ainsi la plus belle des saisons pour  
nager, travailler et me retablir. Vous devriez bien l'engager à venir à l'avenir avant  
la kermesse. Il fait deja assez beau au mois d'avril pour voyager et j'y perdrois si  
non une saison moins belle, du moins moins utile à ma santé.

J'ai pourtant fait un gain pendant son séjour, c'est de savoir à fond pourquoi les  
connoisseurs, c'est à dire Falconnet, le Corps et ses semblables, surtout qui ne  
sont proprement q leurs peroquets, raisonnent sur les arts si pitoyablement,  
insupportablement pour mes oreilles. Un seul mot du Corps pendant une  
dissertation que nous avons eu ensembles sur ce sujet (car de dispute, il n'en  
existe ni n'en peut plus exister entre nous sur aucun sujet, je scais trop de

psychologie pour cela) | m'a donné plus de lumieres à ce sujet que dix ans de disputer que nous avons eu ensembles. Aussi ne pouvois-je m'empêcher de m'écrier: vous venez de me donner un trait de lumiere que je n'avois pas. Le Grand Homme y etoit, et le voici ce mot.

Il fut question du tableau La Vierge, l'infant Jesu et le petit St. Jean, qui est dans ma chambre à coucher au dessus de la cheminée (N.B. après qu'on eut amplement traité du Coriolan horrible, de vous et de vos goûts depravés, et de ce qu'il n'y avoit au monde entier que 4 connoisseurs vrais, Falconnet, Cochin, Greuze, le Corps J'avois dit que j'aimoit tant ce tableau).

Le Corps me dit avec indignation: Mais est-il possible de raisonner aussi absurdement sur les arts?

Moi: Je ne raisonne pas. Je sens qu'il me ...

Corps: mais c'est precisement ce qui vous mene à l'absurde; comment peut-on admirer une copie.

Moi: Je n'en juge que par l'impression | qu'elle fait sur moi, sans m'informer auparavant si l'objet qui me l'a fait est original ou copie. Je ne crois pas meme qu'on puisse distinguer autrement l'un de l'autre que par ce que je dois en gl pouvoir suivre avec plus de rapidité les gr traits de l'inventeur que je ne me traine autour de ceux de la copie avec l'imitateur, à moins que ce dernier n'ait scu cacher prodigieusement sa peine.

Corps: Tous cela n'a pas le sens comun (car vous savez qu'il n'est pas chiche en epithetes pour ceux qui ne sont pas de son avis dans les arts); c'est qu'un vrai connoisseur n'admire qu'après s'être informé ou avoir cheché à reconnoitre par lui-même si un tableau est original ou copie.

Moi: eh comment fait-il pour retenir pendant ce tems sa faculté d'en recevoir une impression agréable ou desagréable. Or c'est cette impression qui selon qu'elle est modifié est si je ne me trompe ce que nous appellons admirer, sentir du plaisir, trouver joli, beau etc. |

Corps: Mais dites moi, je vous prie, ce qui puisse vous enthousiasmer ou vous faire plaisir dans une copie, quelque beau sujet ou belle execution qu'elle vous offre.

Moi: Mais ce beau sujet ou cette belle execution.

Corps: En verité, je ne conçois pas coment on peut raisonner ainsi quoi vous pouvez admirer un peintre d'avoir servilement copié.

Moi: Non, je ne pense pas meme au peintre dans ce moment, et un tableau ou en general une piece des arts doit être bien mediocre si elle me laisse la liberté de m'occuper de l'artiste, pendant que j'en reçois l'impression.

Corps: Mais voila precisement ce qu'il ne faut pas faire si on veut être connoisseur. On ne doit admirer une piece de l'art qu'à proportion qu'elle a dû couter à l'artiste d'efforts de genie. C'est toujours l'artiste et non l'ouvrage qu'il faut admirer. [En marge:] Voila le mot qui me donna tant de lumieres.

Moi: Vous m'ettonnez; j'aurais cru plutot que cela devoit | s'appeler juger du genie en general que juger des arts, et je prens un tout autre tems pour admirer l'artiste que celui où son tableau ou sa statue m'occupe. J'avois cru que le but des arts etoit de faire sur les hommes l'impression la plus approchante de l'illusion absolu de la nature, en y ajoutant toujours le choix d'une ilusion agréable, c'est à dire, les sujets agréables que la nature ne nous offre pas à volonté, soit que ces sujets soient des compositions ou seulement des individus, et que dans le dernier cas ce doit être le plus beau de son espèce.

Dans tous ces cas je ne songe guere à l'artiste s'il a bien fait, au meme moment où je regarde son ouvrage. Il n'y a qu'un cas où il me fait penser à lui et à sa peine, c'est lorsque son tableau (si c'est un peintre) comme dans bien des flamands, m'offre ou des sujets degoutants, meme dans la nature et dont mon ame se detourne et veut se distraire, comme des cul d'enfans qu'une vielle femme nettoye etc., ou bien lorsque le beau principal est un objet sans nul interet comme une | tapisserie à laquelle il ne manque pas un point etc. etc. Alors l'ennui me ramene à l'artiste, mais je vous assure qu'il ne se soucieroit guere de la maniere dont je m'occupe de lui alors, s'il la savoit.

Corps: Tous ce que vous faites voir par cet aveu, ce que vous n'êtes ni ne serez jamais connoisseur, car par un connoisseur une tapisserie, un cul d'enfant nettoyé font, quoi que ce puisse être pourvu que ce soit original, l'enthousiasme mille fois plus que la plus belle copie du plus beau tableau du monde.

Moi: Non, je suis actuellement convaincue comme vous, que je ne serai jamais connoisseur; bien plus, je vois à present que la plus ge partie des aphorismes de Falconnet, comme quoi p.ex. un artiste seul peut juger de son art etc. etc., sont

très vrais et pourquoi, | je vois que le gout d'Hemsterhuys doit vous paroître très depravé et pourquoi, je vois que vous ne sauriez admirer le Coriolan et pourquoi, que vous devez admirer l'amour de Falconnet et autres choses pareilles françaises qui pour moi sont des {freddura} et pourquoi, enfin je vois en un moment tous ce que je n'ai pu apercevoir en dix ans, et entr'autre que nous autres amateurs hommes et vous autres connoisseurs nous ne saurions rien faire de plus risible que de disputer ensemble, puisqu'en jugant des arts nous regardons à l'orient et vous à l'occident, et nous jugeons de 2 choses toutes differantes.

Vous et moi, mon cher Socrate, nous ne devons raisonner sur les arts qu'avec des psychologues, le Corps avec des (je ne dis pas artistes) mais artisans de l'art.

Adieu, le Grand Homme est parti pour Paderborn. Je suis seul avec le Corps. Nous sommes fort bien ensemble, mais | afin que cela se soutienne plus surement et pour rendre notre tête à tête plus picquant, je l'interromperai demain en le menant à la Campagne pour 2 jours chez une dame de mes amies.

Je vous écris très librement dans un beau jardin à un quart de lieu de la ville, où je vais tous les matins à cinq h. prendre les eaux heureusement par ordre de Hoffmann, et ne rentre qu'à neuf h. et demie à l'heure où comence le travail avec les enfans.

La decouverte de ce que c'est un connoisseur me fit penser à ce vers de Corbulan dans Crebillon:

« Je rends graces aux Dieux de n'être pas Romain  
pour conserver encore quelque chose d'humain. »<sup>43</sup>



*Lettre II.211 – Diotime, 10 juin 1784 = Bd 3.93-96*

Munster, le 10 de juin

Mon cher Socrate, si vous saviez ce que j'ai souffert pendant 48 heures de rages de dents dont le Prince pourra vous faire une idée, vous me pardonneriez aisément de n'avoir pu écrire mardi passé. Nous etions dailleurs le jour du depart du

---

43 Corneille, *Horace*, acte II, scène III.

courier en route pour arriver ici, et y arrivames bien après son départ, c'est à dire beaucoup plus tard que je ne l'avois cru à cause de mes souffrances, qui m'ont arretté tard au lit.

Moyennant une grosse joue j'en suis quitte depuis 2 jours. Le Prince se porte fort bien et part après demain, après avoir vainement attendu une invitation du Prince Gagarin pour venir à Londres. Il s'est determiné à aller d'ici faire un tour en Allemagne, descendre | le Rhin jusqu'à Dusseldorff en bateau, s'arretter là un couple de jour et retourner ensuite à La Haye. Il repete tous les jours qu'il s'ennuie de vivre, qu'il voudroit mourir plutot ce matin que ce soir, etc. etc. Voila donc ce delicieux bonheur, fruit (coe il le disoit dans le tems) d'une liberté absolu. Voila les heureuses suites de n'avoir rien à faire de fixe. Car son genre d'etude qui consiste à lire eternellement ou tout au plus à copier un ensemble de plusieurs livres, ne peut jamais le mener à l'occuper au dela de 2 ou 3 h. par jour. Aussi selon la discription qu'il m'a fait de son genre | de vie à La Haye se leve-t-il à 8/ = Bd 3.9 h, il dejeuner, il lit une h, puis se promène au Bois tous les jours avec Mesd. Rosendal et Mr. Liano. Puis revenir, lire un peu, toilette, diner dehors tous les jours et ne rentrer qu'à onze h. du soir. Aussi dit-il que l'hyver il s'ennuie moins, puisque La Haye est fort brillante en amis à présent.

Adieu, mon cher Socrate, cette discription seul donne l'hypochondrie. Dieu nous en preserve. Mardi prochain je compte vous ecrire d'Angelmodde.

Veillez m'envoyer tout de suite par le chariot de poste trois douzaines de crayons à tiroir, | tel que le Prince m'a dit vous en avoir fait cadeau. On les trouve chez Hague ou chez {Voorburg} à un escalin la pièce. Ensuite trois cachés avec des têtes antiques en terre noir à votre choix, montés mais non pas en or, on les trouve là aussi à ce que m'a dit le Prince. 3° le plus petit ancrier qu'il soit possible de trouver, en terre noir et forme d'entonnoir tels que j'en ai achetté en votre présence. 4° Les Fables de Lockmann et Bidpai qu'on trouve chez Detune et dont le Prince me dit des merveilles. Mais vous pouvez garder celle-là jusqu'à ce que vous m'envoyez une caisse par le canal. A propos de caisse, je viens de recevoir hier celle qui contenoit les 2 desseins de la Princesse Louise. Le Prince m'a chargé de vous dire aussi que comme entr'autres maisons il gouverne Me de Varel, c'est à d. qu'il est son intime ami. Il vous fera rendre, si vous voulez l'en charger, la collection de desseins ou gravures de Ploos, preté à feu Comte Charles.

Adieu, mon cher Socrate, voici une lettre, contenant des choses bien peu digne de notre phylosophie.



*Lettre II.212 – Diotime, 15 juin 1784 = Bd 3.97-100*

Angelmodde, le 15 juin 1784

N'exigez pas de moi, cher Socrate, que je vous promette de vous dire dans chacune de mes lettres: j'ai reçu votre No. tantième. Je le promettrerois en vain et l'oublierois pourtant 6 fois entre 12, car il m'arrive si souvent de vous écrire la tête pleine d'idées, ou trop pressé pour songer à cette petite circonstance; mais soyez persuadé que toutes les fois que je ne me plains pas de n'avoir pas reçu de lettre de vous un jour de poste c'est preuve que j'en ai reçu, et voila à quoi mes sentimens pour vous et pour vos lettres auroit dû vous faire reflechir depuis longtems pour votre parfaite tranquillité. Pour ce qui est de la reponse à votre question au sujet de la lettre de Son Altesse Impératrice, je m'avoue coupable d'une extreme distraction si je n'ai repondu à cet article dans | aucune de mes lettres, car surement c'est pour avoir cru l'avoir fait précédemment que je manquois ou negligois ordinairement de le faire lorsque vous me le rappelliez, et je crois que l'insignifiance extreme de la lettre meme, qui ne contenoit absolument que le meme compl. pour le Grand Homme que vous lui aviez deja fait de la part de Saint-Simon au sujet de ses manuscrits, c.a.d. (qu'il pouvoit les garder mais avoir soin qu'ils ne fussent imprimés), qui est en parti cause de ma negligence involontaire. Nous etions fort surpris, Furstenberg et moi, de l'air de precaution et de mystere avec lequel une lettre aussi vuide de choses fut envoyée.

Revoyons encore votre lettre pour ne rien laisser en {aerien}, car je me suis proposé de consentir cette lettre ci uniquement à repondre à tout. | Pour comencer par derriere, j'ai donné les recettes de Hoffmann avec la description entiere de la maniere de traiter la dysenterie, en françois, au Corps pour vous; c'est donc à lui que vous aurez la bonté de la demander. Il est parti samedi pour aller trainer son ennui prodigieux à Paderborn, Gottingen, Francfort, le long du Rhin et enfin à Dusseldorff, où je viens de l'annoncer aux Jacobi.

Item. J'ai reçu votre petit livre que j'ai lu, parce que je ne savois que faire les apres dinées pendant le sejour du Corps, tandis qu'il vivattoit entre le sommeil et la veille, et que je ne pouvois ni l'entretenir ni m'occuper decenment de quelque chose qui eut l'air de m'occuper. Je trouve l'ecrit fort malin, d'autant plus que la plupart des choses sont vrais et seulement embellis par des circonstances | des petits mots qui leur donnent la plus grande partie de leur noir.

L'article sur feu le Roi est fort exagéré.

J'ai reçu la caisse avec les 2 desseins de la Pesse Louise, le port fut près d'un ducat, ce que je ne dis pas pour m'en plaindre, mais pour vous en instruire, parceque souvent vous me l'avez demandé, et que je suis en train à repondre à tous ce que vous m'avez demandé jamais.

Ce que vous me dites de S. m'ettonne, mais ne m'afflige que parceque cela paroit vous affliger. Un François, homme vielli dans le gr. monde et la cour, est un phenomene. Lorsqu'il ne ment et ne tripotte pas sans nul scrupules, il est vrai que le {fait} de l'hypocrisie par-dessus de là, rend la chose un peu plus touchante encore.

Adieu, mon cher Socrate, j'espere qu'auj. vous serez content de mon exactitude, mais aussi je ne puis vous dire un mot de plus.

Pourtant un mot encore. L'Envie m'a ecrit une lettre sous couvert du Prince et en comun avec lui où elle nous appelle ses chers amis, me priant de lui parler de moi, de mes enfans etc. mais l'essentiel ce que je dois derechef recomander son fils. Je vous envoie ma reponse ouverte, afin q vous puissiez dire l'avoir lue, si par hazard elle se vantoit de ma corespondance. Vous pouvez la lui envoyer comme il vous plaira, ouverte aussi, ou cachetté avec un de vos cachets. Le Corps meme renie cette creature vis à vis de moi; en se la conservant cependant precieusement en cachette.

P.S. Ce qui m'a peint le plus intuitivement l'ennui dont le Corps doit être accablé depuis qu'il n'a plus rien de fixe à faire, c'est outre ses frequentes exclamations pour appeler la mort la quantité de correspondances de tout genre q'il s'est fait la {à} La Haye, au moins 6 femelles entrautre, et Me Hogendorp et Melle Rosendal et



Me Rendorp et Melle Dankelman et Dieu sait qui, et il attache à cela une importance, et ses lettres dont il m'a fait lire une couple roule toutes, 4 à 6 pages, sur un gr. soupé qu'un tel, un petit diné qu'un tel a donné, un tel autre a reçu d'excellent vin de champagne, etc. etc. Notez que ci devant il haissait tant d'écrire et qu'il s'est attiré toutes les lettres dont je vous parle en écrivant le premier, entr'autre il ne connoissoit pas meme l'écriture de Me Rendorp; et puis toute sa conversation roule uniquement (et cependant sans tarir jamais car souvent il m'a fait veillé jusqu'à minuit en m'en entretenant) sur ces choses, sur l'influence qu'il a chez toutes ces femes, ce qu'il a conseillé à celle-ci, ce qu'il a dessein de marier les fils de celle là, les filles d'une autre, etc. etc. etc.

Encore un petit mot, et puis j'ai fini, faute de terrain. Je vous supplie de m'envoyer dans le petit paquet que je vous ai prié de me faire parvenir d'abord par le chariot de poste, 3 ou 4 ciseaux de l'espece de ceux dont les pointes se plient par un ressort, et qu'on peut porter ainsi en poche, si on en trouve, et puis un couple de paquets d'aiguilles à coudre angloises po Mariken.

A propos: Faut-il vous renvoyer le petit livre au sujet du Roi de Prusse?



***Lettre II.213 – Diotime, 17 juin 1784 = Bd 3.101-104***

Angelmode, le 17 de juin au soir

Je vous écris ce soir, mon cher Socrate, quoique je n'aie pas encore de vos nouvelles; il y a apparence qu'on ne me portera ce que le courier a apporté pour moi cet après midi que demain matin à Munster, lorsqu'il aura fallu envoyer celle-ci pour qu'elle arrive à tems à la poste qui part à 11 h. et demie du matin de là.

Jacobi m'envoie une lettre de recommandation que vous lui avez écrit, et ajoutez dans sa lettre, écrite en allemand (sans quoi je vous l'enverrais):<sup>44</sup>

« Je souhaiterais qu'en attendant que je sois en état de répondre à Hemsterhuis (N.B. il est malade) vous voulussiez lui dire quelques mots de l'étonnement où j'ai été de ce que lui il put me recommander en de tels termes un homme dont tout le mérite personnel s'étend | à un peu d'esprit non épuré et de mauvaise plaisanterie. » (je ne sais pas traduire sa phrase bien plus énergique en allemand) etwas ungesauberten Witz und Possenreiszerei.

« Il est d'une ignorance incroyable dans tout ce qui s'appelle science ou connaissances, il ignorait parfaitement qu'il vient des nouvelles pattes aux écrivains, et l'a traité de conte de vieilles femmes à ma table. Quant à ses talents pour la peinture le directeur des antiquités, tableaux etc. d'ici homme de grandes connaissances et d'un grand goût dans les arts, m'a assuré qu'il ne savait pas dessiner un œil. Comme fils du professeur Camper et tellement recommandé par un Hemsterhuis vous jugez que je l'ai reçu de mon mieux, mais je vous avoue que je souhaite de tout mon cœur qu'il aille se divertir ailleurs. »

Mon cher Socrate, j'ai répondu à Jacobi | que vous ne m'aviez point parlé des mérites de ce jeune Camper, et que je croyais entrevoir dans les expressions de votre lettre de recommandation l'embarras d'un homme de votre zèle, qui sans être aveugle lui-même sur le mérite du sujet a à recommander dans ce sujet le fils d'un père très aveuglé sur ce mérite, et qui, ami de ce père, croit devoir respecter et en quelque façon avoir l'air de partager cet aveuglement par ce qui est vrai.

C'est à dire il est vrai que je crois lire cela dans votre lettre à Jacobi, et d'après ce que je connais d'ailleurs de vous, de Camper et de son fils. Et le Corps m'a fait un tableau du susdit et de l'aveuglement prodigieux du père, qui semble confirmer cette idée. Enfin, vous me dicterez ce que je dois écrire dans la suite à cet égard, | et vous me pardonnerez ce griffonnage pire que de coutume.

J'ai depuis deux jours une rage de dents, une joue enflée, un grand mal de tête, et par dessus tout cela il fait obscur. Bon soir, mon cher Socrate, reposez mieux que je ne l'espère le faire, et recevez toutes mes bénédictions.

---

44 Jacobi, *Briefwechsel (Gesamtausgabe)*, no. 1046, tome I.3 (2001), p. 321; Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), no. 98, p. 308 (fragment).

Je me souviens actuellement que le Corps m'a aussi parlé entr-autre du ton mauvais plaisant du ou des fils de Camper.

J'attens avec impatience les crayons, les ciseaux et les cachets. Surtout les crayons que j'ai promis à plusieurs personnes je vous supplie de les faire partir tout d'abord par le chariot de poste, s'ils ne le sont pas encore. Trois douzaines.



*Lettre II.214 – Diotime, 22 juin 1784 = Bd 3.105-106*

Le 22 de juin 1784

Je suis ennuiée, mon cher Socrate, d'avoir à vous parler sans cesse de mes meaux, mais il faut pour mettre hors d'atteinte mon coeur accuser cette santé en ge partie de l'abregé de mes lettres. Apres 15 jours de rage de dents j'ai actuellement des rages de jambes et de hanches, c.à.d. la triste sciatique. Souvent je suis tenté de travailler à me faire oublier de tous ce qui m'aime ce qui semble aisé pour quiconque à une existance mellieure que celle que m'accorde mon miserable coprs, car il me paroît peu genereux de recevoir d'eux l'aumone sans avoir rien à leur rendre | que des peines. Cela me paroît plus vrai encore des présens à la verité que des absens dont l'imagination ne sauroit atteindre la triste verité relativement à ma nullité, et qui peuvent encore se nourire d'illusion. Mais ceux qui me voyent, en lutte perpetuelle avec le corps, tiraillé vers la terre sans presque pouvoir comme dit l'Ecriture<sup>45</sup> des vieillards de Suzanne, regarder en haut. Cela est dure à voir, presque plus encore peutêtre qu'à eprouver, car on peut du moins quelque fois jouir de soufrances qu'on eprouve.

Adieu, mon cher Socrate, en verité je n'ai pas le courage de vous en dire davantage.



---

45 *Livre de Daniel*, ch. XIII (deutérocanonique).

***Lettre II.215 – Diotime, 28 juin 1784 = Bd 3.111-112***

Munster, le 28 juin 1784

Mon cher Socrate, je suis en ville pour affaire et vous écrire (uniquement pour ne pas manquer le courier), en presence de la mère de l'enfant que j'eus avec moi à La Haye, parcequ'elle ne veut me quitter que lorsque je me remettrai en chemin po Angelmode, et p.c. vous n'auriez point de lettre.

Je vous écrirai une autrefois sur Jacobi; il peut bien avoir un peu exagéré, mais quoiqu'il en soit, il vous honore comme un des premiers philosophes et le Platon moderne; et cela sufferoit je crois pour justifier sa judiciaire si meme je n'en avois pas d'autre preuve. Il est enthousiasmé de tous vos ouvrages, de L'Homme et ses Rapports, des Desirs, et de l'Alexis en particulier.

Pour le Corps j'ai de ses nouvelles. Il est enchanté de son voyage, il a été à Cassel, | à Gottingue, à Cassel encore. Il est parti pour Francfort le 24. Il vous dit son ami intime, et apparament le mien par complaisance pour lui (come il l'écrivit une fois à Sanches) partout où votre nom est en honneur, c'est à dire partout où il est connu.

Adieu, mon cher Socrate, fort à la hâte. J'attendrai donc un peu plus patiemment les crayons, pourvu qu'ils arrivent enfin.

***Lettre II.216 – Diotime, 22 juillet 1784 = Bd 3.113-114***

Le 22 de julliet 1784

Mon cher Socrate, je suis accablé d'écriture, les affaires de mon frère m'en donnent furieusement, et m'ont outre tous le reste entraîné dans une correspondance fort embarrassante avec la poste ferdiand. Je n'ai absolument que le tems de vous accuser la reception de No. 36; de grace faites moi copier tout de suite ma lettre du rêve en tant qu'elle regarde le rêve. Il m'importe extremement de revoir et de garder ce que j'ai balbutié la dessus. Dès que j'aurai cette copie je vous renverrai les 2 {miennes} sur l'éducation, si vous vous en soucié. Envoyé

moi bien vite les craions je vous en prie, car je dois les avoir | avant mon depart pour Geismar.

Adieu, je vous embrasse et vous benis.

Δ



***Lettre II.217 – Diotime, 25 juillet 1784 = Bd 3.115-116***

Angelmodde, le 25 julliet

Mon cher Socrate. Voici l'home dont je vous ai parlé. Je vous supplie de faire pour lui tous ce qui sera en votre pouvoir.

A. Gallitzin



***Lettre II.218 – Diotime, 30 juillet 1784 = Bd 3.117-120***

Angelmode, le 30 de julliet

La derniere poste ne vous porta {...}, mon cher Socrate, puisque j'étois malade. Auj. vous aurez peu, puis que je suis un peu plus occupé encore que de coutume.

1° J'attens auj ou demain Jacobi.

2° J'attens pour lundi ou mardi mon frère.

3° avec tous cela je suis sur mon depart,

et ces bonnes gens que j'avois prié de remettre leur voyage par un gracieux empressement ne le veuillent pas.

N.B. Ne dites à personne que j'attens mon frère.

Vous devez avoir recu ou vous recevrez un mot de lettre de ma main [p.115] par un Almand, venant d'ici et cherchant service en Hollande. Dans cette courte lettre je me rapporte à celle-ci, | voici de quoi il s'agit. Mr. de Landsberg (à la campagne du quel vous avez vu cette ecole extraordinaire), cet homme que vous estimiez tant, m'a prié de vous reccomander en son nom et au mien le porteur

du billet en question comme un excellent sujet pour la conduite. Il a servi déjà comme laquais et veut servir encore dans la même qualité; mais {et} comme il est frère de ce Reder que vous avez estimé comme gouverneur du petit Marc Aurèle, les parents de ce petit et le frère même denient qu'il ne serve pas à Munster sans quoi il pourroit se rencontrer le cas embarrassant que le frère fut derrière la chaise du frère, à lui donner un assiette, | cas qui doit arriver souvent dans un pays comme celui-ci où le mérite, le savoir etc. seul donne charges et rang sans égard à la naissance. Vous obligerez sensiblement Mr. de Landsberg, à qui proprement appartient toute la souche des Reder. Mr. Reder, le gouverneur, les parents de l'enfant et enfin Δ en vous efforçant de le placer. Il ne sait que l'allmand, mais il sait assez bien écrire, l'arithmétique, et jouer de 3 à 4 instruments: cor de chasse, violon, clavicin etc. Quant le Corps sera à La Haye recommandez le aussi de notre part à ses soins, et à ceux de Mr. Schultz comme compatriote.

Les cachets, craions etc. sont arrivés, mille remerciemens, cher S., mais dites moi donc ce que je vs dois. |

Le mémoire de la demoiselle gouvernante de Melle Agnes m'a autant surpris que peiné, en me prouvant que Mr. Van der Hoop doit lui avoir fait des questions sur son élève de ma part qu'à sa place. Je trouverois assez singulier qu'on me {fit}, et qu'elle manifeste avoir trouvé assez singulière elle-même, lorsqu'elle dit qu'il n'est pas naturel qu'on la fasse juger d'une chose dont elle est partie, et qu'il ne l'est pas moins qu'on cherche pas volontairement à produire cette crainte et timidité dans l'enfant. Aussi je ne sais où Mr. Van der Hope a pris l'idée de m'attribuer une question que je n'ai jamais (coë vous le savez bien, mon cher S.) et qui est faite pour me faire perdre le peu de crédit ou d'influence que mes sentimens en éducation puisse avoir. C'est pourquoi j'écrirai à Mr. Van der Hope de desabuser la {demande}, qui ne peut manquer de prendre de l'humeur contre moi et qui par une suite assez commune {fera}, par humeur le contraire de ce qu'elle croia que j'ai conseillé.

Je vous adresserai la poste prochaine sous couvert volant ma lettre à Van der Hope.

*Lettre II.219 – Diotime, 3 août 1784 = Bd 3.129-130*

Angelmodde, le 3 d'aout 1784

Auj. j'attends mon frère, mon cher Socrate (mais n'en dites rien à personne). En 6 à 7 jours nous partons po Geismar, tout cela me donne un surcroit d'occupations, qui m'obligent à me borner à vous accuser la reception de toutes vos lettres à Geismar. Vous pourrez m'adresser vos lettres au general de Schlieffen à Cassel comme toujours, et ne pas cesser d'ecrire pour ne pas recevoir les rep. si regulierement, car le voyage meme et pendant mon sejour il faut toujours envoyer mes lettres à Cassel à la poste, c.à.d. à 4 ou 5 lieux de Geismar.

Ma santé comence pour la 1ere fois depuis ma ge maladie à mieux aller depuis quelques jours.

Adieu, mon cher Socrate, en vs souhaitant la {parecler} je vous embrasse.



*Lettre II.220 – Diotime, 5 août 1784 = Bd 3.131-132*

Le 5 d'aout 1784

Je vous ecris d'avance, mon cher Socrate, quoique ma lettre ne parte que demain, parceque j'attens mon frère qui devoit arriver le 3 et qui n'y est pas encore, à chaque instant, et que pour le peu de jours que nous aurons à passer ensemble, il ne me sera guere possible de trouver beaucoup de momens pour ecrire. Je ne puis vous dire que 2 mots.

J'ai tout reçu, cachets, crajons etc. etc. avec bien de la reconnoissance, tout est très bien.

J'ai ruiné mon bras par une lettre à Jacobi (que ses interets exigeoit absolument) de 24 pages.

Camper en m'envoyant 4 £ de cinquina m'ecrit 4 lignes de très froids compl. Je vous adresse une reponse, vous priant de la cachetter après l'avoir lu et approuvé, car je suis toujours en peine en lui ecrivant de trouver innocemment une malheureuse phrase qui lui donne occation de m'ecrire des choses picquantes.

Adieu, cher Socrate, le Grand Homme vous salue, je vous embrasse.

*Lettre II.221 – Fürstenberg, 7 août 1784 = Bd 3.137-138*Angelmodde, 1784, ce 7<sup>me</sup> aout

Monsieur,

Me la Princesse ayant à force d'écrire trop fatigué son bras, est obligé à lui donner quelque repos pour ne pas retomber dans l'incommodité, qui lui en ota pour quelque tems l'usage deux ans passés.

Elle vous prie, Monsieur, de ne pas dire qu'elle vous a écrit par les dernières postes, parcequ'elle doit une reponse à la Princesse, et que même par la poste d'aujourd'hui, elle lui demande encore quelque delai, en se servant pour cette lettre ma main.

Au reste sa santé est à présent bonne. Elle compte de partir d'ici le 14 pour Geismar. Vous recevrez, Monsieur, une lettre par cet ordinaire qui devoit partir par le dernier ordinaire, mais qui est restée par un mesentendu.

Ma santé est bonne; je suis infiniment sensible à l'interet que je vois dans vos lettres que vous prenez à moi. Je le merite un peu par les sentimens les plus distingués que je vous ai voués.

Monsieur, votre très humble et très obéissant serv.

F. Furstenberg

*Lettre II.222 – Diotime, 10 août 1784 = Bd 3.139-140*

Angelmodde, le 10 d'aout

Mon bras, cher S., est toujours en mauvais état, aussi je ne vous écris que pour vous dire que nous partirons le 15; qu'ainsi vous ayez la bonté de m'adresser la reponse à celleci poste restante à Cassel.

D'ailleurs ma santé est passable; l'entrevue avec mon frère me fait beaucoup de plaisir. J'espère qu'il fera votre connoissance, mais pas à présent.

Adieu, mon cher S., nous entrons en ville ce midi pour nous preparer pour notre voyage.



*Lettre II.223 – Diotime, 15 août 1784 = Bd 3.141-144*

Munster, le 15 d'aout

Je laisse cette lettre ici, mon cher Socrate, qui sera mise à la poste après demain matin, pour vous dire que nous partons cette nuit, le Grand Homme, Mr. Sprickmann et mon petit menage, pour Geismar. Mon frère va d'un autre côté, mais il viendra nous rejoindre.

Il est extremement empressé de faire votre connoissance, et il la fera, mais j'ignore encore quand cela se pourra. C'est un homme qui surement ne vous deplaira pas, il a de la chaleur pour tous ce qui est beau et bon, de ge connoissance militaires, de l'aptitude pour tout apprendre, et comme un grand bon sens etoit malgré tous ce qui l'a environné depuis si longtems de propre à le detruire. Il connoit le Corps, ma situation et tout, ainsi je lui ai promis que vous seriez fort ouvert avec | lui, l'ayant prevenu que la liaison apparant entre le Corps et vous ne provient pas justement d'une homogenéité quelconque, mais vanité d'un, et de la necessité de le modifier au plus gr. bien possible quant aux effets de l'autre côté. S'il vient vous voir je vous supplie de le recevoir aussi bien que notre Comte Stadion, quoique pour le genie il ne soit pas absolument du meme etage que le chanoine. Il n'est pourtant pas du comun, et le titre de mon frère suppliera chez vous à ce qui pourroit y manquer. A propos des Comtes Stadion, vous me demandez dans une de vos lettres si j'ai de leurs nouvelles. Voici la derniere lettre que le chanoine m'ait escrit. Vous ne le trouverez pas indigne de lui je pense. Renvoyez la moi dabord s'il vous plait. |

Adieu, cher S. Le Grand Homme et mes enfans vous saluent. La traduction de vos dialogues sera achevé à Geismar, et puis dabord imprimé si vous le permettez; adieu, je vous embrasse de toute mon ame. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
franco Wesel

**Lettre II.224 – Diotime, 22 août 1784 = Bd 3.145-146**

Geismar, le 22 d'aout

Mon cher S., je viens de recevoir votre No. 63 et 64. Je sçais q Jacobi vs a ecrit l'attaque en question, mais je ne l'ai pas lu. Demain il arrive ici pour rester avec nous ici quelques semaines. Si vous voulez que je sois au courant de votre combat vous ferez bien de m'envoyer une copie du {Cartel}, quoique je suppose que Jacobi m'en rendra compte demain.

Du reste nous somes ici, moi, le Grand Homme, mes enfans, Sprickmann et mon secretaire, Mariken etc. etc. Mon bras est fort mal, quasi hors de combat, les 4 bains que j'ai pris me font deja du | bien partout hors à ce vilain bras.

Adieu, cher S. Je ne puis absolument absolument ecrire davantage.

Dites cela au Prince s'il est de retour à La Haye, en ajoutant que du reste je me porte assez bien, et cette lettre sera pour lui en meme tems. Vos lettres arrivent ici en toute sureté et regularité.

**Lettre II.225 – Diotime, 29 août 1784 = Bd 3.155-158**

Nach Diktat der Fürstin geschrieben von Sprickmann s. 1 .Satz

Rec. 29 aoust 1784

Mon cher Socrate, je suis obligée de me servir du ministere, de Mr. Sprickmann, pour vous ecrire, parceque mon bras recalcitrant ne veut plus me rendre ce service.

Mr. Jacobi est arrivé avec ses procedures contre vous, mais je n'ai pas encore eu le tems de les lire. Par les conversations que j'ai eues avec lui sur ce sujet, il m'a paru pouvoir conclure cependant, qu'un des grands point de discorde entre vous a sa source dans un mal-entendu au sujet d'unité ou de multiplicité. Il trouve sophistique votre conclusion, que le corps etant composé, et se decomposant, ce que nous appellons communement mourir, l'ame qui n'est pas composée, reste. Il dit à cela, qui est-ce qui me dit que l'ame n'est pas composée? Moi, je

reponds: Ma sensation interne! | et quiconque ne sent pas qu'il est un, qui pourroit le lui demontrer?

Mais en continuant la conversation, j'au vu clairement qu'il confondoit multiplicité de modifications ou des modes avec multiplicité d'essences! Le premier etant le cas de l'ame, et le second celui du corps, et dans ce cas-là non seulement il n'est pas démontré que l'ame ne soit pas plusieurs, mais vous-même avez assez démontré dans Simon qu'elle l'est.

Vos lettres me sont toutes très bien parvenues, et ma santé à mon bras près est assez bonne; mais ce bras est horriblement incommode pour quelqu'un qui a plus à écrire qu'un secretaire d'Etat. Jacobi me charge de vous dire mille belles choses, ainsi que le Grand homme. Mr. Sprickmann travaille | à la traduction de vos oeuvres de son mieux. Vous ne savez comment il doit arriver que vous voyez mon frère, à moins qu'il n'entre dans le sevice d'Hollande!

Mais, mon cher Socrate! Si vous saviez un peu mieux la partie de la logique qui traite de la division des cas possibles, vous y auriez compris celui, qu'il puisse venir vous voir en visite, et vous auriez deviné tout juste; mais j'en ignore encore le moment, seulement je vous prie, lorsqu'il sera venu, de lui faire connoitre les Dumoulins, les Van der Hope, et tout ce qu'il y a de mieux, et surtout de l'honorer richement de votre conversation.

Adieu, mon cher Socrate. Si le Prince, dont je n'ai aucune nouvelle, est à La Haye, faites lui part de ma lettre et de mes respects, et tachez de faire parvenir | à la Princesse d'Orange avec mes hommages les plus empressés, la douloureuse histoire de la continuité de l'impotence de mon bras.

Le Secretaire a l'honneur de presenter à Mr. Hemsterhuys ses hommages.



*Lettre II.226 – Diotime, 3 septembre 1784 = Bd 3.121-128*

Geismar, le 3 de sept. 1784

Mon cher Socrate. Les chiffres contenus dans votre No. 68, que je viens de recevoir, m'ont donné un frisson de plaisir. L'idée que toute vigueur n'est pas

eteinte ... et que vous y avez part sans doute, m'a causé cette sensation délicieuse. Je suis charmé, mon cher Socrate, si quelques lignes de bon que vous ayez trouvé dans une année de griffonnage eut pu vous donner la centième partie du plaisir que j'éprouve à presque chaque lettre tiré au hasard de 8 vol in 4to bien rangés de vos lettres, que je possède comme un de mes plus précieux | trésors assurément, et qui ne le restera pas toujours j'espère pour moi seul.

J'ai déjà lu une fois l'attaque spinoziste, mais pour pouvoir en parler il faut que je la relise, car j'avoue qu'à la 1ère lecture les 3 ou 4 1ères pages ne furent pas entièrement intelligible pour moi.

Je voudrais,<sup>46</sup> mon cher Socrate, que vous connussiez Mr. Herder, le plus grand et vrai philosophe moderne que je connaisse à côté de vous. Il vient de donner encore un ouvrage sur l'homme, admirable, et où vous trouveriez des choses qui sont dans des ouvrages de vous non imprimés encore. | Je vais le voir incessamment et voudrais vous lier ensemble. Je ne connais pas 2 têtes plus faites l'une pour l'autre. Quant aux caractères, je n'en puis parler encore, puisque je vais faire sa connaissance seulement. Voici comment.

Nous allons d'ici faire un tour pour voir les académies de Helmsted, Halberstad, Leipzig, Jena; ensuite nous retournons par Weimar, Francfort et Dusseldorf à Munster. Furstenberg, Jacobi et Sprickmann sont de la partie. Tout ce tour nous menera partant d'ici le 14 de ce mois | ou le 15e, jusque vers le 24 d'octobre; et c'est à Weimar que nous verrons Herder et Göthe, auteur des deux plus belles tragédies que je connaisse après celles de Sophocles.

Quant à notre correspondance, de grâce ne changez rien et écrivez moi 2 fois la semaine, en m'adressant vos lettres à Weimar sous le couvert suivant:

A Monsieur  
Monsieur de Göthe, Conseiller intime  
de S A S le Duc de Saxe Weimar  
A Weimar

Il me les fera parvenir jusqu'à nouvel ordre partout où je serai. | A mon tour je vous écrirai chemin faisant, ne fut ce qu'un mot, sans me soucier que je ne puis savoir si vous recevez ou non régulièrement mes lettres. Mais faites en autant et

---

46 = Trunz & Loos (Hg.), *Goethe und der Kreis von Münster* (1974), no. 40 (fragment).

ne cessez pas de m'écrire tous ce que vs voudrez; vous pouvez compter qu'à l'adresse indiquée les lettres me seront fidèlement remises, et vous pouvez sans scrupule vous servir de cette adresse jusqu'au 13 d'octobre si vous ne receviez d'autres nouvelles de moi.

Mon bras comence à se laisser mouvoir, quoiqu'avec effort encore. C'est pourquoi je ne puis vous écrire que le | nécessaire. Je deplore souvent l'horrible différence d'intérêt que ce bras, joint à ce que je dois courir toujours la poste, met nécessairement à mes lettres, qui la plupart de tems ne ressemblent qu'à un compte. Vous me dites que vs avez trouvé dans mes lettres des questions auxquels vs ne vs souvenez plus avoir répondu. Mon cher Socrate, c'est qu'en effet vs n'y avez jamais répondu, et je possède plus de 40 | lettres de vs assurément, où vous me promettez de certaines discussions pour une autre fois. Dieu vous le pardonne.

Adieu, le Grand Homme, Mrss Jacobi, Sprickmann, Mitri et Mimi vous saluent et vs honore chacun à porportion de leur faculté. Je vous prie cependant de mesurer mes sentimens pour vous autrement, quelque contradictoire que cela paroisse au 1er abord; j'y perdrais si vous en agissez logiquement. |

Ne dites encore rien au Corps de notre petite excursion jusqu'à ce que je la lui écrive moi-même.



***Lettre II.227 – Diotime, 12 septembre 1784 = Bd 3.147-150***

[zwischen 30 Juli u 3 Aug noch: Geismar 3 Sept.]

Geismar, le 12 d'7bre 1784

Je vous écris celle-ci,<sup>47</sup> mon cher Socrate, uniquement pour vous dire, que la tournée à Leipsic etc., que je vous avois annoncée, ne se fera pas, le Grand Homme étant obligé de retourner pour des affaires imprévues à Munster. Je ne me suis plus soucié de le faire sans lui. Pour dedommager en quelque sorte les enfans, qui s'étoient prodigieusement rejouis, je vais demain matin pour trois ou

---

47 = Trunz & Loos (Hg.), *Goethe und der Kreis von Münster* (1974), no. 41 (fragment).

quatre jours voir quelques mines d'argent et le vitriol, qui se trouvent assez près d'ici au Hartz, et serai pour sure à Munster dimanche prochain, c'est à dire le 19 de ce mois. | Ainsi je vous prie de m'adresser vos lettres tout de suite à Munster. Quant à celles que vous pourriez avoir adressées par hazard selon mon indication à Mr. Göthe à Weymar, n'en soyez pas inquiet. Mr. Jacobi, qui y est allé, me les renverra. C'est tout ce que je peux vous dire pour ne pas abuser de la complaisance de mon secretaire; et quant à mon bras, il n'en a point de tout; j'espère qu'il se corrigera à Munster.

Adieu, ma santé ne vaut pas grande | chose, malgré les bains, puisque j'ai derechef une attaque de sciatique. A cela près (mais c'est un peu beaucoup) mes instrumens sont assez bon pour les services que je leur demande à present.

Δ

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

***Lettre II.228 – Diotime, 21 septembre 1784 = Bd 3.151-154***

Munster, le 21 de sept.

Mon cher Socrate, nous somes arrivés ici hier en assez bonne santé, à un peu de rhume près que j'ai rapporté. J'ai reçu en passant par Cassel votre No. 71 et si le 72 est allé à Weimar, je le recevrai incessamment par Jacobi, qui y est et que j'ai chargé de me le faire parvenir.

Je suis très charmé des belles choses que vous faites, mais ne pourriez vous m'en donner une idée dans notre langage accoutumé? Cela me feroit gr plaisir.

Vous feriez tout aussi bien, cher Socrate, de me dire la dissonance de C., puisque vous chargez mon imagination du soin de la deviner, ou ce qui est la meme chose, vu l'activité de cette ouvriere, puisque vous me dites qu'il y en a une dans sa lettre. |

Je vous prie de m'envoyer actuellement ce que vous avez à m'envoyer, et d'y joindre un peu de papier à lettre. Quant à du grand papier, j'en ai encore de vos bontés.

Nous avons passéz pour un couple de jours par le Hartz en revenant. Nous nous somes arreté 3 jours à Clausthal pour y voir les mines d'argent etc. et tout le procédé jusqu'à ce qu'il soit monnoyé. Nous avons été pour cet effet à 700 pieds sous terre, decendant {pap:} sur des echelles. Ce qui m'a frappé le plus dans ce pays là, c'est la nation, posté sur le sommet d'une des plus hautes montagnes, elle differe des nations qui sont aux pieds de | cette meme montagne, comme naïve et follatre enfance differe d'un viellard hypochondre, ou comme l'age d'or de l'age de fer.

Je vous jure que je me suis cru à l'age de 8 ans pendant tout le tems que j'y ai passé. Quand je parle d'enfance ce n'est que pour la naïveté, la bonhomie, la gaieté et le peu de besoin, et non pour l'intellect. J'ai trouvé de ce côté des gens qui sous une ecorce grossiere en sont admirablement pourvu; je voudrois avoir le tems de vous parler plus en detail de toutes les reflexions que ces montagnards m'ont fait faire, et surtout des sensations qu'ils m'ont fait eprouver. Adieu, mon cher Socrate, mon bras se trouve un peu mieux | des bains.

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre II.229 – Diotime, 30 septembre 1784 = Bd 3.159-162*

Munster, le 30 sept. 1784

J'ai, mon cher S., votre No. 72 et 73 de retour de Weimer, et recus hier le No. 75; il ne me manque donc plus que No. 74, qui ne peut être arrivée encore de Weimar.

Le but de notre voyage fut, de la part du Grand Homme de voir de près les universités de Göttingue, Leipsic, Jena etc., parcequ'étant occupé à eriger celle de Munster il desiroit examiner de près les causes des progrès et decandances successives des autres; le mien fut de faire plaisir à mes enfans et de leur faire voir en si bonne compagnie un peu le monde. La raison de la destruction de nos projets fut l'arrivée plus prompte qu'on ne s'y attendoit de l'electeur à Munster,

qui desiroit parler avec Mr. de Furstenberg sur plusieurs articles concernant l'administration etc. | L'électeur se montre jusqu'ici avec des intentions très bonnes pour le bien public et beaucoup d'économie et de simplicité (sans avarice) pour sa personne et sa Cour. Le 11 sera son inauguration. Ecrivé moi bientôt vos affaires, que je brule de savoir. Mon bras ne va qu'un peu mieux.

Adieu, cher Socrate, accablé d'affaires je finis par les voeux les plus socratiques et les plus ardants pour votre vrai bonheur. |

[Couvert] franco Wezel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



***Lettre II.230 – Diotime, 5 octobre 1784 = Bd 3.133-136***

Angelmodde, le 5e d'oct. 1784

Je veux vous écrire d'avance, mon cher Socrate, pour ne pas manquer le jour de poste prochain comme j'ai manqué le dernier, ce qui sans cette précaution peut arriver ici plus aisément qu'en ville, parceque je ne puis pas répondre toujours des messagers.

Ce que vous me dites de Mr. Feit m'a fait grand plaisir, parceque cela confirme des opinions qui me sont très précieuses, 1° que l'âme ne vieillit qu'à proportion qu'elle est corps, et 2° que le commerce avec Dieu ou avec ce qui en approche est le seul vrai bonheur dont elle soit recevable dans la forme présente, et je pense que sans être excessivement modéré, on pourroit même se contenter de ce bonheur dans toute autre économie, en supposant cependant qu'il sera plus riche et plus fréquent à proportion que l'âme par sa propre énergie s'efforce de l'enrichir et de le fréquenter dès à présent.

Voilà, qu'il sonne sept heure du soir et mes enfans qui m'appellent pour leur faire la lecture.

Le 6 à 6h½ du soir.

Mon cher Socrate, je n'ai point oublié les fruits à Geismar, dont vous desiriez le suc pour en faire des teintures. J'envoiai mes enfans tous | sur la montagne où ils



croissent, exprès pour en cueillir; ils en rapportèrent une ge corbeille pleine. Mon secretaire fut chargé de veiller au soin d'en faire exprimer le suc dans des bouteilles, où j'avois mis du campher pour essayer de le conserver de cette maniere. Il laissa pourir les fruits avant d'en exprimer le suc, de sorte que ce suc etoit gaté d'abord et ne me le dit que lorsqu'il fut trop tard pour reparer le mal, c'est à dire, lorsque montant en voiture pour partir, je demandai si on avoit bien emballé mes bouteilles de ce suc.

Voici, mon cher, ... ducats que je vous envoie vous priant de m'envoyer un billet de lotterie et pour le reste des bougies à 4 £ par livre. J'ai grandissime envie d'avoir un petit capital dont personne ne sache rien et ne puisse me demander compte pour l'employer à un projet qui (s'il est rempli) me | laissera quitter ce monde, où Furstenberg, vous et encore quelqu'un ne seront plus, avec une sensation qui ne ressemblera nullement à des regrets, et comme ce projet me paroît très digne de la protection de Dieu, parcequ'il tend au bien de notre pauvre sexe abandonné. Je crois fermement qu'il me fera gagner à la lottrie, ne fut-ce que 20 à {3000} fl. Cela me suffiroit pour l'entamer en petit. Si je ne gagne rien, eh bien j'en serai quitte pour croire qu'il n'entroit pas dans le plan de Dieu, que les femmes fussent beatifiés par un autre secours que celui de leur propre et individuelle energie.

Adieu, pour ce soir au moins; je ne scais si je pourrai ajouter encore quelque chose avant le depart de la poste. En tout cas je vous donne ma benediction et vous salue de la part du Grand Homme et de la part de mes enfans. |

[Couvert] franco Wezel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre II.231 – Diotime, 12 octobre 1784 = Bd 3.163-170*

Le 12 d'oct. 1784

Le fragment de dialogue grec, mon cher S., contenu dans le No. 78 est superbe. Dites moi de grace dans quelle isle de l'archipel ou autre il a été trouvé,

car vous m'avez écrit simplement à Geismar que c'est dans une Isle, et veuillez de grace me l'envoyer dans sa langue originale; j'en ferai l'usage qu'il merite, je vous assure afin que le public amateur de l'antiquité partage le plaisir que j'ai eu. Mr. de Furstenberg à la vérité trouve que les Princes y sont un peu trop maltraités, et si je ne voulois juger que d'après un très petit nombre, cela me paroitroit ainsi aussi, mais malheureusement quelques individus n'empêchent pas que l'espece vu leur education | et leur trop grande puissance ne soit tel que le dit Platon.

Dificile autem est (dit Cicéron<sup>48</sup> après avoir cité un sentiment à peu près semblable de Platon), cum praestare omnibus concupieris servare aequitatem quae est justitiae, maxima propriae. Et Platon, non solum scientia qua est remota a justitia calliditas potius, quam sapientia est appellanda, verum etiam animus paratus ad periculum, si sua cupiditate, non utilitate communi impelletur, audaciae potius nomen habeat, quem fortitudinis et illud odiosum est quod in hac élatione et magnitudine animi facillime pertinacia et nimia cupiditas principatus innascitur.

Et N.B. il parle ici de qualités en elles meme belles, par le risque qu'elles ont de mener à ce qu'il dit dans le fragment en question à Denis; enfin, ce | qu'il y a d'heureux pour ce pays-ci qui est devenu le mien. C'est que possédant en chef de l'espece des Princes, celui-ci paroît être du moins du petit nombre des individus à excepter. Tous ce qu'il dit montre les intentions les plus excellantes pour le bien public; lui-même pour sa personne est severement attaché aux bonnes moeurs et à l'exacte justice. Il paroît être pieu car on m'a dit l'avoir vu quelques fois déjà à six h. du matin son breviaire ou livre de priere en main se promener par les rues. Il est prodigieusement agissant dès qu'il se leve (et c'est de gr. matin), il coure par la ville, entrant tantot dans cette maison ci, tantot dans une autre, | et toujours à l'improviste. Souvent il trouve ceux qu'il veut surprendre encore couché. Enfin cela paroît faire un prince rempli de grandes vues et qualités, et cela étant nous nous consolerons de ne voir pas Furstenberg à la place que nous lui desirions si fort avant de connoître celui-ci pour le bien public. Puisque supposé que celui-ci le fasse aussi bien, il y a cet avantage po l'humanité qu'il pourra le faire plus longtems, surtout s'il menage mieux sa santé qu'on ne dit qu'il fait, car on m'a dit qu'il mangeois incroyablement, surtout de la viande,

---

48 Cicero, *De officiis*, I:64.

l'avalant sans mâcher. Je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui, mon cher Socrate, ayant rempli mon | tems {subcisiv}; vous me demanderez peut-être: pourquoi ne l'avoir rempli que d'un seul sujet. C'est qu'ayant vu hier le Prince en question de près à l'occaton de ce que j'ai mené mes enfans voir les ceremonies de son intronisation; il m'a plus occupé qu'autre chose. Il étoit comme vous dites très beau surtout dans ses habits de ceremonie, ressemblant parfaitement en profil au beau mari de la mère du maitre du marchand de vin, appelé comunement dans sa province le Beau Wilmke. Cette ressemblance doit être bien forte, puisque mes enfans se sont ecrié (sans que je leur eusse dit ce que j'en avoit déjà pensé) tout 2 à la fois: Mon Dieu, comme il ressemble au beau Wilmke.

Adieu, mon cher S. |

Encore une fois à propos, je vous demande pardon de vous avoir annoncé des ducats que vous n'avez pas recu. Comme la lettre fut ecrit d'avance, et que dans le moment où j'ecris je ne savois pas au juste combien j'avois de ducats en or à Angelmodde, j'avois laissé le nombre en blanc, et le lendemain il arriva comme je l'avois prevu que je du la fermer précipitamment, de sorte que je ne pus la relire et ne me rappellai qu'un moment après son depart ce qui y manquoit.

Si le paquet n'est pas parti, veuillez y ajouter 25 £ de chocolad sans vanille. | Je ne vous envoie que 25 ducats parceque je n'en ai pas davantage ici en or.

J'ai actuellement tout vos Nos, ayant reçu le No. 74 aussi de Weimar.

Mon Dieu, que je desire vous voir, mais je crois que vous me reservez cette fête pour l'autre monde, afin de me detacher de celui-ci encore plus, ruse peu necessaire, mon cher, à Diotime je vous assure, puisque ces regards sont suffisamment fixé vers le sejour de Socrate, d'autant plus que tous ce qui me fait (ce qu'on appelle) vivre ici bas est plus près de ce sejour que du nôtre. Je ne connois ici bas qu'une seule personne de mon age qui me donne cette jouissance airé qu'on ne trouve que dans une sensation d'homogeneité. Mon fils sera peu de chose, quelque chose que je fasse. Pour ma fille elle pourra être d'un etage | un peu differand s'il plait à Dieu, mais aparament je ne serai plus lorsqu'elle sera en etat de parler notre langage toute seule, c.à.d. avant que ses passions prodigieuses soyent toutes tournés, et Δ a trop vecu dans les regions celestes des esprits pures pour pouvoir se retrouver ailleurs. Malgré cela ne croyez pas, mon cher S., que ces sensations m'ôtent quelque chose de mon activité. J'agis encore comme s'il

me falloit vivre ici bas toujours. Lorsqu'il est question de traiter les affaires sublunaires, la différence n'est que dans la direction de l'action et le but, et par conséquent dans le choix des moyens, et puis comme j'ai comencé à être vieille au sortir de l'enfance, c.à.d. à 25 ans, je me sens vieillir avec mes homogènes, de sorte que j'espere, si non les précéder, du moins les suivre de près.



*Lettre II.232 – Diotime, 14 octobre 1784 = Bd 3.171-174*

Ce 14 d'oct. 1784

Je vous écris de rechef d'avance, mon cher Socrate, de peur de manquer la poste de demain, car celle qui arrive jeudi soir repart le vendredi matin, au lieu que celle qui arrive dimanche au soir ne repart que le mardi matin. Voilà d'où vient qu'à la campagne j'ai manqué de tems en tems celle du vendredi.

Je suis plus contente de ma santé que je ne l'ai été depuis ma ge maladie, depuis mon retour de Geismar, | et que j'ai renoncé à une santé parfaite.

Vous avez oublié la lettre de Camp. que vous m'aviez promis.

Furstenberg se porte bien, mais fatigué des fêtes successives qui ont accompagné l'inauguration. L'Electeur retourne demain à Bonn. Il se propose pour le printems prochain une tournée dans les prov. unies. Je suis sûre que vous serez bien charmé de faire sa connoissance; je l'origine sur tous ce que j'en entends dire, car pour | moi je n'ai pas cet honneur. Je l'ai vu cependant d'assez près pour juger et lire tous le bien que je vous en écrivis dernièrement sur sa physionomie, et cela ne laisse que de rechauffer un coeur animé de zèle pour le bien de l'humanité. Le peuple et d'autres classes se plaignent il est vrai un peu ici d'un air qu'ils noment severe et haut. Pour nous qui savons que cet air peut être le propre d'une ame grande, toute remplie de la sensations des grands | interets de l'humanité, il ne sauroit que {confirmer} nos belles esperances; sans doute il seroit bon, {puisque} le public entier n'est pas phisionomiste philosophe, qu'il put l'adoucir un peu par cet air de sensibilité et de bonté qui plait tant en promettant cette sympathie douce et aimable, sans laquelle il est si difficile de faire le bien des hommes de maniere qu'ils en sentent l'influence, comme la plante sent

l'influence de la douce rose du ciel si pourtant elle sent; mais s'il ne peut se plier à ce dehors, cela vient d'une autre belle qualité. C'est qu'il haït surtout l'affectation de toute nature. *A rebours*<sup>49</sup> le Grand Homme a emportez hier le calcul que j'ai fait selon vos ordres relativement aux cometes. A la place du 4e chiffre j'ai mis à tout hazard un b, marquant le bouclier; je ne savois par coeur que les 7 autres.



***Lettre II.233 – Diotime, 22 octobre 1784 = Bd 3.175-178***

Le 22 d'oct. 1784

Puisque vous avez tant d'affaires, cher Socrate, vous en comprendrez mieux coment on peut avec la mellieure volonté du monde peut être dans le cas de devoir faire faux bon aux occupations les plus chers. C'est mon cas souvent, cher Socrate, ce le fut encore la poste passé, et si mes affaires ne sont pas des affaires d'état comme les vôtres dans ce moment ci, ce n'est pas à vous que j'ai besoin de dire qu'elles ne me sont pas moins importantes. Au retour d'un voyage pendant lequel j'ai dû negligier beaucoup de choses, et à la veille d'un hiver pendant lequel je suis toujours souffrante et hors d'état de travailler, j'ai prodigieusement à reparer et à preparer, et vous pouvez le conclure de ce que je me suis vu forcé de negligier | en effet la dame qui s'est plaint de moi à Van der Hoop avec raison, et à laquelle je dois une reponse depuis le mois de juin, qu'il ne m'a pas été possible de faire ces graces à cause de sa longueur, car on n'exige pas moins de moi qu'une dissertation entiere sur l'education de la fille de Van der Hoop. Excusez moi en ce lieu là (je vous en supplie) par mon bras, qui effectivement a été longtems un de mes plus grands empêchemens, et puis outre toutes mes affaires, j'ai depuis l'hiver passé celles de mon frere qui ne me prennent pas peu de tems.

J'aime votre Republique à present à cause de la sagesse à laquelle elle paroît s'adonner; la gazette parle d'un raccomodement general entre les | parties. Au reste je crois deviner vos affaires, et si je devine bien, le coup est vraiment socratique.

---

49 En chiffres: 26. 5,6,b,9,10,5,11.

Voici l'éternelle lettre du Comte Stadion. Je n'ai point ici le Phèdre; dès que je l'aurai, je vous en transcrirai mon passage.

Je ne comprends pas votre question sur la 3e personne, ne me souvenant plus des lettres que je vous écrivis il y a 4 à 6 semaines.

Ma santé est telle que je craindrois de m'attacher à ce chetif globe si elle restoit telle. Je me prépare donc à n'avoir reculé que pour mieux sauter.

Aucune de vos lettres ne me manquent.

Vale ut ames et ut valeas ame. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



**Lettre II.234 – Fürstenberg, ... novembre? 1784 = Bd 3.203-206**

[Mitte November? 1784]

Monsieur

Je me sçai bon gré, Monsieur, de ne pas m'être précipité à vous donner une allarme, de l'effet de la quelle sur vous je juge par celui, qu'elle a fait sur moi. Le 6. de ce mois, la Princesse eut une rechute de fièvre catarrhale, dont Elle souffrit beaucoup. Sans qu'on en appréhendât quelque danger, ce ne fut que jeudy au soir, que Mr. Hoffman m'avertit, que des symptomes qu'il avoit observé l'après diner et le soir lui feroient entrevoir du danger, le vendredi le degré d'espoir et de crainte resta le même, la nuit vendredi au samedi les remedes opererent quelques changemens favorables, mais pas decisifs, l'après diner nous donna les plus grandes allarmes. Comme vers la crise omnia sunt pessima. – Vers le soir les lavemens, | furent suivis de repos et d'un sommeil, qui paroît critique autant que cette maladie est susceptible de crise. Tous les signes sont favorables. Cependant avant la soirée de demain, M. Hoffmann ne veut rien assurer avec certitude, à cause des vicissitudes auxquelles cette maladie est sujette.

J'ai l'honneur de vous faire prier de faire part au Prince de cette allarmante nouvelle, et de l'espoir très fondé que nous avons de plus aujourd'hui que quelques jours passés.

Je vous prie, Monsieur, de le faire aussi insinuer à S.A.R. parcequ'il se pourroit que d'autres nouvelles lui annonçassent la maladie comme desesperée.

Je vous prie, Monsieur, d'employer votre genie, à insinuer cette nouvelle au Prince de maniere qu'il ne la prenne pas comme une preparation à une nouvelle ... non, je vous écris la situation comme elle est.

Je demande pas excuse du desordre de ma lettre. J'espere d'être dans le cas de vous donner le mardi des nouvelles satisfaisantes decisives.

Je ne vous ajoute pas des complimens, Monsieur, de Mme la Princesse, ni pour le Prince, par ce que c'est un moment où son convalescence depend principalement de la tranquillité de l'ame.

Je suis avec les sentimens de la plus haute consideration et d'admiration, Monsieur, votre très humble et très obeissant serviteur,

F. Fürstenberg



*Lettre II.235 – Fürstenberg au Prince Gallitzin, 16 nov. 1784 = Bd 3.211s*

[copie de la lettre de Mr. de Fürstenberg au Prince]  
Munster, 1784, le 16 [November]

Monsieur,

Les terribles allarmes que la santé de Me la Princesse nous avoit données commencent à se dissiper. Depuis dimanche le matin elle continue à se porter mieux d'une heure à l'autre. Le changement (quelque tems qu'il nous paroisse) est meme assez rapide relativement à cette maladie. Elle a des heures de sommeil naturel, déjà hier elle a demandé plusieurs fois à manger; chaque fois elle a mangé un peu de carottes avec plaisir, et cela lui a fait du bien. La respiration est bonne. Elle a beaucoup transpiré. La nuit a été bonne. Elle ne se plain que d'un peu de mal de tête, et d'une grande foiblesse. Cependant elle a assez regagnez pour pouvoir s'asseoir, et se tourner dans son lit elle-même. La voix est bonne, la tête a repris depuis hier presque toute sa liberté et beaucoup de force, tellement que cela m'inquiète un peu, car comme il est essentiel pour la guerison de la tenir du moins dans une etat d'assoupissement, lors même qu'elle ne dort

pas, de lui éviter toute émotion ou occupation | il me devient plus difficile de lui soustraire tout objet qui pourroit mettre son activité en jeu. Cependant comme nous réunissons tous nos soins sur cet objet, je me flatte que nous réussirons, et que nous n'aurons pas de rechute à craindre.

Depuis la nuit du samedi, Hoffman couche dans la maison. J'ai rarement admiré la profonde science, la justesse dans l'observation des symptômes et la précision dans le choix de tous les moyens comme dans cette maladie.

J'espère de donner à votre Exc. par l'ordinaire prochain la nouvelle du parfait rétablissement de M. la Princesse. Je suis avec un parfait respect, de votre Excell.

Le ... Fürstenberg



*Lettre II.236 – Fürstenberg, 19 novembre 1784 = Bd 3.183-184*

Monsieur,

P.S. Le Prince m'a écrit que par inquiétude pour la santé de Mme la Princesse il vouloit venir ici. Si vous pouvez empêcher ce voyage, je vous prie, Monsieur, de le faire; il seroit très superflu et sa présence, dans ces momens où elle n'a besoin que principalement de repos, lui pourroit être très nuisible.

J'ai encor l'honneur, Monsieur, de faire le secrétaire de Mme la Princesse. Elle est sans fièvre, mais la toux continue encore. Avant-hier elle sentit une douleur au côté gauche. Au jugement du médecin dans les parties externes, on y appliqua des résolutifs externes et cette nuit la douleur a considérablement diminué: le repos et la tranquillité sont à présent ce qui lui faut pour se remettre.

Je souhaite, Monsieur, que vos drogues opèrent, ce sera une belle cure et j'espère qu'elle trainera moins que celle de Mme la Princesse. Tant qu'elle n'est pas entièrement rétablie, je ne vaud rien ni pour la correspondance ni pour les affaires. Je finis avec les sentimens d'admiration, que je dois au génie et au citoyen, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

F. Fürstenberg

Münster 1784, ce 19<sup>me</sup> 9<sup>bre</sup>.



*Lettre II.237 – Fürstenberg, 20 novembre 1784 = Bd 3.179-182*

Munster 1784, ce 20me 9bre

A M. Hemsterhuys

Monsieur,

Votre homme, Monsieur, n'est-ce pas {L...} sans administration generale, quelle vigueur, quelle unité dans les mesures est possible? Vos demagogues seroient-ils en etat d'en former une? De lui donner le credit necessaire? Ou bien comptent-ils qu'une Province ou peut-être un parti influera sur tout le reste? Quand cela seroit possible, qui sera le Pericles de la Hollande, ou l'Aristide à qui tous les confederés donnent leur confiance? Ce systeme s'il est possible pour le moment, ne peut pas avoir de durée. Et alors il peut ne pas être si facile de retourner à l'ancien système si la constitution est une fois entamée? Peut-être aussi y reviendrait-on avec plus de chaleur. Votre amie peut-elle vouloir qu'il y ait de l'union, de la vigueur dans votre Republique.

Cependant si la guerre devient sérieuse et que [vous] puissiez soutenir le premier choc, il me paroît que dans un peuple comme le vôtre, leur administration doit naitre comme effet de la volonté generale, la quelle | chez nous pourroit etre dirigé par des principes assez vrais, mais pour que cet état s'ensuive, peut-être votre amie s'est elle declarée trop tôt; cette declaration doit donner un grand poids à sa méditation, à moins qu'elle ne veuille pas reussir comme mediatrice.

Vous voyez, Monsieur, que je ne suis plus guère au fait du courant; je ne raisonne que sur les notions generales des interêts qui sont souvent très peu suivis.

Notre traité de subside est encor un enigme pour moi; il se peut qu'il mette en cas de guerre notre pays à l'abri du passage, surtout si Hannover agissoit selon ses principes. Mais alors je n'ai pas d'idee de la guerre qu'on vous feroit pour peu que {vouliessiet} faire usage de vos forces pour defendre cette forte frontiere. |

Mais je brise sur cette matiere. Je me flatte que nous pourrons raisonner ou philosopher sur ces animaux politiques plus à notre aise.

Quant à nos affaires, l'Electeur n'a fait jusqu'ici aucune demarche dans notre pays dont on se plaint, les affaires vont à peu de près leur ancien train. J'attens

notre Diète, laquelle sera au mois de fevrier. A des objets capitaux de la Diète près, je me concentre entierement sur celui de l'éducation nationale. Cela va, les établissemens faits continuent même à prendre plus de perfection.

Dans cette lettre, Monsieur, je ne vous dis rien de la Princesse; à sa santé va toujours, mais vous aurez les nouvelles du mardi plutot que celle-ci.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus vrais et les plus distingués d'estime et d'attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serv.

F. Furstenberg

En papier d'Inde



*Lettre II.238 – Fürstenberg, 23 novembre 1784 = Bd 3.185-186, 209-210*

Munster, 1784 ce 23me 9bre

Monsieur,

Votre derniere lettre, Monsieur, je suppose du 19, je n'ai le n° à la bien, est bien arrivée.

La santé de Me la Princesse continue à aller mieux. Hoffmann est revenu vendredi. Il a continué ce qu'on avoit ordonné et ajouté un thé. Cependant la toux est encor forte. Mais ce qu'il y a de plus penible, c'est que pendant tous ce tems elle n'a pas dormi: c'est ce qui l'a l'affoiblit et sur tout lui defend toute application. Elle n'ose encor ni ecrire ni enseigner.

Les forces commencent à revenir, et comme la maladie n'a pas été maligne, elles reviendront assez, dès qu'elle commencera à dormir.

Je vous repête, Monsieur, les vœux et les consecrations que j'ai eu l'honneur de vous faire dans ma derniere, sentimens que je vous ai voué pour la vie, Monsieur, votre très humble et très obeissant serviteur,

F. Furstenberg



*Lettre II.239 – Fürstenberg, 26 novembre 1784 = Bd 3.187-188, 207-208*

Munster 1784, ce 26me 9bre

Monsieur,

La maladie de Mme la Princesse continue toujours à aller mieux. Ce n'étoit ni chute, ni accident quelconque, ni hypochondrie, mais une fièvre catarrhale benigne, mais opiniâtre, avec toux forte qui dure encor quoiqu'en diminuant considerablement. La tête souffroit pas d'hypochondrie, mais de la fièvre, du catarrhe, de la toux, des insomnies, quoique naturellement la reflexion qu'elle faisoit sur l'état actuel de sa tête, en la comparant à d'autres momens ne la rejouit pas beaucoup: la toux, comme toute toux considerable demandoit les plus grandes precautions, la plus grande tranquillité, c'est toujours une inflammation, et si on n'en prend le soins les plus exactes, on risque des suites funestes, souvent longtems a près. Mais cette toux diminue toujours, les glaires commencent à perdre leur teinte jaune, elle a dormi plusieurs heures cette nuit, et il y a tout lieu d'esperer que cela continuera. |

Ne pouvant pas ecrire ce matin au Prince, j'ose vous prier, Monsieur, de vouloir lui communiquer ces nouvelles.

Le reste de votre lettre me fait bien de la peine; je sçai ce que l'aune en vaut: j'aurai l'honneur de vous ecrire là dessus par le premier ordinaire, etant, Monsieur, avec les sentimens les plus distingués et les plus particuliers que je vous ai voué pour la vie, Monsieur, votre très humble et très obeissant servit.

F.F. Furstenberg



*Lettre II.240 – Diotime, 30 novembre 1784 = Bd 3.189-190*

Munster, le 30 9bre 1784

Mon cher Socrate, je me porte mieux, pour tant qu'il plaira à Dieu que cela dure. Je comence à regarder l'état de maladie comme mon etat naturel, et celui de

convalescence comme le carnaval de mon ame qui ne jouit jamais si bien d'être même que dans cet état de foiblesse sans souffrances aigues.

J'ai reçu avant-hier avec reconnaissance le boeure, le papier, les portraits, chocolat, bougies, et surtout le beau livre de Ploos. J'ai fait partir hier des choux aigres qui j'espere vous parviendront plutot que l'année passée. |

Votre desapointment politique m'a chagriné, mais la palinudie, chanté sur votre ami, m'a fait un plaisir très gr., car je connois peu de sensations aussi facheuses que d'être detrompé sur des vertus de 10, 15 ou 20 ans.

N'oubliez pas le billet de Lotterie que je vous ai demandé, je vous en prie.

Adieu, je suis dans l'étude de la theologie jusque pardessus les oreilles.



*Lettre II.241 – Diotime, 3 décembre 1784 = Bd 3.191-192*

Munster, le 3 de Xbre 1784

Mon cher Socrate! Ma convalescence est très lente, le sommeil ne revient pas et point de tête sans Morphé. Ma poitrine n'est pas tout à fait bonne non plus encore, tant de calamités vous rendront indulgent. J'espere pour la petite taille de mes lettres et surtout pour l'imbecilité qui les caracterisera sans doute jusqu'à ce que le Dieu du sommeil me soit plus favorable. Vos lettres sont toutes très bien arrivés. Dans l'une je vois en la relisant que vous m'annoncez le coffre avec mes lettres qui, comme vous savez j'espère, n'étoit cependant point dans la caisse.

Adieu, mon cher Socrate, portez la tête soigneusement en haut, si vous ne voulez être infecté des vapeurs de la terre. Dieu vous benisse.



*Lettre II.242 – Diotime, 5 décembre 1784 = Bd 3.193-194*

Munster, le 5e Xbre 1784

Mon cher Socrate, j'ai assurément trop bien auguré de votre philosophie pour vous croire bien malheureux dans votre disapointment; permettez cependant

que malgré cela j'en sois fâché pour l'amour d'un peuple qui m'intéresse, comme simulacre d'un composé d'hommes qui anciennement honoroient assez leur nature et dans elle leur origine pour connoître le prix de la liberté civile.

Ma santé ne veut pas se remettre encore. J'ai un cran et je ne le sens que par la douleur qu'il me cause, mais pour de la cervelle, je n'y en sens aucune | jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'en fournir quelque peu. N'attendez de moi que de lettres, à moins qu'il ne vous plaise de me faire prêt d'un peu du superflu de la vôtre en attendant des tems plus heureux; vous en recevrez les intérêts si cela prend dans ma tête, comme la bonne semence prend dans une terre qui n'est pas trop sterile.

Que Dieu vous benisse et vous conserve votre cervelle precieuse, car pour le moment je ne connois pas de plus gr. mal que de l'avoir perdu. Notez qu'il n'y a que 4 à 5 jours que je crois avoir fait cette perte, auparavant plus foible au phisique, mais sans meaux de tête j'étois assez contente de ma tête.



*Lettre II.243 – Diotime, 10 décembre 1784 = Bd 3.195-196*

Munster, le 10 Xbre 1784

Mon cher Socrate, la theologie du 1er genre fera j'espère l'occupation de toute ma vie. Celle dont je parlai dans une de mes lettres, celle que vous appelez l'historique.

Le Comte de Stadion m'a écrit il y a 4 à 5 semaines qu'il comptoit venir à Munster au printems. Si vous voulez bien me renvoyer sa 1ere lettre, je vous enverrois cette seconde; vs m'en devez une aussi de Camper.

Ma santé reste toujours encore en chemin. Je crains que les gelées ne surviennent et ne l'arrete jusqu'au printems, et de cette affaire je n'aurois point ma cervelle et vous point de lettre raisonnable. En verité j'ai tellement honte d'en écrire, que n'étois-ce vos ordres expres que je respecte et le desir d'en recevoir de vous, je vous jure que vous ne verriez pas une ligne de ma part.

Adieu, je vous embrasse et vous salue.

Ma bêtise va au point que je ne suis pas meme hypochondre  
(malgré que je la sens dans toute son étendue) comme vous m'aviez  
fait trop d'honneur de le croire.



*Lettre II.244 – Diotime, 20 décembre 1784 = Bd 3.197-198*

Munster, le 20 Xbre 1784

A l'heure qu'il est, mon cher Socrate, vous aurez vu mon frere; je vous prie de me dire exactement ce que vous en pensez.

Les 4 vous dont vous me parlez dans votre avant dernière me sont très concevables, ayant en moi leurs analogues coexistants quelquefois.

Je ne sais rien de la résolution de Jacobi, et si la chose est vraie, il faut que le Corps soit mieux informé que moi sur ce qui le concerne.

Vous me dites que R. s'est bien conduit, mais non en quoi.

Cher Socrate, je vous prie de m'envoyer pour deux ducats de schapsieger au plutot. N'oubliez pas le billet de lotterie et procurez moi (s'il est possible) un couple de simples | contours, mais fort en grand, de quelque belle tête, pour faire dessiner mes enfans apres. Ils n'ont que des modèles de petite ou tres mediocre grandeur, et je suis d'avis que l'habitude de faire des courbes tres grandes, de très grands traits enfin, forme infiniment mieux. Pour la Connoissance du Temps de cette année 1784, je vous prie de ne pas me l'envoier, je l'ai fait venir depuis longtems. Je suis fort accablé d'affaires auj., mon cher Socrate, c'est pourquoi je n'ai pas le tems de vous faire une mellieure lettre. Dieu vous benisse et vous conserve à Diotime.



*Lettre II.245 – Diotime, 24 décembre 1784 = Bd 3.199-200*

Munster, le 24 de Xbre 1784

Exactement au moment du depart de la poste, je reçois votre No. 96, cher Socrate. Je n'ai que le tems de vous le dire et qu'à la toux près je me porte bien. Je suis bien aise que mon frere vous ait plu, il m'en dit autant de vous.

Dieu vous benisse.



*Lettre II.246 – Diotime, 31 décembre 1784 = Bd 3.201-202*

Munster, le 31 X bre 1784

Je viens de recevoir votre N°. 98, mon cher Socrate, si près du depart de la poste que je n'ai pas le tems de la lire avant le depart de celle-ci; en attendant sa taille m'a fait grandissime plaisir.

La nouvelle lottrie ne comence je crois qu'au mois de may. Cela supposé je voudrois un billet pour celle-ci encore, cependant ce sera comme il vous plaira.

Je vous aurois volontier préparé une lettre un peu plus volumineuse, mais le sejour de mon frere qui est arrivé ici avant-hier, et qui enchanté de votre personne et de vos bontés vous | présente ses hommages, est si court que je ne puis guere en rien distraire des moments que nous avons à être ensemble.

Milles remerciements pour vos 2 superbes medailles, elles m'ont frappés.

Adieu, cher Socrate, je vous embrasse et vous benis avec tous ce qui m'est cher.

